00102500

00102500

Digitized with financial assistance from
Shri Brihad Bhartiya Samaj
on 11 March, 2020

L'ŒUVRE DE CRÉBILLON LE FILS

= *Il a été tiré de cet ouvrage* =

10 exemplaires sur Japon Impérial

(1 à 10)

25 exemplaires sur papier d'Arches

(11 à 35)

Droits de reproduction réservés pour tous pays, y compris la Suède, la Norvège et le Danemark.

Clavareau inv. Pelletier sc.

LE SOPHA

1re partie, chap. IV.

LES MAITRES DE L'AMOUR

L'Œuvre

de

Crébillon le fils

DEUXIÈME PARTIE

Part II

102500

LE SOPHA, conte moral

LA NUIT ET LE MOMENT ou les Matinées de Cythère

LE HASARD DU COIN DU FEU, dialogue moral

INTRODUCTION ET NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

PAR

B. DE VILLENEUVE

Ouvrage orné de quinze illustrations dans le texte et hors texte
d'après les dessins de Cochin, Clavareau, etc.

PP. h - 30

PARIS

BIBLIOTHÈQUE DES CURIEUX

4, RUE DE FURSTENBERG, 4

—

MCMXIII

1913

God
Fa 390.9
Cré/Oeu
102500

INTRODUCTION

Pour étrange que cela nous puisse paraître aujourd'hui, il fut un temps, pas si lointain encore, où Crébillon fils était considéré comme un écrivain licencieux, voire obscène, chercheur de scandale, et pour tout dire *immoral*. Les magistrats eux-mêmes, non plus ceux du tribunal littéraire, mais ceux-là qui sont chargés de défendre la société, de la venger contre les aigrefins, les assassins et les satyres, brandirent leurs foudres contre des ouvrages comme *Le Sopha, La Nuit et le Moment*... Et ce serait vraiment à mourir de rire, si ce n'était abominablement triste.

Certes, nous ne saurions comprendre qu'un écrivain, comme un artiste, se départisse de la probité et de la propreté esthétiques ; mais encore moins saurions-nous comprendre que, mesurant les œuvres d'art à un étroit et tyrannique lit de Procuste, d'aveugles censeurs missent au même niveau les plus outrancières conceptions d'un marquis de Sade, ou les ordurières productions de clandestines officines, et les œuvres galantes, érotiques même, d'un Crébillon fils.

Par bonheur, les yeux et l'esprit se sont ouverts à la vérité, ont refusé d'accepter tout faits et sans appel des jugements entachés d'une révoltante partialité et qui tendraient à faire de nous une race d'eunuques ; Crébillon fils semble avoir repris la place qui lui est due. Que fit-il autre chose, d'ailleurs, que d'être bien de son temps et de dépeindre les mœurs de ce temps, souvent sous des fictions pleines d'agrément ? Et qu'y

pouvons-nous si le dix-huitième siècle, dans les choses d'amour, eut plus d'imagination que de passion ? « Les femmes n'aiment pas avec le cœur, disait Galiani, elles aiment avec la tête. » Il aurait pu ajouter « avec les sens ». Le désir conduit alors les partenaires de l'amour ; le désir, chose tyrannique, excitante, mais changeante, capricieuse, essentiellement mobile.

Le siècle a rendu « le mouvement aux sens ». Il a supprimé, et il s'en vante, les exagérations, les grimaces languissantes, les affectations fades et plates. « Le respect pour la femme? Offense pour ses charmes, ridicule pour l'homme. Lui dire à première vue qu'on l'aime, lui montrer toute l'impression qu'elle fait, lancer une déclaration, quel risque à cela? N'est-ce pas un principe partout répété, un fait affirmé bien haut par les hommes, qu'il suffit de dire trois fois à une femme qu'elle est jolie, pour qu'elle vous remercie à la première fois, pour qu'elle vous croie à la seconde, et pour qu'à la troisième elle vous récompense? Les façons ainsi supprimées, les bienséances suivent les façons, et l'amour connaît pour la première fois ces arrangements appelés si nettement par Chamfort « l'échange de deux fantaisies et le contact de deux épi- « dermes (1) ».

La femme y gagne de pouvoir, elle aussi, « essayer » ses amants, c'est-à-dire s'étourdir en des caprices successifs, en des fantaisies d'un instant. Elle aura soin seulement de sauvegarder, dans ce libertinage, sa dignité et sa pudeur, cette « belle vertu, qu'on attache sur soi avec des épingles » : elle saura tomber avec élégance, sans cesser de sourire, se relever gracieusement, et tendre la main au partenaire d'un « moment » pour un au revoir ou un adieu sans amertume.

Et le partenaire, qui songe à peine à se vanter de cette conquête facile, va porter ailleurs son désir de mâle quêteur : il va chercher une nouvelle victoire, non pas avec des larmes, des supplications et des génuflexions chevaleresques, mais avec des protestations brutales ou bien en des joutes étourdissantes d'esprit libertin. Il semble avoir mis « en théorie savante l'art de saisir le *moment* » ; et il prétend avoir au fond plus

(1) E. et J. de Goncourt. *L'Amour au dix-huitième siècle*, Paris, 1873, p. 38.

d'égards pour la femme que le timide, « et la respecter plus effectivement en lui épargnant le long supplice des concessions successives, et la honte de sentir qu'elle se manque et de le dire inutilement ».

Or l'écrivain qui a le mieux peint l'impudence de cet amour en vogue, l'élégance de son cynisme, c'est précisément l'auteur du *Sopha,* de la *Nuit et le Moment;* c'est Claude-Prosper Jolyot de Crébillon, fils du poète tragique, petit-fils d'un notaire dijonnais. Rien ne semblait, on le voit, dans ses ascendances, le prédisposer à son ironique philosophie ; sans doute l'entourage, l'atmosphère furent les complices de son génie.

De sa vie privée nous savons peu de chose. Cependant il est prouvé — chose grave, paraît-il — que son père épousa la demoiselle Catherine Peaget, sa mère, quinze jours avant sa propre naissance, qui date du 15 février 1707. Cette mère, d'ailleurs, sortie de la boutique d'un maître apothicaire-épicier de la place Maubert, ne put exercer aucune influence sur le jeune Prosper, car elle mourut le 12 février 1711 (1).

Ménage bizarre, que celui du poète tragique et de son fils! Ménage aux ressources médiocres, et dans lequel l'intervention des financiers Paris put seule assurer l'éducation du jeune homme, élevé au lycée Louis-le-Grand. Et puis ce sont les coulisses de la Comédie-Française, du Théâtre-Italien, sous la conduite de l'auteur d'*Atrée et Thyeste,* d'*Électre,* de *Catilina.* Déjà Claude-Prosper tranchait avec son père, le dramaturge, dont l'intérieur était célèbre pour sa répugnante saleté. Crébillon fils, vêtu comme un petit-maître, en avait la séduction sans les ridicules, la légèreté gracieuse et pimpante, l'esprit alerte et vif.

Un jour que Duclos demandait au poète tragique quel était celui de ses ouvrages qu'il préférait : « La question est assez embarrassante », fit-il en souriant. Et désignant son fils, il ajouta : « A mon avis, voici toujours celui que je considère comme le plus mauvais. » A quoi du tac au tac le fils riposta : « Pas tant d'orgueil, monsieur, attendez qu'il soit prouvé que toutes vos œuvres sont bien de vous. » La réponse était d'autant plus cinglante que certains détracteurs déniaient à Crébil-

(1) Crébillon fils est mort en 1777.

lon la paternité de quelques-unes de ses tragédies. Le dramaturge, vexé, ne s'exposa plus à de pareilles boutades.

Après quelques années de ménage avec une Anglaise, Miss Stafford, qui semble s'être jetée à sa tête, Claude-Prosper Crébillon obtint, grâce à la faveur de Mme de Pompadour, la charge de censeur des belles-lettres. Cette nomination est la plus judicieuse leçon qui se puisse donner aux censeurs malveillants, marchant dans la vie, les sourcils froncés, armés de longs et impitoyables ciseaux, et qui voudraient supprimer jusqu'aux gestes séduisants, parce qu'ils peuvent donner quelque joie, et que la joie est chose mauvaise.

Au vrai, a écrit Mme Marc de Montifaud, « il serait illogique, stupide, antilittéraire de disputer ses immunités au talent railleur d'un Crébillon, d'un Voisenon, d'un Montcriff, d'un Hamilton, à ceux qui ont ri de toutes choses pour n'en point pleurer. Faire un crime à Crébillon de sa délicatesse licencieuse, de sa grâce, de sa jactance de triomphateur, de son installation tapageuse dans le boudoir de chaque femme, de ces belles matinées de Cythère filées si doucement, de ce continuel emmaillottement des sens dans la chair blonde, c'est comme si on l'eût blâmé d'écrire ou de jeter dans les ombres de ses figures de fines hachures à l'encre de Chine. Si l'on pouvait dire d'un littérateur qu'il a peint des manières, des attitudes, « cette fusion des mouvements de l'esprit et du corps », je dirais que Crébillon a peint des mouvements, qu'il a transcrit des gestes, qu'il nous a légué comme la résonnance de ces conversations mondaines presque intransmissibles. Il semble que l'on y trouve détaillé jusqu'au timbre amolli de la voix, pendant qu'une légère flexion du bras soutient le renversé de la tête, et que toute l'autorité du personnage féminin se dresse dès le début du dialogue. Dans cette prose teintée de sanguine où l'on ne sent jamais la pointe fatiguée de la plume glisser d'un trait trop mou dans l'acuité d'un détail, on peut dire que l'écrivain, comme un autre François de Sales, conduit les gens au Paradis par les plus beaux chemins.

Lire Crébillon, c'est entrer dans un cadre de sensations qui vous font éprouver l'hallucination de l'ouïe et du toucher. Une série de voluptés remue sous l'œil et sous le doigt quand on le tient. Mousseline soulevée par un sein martelé de soupirs, bourdonnement de paroles doux comme un aveu, finesse du jour naissant sur des paupières coupées droites, mignonnage

des pieds, retroussis de robes, œillades expirantes de coquettes sentimentalisées : ne sont-ce pas les images qu'il convient d'évoquer pour peindre, en tant que flammes ou rayons, l'œuvre de l'auteur du *Sopha* ? N'est-ce pas ce qui rend le mieux cette prose étincelante ou coulée comme une « lorgnerie à bout touchant », où l'on voit surgir l'allure pimpante des mots pointant çà et là comme des bouts de mèches allumées (1) ? »

B. V.

(1) Marc de Montifaud. Notice sur Crébillon fils, en tête d'une édition du *Hasard du coin du feu*, Bruxelles, 1880, p. LXXII.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

Le Sopha, *conte moral. A Gaznah, de l'imprimerie du très pieux, très clément et très auguste sultan des Indes,* an de l'Hégire 1120. (Paris, 1745), 2 tomes en 1 vol. in-12.

Le Sopha, *conte moral,* 1749. Pékin, chez l'imprimeur de l'empereur, 2 tomes en 1 vol. in-12, deux fleurons au titre de chacune des deux parties, signés Cochin ; un frontispice, deux vignettes et quatre figures dessinées par Clavareau, gravées par Pelletier.

Le Sopha, *conte moral,* 1751. Gennes, aux dépens du public, 2 tomes en 1 vol. in-12.

Le Sopha, *conte moral,* 1000-700-60-14 (1774). Pékin, les libraires associés, in-12.

Le Sopha, *conte moral.* Paris, 1835, 2 vol. in-18, et 1851, in-4°, avec illustrations par E. Frère.

Œuvres de M. de Crébillon le fils. — Le Sopha, *conte moral.* Bruxelles, J. Rozez, 1869, in-18.

Le Sopha, *conte moral, d'après les copies de l'édition de Londres, 1779.* Bruxelles, Gilliet, 1881, in-12. Frontispice à l'eau-forte.

Le Sopha, *conte moral.* Paris, Flammarion, 1894, 2 vol. in-16, portrait de Crébillon, huit figures et trois vignettes de E. P. Milio.

La Nuit et le Moment, *ou les Matinées de Cythère, dialogue.* Londres (Paris), 1755, in-12.

La Nuit et le Moment, *ou les Matinées de Cythère. Dia-*

logue, 1764. Londres et Amsterdam, ou à Paris, chez la Belle Veuve, rue Galante, in-16; six gravures non signées, d'une facture « naïve », écrit le Cte d'I***. Cependant celle de ces gravures dite « des rideaux tirés » semble manquer de naïveté.

ŒUVRES DE M. DE CRÉBILLON LE FILS. — LA NUIT ET LE MOMENT, *ou les Matinées de Cythère.* Bruxelles, J. Rozez, 1869, in-18.

LA NUIT ET LE MOMENT. Paris, J. Liseux, 1869, in-12. Notice d'Alcide Bonneau, datée : « Paris, juillet 1879 ».

LA NUIT ET LE MOMENT, *ou les Matinées de Cythère,* suivies de LE HASARD DU COIN DU FEU, *dialogue moral.* Bruxelles, Gilliet, 1884, in-12; frontispice à l'eau-forte.

LE HASARD DU COIN DU FEU, *dialogue moral.* La Haye, 1763, in-12.

ŒUVRES DE M. DE CRÉBILLON LE FILS. — LE HASARD DU COIN DU FEU, *dialogue moral.* Bruxelles, J. Rozez, 1869, in-18.

LE HASARD DU COIN DU FEU, précédé d'une notice par Marc de Montifaud. Bruxelles, C. Gilliet, 1880, in-18; frontispice gravé.

LE HASARD DU COIN DU FEU. Paris, I. Liseux, 1881, in-12. Notice d'Alcide Bonneau.

LE HASARD DU COIN DU FEU. Paris, Flammarion, 1897, in-16, portrait de Crébillon fils, 4 figures hors texte et deux vignettes de E.-P. Milio.

LE

SOPHA,

CONTE MORAL.

NOUVELLE EDITION,

PREMIERE PARTIE.

A PEKIN,

Chez l'Imprimeur de l'Empereur.

1749.

INTRODUCTION

Il y a déjà quelques siècles qu'un prince nommé Schah-Baham régnait sur les Indes. Il était petit-fils de ce magnanime Schah-Riar, de qui l'on a lu les grandes actions dans les *Mille et une Nuits,* et qui, entre autres choses, se plaisait tant à étrangler les femmes et à entendre des contes ; celui-là même qui ne fit grâce à l'incomparable Schéhérazade qu'en faveur de toutes les belles histoires qu'elle savait.

Soit que Schah-Baham ne fût pas extrêmement délicat sur l'honneur, soit que ses femmes ne couchassent point avec leurs nègres, ou (ce qui est pour le moins aussi vraisemblable) qu'il n'en sût rien, il était bon et commode mari, et n'avait hérité de Schah-Riar que les vertus et son goût pour les contes. On assure même que le recueil des contes de Schéhérazade, que son auguste grand-père avait fait écrire en lettres d'or, était le seul livre qu'il eût jamais daigné lire.

A quelque point que les contes ornent l'esprit, et quelque agréables ou quelque sublimes que soient les connaissances et les idées qu'on y puise, il est dangereux de ne lire que des livres de cette espèce. Il n'y a que les personnes vraiment éclairées, au-dessus des préjugés, et qui connaissent le vide des sciences, qui sachent combien ces sortes d'ouvrages sont utiles à la société et combien l'on doit d'estime, et même de vénération, aux gens qui ont assez de génie pour en faire et assez de force pour s'y dévouer, malgré l'idée de frivolité que l'orgueil et l'ignorance ont attachée à ce genre. Les importantes leçons que les contes renferment, les grands traits d'imagination qu'on y rencontre si fréquemment, et les idées riantes dont ils sont toujours remplis, ne prennent point sur le vulgaire, de

qui l'on ne peut acquérir l'estime qu'en lui donnant des choses qu'il n'entende jamais, mais qu'il puisse se faire honneur d'entendre.

Schah-Baham est un exemple bien mémorable de l'injustice des hommes à cet égard. Quoiqu'il sût l'origine de la féerie aussi bien que s'il eût été de ces temps-là ; que personne ne connût plus particulièrement le célèbre pays du Ginnistan, ne fût plus instruit sur les fameuses dynasties des premiers rois de Perse, et qu'il fût sans contredit l'homme de son siècle qui possédât le mieux l'histoire de tous les événements qui ne sont jamais arrivés. on le faisait passer pour le prince du monde le plus ignorant.

Il est vrai qu'il narrait avec si peu de grâces (chose d'autant plus désagréable qu'il narrait toujours), qu'il était impossible qu'il n'ennuyât pas un peu : surtout n'ayant jamais pour auditeurs que des femmes et des courtisans, personnes qui, communément aussi délicates que superficielles, s'attachent plus à l'élégance des tours qu'elles ne sont frappées de la grandeur et de la justesse des idées. C'est, sans doute, d'après ce que l'on pensait de Schah-Baham dans sa propre cour, que Scheik-Ebn-Taher-Abou-Feraïki, auteur contemporain de ce prince, nous l'a dépeint dans sa grande histoire des Indes tel qu'on va le voir ci-dessous ; c'est à l'endroit où il parle des contes.

Schah-Baham, premier du nom, était un prince ignorant et d'une mollesse achevée. On ne pouvait pas avoir moins d'esprit ; et (ce qui est assez ordinaire à ceux qui par cet endroit lui ressemblent), on ne pouvait pas s'en croire davantage. Il s'étonnait toujours de ce qui est commun et ne comprenait jamais bien que les choses absurdes et hors de toute vraisemblance. Quoique en tout un an il ne lui arrivât pas une seule fois de penser, à peine en tout un jour lui arrivait-il de se taire une minute. Il disait pourtant de lui modestement qu'à l'égard de la vivacité d'esprit il n'y prétendait pas ; mais que pour la réflexion, il ne croyait pas avoir son pareil.

Aucun des plaisirs qui sont dépendants de l'esprit ne touchait le Sultan : tout exercice, quel qu'il fût, lui déplaisait ; et cependant il n'était pas désœuvré. Il avait des oiseaux, qui ne laissaient pas de l'amuser beaucoup ; des perroquets qui, grâce aux soins qu'il prenait de leur éducation, étaient les plus bêtes perroquets des Indes, sans compter des singes auxquels il donnait une assez grande partie de son temps ; et ses femmes

qui, après tous les animaux de sa ménagerie, lui paraissaient fort propres à le divertir.

Malgré de si grandes occupations et des plaisirs aussi variés, il fut impossible au Sultan d'éviter l'ennui. Il n'y eut pas jusques à ces contes fameux, objets perpétuels de son étonnement et de sa vénération, et dont il était défendu, sur peine de la vie, de faire la critique, qui, à force de lui être connus, ne lui fussent devenus insipides. Il les admirait toujours, mais il bâillait en les admirant. L'ennui enfin le suivait jusque dans l'appartement de ses femmes, où il passait une partie de sa vie à les voir broder et faire des découpures : arts pour lesquels il avait une estime singulière, dont il regardait l'invention comme le chef-d'œuvre de l'esprit humain et auxquels il voulut enfin que tous les courtisans s'appliquassent.

Il récompensait trop bien ceux qui y excellaient pour qu'il y eût dans tout l'Empire quelqu'un qui les négligeât. Broder ou découper étaient alors dans les Indes les seuls moyens d'arriver aux honneurs. Le Sultan ne connaissait aucune autre espèce de mérite, ou du moins ne doutait pas qu'un homme qui avait de pareils talents n'eût à bien plus forte raison tout ce qu'il faut pour être un bon général ou un excellent ministre. Pour prouver à quel point il en était persuadé, il avait élevé à la place de premier Vizir un de ces courtisans désœuvrés, de ceux qui, ne sachant à quoi employer leur temps, le passent à ennuyer les rois de leur existence. Celui-ci, qui avait été longtemps confondu dans la foule, se trouva heureusement pour lui un des premiers découpeurs du royaume, lorsqu'il plut à Schah-Baham de révérer la découpure ; et sans être, comme beaucoup d'autres, obligé de faire des brigues, il ne dut qu'à la supériorité de ses talents l'honneur éclatant de découper auprès de son maître et la première place de l'empire.

Entre toutes les femmes du Sultan, on distinguait la Sultane-Reine, qui, par son esprit, faisait les délices de ceux qui, dans une cour aussi frivole, avaient encore le courage de penser et de s'instruire. Elle seule y connaissait et y soutenait le mérite, et le Sultan lui-même osait rarement n'être pas de son avis, quoiqu'elle n'approuvât ni ses goûts ni ses plaisirs ; il se contentait, lorsqu'elle le raillait sur ses singes et sur ses autres occupations, de lui dire qu'elle était caustique, défaut que les sots ne manquent jamais de trouver aux gens d'esprit.

Un jour Schah-Baham étant avec toute sa cour dans l'appar-

tement de ses femmes où il regardait découper avec une attention incroyable, et ne pouvant vaincre l'ennui qui l'accablait :

« Je ne m'étonne point, dit-il en bâillant, si je m'endors ; nous ne disons mot. Oh ! je voudrais de la conversation, moi !

— Eh ! de quoi voulez-vous qu'on vous parle ? demanda la Sultane.

— Que sais-je ? reprit-il ; suis-je fait pour deviner cela ? Ne suffit-il pas que je veuille qu'on me parle de quelque chose, sans que je sois encore obligé de dire ce que je voudrais qu'on me dît ? Savez-vous bien que vous n'avez pas, à beaucoup près, tant d'esprit que vous vous en croyez ? que vous rêvez plus que vous ne parlez ? et qu'à cela près de quelques bons mots, que les trois quarts du temps je n'entends seulement pas, je vous trouve on ne peut plus stérile ? Pensez-vous, par exemple, que si la sultane Schéhérazade vivait encore et qu'elle fût ici, elle ne vous fît pas d'elle-même, et sans en être priée par ma tante Dinarzade, les plus beaux contes du monde ? Mais vraiment, à propos d'elle, je pense une chose ! Quelque mémoire qu'elle eût, il est impossible qu'elle ait retenu tous les contes qu'elle avait appris ; que quelqu'un ne sache pas précisément ceux qu'elle avait oubliés, qu'on n'en ait pas fait depuis elle, ou qu'actuellement on n'en fasse pas.

— Cela n'est pas douteux, Sire, dit le Vizir, et je puis assurer Votre Majesté que non seulement j'en sais, mais que j'ai même le talent d'en faire de si bizarres, que ceux de feu madame votre grand'mère n'ont rien qui les puisse surpasser.

— Vizir, Vizir, dit le Sultan, c'est beaucoup dire ! Ma grand'mère était une personne d'un rare mérite.

— En effet, s'écria la Sultane, il en faut beaucoup pour faire des contes ! Ne dirait-on pas, à vous entendre, qu'un conte est le chef-d'œuvre de l'esprit humain ? Et cependant quoi de plus absurde ? Qu'est-ce qu'un ouvrage (s'il est vrai toutefois qu'un conte mérite de porter ce nom), qu'est-ce, dis-je, qu'un ouvrage où la vraisemblance est toujours violée et où les idées reçues sont perpétuellement renversées ? qui, s'appuyant sur un faux et frivole merveilleux, n'emploie des extraordinaires et la toute-puissance de la féerie ; ne bouleverse l'ordre de la nature et celui des éléments que pour créer des objets ridicules, singulièrement imaginés, mais qui souvent n'ont rien qui rachète l'extravagance de leur création ? Trop heureux encore si ces misérables fables ne gâtaient que l'esprit et n'allaient point,

par des peintures trop vives et qui blessent la pudeur, porter jusqu'au cœur des impressions dangereuses.

— Propos de *Caillette!* dit gravement le Sultan; grands mots qui ne signifient rien! Ce que vous venez de dire a d'abord l'air d'être très beau; il saisit, il faut l'avouer; mais avec le secours de la réflexion, il est impossible que... Au fond, il ne s'agit ici que de savoir si vous avez raison, et, comme je voulais vous le dire et que je viens de le prouver, c'est ce que je ne crois pas : car ce n'est pas pour faire le bel esprit, assurément, mais puisqu'un conte m'a toujours amusé, il est clair qu'il faut qu'un conte ne soit pas une chose frivole. Ce ne sera certainement pas à moi qu'on fera croire qu'un sultan peut être une bête. D'ailleurs, c'est-à-dire par parenthèse, il est tout aussi clair qu'une chose merveilleuse, j'entends par là une de ces choses... que je dirais bien, si c'était de cela qu'il fût question... mais parlons de bonne foi : que nous importe après tout? Je soutiens, moi, que j'aime les contes, et qu'au surplus je ne les trouve plaisants que quand ils sont ce qu'on appelle entre gens sensés un peu gaillards. Cela y jette un intérêt d'une vivacité si vive! Au reste, j'entends, je comprends bien : c'est comme si vous me disiez que vous savez des contes et que vous en faites. Voilà véritablement ce qu'il me faut. Je pensais que, pour rendre les jours moins longs, il faudrait que chacun de nous racontât des histoires; quand je dis des histoires, je m'entends bien. Je veux des événements singuliers, des fées, des talismans : car, ne vous y trompez pas, au moins, il n'y a que cela de vrai. Eh bien! nous convenons donc tous de faire des contes? Mahomet veuille m'assister! Mais je ne doute pas que, même sans secours, je n'en fasse de meilleurs que qui que ce soit, et la raison de cela, c'est que je sors d'une maison où l'on n'ignore pas que l'on en sait faire, et, sans vanité, d'assez bons.

« Au reste, comme je suis sans partialité quelconque, je déclare que l'on parlera chacun son tour; que ce sera le sort qui décidera les places, et non ma volonté; que j'entends que tout le monde ait la liberté de me faire des contes, et chaque jour on parlera une demi-heure, plus ou moins, selon qu'il me conviendra. »

En achevant ces paroles, il fit tirer au sort toute la cour : malgré les vœux du Vizir, il tomba sur un jeune courtisan qui, après en avoir reçu la permission du Sultan, commença ainsi :

Clavareau inv. Pelletier sc.

LE SOPHA

1re partie, chap. x.

LE SOPHA

CHAPITRE PREMIER

Le moins ennuyeux du livre.

— Sire, Votre Majesté n'ignore pas que, quoique je sois son sujet, je ne suis pas la même loi qu'elle, et que je ne reconnais pour Dieu que Brahma.

— Quand je le saurais, dit le Sultan, qu'est-ce que cela ferait à votre conte? Au reste, ce sont vos affaires. Tant pis pour vous si vous croyez Brahma; il vaudrait mieux cent fois que vous fussiez mahométan! Je vous le dis en ami; n'allez pas croire au moins que ce soit pour faire le docteur, car, au fond, cela ne m'importe guère. Après?

— Nous autres sectateurs de Brahma, nous croyons la métempsycose, continua Amanzéi (c'est le nom du conteur), c'est-à-dire, pour ne point embarrasser mal à propos Votre Majesté, que nous croyons qu'au sortir d'un corps notre âme passe dans un autre, et ainsi successivement, tant qu'il plaît à Brahma, ou que notre âme soit devenue assez pure pour être mise au nombre de celles qu'enfin il juge dignes d'être éternellement heureuses.

« Quoique le dogme de la métempsycose soit parmi nous généralement établi, nous n'avons pas tous les mêmes raisons

pour le croire certain, puisqu'il y a fort peu de gens à qui il soit accordé de se souvenir des différentes transmigrations de leur âme. Il arrive ordinairement qu'au sortir du corps où une âme était emprisonnée, elle entre dans un autre sans conserver aucune idée, soit des connaissances qu'elle avait acquises, soit des choses auxquelles elle a eu part.

« Ainsi nos fautes sont perpétuellement perdues pour nous, et nous recommençons une nouvelle carrière avec une âme aussi neuve et aussi susceptible d'erreurs et de vices que lorsque Brahma la tira pour la première de cet immense tourbillon de feu, dont, en attendant sa destination, elle fait partie.

« Beaucoup d'entre nous se plaignent de cette disposition de Brahma, et je doute qu'ils aient raison. Nos âmes, destinées pendant une longue suite de siècles à passer de corps en corps, seraient presque toujours malheureuses si elles se souvenaient de ce qu'elles ont été. Telle, par exemple, qui, après avoir animé le corps d'un roi, se trouve dans celui d'un reptile ou dans le corps d'un de ces mortels obscurs que la grandeur de leur misère rend plus à plaindre encore que les animaux les plus vils, ne soutiendrait pas sans désespoir sa nouvelle condition.

« J'avoue qu'un homme qui se voit dans le sein des richesses ou élevé au rang suprême, s'il se souvenait de n'avoir été qu'un insecte, pourrait abuser moins de l'état heureux ou brillant où la bonté de Brahma l'a mis. A considérer cependant l'orgueil, la dureté, l'insolence de ces gens nés dans la bassesse et élevés par la fortune, on peut croire, à la promptitude avec laquelle ils perdent le souvenir de leur premier état, que, d'un corps à un autre, leur humiliation se déroberait plus rapidement encore à leurs yeux, et n'influerait en rien sur leur conduite.

« L'âme, d'ailleurs, se trouverait nécessairement surchargée du grand nombre d'idées qui lui resteraient de ces vies précédentes, et, plus affectée peut-être de ce qu'elle aurait été que de ce qu'elle serait, négligerait les devoirs que le corps qu'elle occupe lui prescrit, et troublerait enfin l'ordre de l'univers au lieu d'y contribuer.

— Mon cher ami, dit alors le Sultan, Mahomet me pardonne si ce n'est pas de la morale ce que vous venez de me dire !

— Sire, répondit Amanzéi, ce sont des réflexions préliminaires qui, je crois, ne sont pas inutiles.

— Fort inutiles, c'est moi qui le dis, répliqua Schah-Baham.

C'est que, tel que vous me voyez, je n'aime pas la morale, et que vous m'obligerez beaucoup de la laisser là.

— J'exécuterai vos ordres, répondit Amanzéi; il me reste cependant à dire à Votre Majesté que Brahma permet quelquefois que nous nous souvenions de ce que nous avons été, surtout quand il nous a infligé quelque peine singulière; et ce qui le prouve, c'est que je me souviens parfaitement d'avoir été sopha.

— Un sopha! s'écria le Sultan; allons, cela ne se peut pas! Me prenez-vous pour une autruche, de me faire de ces contes-là? J'ai envie de vous faire un peu brûler, pour vous apprendre à me dire, et affirmativement, de pareilles balivernes.

— Votre clémente Majesté a eu de l'humeur aujourd'hui, dit la Sultane : il est dans son auguste caractère de ne douter de rien, et elle ne veut pas croire qu'un homme ait pu être sopha. Cela n'est pas relatif à ses idées ordinaires.

— Croyez-vous? répliqua le Sultan, terrassé par l'objection. Il me semble pourtant que je n'ai pas tort. Ce n'est pas cependant que je puisse... Mais, parbleu! j'ai raison. Je ne saurais en conscience croire ce que dit Amanzéi : est-ce donc pour rien que je suis mulsuman?

— A merveille! répondit la Sultane; eh bien! écoutez Amanzéi, et ne le croyez pas.

— Ah oui! reprit le Sultan, ce ne sera point parce que la chose est incroyable qu'il faudra que je ne la croie pas; mais parce que, fût-elle vraie, je ne dois pas la croire. Je comprends bien, cela fait une différence. Vous avez donc été sopha, mon enfant? Cela fait une terrible aventure! et dites-moi, étiez-vous brodé?

— Oui, Sire, répondit Amanzéi : le premier sopha dans lequel mon âme entra était couleur de rose, brodé d'argent.

— Tant mieux! dit le Sultan; vous deviez être un assez beau meuble. Enfin, pourquoi votre Brahma vous fit-il sopha plutôt qu'autre chose? Quel était le fin de cette plaisanterie? Sopha! Cela me passe!

— C'était, répondit Amanzéi, pour punir mon âme de ses dérèglements. Dans quelque corps qu'il l'eût mise, il n'avait pas eu lieu d'en être content; et sans doute il crut m'humilier plus en me faisant sopha qu'en me faisant reptile.

« Je me souviens qu'au sortir du corps d'une femme, mon âme entra dans celui d'un jeune homme. Comme il était

minaudier, coquet, tracassier, médisant, grand connaisseur en bagatelles, uniquement occupé de ses habits, de sa toilette et de mille autres petits riens, à peine s'aperçut-elle qu'elle eût changé de demeure.

— Je voudrais bien, interrompit Schah-Baham, savoir un peu ce que vous faisiez pendant que vous étiez femme ; cela doit faire un détail fort curieux. J'ai toujours cru que les femmes avaient de singulières idées. Je ne sais si je me fais bien entendre, mais je veux dire qu'on a de la peine à deviner ce qu'elles pensent.

— Peut-être, répondit Amanzéi, serions-nous plus éclairés là-dessus si nous leur croyions moins de finesse. Il me semble que, lorsque j'étais femme, je me moquais beaucoup de ceux qui m'attribuaient des idées réfléchies, pendant que le moment seul me les faisait naître, qui cherchaient des raisons où je n'avais pris de lois que du caprice, et qui, pour vouloir trop m'approfondir, ne me pénétraient jamais. J'étais vraie dans le temps que je passais pour fausse ; on me croyait coquette, dans l'instant que j'étais tendre ; j'étais sensible, l'on imaginait que j'étais indifférente. On me donnait presque toujours un caractère qui n'était pas le mien, ou qui venait de cesser de l'être. Les gens intéressés à me connaître le plus, avec qui je dissimulais le moins, à qui même, emportée par mon indiscrétion naturelle, ou par la violence de mes mouvements, je découvrais les secrets les plus cachés de ma vie, ou les sentiments les plus vrais de mon cœur, n'étaient pas ceux qui me croyaient le plus ou qui me saisissaient le mieux ; ils ne voulaient juger de moi que suivant le plan qu'ils s'en étaient fait, s'y trompaient sans cesse, et croyaient m'avoir bien connue quand ils m'avaient définie à leur gré.

— Oh ! je le savais, dit le Sultan ; on ne connaît jamais bien les femmes, et, comme vous dites, il y a longtemps, pour moi, que j'y ai renoncé. Mais laissons là cette matière ; elle aiguise trop l'esprit, et elle est cause que vous m'avez fait un grand préambule dont je n'avais que faire, et que vous n'avez pas répondu à ce que je vous demandais. Il me semble que je voulais savoir ce que vous faisiez pendant que vous étiez femme.

— Il ne m'est resté de ce que je faisais alors qu'une idée fort imparfaite, répondit Amanzéi. Ce dont je me souviens le plus, c'est que j'étais galante dans ma jeunesse, que je ne savais ni

haïr ni aimer ; que, née sans caractère, j'étais tour à tour ce qu'on voulait que je fusse, ou ce que mes intérêts et mes plaisirs me forçaient d'être ; qu'après une vie fort dérangée, je finis par me faire hypocrite, et qu'enfin je mourus en m'occupant, malgré mon air prude, de ce qui, dans le cours de ma vie, m'avait amusé le plus.

« Ce fut apparemment du goût que j'avais eu pour les sophas que Brahma prit l'idée d'enfermer mon âme dans un meuble de cette espèce. Il voulut qu'elle conservât dans cette prison toutes ses facultés, moins sans doute pour adoucir l'horreur de mon sort que pour me la faire mieux sentir. Il ajouta que mon âme ne commencerait une nouvelle carrière que quand deux personnes se donneraient mutuellement et sur moi leurs prémices.

— Voilà, s'écria le Sultan, bien du galimatias, pour dire que...

— N'allez-vous pas avoir la bonté de nous expliquer cela ? demanda la Sultane.

— Pourquoi pas ? reprit-il ; j'aime assez les choses claires. Cependant si vous n'êtes pas de mon avis, je consens qu'Amanzéi soit aussi obscur qu'il le voudra. Grâce au Prophète, il ne le sera jamais pour moi.

— Il me restait assez d'idées, et de ce que j'avais fait, et de ce que j'avais vu, continua Amanzéi, pour sentir que la condition à laquelle Brahma voulait bien m'accorder une nouvelle vie me retenait pour longtemps dans le meuble qu'il m'avait choisi pour prison ; mais la permission qu'il me donna de me transporter, quand je le voudrais, de sopha en sopha, calma un peu ma douleur. Cette liberté mettait dans ma vie une variété qui devait me la rendre moins ennuyeuse ; d'ailleurs, mon âme était aussi sensible aux ridicules d'autrui que lorsqu'elle animait une femme, et le plaisir d'être à portée d'entrer dans les lieux les plus secrets et d'être en tiers dans les choses que l'on croirait les plus cachées le dédommagea de son supplice.

« Après que Brahma m'eut prononcé mon arrêt, il transporta lui-même mon âme dans un sopha que l'ouvrier allait livrer à une femme de qualité qui passait pour être extrêmement sage ; mais s'il est vrai qu'il y ait peu de héros pour les gens qui les voient de près, je puis dire aussi qu'il y a, pour leur sopha, bien peu de femmes vertueuses.

CHAPITRE II

Qui ne plaira pas à tout le monde.

Un sopha ne fut jamais un meuble d'antichambre, et l'on me plaça, chez la dame à qui j'allais appartenir, dans un cabinet séparé du reste de son palais et où, disait-elle, elle n'allait souvent que pour méditer sur ses devoirs et se livrer à Brahma avec moins de distraction. Quand j'entrai dans ce cabinet, j'eus peine à croire, à la façon dont il était orné, qu'il ne servît jamais qu'à d'aussi sérieux exercices. Ce n'était pas qu'il fût somptueux, ni que rien y parût trop recherché ; tout y semblait, au premier coup d'œil, plus noble que galant : mais, à le considérer avec réflexion, on y trouvait un luxe hypocrite, des meubles d'une certaine commodité, de ces choses enfin que l'austérité n'invente pas et dont elle n'est pas accoutumée à se servir. Il me sembla que j'étais moi-même d'une couleur bien gaie pour une femme qui affichait tant d'éloignement pour la coquetterie.

« Peu de temps après que je fus dans le cabinet, ma maîtresse entra ; elle me regarda avec indifférence, parut contente, mais sans me louer trop, et, d'un air froid et distrait, elle renvoya l'ouvrier. Aussitôt qu'elle se vit seule, cette physionomie sombre et sévère s'ouvrit ; je vis un autre maintien et d'autres yeux ; elle m'essaya avec un soin qui m'annonçait qu'elle ne comptait pas faire de moi un meuble de simple parade. Cet essai voluptueux et l'air tendre et gai qu'elle avait pris d'abord qu'elle s'était vue sans témoins ne m'ôtaient rien de la haute idée qu'on avait d'elle dans Agra.

« Je savais que ces âmes que l'on croit si parfaites ont toujours un vice favori, souvent combattu, mais presque toujours triomphant ; qu'elles paraissent sacrifier des plaisirs, qu'elles n'en goûtent quelquefois qu'avec plus de sensualité, et qu'enfin elles font souvent consister la vertu, moins dans la privation que dans le repentir. Je conclus de cela que Fatmé était paresseuse, et je me serais alors reproché de porter mes idées plus loin.

« La première chose qu'elle fit après celle dont je viens de parler fut d'ouvrir une armoire fort secrètement pratiquée dans le mur et cachée avec art à tous les yeux ; elle en tira

un livre. De cette armoire elle passa à une autre, où beaucoup de volumes étaient fastueusement étalés ; elle y prit aussi un livre qu'elle jeta sur moi avec un air de dédain et d'ennui, et revint, avec celui qu'elle avait choisi d'abord, se plonger dans toute la mollesse des coussins dont j'étais couvert.

— Dites-nous un peu, Amanzéi, interrompit le Sultan, était-elle jolie, votre femme raisonnable?

— Oui, Sire, répondit Amanzéi, elle était belle, plus qu'elle ne le paraissait. On sentait même qu'avec moins de modestie, ces airs évaporés qui inspirent le mépris, à la vérité, mais qui excitent les désirs, elle aurait pu ne le céder à personne. Ses traits étaient beaux, mais sans jeu, sans vivacité, et n'exprimant que cet air vain et dédaigneux sans lequel les femmes de ce genre croiraient n'avoir pas une physionomie vertueuse. Tout en elle annonçait d'abord l'abandonnement et le mépris de soi-même. Quoiqu'elle fût bien faite, elle se tenait mal ; et si elle marchait noblement, c'est parce qu'une démarche lente et posée convient à des personnes occupées des objets les plus sérieux. La haine qu'elle témoignait pour la parure n'allait pas jusques à cette négligence qui rend presque toujours les vertueuses dégoûtantes : ses habits étaient simples, de couleurs obscures ; mais dans leur modestie on trouvait de la noblesse et du choix : elle avait même soin qu'ils ne pussent rien dérober de l'élégance de sa taille, et sous l'attirail de l'austérité il était aisé de remarquer qu'elle aimait la propreté la plus recherchée et la plus sensuelle.

« Le livre qu'elle avait pris le dernier ne me parut pas être celui qui l'intéressait le plus. C'était pourtant un gros recueil de réflexions composées par un Brahmine. Soit qu'elle crût avoir assez de celles qu'elle faisait elle-même, ou que celles-là ne portassent pas sur des objets qui lui plussent, elle ne daigna pas en lire deux, et quitta bientôt ce livre, pour prendre celui qu'elle avait tiré de l'armoire secrète, et qui était un roman dont les situations étaient tendres et les images vives. Cette lecture me paraissait si peu devoir être celle de Fatmé, que je ne pouvais revenir de ma surprise. « Sans doute, dis-je, en moi-même, elle veut s'éprouver et savoir jusques à quel point son âme est affermie contre toutes les idées qui peuvent porter le trouble dans celles des autres.

« Sans deviner alors le motif qui la faisait agir d'une façon si contraire aux principes que je lui croyais, je ne lui en sup-

posai qu'un bon. Il me parut cependant que ce livre l'animait; ses yeux devinrent plus vifs; elle le quitta, moins pour perdre les idées qu'il lui donnait que pour s'y abandonner avec plus de volupté. Revenue enfin de la rêverie dans laquelle il l'avait plongée, elle allait le reprendre, lorsqu'elle entendit un bruit qui le lui fit cacher. Elle s'arma, à tout événement, de l'ouvrage du Brahmine; sans doute elle le croyait meilleur à montrer qu'à lire.

« Un homme entra, mais d'un air si respectueux que, malgré la noblesse de sa physionomie et la richesse de ses vêtements, je le pris d'abord pour un des esclaves de Fatmé. Elle le reçut avec tant d'aigreur, lui parla si durement, parut si choquée de sa présence, si ennuyée de ses discours, que je commençais à croire que cet homme si maltraité ne pouvait être que son mari. Je ne me trompais pas. Elle rejeta longtemps, et avec aigreur, les instantes prières qu'il lui fit de le laisser auprès d'elle, et n'y consentit enfin que pour l'accabler de l'importun détail des fautes qu'elle prétendait qu'il commettait sans cesse. Ce mari, le plus malheureux de tous les époux d'Agra, reçut cette impatiente correction, avec une douceur dont je m'indignais pour lui. L'opinion qu'il avait de la vertu de Fatmé n'était pas la seule chose qui le rendît si docile; Fatmé était belle, et quoiqu'elle parût se soucier peu d'inspirer des désirs, elle en inspirait pourtant. Quelque peu aimable qu'elle voulût paraître aux yeux de son mari, elle éveilla sa tendresse. L'amant le plus timide, et qui parlerait d'amour pour la première fois à la femme du monde qu'il craindrait le plus, serait mille fois moins embarrassé que ce mari ne le fut pour dire à sa femme l'impression qu'elle faisait sur lui. Il la pressa tendrement et respectueusement de répondre à son ardeur; elle s'en défendit longtemps de mauvaise grâce et céda enfin comme elle s'était défendue.

« Avec quelque opiniâtreté qu'elle lui refusât tout ce qui aurait pu lui faire penser qu'elle n'avait pas, pour ce qu'il exigeait d'elle, la plus forte répugnance, je crus m'apercevoir qu'elle était moins insensible qu'elle ne voulait le paraître. Ses yeux s'animèrent, elle prit un air plus attentif, elle soupira, et quoique avec nonchalance, elle devint moins oisive. Ce n'était cependant pas son mari qu'elle aimait. Je ne sais quelles étaient alors les idées de Fatmé, mais soit que la reconnaissance la rendît plus douce, soit qu'elle voulût engager son

mari à de nouvelles attentions, des propos assez tendres, quoique graves et mesurés, succédèrent à ce ton dur et grondeur dont elle s'était armée en le voyant. Il est apparent qu'il n'en découvrit pas le motif, ou qu'il n'en était pas touché, et il ne l'est pas moins que sa froideur ou sa distraction déplurent à Fatmé. Insensiblement elle engagea une querelle; elle vit dans un instant à son mari les vices les plus odieux. Quelles horribles mœurs n'avait-il pas! Quelle débauche! Quelle dissipation! Quelle vie! Elle l'accabla enfin de tant d'injures, que, malgré toute sa patience, il fut obligé de la quitter. Fatmé se fâcha de son départ; le trouble de ses yeux, moins obscur pour moi qu'il n'avait été pour ce mari, m'apprit que ce n'était point par son absence qu'elle aurait voulu être calmée, avant même que quelques mots assez singuliers qu'elle prononça, quand elle se vit seule, m'eussent absolument mis au fait de ce qu'elle pensait là-dessus.

« Que cette femme, l'exemple et la terreur de toutes celles d'Agra, qu'elles haïssaient toutes, et que toutes voulaient cependant imiter, devant qui la moins contrainte sur ses passions se croyait obligée au moins d'être hypocrite, que cette femme aurait rassuré de gens s'ils avaient pu, comme moi, la voir dans la solitude et la liberté du cabinet!

— Oui-dà, dit le Sultan, est-ce que c'était une femme, qui dans le fond... comme il y en a qui font semblant... C'est que cela arrive, au moins! Il ne faut pas du tout croire que ce soit une chose si peu ordinaire que celle que je veux dire. Vous m'entendez bien, je pense?

— A la façon dont Sa Majesté s'explique, reprit Amanzéi, il n'est pas bien difficile de deviner ce qu'elle désire, et sans vouloir me vanter de trop de finesse, j'ose croire que je l'ai pénétrée.

— Oui! dit le Sultan, en riant. Eh bien! voyons un peu, qu'est-ce que je pensais?

— Que Fatmé n'était rien moins que ce qu'elle voulait paraître, répondit Amanzéi.

— C'est cela, ou je meurs! interrompit le Sultan. Continuez; vous avez réellement bien de l'esprit.

— Fatmé, en apparence, fuyait les plaisirs, continua Amanzéi, et ce n'était que pour s'y livrer avec plus de sûreté. Elle n'était pas du nombre de ces femmes imprudentes, qui, ayant donné leur jeunesse à l'éclat, à la dissipation, aux jeunes gens que le

caprice met à la mode, quittent dans un âge plus avancé le fard et la parure, et, après avoir été longtemps la honte et le mépris de leur siècle, veulent en devenir l'exemple et l'ornement ; plus méprisables en affectant des vertus qu'elles n'ont pas qu'elles ne l'étaient par l'audace avec laquelle elles affichaient leurs vices. Non, Fatmé avait été plus prudente. Assez heureuse pour être née avec cette fausseté qu'inspirent aux femmes la nécessité de se déguiser, et le désir de se faire estimer (désir qui n'est pas toujours le premier qu'elles conçoivent), elle avait senti de bonne heure qu'il est impossible de se dérober aux plaisirs sans vivre dans les plus cruels ennuis, et qu'une femme ne peut cependant s'y livrer ouvertement sans s'exposer à une honte et à des dangers qui les rendent toujours amers. Dévouée à l'imposture dès sa plus tendre jeunesse, elle avait moins songé à corriger les penchants vicieux de son cœur qu'à les voiler sous l'apparence de la plus austère vertu. Son âme, naturellement... dirai-je voluptueuse ? non : ce n'était pas le caractère de Fatmé ; son âme était portée aux plaisirs. Peu délicate, mais sensuelle, elle se livrait au vice et ne connaissait point l'amour. Elle n'avait pas encore vingt ans ; il y en avait cinq qu'elle était mariée, et plus de huit qu'elle avait prévenu le mariage. Ce qui séduit ordinairement les femmes ne prenait rien sur elle ; une figure aimable, beaucoup d'esprit lui inspiraient peut-être des désirs ; mais elle n'y cédait pas. Les objets de ses passions étaient choisis parmi des gens non suspects, engagés par leur genre de vie à taire leurs plaisirs, ou entre ceux que la bassesse de leur état dérobe aux soupçons du public, que la libéralité séduit, que la crainte retient dans le silence, et qui, dévoués en apparence aux plus vils emplois, quelquefois n'en paraissent pas moins propres aux plus doux mystères de l'amour. Fatmé, au reste, méchante, colère, orgueilleuse, s'abandonnait sans danger à son caractère ; il n'y avait même pas un défaut qu'elle n'eût fait servir avec succès à sa réputation. Haute, impérieuse, dure, cruelle, sans égard, sans foi, sans amitié, le zèle pour Brahma, le chagrin que lui causaient les dérèglements des autres, le désir de les ramener à eux-mêmes, couvraient et honoraient ces vices. C'était toujours à si bonne fin qu'elle nuisait ! Elle était si saintement vindicative ! Son âme était si pure ! Quel moyen de soupçonner un cœur si droit, si sincère, d'être conduit dans ses haines par quelque motif qui lui pût être personnel !

CHAPITRE III

Qui contient des faits peu vraisemblables.

Après le départ de son mari, Fatmé allait reprendre sa lecture lorsqu'un vieux Brahmine, suivi de deux vieilles femmes, dont il se disait consolateur et dont il était le tyran, entra. Fatmé se leva et les reçut d'un air si modeste, si recueilli, qu'il était impossible de n'y pas être trompé. Il fallut même que le vieux Brahmine l'empêchât de se prosterner devant lui, mais ce fut d'un air d'orgueil qui me peignit si bien le cas qu'il faisait de lui-même; il paraissait si content de ce qu'elle faisait pour lui, si persuadé même qu'il méritait encore plus, qu'il me fut impossible de ne pas rire en moi-même de la sotte vanité de ce ridicule personnage.

« Il était bien difficile qu'entre des personnes d'un si rare mérite la conversation ne fût pas aux dépens d'autrui. Ce n'est point que les gens qui vivent dans la dissipation ne médisent souvent; mais plus occupés des ridicules que des vices, la médisance n'est pour eux qu'un amusement, et ils ne sont point assez parfaits pour s'en faire un devoir. Ils nuisent quelquefois, mais ils n'ont pas toujours l'intention de nuire, ou du moins leur légèreté et le goût des plaisirs ne leur permettent ni de la conserver longtemps, ni de la mettre à profit. Cette façon aigre et pesante de parler mal des autres, et qu'on trouve si nécessaire pour les corriger, qui, sans cette vue même, paraîtrait si condamnable, leur est inconnue; ils...

— Aurez-vous bientôt fait? interrompit le Sultan en colère. Ne voilà-t-il pas vos chiennes de réflexions qui reviennent encore sur le tapis?

— Mais, Sire, répond Amazéi, il y a des occasions où elles sont indispensables.

— Et moi, je prétends, répliqua le Sultan, que cela n'est pas vrai; et quand cela serait... En un mot, puisque c'est à moi qu'on fait des contes, j'entends qu'on les fasse à ma fantaisie. Divertissez-moi, et trêve, s'il vous plaît, de toutes ces morales qui n'en finissent point et me donnent la migraine. Vous aimez à faire le beau parleur; mais, parbleu! j'y mettrai le bon ordre, et je jure, foi de Sultan, que je tuerai le premier qui osera me faire une réflexion. Nous verrons à présent comment vous vous en tirerez.

— En me préservant des réflexions, répondit Amanzéi, puisqu'elles n'ont pas le bonheur de plaire à Votre Majesté.

— Fort bien cela, dit le Sultan; allez !

— Jamais on n'est sensible au plaisir de dire mal des autres, qu'on ne le soit aussi à celui de parler bien de soi-même. Fatmé et les personnes qui étaient chez elles avaient trop de raisons de s'estimer beaucoup pour ne pas mépriser tous ceux qui ne leur ressemblaient pas. En attendant qu'on leur apprêtât ce qui leur était nécessaire pour jouer, elles commencèrent une conversation qui ne démentit point leur caractère. Le vieux Brahmine cependant dit du bien d'une femme que Fatmé connaissait, et l'éloge lui déplut. Entre toutes les choses contre lesquelles elle se déchaînait, l'amour était ce qui lui paraissait le plus digne de blâme. Qu'une femme aimât, eût-elle d'ailleurs les qualités les plus estimables, rien ne pouvait la sauver de la haine de Fatmé; mais qu'elle eût les vices les plus déshonorants et les plus odieux, et qu'on pût ne pas nommer son amant, c'était pour elle une personne respectable et dont on ne pouvait assez révérer la vertu.

« La femme que le Brahmine louait était, malheureusement pour elle, dans le cas où l'on méritait l'indignation de Fatmé. « Une femme perdue, dit-elle d'un ton aigre, peut-elle mériter vos éloges? » Le Brahmine se défendit sur ce qu'il ignorait qu'elle eût des mœurs si condamnables, et Fatmé l'instruisit charitablement des raisons qui la lui faisaient mépriser.

« — Je ne doute pas, Fatmé, lui dit alors une des femmes qui étaient chez elle, que, généreuse et portée au bien comme vous l'êtes, vous ne soyez infiniment sensible à ce que je vais vous apprendre. Nahami, cette Nahami dont nous avons ensemble tant déploré la perte, Nahami, lassée de ses erreurs, vient tout d'un coups de quitter le monde; elle ne met plus de rouge. — Hélas ! s'écria Fatmé, qu'elle est louable si ce retour est sincère ! — Mais, madame, vous êtes bonne, et les personnes de votre caractère sont facilement trompées; je le sens par moi-même, quand on est né avec cette candeur, cette droiture de cœur que vous avez, on n'imagine pas que quelqu'un soit assez malheureux pour ne les avoir point. Après tout, c'est un beau défaut que de juger trop bien des autres. Mais, pour revenir à Nahami, je ne saurais m'empêcher de craindre que, dans le fond de l'âme, tout entière au monde, elle n'en ait pas abjuré sincèrement les erreurs. On quitte le rouge plus facile-

ment que les vices, et souvent on prend un air plus réservé, plus modeste, moins pour commencer à entrer dans la vertu, que pour imposer au monde sur des dérèglements auxquels on est encore attaché. »

— Mon cher ami, dit Schah-Baham, en bâillant, cette conversation m'est mortelle ; pour l'amour de moi, ne l'achevez pas. Ces gens-là m'excèdent à un point que je ne puis dire. En conscience, cela ne vous ennuie-t-il pas vous-même ? En grâce, faites qu'il s'en aillent !

— Très volontiers, Sire, répondit Amanzéi. Après avoir poussé sur Nahami la conversation aussi loin qu'elle pût aller, on revint aux médisances générales, et j'appris, en moins d'un moment, toutes les aventures d'Agra. Ensuite, on se loua, on se mit tristement au jeu, on le continua avec toute l'aigreur et toute l'avarice possibles, et l'on sortit.

— J'étais sur les épines, dit le Sultan ; vous venez de m'obliger considérablement. Me donnez-vous parole qu'ils ne rentreront pas, ces gens-là ?

— Oui, Sire, répondit Amanzéi.

— Eh bien ! reprit le Sultan, pour vous prouver qus je sais récompenser les services qu'on me rend, je vous fais Émir ; d'ailleurs, c'est que vous brodez bien, vous travaillez avec ardeur, je crois que vous sortirez bien de votre conte ; enfin... Tout cela me fait plaisir ; et puis, il faut encourager le mérite ! »

Le nouvel Émir, après avoir rendu grâces au Sultan, poursuivit ainsi :

« Malgré l'air affable de Fatmé, je crus m'apercevoir que la visite de ces trois personnes avait fait sur elle le même effet que sur Votre Majesté, et que, si elle en eût été la maîtresse, elle aurait employé la journée à d'autres amusements qu'à ceux qu'elles lui avaient procurés.

« Aussitôt qu'elles furent sorties, Fatmé se mit à rêver profondément, mais sans tristesse : ses yeux s'attendrirent, ils errèrent languissamment dans le cabinet ; il semblait qu'elle désirât vivement quelque chose qu'elle n'avait pas, ou dont elle craignait de jouir. Enfin, elle appela.

« A sa voix, un jeune esclave d'une figure plus fraîche qu'agréable se présenta. Fatmé, le fixant avec des yeux où régnait l'amour et le désir, parut cependant irrésolue et craintive.

« — Ferme la porte, Dahis ! lui dit-elle enfin. Viens, nous sommes seuls; tu peux sans danger te souvenir que je t'aime et me prouver ta tendresse ! »

« Dahis, à cet ordre, quittant l'air respectueux d'un esclave, prit celui d'un homme que l'on rend heureux. Il me parut peu délicat, peu tendre, mais vif et ardent, dévoré de désirs, ne connaissant point l'art de les satisfaire par degré, ignorant la galanterie, ne sentant point de certaines choses, ne détaillant rien mais s'occupant essentiellement de tout. Ce n'était pas un amant, et pour Fatmé, qui ne cherchait pas l'amusement, c'était quelque chose de plus nécessaire. Dahis louait grossièrement; mais le peu de finesse de ses éloges ne déplaisait pas à Fatmé qui, pourvu qu'on lui prouvât fortement qu'elle inspirait des désirs, croyait toujours être louée assez bien.

« Fatmé se dédommagea avec Dahis de la réserve avec laquelle elle s'était forcée avec son mari. Moins fidèle aux sévères lois de la décence, ses yeux brillèrent du feu le plus vif; elle prodigua à Dahis les noms les plus tendres et les plus ardentes caresses; loin de lui rien dérober de tout ce qu'elle sentait, elle se livrait à tout son trouble. Plus tranquille, elle faisait remarquer à Dahis toutes les beautés qu'elle lui abandonnait et le forçait même à lui demander de nouvelles preuves de sa complaisance, et que lui-même il n'aurait pas désirées.

« Dahis, cependant, paraissait peu touché. Ses yeux s'arrêtaient stupidement sur les objets que la facile Fatmé leur présentait; c'était machinalement qu'ils faisaient impression sur lui. Son âme grossière ne sentait rien; le plaisir ne pénétrait même pas jusqu'à elle. Pourtant, Fatmé était contente. Le silence de Dahis et sa stupidité ne choquaient point son amour-propre, et elle avait de trop bonnes raisons pour croire qu'il était sensible à ses charmes, pour ne pas préférer son air indifférent aux éloges les plus outrés et aux plus fougueux transports d'un petit-maître.

« Fatmé, en s'abandonnant aux désirs de Dahis, annonçait assez qu'elle avait aussi peu de délicatesse que de vertu, et n'exigeait pas de lui cette vivacité dans les transports, ces tendres riens que la finesse de l'âme et la politesse des manières rendent supérieurs aux plaisirs, ou qui, pour mieux dire, les font eux-mêmes.

« Dahis sortit enfin, après avoir bâillé plus d'une fois. Il

était du nombre de ces personnes malheureuses qui, ne pensant jamais rien, n'ont jamais aussi rien à dire, et qui sont meilleures à occuper qu'à entendre.

« Quelque idée que les amusements de Fatmé m'eussent donnée d'elle, j'avouerai qu'après la retraite de Dahis, je crus que, ne lui restant plus rien sur quoi elle pût méditer dans ce cabinet, elle en sortirait bientôt ; je me trompais : c'était sur ce genre de méditation une femme infatigable. Il n'y avait pas longtemps qu'elle était toute aux réflexions dont Dahis lui avait fourni si ample matière, lorsqu'il lui arriva de quoi en faire de nouvelles.

« Un Brahmine sérieux, mais jeune, frais, et avec une de ces physionomies dont l'air composé ne détruit pas la vivacité, entra dans le cabinet. Malgré son habit de Brahmine, peu fait pour les grâces, il était aisé de remarquer qu'il était tourné de façon à donner des idées à plus d'une prude ; aussi était-il le Brahmine d'Agra le plus recherché, le plus consolant et le plus employé. Il parlait si bien ! disait-on ; c'était avec tant de douceur qu'il insinuait dans les âmes le goût de la vertu ! Le moyen sans lui de ne pas s'égarer ! Voilà ce qu'en public on disait de lui ; on verra bientôt sur quoi en particulier on lui devait des éloges, et si ceux qu'on lui donnait le plus haut étaient ceux qu'il méritait le mieux.

« Cet heureux Brahmine s'approcha de Fatmé d'un air doucereux et empesé, plus fade que galant. Ce n'était pas qu'il ne cherchât des airs légers, mais il copiait mal ceux qu'il prenait pour modèles et le Brahmine perçait au travers du masque qu'il empruntait.

« — Reine des cœurs, dit-il à Fatmé, en minaudant, vous êtes aujourd'hui plus belle que les Êtres heureux destinés au service de Brahma ! Vous élevez mon âme à une extase qui a quelque chose de céleste et que je voudrais bien vous voir partager ! »

« Fatmé, d'un air languissant, lui répondit sur le même ton ; et, le Brahmine n'en changeant point, il s'établit entre eux une conversation fort tendre, mais où l'amour parlait une langue bien étrangère, et en apparence bien peu faite pour lui. Sans leurs actions, je doute que j'eusse jamais compris leurs discours.

« Fatmé, qui naturellement faisait assez peu de cas de l'éloquence, et qui, quoi qu'elle en dît, n'estimait pas beaucoup

celle du Brahmine même, fut la première à s'ennuyer du sentiment. Le Brahmine à qui il ne plaisait pas plus qu'à elle, le quitta bientôt aussi, et cette conversation si fade, si doucereuse, finit comme celle de Dahis avait commencé.

« Il est vrai cependant que Fatmé, en faisant les mêmes choses, était plus soigneuse des dehors. Elle voulait et paraître délicate, et que le Brahmine pût croire qu'elle ne cédait qu'à l'amour.

« Le Brahmine, qui, pour le caractère et la figure, ressemblait assez à Dahis, ne lui fut inférieur en rien, et mérita tous les compliments que lui prodiguait sans cesse la complaisante Fatmé. Après qu'ils eurent donné à leur tendresse ce qu'elle avait exigé d'eux, ils tournèrent la vertu en ridicule, s'entretinrent ensemble du plaisir qu'il y a à tromper les autres, et se firent mutuellement des leçons d'hypocrisie. Ces deux odieuses personnes se séparèrent enfin, et Fatmé alla désespérer son mari en faisant parade de ses mortifications.

« Pendant que je fus chez elle je ne lui connus point d'autres façons d'amuser ses loisirs que celles que j'ai racontées à Votre toujours auguste Majesté.

« Fatmé, toute prudente qu'elle était, s'oubliait quelquefois. Un jour que, seule avec son Brahmine, elle se livrait à ses transports, son mari, que le hasard conduisit à la porte du cabinet, entendit des soupirs et de certains termes qui l'étonnèrent. Les occupations publiques de Fatmé laissaient si peu imaginer ses amusements particuliers que je doute que son mari devinât d'abord de qui partaient les soupirs et les étranges paroles qui venaient de frapper ses oreilles.

« Soit enfin qu'il crût reconnaître la voix de Fatmé, soit que la curiosité seule lui fît désirer de s'éclaircir de cette aventure, il voulut entrer dans le cabinet.

« Malheureusement pour Fatmé, la porte n'était pas bien fermée, et il l'enfonça d'un seul coup.

« Le spectacle qui frappa ses yeux le surprit au point que sa fureur demeurant suspendue, il sembla pendant quelques instants douter de ce qu'il voyait et ne savait à quoi se déterminer.

« — Perfides ! s'écria-t-il enfin ; recevez le châtiment dû à vos vices et à votre hypocrisie ! »

« A ces mots, sans écouter ni Fatmé ni le Brahmine, qui s'étaient précipités à ses pieds, il les fit expirer sous ses coups.

« Quelque affreux que fût ce spectacle, il ne me toucha pas. Ils avaient tous deux trop mérité la mort pour qu'ils pussent être plaints, et je fus charmé qu'une aussi terrible catastrophe apprît à tout Agra ce qu'avaient été deux personnes qu'on y avait si longtemps regardées comme des modèles de vertu.

CHAPITRE IV

Où l'on verra des choses qu'il se pourrait bien qu'on n'eût pas prévues.

« Après la mort de Fatmé, mon âme prit son essor et vola dans un palais voisin, où tout me parut à peu près réglé comme dans celui que j'abandonnais. Dans le fond, pourtant, on y pensait d'une façon bien différente.

« Ce n'était pas que la dame qui l'habitait entrât dans cet âge où les femmes un peu sensées, quand elles ne condamneraient pas la galanterie comme un vice, la regardent au moins comme un ridicule. Elle était jeune et belle, et l'on ne pouvait pas dire qu'elle n'aimait la vertu que parce qu'elle n'était point faite pour l'amour. A son air simple et modeste, au soin qu'elle prenait de faire de bonnes actions et de les cacher, à la paix qui semblait régner dans son cœur, on devait croire qu'elle était née ce qu'elle paraissait. Sage sans contrainte et sans vanité, elle ne se faisait ni une peine, ni un mérite de suivre ses devoirs. Jamais je ne la vis un moment ni triste, ni grondeuse; sa vertu était douce et paisible, elle ne s'en faisait pas un droit de tourmenter, ni de mépriser les autres, et elle était sur cet article beaucoup plus réservée que le sont ces femmes qui, ayant tout à se reprocher, ne trouvent cependant personne exempt de reproche. Son esprit était naturellement gai et elle ne cherchait pas à en diminuer l'enjouement. Elle ne croyait pas sans doute, comme beaucoup d'autres, qu'on n'est jamais plus respectable que lorsqu'on est fort ennuyeux. Elle ne médisait point et n'en savait pas moins amuser. Persuadée qu'elle avait autant de faiblesses que les autres, elle savait pardonner à celles qu'elle leur découvrait. Rien ne lui paraissait vicieux ou criminel que ce qui l'est effectivement. Elle ne

se défendait pas les choses permises, pour ne se permettre, comme Fatmé, que celles qui sont défendues. Sa maison était sans faste, mais tenue noblement. Tous les honnêtes gens d'Agra se faisaient honneur d'y être admis, tous voulaient connaître une femme d'un aussi rare caractère, tous la respectaient ; et, malgré ma perversité naturelle, je me vis enfin forcé de penser comme eux.

J'étais, lorsque j'entrai chez cette dame, si rempli encore de la fausseté de Fatmé, que je ne doutai pas d'abord qu'elle ne fît les mêmes choses, et je confondis, au premier coup d'œil, la femme vertueuse avec l'hypocrite. Jamais je ne voyais entrer un esclave ou Brahmine sans croire qu'on me mettrait de la conversation, et je fus longtemps étonné d'y être toujours compté pour rien.

« L'oisiveté à laquelle on me condamnait dans cette maison m'ennuya enfin, et persuadé que ce serait en vain que j'attendrais qu'on m'y donnât matière à observations, je quittai le sopha de cette dame, charmé d'être convaincu par moi-même qu'il y avait des femmes vertueuses, mais désirant assez peu d'en retrouver de pareilles.

« Mon âme, pour varier les spectacles que son état actuel pouvait lui procurer, ne voulut pas, en quittant ce palais, rentrer dans un autre, et s'abattit dans une vilaine maison, obscure, petite, et telle que je doutais d'abord s'il y aurait de quoi m'y donner retraite. Je pénétrai dans une chambre triste, meublée au-dessous du médiocre et dans laquelle pourtant je fus assez heureux pour rencontrer un sopha qui, terni, délabré, témoignait assez que c'était à ses dépens qu'on avait acquis les autres meubles qui l'accompagnaient. Ce fut, avant que je susse chez qui j'étais, la première idée qui me vint et, quand je l'appris, je ne changeai pas d'opinion.

« Cette chambre, en effet, servait de retraite à une fille assez jolie, et qui, par sa naissance et par elle-même, étant ce qu'on appelle mauvaise compagnie, voyait cependant quelquefois les gens qui, dit-on, composent la bonne. C'était une jeune danseuse qui venait d'être reçue parmi celles de l'Empereur et dont la fortune et la réputation n'étaient pas encore faites, quoiqu'elle connût particulièrement presque tous les jeunes seigneurs d'Agra, qu'elle les comblât de ses bontés et qui l'assurassent de leur protection. Je doute même, quelque chose qu'ils lui promissent, que sans un intendant des domaines de

l'Empereur qui prit du goût pour elle, la fortune eût sitôt changé de face.

« Abdalathif, c'est le nom de cet intendant, par sa naissance et par son mérite personnel, ne faisait pas une conquête brillante. Il était naturellement rustre et brutal, et depuis sa fortune, il avait joint l'insolence à ses autres défauts. Ce n'était pas qu'il ne voulût être poli, mais persuadé qu'un homme comme lui honore quelqu'un quand il lui marque des égards, il avait pris cette politesse froide et sèche des gens d'un certain rang, qu'en eux on veut bien appeler dignité, mais qui dans Abdalathif était le comble de la sottise et de l'impertinence. Né dans l'obscurité la plus profonde, non seulement il l'avait oublié, mais même il n'y avait rien qu'il ne fît pour se donner une origine illustre; il couronnait ses travers en jouant perpétuellement le seigneur; vain et insolent, sa familiarité outrageait autant que sa hauteur; ignoble et sans goût dans sa magnificence, elle n'était en lui qu'un ridicule de plus. Avec peu d'esprit et moins encore d'éducation, il n'y avait rien à quoi il ne crût se connaître et dont il ne voulût décider. Tel qu'il était cependant, on le ménageait, non qu'il pût nuire, mais il savait obliger. Les plus grands d'Agra étaient assidûment ses complaisants et ses flatteurs, et leurs femmes même étaient sur le pied de lui pardonner des impertinences qu'avec elles il poussait à l'excès, ou de ne rien refuser à ses désirs. Quelque couru qu'il fût dans Agra, il était quelquefois bien aise de se délasser des trop grands empressements des femmes de qualité et de chercher des plaisirs qui, pour être moins brillants, n'en étaient pas moins vifs, et (selon ce qu'il avait l'insolence de dire), souvent guère plus dangereux.

« Ce fut un soir en sortant de chez l'Empereur, devant qui Amine avait dansé, que ce nouveau protecteur la ramena chez elle. Il promena dans son triste et obscur logement des regards orgueilleux et distraits, puis en daignant à peine lever les yeux sur elle :

« — Vous n'êtes pas bien ici, lui dit-il; il faut vous en tirer. C'est autant pour moi que pour vous que je veux que vous soyez plus convenablement logée. On se moquerait de moi si une fille de qui je me mêle n'était pas d'une façon à se faire respecter. »

« Après ces paroles, il s'assit sur moi, et la tirant sur lui brusquement, il prit avec elle toutes les libertés qu'il voulut;

mais comme il avait plus de libertinage que de désirs, elles ne furent pas excessives.

« Amine, que j'avais vue haute et capricieuse avec les seigneurs qui allaient chez elle, loin de prendre avec Abdalathif des airs familiers, le traitait avec un extrême respect et n'osait même le regarder que quand il paraissait désirer qu'elle le fît.

« — Vous me plaisez assez, lui dit-il enfin, mais je veux qu'on soit sage. Point de jeunes gens, des mœurs, une conduite réglée : sans tout cela, nous ne serions pas longtemps bons amis. Adieu, petite, ajouta-t-il en se levant ; demain vous entendrez parler de moi : vous n'êtes point meublée de façon qu'on puisse aujourd'hui souper avec vous ; j'y vais pourvoir, bonjour ! »

« En achevant ces mots, il sortit. Amine le reconduisit respectueusement et revint sur moi se livrer à toute la joie que lui causait sa bonne fortune, et compter, avec sa mère, les diamants et les autres richesses qu'elle attendait le lendemain de la générosité d'Abdalathif.

« Cette mère, qui, quoique femme d'honneur, était la plus complaisante des mères, exhortait sa fille à se conduire sagement dans le bonheur qu'il plaisait à Brahma de lui envoyer, et comparant l'état où elles allaient se trouver, faisait mille réflexions sur la providence des dieux qui n'abandonne jamais ceux qui la méritent.

« Elle fit après cela une longue énumération des seigneurs qui avaient été amis de sa fille,

« — Combien peu leur amitié vous a-t-elle été utile, mon enfant ! lui disait-elle ; aussi, c'est bien votre faute ! Je vous l'ai dit mille fois, vous êtes née trop douce. Ou vous vous donnez par pure indolence, ce qui est un grand vice ; ou, qui ne vaut pas mieux et vous a donné de grands ridicules, vous vous prenez de fantaisie. Je ne dis pas qu'on ne se satisfasse quelquefois, à Dieu ne plaise ! mais il ne faut pas tellement se sacrifier à ses plaisirs qu'on ne puisse dire qu'une fille comme vous peut se livrer quelquefois à l'amour, et malheureusement vous avez donné là-dessus matière à bien des propos. Enfin, vous êtes encore bien jeune, et j'espère que cela ne vous fera pas grand tort. Rien ne perd tant les personnes de votre condition que ces étourderies que j'ai entendu nommer des complaisances gratuites, Quand on sait qu'une fille est dans la

malheureuse habitude de se donner quelquefois pour rien, tout le monde croit être fait pour l'avoir au même prix, ou, du moins, à bon marché. Voyez Roxane, Atalis, Elzire : elles n'ont pas une faiblesse à se reprocher ; aussi Brahma a béni leur conduite. Moins jolies que vous, voyez comme elles sont riches ! Profitez bien de leur exemple ; ce sont des filles bien raisonnables.

« — Eh oui ! ma mère, oui, répondit Amine, que cette exhortation impatientait ; j'y songerai. Mais me conseillerez-vous pourtant de n'être qu'au monstre que j'ai actuellement ? Cela est impossible, je vous en avertis.

« — Vraiment non, reprit la mère : à l'égard de son cœur, on n'en est pas la maîtresse ; je dis simplement qu'il faut que vous renonciez aux seigneurs de la Cour, à moins que vous les voyiez *incognito,* et qu'ils n'aient pour vous de meilleures façons qu'ils n'en ont eues jusques ici. Si vous voulez, je leur parlerai, moi. Vous avez Massoud que vous aimez ; c'est un bon choix, il n'est connu de personne, il se prête à tout, vous le faites passer pour votre parent, on le prend pour cela, il n'y a rien à dire. Ce monsieur qui vous veut du bien s'y trompera comme les autres ; en vous conduisant avec prudence, il ne se doutera de rien, et...

« — Croyez-vous, ma mère, interrompit Amine, qu'il me donne des diamants ? Ah ! oui, il m'en donnera. Ce n'est pas, ajoutait-elle, que j'aie de la vanité, mais quand on tient un certain rang, on est bien aise d'être comme tout le monde ! »

« Là-dessus elle se mit à compter toutes les filles qui seraient désespérées et des diamants et des belles robes qu'elle aurait : idée qui la flattait plus que la fortune même.

« Le lendemain, d'assez bonne heure, un char vint la prendre, et mon âme, curieuse de voir l'usage qu'Amine ferait des conseils de sa mère, la suivit. On la conduisit dans une jolie maison toute meublée, qu'Abdalathif avait dans une rue détournée. Je me plaçai, en y arrivant, dans un sopha superbe que l'on avait mis dans un cabinet extrêmement orné. Jamais je n'ai vu personne dans une aussi sotte admiration que celle qu'Amine témoignait pour tout ce qui s'y offrait à ses yeux. Après avoir curieusement examiné tout, elle vint se mettre à sa toilette. Les vases précieux dont elle la vit couverte, un écrin rempli de diamants, des esclaves bien vêtus, qui, d'un air respectueux, s'empressaient à la servir, des marchands et des

ouvriers qui attendaient ses ordres, tout la transportait et augmentait son ivresse.

« Quand elle en fut un peu revenue, elle songea au rôle qu'elle devait jouer devant tant de spectateurs. Elle parla à ses esclaves avec hauteur, aux marchands et aux ouvriers avec impertinence, choisit ce qu'elle voulut, ordonna que tout ce qu'elle commandait fût prêt pour le lendemain au plus tard, se remit à sa toilette, y resta longtemps, et en attendant les magnificences qui lui étaient destinées, se revêtit d'un déshabillé superbe qui avait été fait pour une princesse d'Agra et qu'elle trouva à peine assez beau pour elle.

« Elle passa la plus grande partie de la journée à s'occuper de tout ce qu'elle voyait et à attendre Abdalathif. Vers le soir, enfin, il parut.

« — Eh bien! petite, lui dit-il, comment vous trouvez-vous de tout ceci ? »

« Amine se précipita à ses pieds, et, dans les termes les plus ignobles, le remercia de tout ce qu'il faisait pour elle.

« J'étais étonné, moi qui jusqu'alors avais été en bonne compagnie, de tout ce qui frappait mes oreilles. Ce n'était pas que je n'eusse jamais entendu de sottises, mais du moins elles étaient élégantes et de ce ton noble avec lequel il semble presque qu'on n'en dit pas.

CHAPITRE V

Meilleur à passer qu'à lire.

« Avant que de s'engager dans une plus longue conversation, Abdalathif tira de sa poche une longue bourse pleine d'or, qu'il jeta sur une table d'un air négligent.

« — Serrez ceci, lui dit-il : vous en aurez peu de besoin. Je me charge de toute la dépense de votre maison, et de celle de votre personne. Je vous ai envoyé un cuisinier : c'est, après le mien, le meilleur d'Agra. Je compte souper souvent ici. Nous n'y serons pas toujours seuls : des seigneurs de mes amis, avec quelques beaux esprits à qui je prête de l'argent, y vien-

dront quelquefois. On y joindra de vos compagnes, des plus jolies s'entend ; cela fera des soupers gais, je les aime. »

« A ces mots, il la conduisit dans le petit cabinet où j'étais, et la mère d'Amine, cette femme respectable, qui jusque-là avait été présente à la conversation, se retira et ferma la porte.

« Ce n'est pas d'une pareille conversation, dit Amanzéi en s'interrompant, que je rendrai un compte exact à Votre Majesté ; Amine y parut tout à fait tendre et vive jusques au transport. Abdalathif avait pris soin de lui dire auparavant que les femmes réservées dans leurs discours lui déplaisaient et, avec l'envie qu'Amine avait de lui plaire, son éducation et les habitudes qu'elle avait contractées, Votre Majesté imagine sans peine qu'il se tint des propos qu'il serait difficile de lui rendre et qui d'ailleurs ne la flatteraient pas.

— Pourquoi cela ? demanda le Sultan ; peut-être les trouverais-je fort bons. Voyons un peu.

— Voyez ! dit la Sultane en se levant ; mais comme je suis sûre qu'ils ne m'amuseraient pas, vous trouverez bon que je sorte.

— Voyez-vous cela ! s'écria le Sultan, la belle modestie ! Vous croyez peut-être que j'en suis la dupe ; détrompez-vous ! Je connais les femmes à présent, et je me souviens d'ailleurs qu'un homme qui les connaissait aussi bien que moi, ou à peu près, m'a dit que les femmes ne font rien avec tant de plaisir que ce qui leur est défendu, et qu'elles n'aiment que les discours qu'il semble qu'elles ne doivent pas entendre ; par conséquent, si vous sortez, ce n'est pas que vous ayez l'envie de sortir. Mais n'importe, Amanzéi me dira à mon coucher ce que vous ne voulez pas qu'il me dise à présent. Cela fera précisément que je n'y perdrai rien, n'est-il pas vrai ? »

Amanzéi n'avait garde de ne pas convenir que le Sultan avait raison et, après avoir exagéré la prudence de sa conduite, il continua ainsi :

« Après l'entretien d'Abdalathif et d'Amine, qui fut plus long qu'intéressant, on servit. Comme je n'étais pas dans la salle à manger, je ne puis, Sire, vous rendre compte de ce qu'ils y dirent. Ils revinrent longtemps après. Quoiqu'ils eussent soupé en tête à tête, il me parut qu'ils n'en avaient pas été plus sobres. Après quelques fort mauvais discours, Abdalathif s'endormit sur le sein de la dame.

« Amine, toute complaisante qu'elle était, trouva mauvais

d'abord qu'Abdalathif prît avec elle de si grandes libertés. Sa vanité souffrait aussi du peu de cas qu'il paraissait faire d'elle. Les éloges qu'il lui avait donnés sur la façon dont elle avait soutenu l'entretien qu'elle avait eu avec lui l'avaient enorgueillie et lui faisait croire qu'elle méritait qu'il prît la peine de l'entretenir encore. Malgré les attentions qu'elle devait à Abdalathif, elle s'ennuya de la contrainte où il la retenait, et elle en aurait étourdiment marqué son chagrin si Abdalathif, ouvrant pesamment les yeux, ne lui eût demandé, d'un ton brusque, l'heure qu'il était. Il se leva sans attendre sa réponse.

« — Adieu ! lui dit-il, en la caressant brutalement ; je vous ferai dire demain si je puis souper ici. »

« A ces mots, il voulut sortir. Quelque envie qu'eût Amine qu'il la laissât libre, elle crut devoir le retenir, quoiqu'elle poussât la fausseté jusqu'à pleurer de son départ ; il fut inexorable et se débarrassa des bras d'Amine, en lui disant qu'il voulait bien qu'elle l'aimât, mais qu'il ne prétendait pas être gêné.

« D'abord qu'il fut sorti, elle sonna, en l'honorant à demi bas de toutes les épithètes qu'il méritait. Pendant qu'on la déshabillait, sa mère vint lui parler bas. La nouvelle qu'elle donnait à Amine lui fit hâter ses esclaves ; enfin elle ordonna qu'on la laissât seule. Peu de moments après que sa mère et ses esclaves se furent retirés, la première rentra. Elle menait un nègre mal fait, horrible à voir, et qu'Amine n'eût pourtant pas plutôt aperçu, qu'elle vint l'embrasser avec emportement.

— Amanzéi, dit le Sultan, si vous ôtiez ce nègre-là de votre histoire, je pense qu'elle n'en serait pas plus mauvaise.

— Je ne vois pas ce qu'il y gâte, Sire, répondit Amanzéi.

— Je m'en vais vous le dire, moi, répliqua le Sultan, puisque vous n'avez pas l'esprit de le voir. La première femme de mon grand-père Schah-Riar couchait avec tous les nègres de son palais. Ça été, grâce à Dieu, une chose assez notoire. En conséquence de ce, mon susdit grand-père, non seulement fit étrangler celle-là, mais toutes les autres qu'il eut après, jusqu'à ma grand'mère Schéhérazade, qui lui en fit perdre l'habitude. Donc, je trouve fort peu respectueux que l'on vienne, après ce qui est arrivé dans ma famille, me parler de nègres, comme si je n'y devrais prendre aucun intérêt. Je vous passe celui-ci, puisqu'il est venu, mais qu'il n'en vienne plus, je vous prie !

Amanzéi, après avoir demandé pardon au Sultan de son étourderie, continua ainsi :

« — Ah! Massoud, dit Amine à son amant, que j'ai souffert d'être deux jours sans te voir! Que je hais le monstre qui m'obsède! Qu'on est malheureuse de se sacrifier à la fortune! »

« Massoud, à tout cela répondait assez peu de choses. Il lui dit cependant que, quoiqu'il l'aimât avec toute la délicatesse possible, il n'était pas fâché qu'Abdalathif eût pour elle des attentions. Il l'exhorta ensuite à faire tout ce qui serait convenable pour le ruiner et, se livrant après à toute la fureur des caresses d'Amine, ils commencèrent une sorte d'entretien dont la joie de tromper Abdalathif augmentait encore la vivacité. Avant que de sortir du cabinet, elle paya fort généreusement Massoud de l'extrême amour qu'il lui avait témoigné.

« Elle passa avec lui la plus grande partie de la nuit et le renvoya enfin lorsqu'elle vit paraître le jour; et la mère d'Amine, qui, par une porte de son appartement qui donnait dans celui de sa fille, l'avait introduit, le fit sortir par la même voie.

« Amine passa la matinée à essayer toutes les robes qu'elle avait commandées et à en ordonner d'autres. Ce fut son amusement jusques à l'heure qui lui était marquée pour aller danser chez l'Empereur. Elle en fut ramenée par Abdalathif; ils étaient suivis de quelques jolies compagnes d'Amine, de quelques jeunes omrahs (1) et de trois beaux-esprits des plus renommés d'Agra. Ils s'empressèrent à l'envi de louer la magnificence d'Abdalathif, son goût, son air noble, la délicatesse de son esprit et la sûreté de ses lumières. Je ne concevais pas comment des gens qui, par leur naissance ou leurs talents, tenaient un rang distingué, pouvaient se pardonner la bassesse et la fausseté de leurs éloges. Ils n'oubliaient pas même de louer Amine; mais, à la vérité, c'était d'une façon qui devait lui faire sentir qu'elle n'était que subalterne, et que, sans ce qu'on voulait bien devoir à Abdalathif, on aurait été avec elle aussi familier que l'on cherchait à le paraître peu. Après les louanges d'Abdalathif, chacun se dispersa dans le salon avec qui il lui plut. La conversation était selon ceux qui parlaient, tantôt vive, tantôt plate, et en tout il me parut que l'on ménageait assez peu les dames qui devaient souper chez Amine et qu'elles ne s'en offensaient guère.

(1) Grands dignitaires qui siégeaient dans le Conseil du Grand Mogol.

« On descendit enfin pour souper. Comme il n'y avait pas de retraite pour mon âme dans le lieu où l'on mangeait, je ne pus entendre les discours qui s'y tinrent. A en juger par ceux qui précédèrent le souper et ceux qui le suivirent, on pouvait ne pas regretter de n'être point à portée de les entendre.

« Abdalathif, noyé dans le vin, enivré des éloges que le mérite qu'on avait découvert à son cuisinier avait rendus plus vifs et plus nombreux, ne tarda point à s'endormir. Un jeune homme, qui avait intérêt qu'il laissât bientôt Amine en état de disposer d'elle osa bien l'éveiller pour lui représenter qu'un homme comme lui, chargé des plus grandes affaires et nécessaire à l'État, autant qu'il l'était, pouvait quelquefois permettre aux plaisirs de le distraire, mais ne devait jamais s'y abandonner. Il prouva si bien enfin à Abdalathif combien il était cher au prince et au peuple, qu'il le convainquit qu'il ne pouvait différer de s'aller coucher, sans que l'État ne risquât d'y perdre son plus ferme appui.

« Il sortit, et tout le monde avec lui. Quelques regards que j'avais surpris entre Amine et le jeune homme, qui venait de haranguer si bien Abdalathif, me firent croire que je le reverrais bientôt. Elle se mit à sa toilette d'un air nonchalant et, débarrassée de cet attirail superbe, plus gênant encore pour les plaisirs qu'il n'est satisfaisant pour l'amour-propre, elle ordonna qu'on la laissât seule.

« La respectable mère d'Amine, gagnée apparemment par le récit que le jeune homme lui avait fait de ses souffrances (car je ne saurais croire qu'une âme si belle eût pu être sensible à l'intérêt), l'introduisit discrètement dans l'appartement de sa fille et ne se retira qu'après qu'il lui eût donné parole positive de ne faire à Amine aucune proposition qui pût alarmer la pudeur d'une fille aussi sage et aussi modeste.

« — En vérité ! dit Amine au jeune homme, quand ils furent seuls, il faut que je vous aime bien tendrement pour m'être déterminée à ce que je fais ! Car enfin, je trompe un honnête homme, que je n'aime point, à la vérité, mais à qui pourtant je devrais être fidèle. J'ai tort, je le sens bien : mais l'amour est une terrible chose, et ce qu'il me fait faire aujourd'hui est bien éloigné de mon caractère.

« — Je vous en sais d'autant plus de gré, répondit le jeune homme, en voulant l'embrasser.

« — Oh ! pour cela, répliqua-t-elle en le repoussant, voilà ce

que je ne veux pas vous permettre : de la confiance, du sentiment, du plaisir à vous voir, je vous en ai promis, mais si j'allais plus loin je trahirais mon devoir.

« — Mais, mon enfant, lui dit le jeune homme, deviens-tu folle? Qu'est-ce donc que le jargon dont tu te sers? Je te crois tout le sentiment du monde assurément ; mais à quoi veux-tu qu'il nous serve? Est-ce pour cela que je suis venu ici?

« — Vous vous êtes trompé, répondit-elle, si vous avez attendu de moi quelque autre chose. Quoique je n'aime point le seigneur Abdalathif, j'ai fait vœu de lui être fidèle, et rien ne peut m'y faire manquer.

« — Ah! petite reine, repartit le jeune homme en raillant, d'abord que tu as fait un vœu, je n'ai rien à dire, cela est respectable; et pour la rareté du fait, je te permets d'y demeurer fidèle. Hé! dis-moi, en as-tu beaucoup fait de pareils en ta vie?

« — Ne raillez pas, répondit Amine; je suis fort scrupuleuse.

« — Oh! tu ne m'étonnes point, répliqua-t-il; vous autres filles, tant soit peu publiques, vous vous piquez toutes de scrupules, et vous en avez en général beaucoup plus que les femmes vertueuses. Mais à propos de ton vœu, tu aurais tout aussi bien fait de m'en instruire tantôt et de ne me pas faire prendre la peine de venir passer la nuit ici!

« — Cela est vrai, répondit-elle d'un air embarrassé; mais vous m'avez fait des propositions si brillantes, que d'abord elles m'ont éblouie, je l'avoue.

« — Hé! lui demanda-t-il, la réflexion te les a donc gâtées? Tiens, poursuivit-il en tirant une bourse, voilà ce que je t'ai promis; je suis homme de parole; il y a là-dedans de quoi guérir tes scrupules, et te relever de tous les vœux que tu as pu faire. Conviens-en du moins.

« — Que vous êtes badin! répondit-elle en se saisissant de la bourse; vous me connaissez bien peu! Je vous jure sans l'inclination que je me sens pour vous...

« — Finissons cela! interrompit-il. Pour te prouver combien je suis noble, je te dispense des remerciements, et même de cette prodigieuse inclination que tu as pour moi : aussi bien dans le marché que nous avons fait ensemble, ne m'a-t-elle servi à rien. Je te paie même aussi cher que si j'étais en premier, et tu sais bien que cela n'est pas dans les règles.

« — Il me semble que si ! répondit Amine ; je fais une perfidie pour vous, et...

« — Si je ne te payais, interrompit-il, qu'à raison de ce qu'elle te coûte, je te réponds que je t'aurais pour rien. Mais encore une fois finissons, quoique tu aies de l'esprit autant qu'on puisse en avoir, la conversation m'ennuie. »

« Quelque impatience qu'il marquât, il ne put empêcher qu'Amine, qui était la prudence même, ne comptât l'argent qu'il venait de lui donner. Ce n'était pas, disait-elle, qu'elle se défiât de lui, mais il pouvait lui-même s'être trompé ; enfin, elle ne se rendit à ses désirs que quand elle fut sûre qu'il n'avait point commis d'erreur de calcul.

« Lorsque le jour fut prêt à paraître, la mère d'Amine revint, et dit au jeune homme qu'il était temps qu'il se retirât : il n'était pas tout à fait de cet avis. Quoiqu'Amine le priât de vouloir bien ménager sa réputation, cette considération ne l'aurait sûrement pas ébranlé, et malgré ses prières, il serait resté, si Amine ne lui eût promis de lui accorder à l'avenir autant de nuits qu'elle pourrait en dérober à Abdalathif.

« Outre Abdalathif, Massoud, et ce jeune homme à qui quelquefois elle tenait parole, Amine, qui avait reconnu l'utilité des conseils que sa mère lui avait donnés, recevait indifféremment tous ceux qui la trouvaient assez belle pour la désirer, pourvu cependant qu'ils fussent assez riches pour lui faire agréer leurs soupirs. Bonzes, brahmines, imans, militaires, cadis, hommes de toutes nations, de tout genre, de tout âge, rien n'était rebuté. Il est vrai que, comme elle avait des principes et des scrupules, il en coûtait plus aux étrangers, à ceux surtout qu'elle regardait comme des infidèles, qu'à ses compatriotes et à ceux qui suivaient la même loi qu'elle. Ce n'était qu'à prix d'argent qu'ils pouvaient vaincre ses répugnances, et, après qu'elle s'était donnée, triompher de ses remords. Elle s'était même fait là-dessus des arrangements singuliers. Il y avait des cultes qu'elle avait plus en horreur que les autres, et je me souviendrai toujours qu'il en coûta plus à un guèbre (1), pour obtenir d'elle des complaisances, qu'il n'en avait coûté en pareil cas à dix mahométans.

« Soit qu'Abdalathif fût trop persuadé de son mérite pour croire qu'Amine pût être infidèle, soit qu'aussi ridiculement il

(1) Infidèle, dans le langage des musulmans.

comptât sur les serments qu'elle lui avait faits de n'être jamais qu'à lui, il fut longtemps avec elle dans la plus parfaite sécurité, et sans un événement imprévu, quoiqu'il ne fût pas sans exemple, il est apparent qu'il y aurait toujours été plongé.

— J'entends bien, dit alors le Sultan : quelqu'un lui dit qu'elle était infidèle.

— Non, Sire ! répondit Amanzéi.

— Ah ! oui, reprit le Sultan, je vois à présent que c'était tout autre chose ; cela se devine : lui-même il la surprit.

— Point du tout, Sire, repartit Amanzéi ; il aurait été trop heureux d'en être quitte à si bon marché.

— Je ne sais donc plus ce que c'était, dit Schah-Baham ; au fond ce ne sont pas mes affaires, et je n'ai pas besoin de me tourner la tête pour deviner quelque chose qui ne m'intéresse pas.

CHAPITRE VI

Pas plus extraordinaire qu'amusant.

« Le moment fatal où toutes les grandeurs, les diamants, les richesses qu'Amine possédait, allaient s'évanouir pour elle, était venu. Du moins, pour se consoler de leur perte, lui restait-il le souvenir d'un beau songe, et Abdalathif, supposé qu'il eût rêvé, ne l'avait pas fait aussi agréablement qu'elle.

« Depuis quelques jours, j'avais remarqué qu'Amine était plus triste qu'à l'ordinaire ; sa maison la nuit était fermée, et le jour elle ne voyait qu'Abdalathif. On lui avait écrit beaucoup de lettres, et toutes l'avaient chagrinée. Je me perdais en réflexions pour deviner ce qu'elle pouvait avoir, et ne pouvant le pénétrer, je fus assez imbécile pour croire que les remords dont elle était agitée causaient seuls le chagrin qu'elle paraissait avoir.

« Quoique la connaissance que j'avais de son caractère dût m'interdire cette idée, la difficulté de pénétrer la cause de son inquiétude me la fit former. Je ne fus pas longtemps à voir que je m'étais trompé sur tout ce que j'avais imaginé.

« Amine, l'air embarrassé, pensif, sombre, était un matin à sa toilette. Abdalathif entra. Elle rougit à sa vue ; elle n'était pas accoutumée à le voir le matin, et cette visite inopinée lui

déplut. Confuse et timide, à peine osa-t-elle lever les yeux sur lui. A la mine renfrognée d'Abdalathif, aux regards terribles que de temps en temps il lançait sur elle, il n'était pas difficile de juger qu'il était tourmenté d'une idée fâcheuse à laquelle, vraisemblablement, elle avait donné lieu. Amine, sans doute, savait ce que c'était, car elle n'osa jamais le lui demander. Il garda quelque temps le silence.

« — Vous êtes jolie! lui dit-il enfin, avec une fureur ironique; vous êtes jolie! Oui, très fidèle! Oh! parbleu, ma reine, parbleu! on saura vous apprendre à être sage, et vous mettre en lieu où vous serez forcée de l'être, du moins quelque temps.

« — Quel est donc ce discours, Monsieur? lui répondit Amine d'un air de hauteur; est-ce à une personne comme moi qu'il peut jamais s'adresser? Mesurez un peu vos paroles, je vous prie! »

« L'insolence d'Amine, dans la situation présente, parut si singulière à Abdalathif, que d'abord elle le confondit, mais enfin, la fureur prenant le dessus, il l'accabla de toutes les injures et de tout le mépris qu'il croyait lui devoir. Amine voulut alors entrer en justification : mais Abdalathif, qui, sans doute, avait des témoins convaincants de ce dont il l'accusait, lui ordonna brusquement de se taire.

« Amine convint en ce moment qu'Abdalathif avait raison de se plaindre; mais il lui paraissait si peu possible que ce fût d'elle, qu'elle n'en revenait pas. Elle crut même devoir à son tour l'accabler de reproches sur ses infidélités, lui faire même des remontrances sur les mauvais choix qu'il faisait : toutes choses qu'elle ne lui disait, ajouta-t-elle, que par l'extrême intérêt qu'elle osait prendre à ce qui le regardait.

« Une impudence si soutenue impatienta Abdalathif au point qu'il pensa s'échapper tout à fait. Amine, voyant qu'il n'était la dupe ni de sa hauteur ni de ses reproches, et craignant, à la fureur où elle le voyait, que cette scène ne finît pour elle de la façon la plus tragique, crut enfin qu'elle devait prendre le parti des larmes et de la soumission. Ce fut en vain; rien ne calma Abdalathif. Je ne vous dirai pas ce qu'il avait, mais jamais je n'ai vu d'homme si fâché. De moment en moment il entrait dans des accès de fureur pendant lesquels il aurait, sans doute, tout brisé par la maison si tout ce qui y était ne lui eût pas appartenu. Cette sage considération le retenait sur un fracas indécent qui l'aurait peut-être soulagé, et la violence

qu'il se faisait pour se retenir sur cela augmentait sa colère contre Amine. Ce dont il était le plus outré, c'était qu'on eût osé manquer d'une façon si cruelle à ce qu'on devait à un homme comme lui. Cela seul lui paraissait inconvenable.

« Après avoir dit toutes les impertinences que sa fureur et sa fatuité lui dictaient tour à tour, il s'empara généralement de tout ce qu'il avait donné à Amine. Elle s'était attendue à être quittée, et elle s'en consolait, en jetant de temps en temps les yeux sur les diamants et les autres choses qu'elle croyait qui lui resteraient; mais quand elle vit l'impitoyable Abdalathif se mettre en devoir de tout reprendre, elle poussa les cris les plus perçants et les plus douloureux. Sa mère alors entra, se jeta mille fois aux pieds d'Abdalathif, et crut l'apaiser beaucoup en lui avouant que c'était un maudit bonze qui était cause de tout ce qui arrivait.

« Loin que ce qu'on disait du bonze parût attendrir Abdalathif, il sembla le déterminer à user de toute la rigueur possible.

« — Hélas! ajoutait tristement la mère d'Amine, nous sommes bien punies de nous être fiées à un infidèle! Ma fille sait ce que je pensais et que je lui ai toujours dit que cela ne pouvait que lui porter malheur! »

« Pendant ces lamentations, Abdalathif, ayant à la main un état de tout ce qu'il avait donné à Amine, se faisait tout restituer par ordre. Lorsque ce fut fait :

« — A l'égard de l'argent que je vous ai donné, dit-il à Amine d'un air grave, je vous le laisse; il n'a pas tenu à moi, petite reine, que vous n'ayez été plus heureuse. Cette mortification-ci vous rendra sans doute plus prudente; je le désire sincèrement. Allez, ajouta-t-il, je n'ai plus besoin de vous ici. Rendez grâces au Ciel de ce que je ne porte pas plus loin ma colère! »

« En achevant ces paroles, il ordonna à ses esclaves de les faire sortir, n'étant pas plus ému des injures atroces qu'alors elles vomissaient contre lui qu'il ne l'avait été des larmes qu'il leur avait vu répandre.

« La curiosité de voir l'usage qu'Amine ferait de son humiliation me fit résoudre, malgré le dégoût que ses mœurs me causaient, à la suivre dans ce réduit obscur d'où Abdalathif l'avait tirée, et où elle retourna cacher sa honte et la douleur de n'avoir pas su le ruiner.

« Ce fut dans ce triste lieu que je fus témoin de ses regrets et des imprécations de la vertueuse mère. Les débris de leur fortune, qui étaient encore considérables, les consolèrent enfin de ce qu'elles avaient perdu.

« — Eh bien ! ma fille, disait un jour la mère d'Amine, est-ce donc un si grand malheur que ce qui vous est arrivé ? Je conviens que ce monstre que vous aviez était la libéralité même : mais il est donc le seul à qui vous puissiez plaire ? D'ailleurs, quand vous n'en retrouveriez pas un aussi riche, croiriez-vous pour cela être malheureuse ? Non, ma fille ; où l'espèce manque, il faut se dédommager par le nombre. Si quatre ne suffisent pas pour le remplacer, prenez-en dix, plus même s'il le faut. Vous me direz peut-être que cela est sujet à des accidents : cela est vrai ; mais quand on ne se met au-dessus de rien, que l'on craint tout, on reste dans l'infortune et dans l'obscurité. »

« Quelque envie qu'Amine eût de mettre à profit ces sages conseils, l'abandonnement où elle était ne lui permit pas de s'en servir aussitôt qu'elle l'aurait voulu. Son aventure avec Abdalathif lui avait si *bien* donné, dans Agra, la réputation d'une personne peu sûre dans le commerce, que, hors le fidèle Massoud, de qui la tendresse était à l'épreuve de tout, je ne vis chez elle, pendant longtemps, que quelques-unes de ses compagnes qui venaient la voir, plutôt sans doute pour jouir de son malheur que pour l'en consoler.

« Le temps, qui efface tout, effaça enfin la mauvaise opinion qu'on avait d'Amine. On la crut changée, on imagina que les réflexions qu'on lui avait laissé le temps de faire l'auraient guérie de la fureur d'être infidèle. Les amants revinrent. Un seigneur persan, qui arriva dans ce temps à Agra, et qui n'en savait que médiocrement les anecdotes, vit Amine, la trouva jolie et s'en entêta d'autant plus qu'un de ces hommes obligeants, qui ne s'occupent que du noble soin de procurer des plaisirs aux autres, l'assura que, s'il avait le bonheur de plaire à Amine, il devrait lui en savoir d'autant plus de gré que ce serait la première faiblesse qu'elle aurait à se reprocher.

« Tout autre aurait cru la chose impossible ; le Persan ne la trouva qu'extraordinaire. Cette nouveauté le piqua, et à l'aide de l'irréprochable témoin de la vertu d'Amine, il acheta au plus haut prix des faveurs qui, dans Agra, commençaient à

être taxées au plus bas, et n'étaient pourtant pas encore aussi méprisées qu'elles auraient dû l'être.

« Cette triste maison qu'Amine habitait fut encore une fois quittée pour un palais superbe, où brillait tout le faste des Indes. Je ne sais si Amine usa sagement de sa nouvelle fortune ; mon âme, rebutée d'étudier la sienne, alla chercher des objets plus dignes de s'occuper, dans le fond peut-être aussi méprisables, mais qui, plus ornés, la révoltaient moins et l'amusaient davantage.

« Je m'envolai dans une maison, qu'à sa magnificence et au goût qui y régnait de toutes parts je reconnus pour une de celles où je me plaisais à demeurer, où l'on trouve toujours le plaisir et la galanterie, et où le vice même, déguisé sous l'apparence de l'amour, embelli de toute la délicatesse et de toute l'élégance possibles, ne s'offre jamais aux yeux que sous les formes les plus séduisantes.

« La maîtresse de ce palais était charmante, et à la tendresse qu'elle avait dans les yeux, autant qu'à sa beauté, je jugeai que mon âme y trouverait des amusements. Je restai quelque temps dans son sopha sans qu'elle daignât seulement s'y asseoir. Cependant elle aimait et elle était aimée. Poursuivie par son amant, persécutée par elle-même, il n'y avait pas d'apparence que je lui fusse toujours aussi indifférent qu'elle semblait se le promettre.

« Quand j'entrai chez elle, il avait déjà obtenu la permission de lui parler de son amour ; mais quoiqu'il fût aimable et pressant, que même il eût déjà persuadé, il était encore bien loin de vaincre.

« Phénime (c'est ainsi qu'elle s'appelait) renonçait avec peine à sa vertu, et Zulma, trop respectueux pour être entreprenant, attendait, du temps et des soins, qu'elle prît pour lui autant d'amour qu'il en ressentait pour elle. Mieux informé que lui des dispositions de Phénime, je ne concevais pas qu'il pût connaître aussi peu son bonheur. Phénime, à la vérité, ne lui disait pas encore qu'elle l'aimait, mais ses yeux le lui disaient toujours. Lui parlait-elle d'une chose indifférente ? Sans qu'elle le voulût, même sans qu'elle s'en aperçût, sa voix s'attendrissait, ses expressions devenaient plus vives. Plus elle s'imposait de contrainte avec lui, plus elle lui marquait d'amour. Rien de son amant ne lui paraissait indifférent ; elle en craignait tout, et les gens qu'elle aimait le moins en

étaient, en apparence, mieux traités que lui. Quelquefois elle lui imposait silence, et l'oubliant à l'instant même, elle continuait la conversation qu'elle avait voulu finir Toutes les fois qu'il la trouvait seule (et sans s'en apercevoir elle lui en donnait mille occasions), l'émotion la plus tendre et la plus marquée s'emparait d'elle involontairement. Si dans le cours d'un entretien long et animé, il arrivait à Zulma de lui baiser la main ou de se jeter à ses genoux, Phénime s'effrayait, mais ne se fâchait pas ; c'était même si tendrement qu'elle se plaignait de ses entreprises !

— Et cependant, interrompit le Sultan, il ne les continuait pas ?

— Non, assurément, Sire, répondit Amanzéi, plus il était amoureux...

— Plus il était bête, dit le Sultan, je le vois bien.

— L'amour n'est jamais plus timide, reprit Amanzéi, que quand...

— Oui, timide, interrompit encore le Sultan, voilà un beau conte ! Est-ce qu'il ne voyait pas qu'il impatientait cette dame ? A la place de cette femme-là, je l'aurais renvoyé pour jamais, moi qui vous parle !

— Il n'est pas douteux, reprit Amanzéi, qu'avec une coquette, Zulma n'eût été perdu ; mais Phénime, qui réellement désirait de n'être pas vaincue, tenait compte à son amant de sa timidité. D'ailleurs, plus il ménageait les scrupules de Phénime, plus il s'assurait la victoire. Un moment donné par le caprice, s'il n'est pas saisi, ne revient peut-être jamais, mais quand c'est l'amour qui le donne, il semble que moins on le saisit, plus il s'empresse à le rendre.

— J'ai cependant ouï dire, répliqua Schah-Baham, que les femmes n'aimaient point qu'on ne les devine pas.

— Cela peut être quelquefois, répondit Amanzéi, mais Phénime pensait différemment et n'aimait jamais tant Zulma que quand il avait été plus respectueux qu'elle-même ne l'avait encore désiré.

— Et, demanda encore le Sultan, lui arrivait-il souvent de s'y méprendre ?

— Oui, Sire, répondit Amanzéi, et quelquefois si grossièrement qu'il en était ridicule. Un jour, par exemple, il entra chez Phénime ; il y avait plus d'une heure que, livrée à sa tendresse, elle ne s'occupait que de lui ; elle avait commencé

par le désirer vivement, et son imagination s'échauffant par degrés, elle s'abandonna voluptueusement à son désordre ; il était au plus haut point lorsque Zulma se présenta à ses yeux. Son trouble augmenta, elle acheva de rougir en le voyant. Ah ! s'il eût deviné ce qui faisait alors rougir Phénime ! S'il eût osé même la presser ! Mais il se croyait fort mal avec elle de quelques libertés fort innocentes que la veille il avait voulu prendre ; il employa à lui en demander pardon le temps où elle ne se serait offensée de rien.

— Ah ! le butor ! s'écria le Sultan ; il n'est pas croyable que l'on soit si bête !

— Il ne faut cependant pas que cela vous étonne, Sire, repartit Amanzéi ; tout le temps que j'ai été sopha, j'ai vu manquer plus de moments que je n'en ai vu saisir. Les femmes, accoutumées à nous cacher sans cesse ce qu'elles pensent, mettent surtout leur attention à nous dissimuler les mouvements qui les portent à la tendresse, et telle a peut-être à se vanter de n'avoir jamais succombé qui doit moins cet avantage à sa vertu qu'à l'opinion qu'elle en a su donner.

« Je me rappelle qu'étant chez une femme célèbre par sa rare vertu, j'y fus assez longtemps sans rien voir qui démentît l'idée qu'on avait d'elle dans le monde. Il est vrai qu'elle n'était pas jolie, et qu'il faut convenir qu'il n'y a point de femmes à qui il soit plus aisé d'être vertueuses qu'à celles qui manquent d'agréments. Celle-ci joignait à sa laideur un caractère d'esprit dur et sévère, qui effrayait pour le moins autant que sa figure. Quoique personne ne se fût hasardé à essayer de la rendre sensible, on n'en croyait pas moins qu'il était impossible qu'elle le devînt. Par je ne sais quel hasard, un homme plus hardi ou plus capricieux que les autres, ou qui ne croyait pas à la vertu des femmes, un jour se trouvant seul auprès d'elle, osa lui dire qu'il la trouvait aimable ; quoiqu'il lui dît assez froidement pour ne devoir pas en être cru, un discours si nouveau pour elle lui fit impression. Elle répondit modestement, mais avec trouble, qu'elle n'était point faite pour inspirer de pareils sentiments ; il lui baisa la main, elle en tressaillit ; son air embarrassé, sa rougeur, le feu qui tout d'un coup anima ses yeux, furent de sûrs garants du désordre qui s'élevait dans son âme. Il lui répéta, en la serrant dans ses bras avec transport, qu'elle faisait sur lui l'impression la plus vive. Je ne sais (pendant qu'elle continuait à s'en étonner) comment il fit pour lui prou-

ver qu'il disait vrai, mais cette modestie dont elle s'était armée commença à céder à l'évidence. De quelque nature que fût la preuve qu'il lui offrait, en la convainquant, elle acheva de la subjuguer. Soit que des objets si nouveaux pour elle lui imposassent, soit qu'en ce moment elle se sentît fatiguée du poids de sa vertu, à peine se souvint-elle que la bienséance demandait au moins qu'elle combattît, et elle se rendit plus promptement que les femmes même accoutumées à résister le moins. Cet exemple et quelques autres de même genre m'ont fait croire qu'il y a bien peu de femmes vertueuses qu'on ne puisse attaquer avec succès, et qu'il n'y en a point de plus facile à vaincre que celles qui ont le moins l'habitude de l'amour. Mais je reviens aux deux amants dont je faisais l'histoire à Votre Majesté.

CHAPITRE VII

Où l'on trouvera beaucoup à reprendre.

« Un soir, en quittant Phénime, Zulma lui demanda quand il pourrait la revoir; quoiqu'elle craignît beaucoup sa présence, elle ne savait pas s'en passer; ainsi après avoir rêvé quelque temps, elle lui répondit qu'il pourrait la voir le lendemain.

« Phénime, qui sentait bien tout le danger qu'il y avait pour elle à être seule avec lui, avait pensé avoir du monde, et pourtant fit dire, le jour du rendez-vous, qu'elle n'y était pour personne que pour Zulma. Il lui semblait que, quand il trouvait quelqu'un chez elle, moins il avait la liberté de lui parler de son amour, plus par mille choses qu'il imaginait, il tâchait de lui faire comprendre qu'il en était perpétuellement occupé, et l'on est si clairvoyant dans le monde! Elle entendait si bien Zulma! La méchanceté des spectateurs ne pouvait-elle pas leur donner cette pénétration qu'elle ne devait qu'à l'amour? Zulma était moins dangereux pour elle quand ils étaient seuls, puisque alors il savait être respectueux, et que devant des témoins il n'était pas assez prudent; donc il ne fallait jamais le voir en compagnie que le moins qu'il serait possible.

« D'ailleurs, il était si triste quand il ne pouvait pas lui par-

ler ! N'y avait-il pas trop d'inhumanité à le priver d'un plaisir que jusques alors elle avait trouvé si peu de risque à lui accorder ?

« Toutes ces raisons avaient déterminé Phénime, ou du moins elle le croyait, et elle fondait toujours soit sur les usages, soit sur des choses qui lui paraissaient aussi sensées, ce que l'amour seul lui faisait faire en faveur de Zulma.

« Ce jour même elle avait été extrêmement tentée de faire son bonheur ; elle s'était dit tout ce que peut se dire une femme qui veut se vaincre elle-même sur ce qu'elle oppose à son amour ; elle s'était exagéré la constance et les soins de Zulma, ce désir toujours si pressant qu'il avait de lui plaire : elle se souvenait même avec plaisir qu'il avait toujours mieux aimé être trompé qu'infidèle. Zulma d'ailleurs était jeune, spirituel, bien fait, toutes choses sur lesquelles elle ne croyait pas appuyer, mais qui n'en étaient pas moins celles qui l'avaient le plus touchée.

— Qui diable l'arrêtait donc ? demanda le Sultan. Cette femme-là m'excède !

— Huit ans de vertu, répondit Amanzéi, huit ans dont une seule faiblesse allait lui enlever tout le mérite.

— En effet, s'écria le Sultan, voilà ce qui s'appelle une perte !

— Elle est, pour une femme qui pense, plus considérable que Votre Majesté ne le croit, répondit Amanzéi. La vertu est toujours accompagnée d'une paix profonde ; elle n'amuse pas, mais elle satisfait. Une femme assez heureuse pour la posséder, toujours contente d'elle-même, peut ne se regarder jamais qu'avec complaisance ; l'estime qu'elle a pour elle est toujours justifiée par celle des autres, et les plaisirs qu'elle sacrifie ne valent pas ceux que le sacrifice lui procure.

— Dites-moi un peu, dit le Sultan, croyez-vous que si j'avais été femme, j'eusse été vertueuse ?

— En vérité, Sire, répondit Amanzéi, stupéfait de la question, je n'en sais rien.

— Pourquoi n'en savez-vous rien ? demanda le Sultan.

— Mais, est-il croyable que l'on fasse de pareilles questions ? dit la Sultane.

— Ce n'est pas vous que j'interroge, répliqua-t-il. Je veux seulement qu'Amanzéi me dise si j'aurais été vertueuse.

— Sire, je crois que oui, repartit Amanzéi.

— Eh bien ! mon cher, vous vous trompez, reprit Schah-

Baham ; j'aurais été tout le contraire. Ce que j'en dis, au reste, ajouta-t-il en s'adressant à la Sultane, ce n'est pas pour vous dégoûter d'être vertueuse, vous ; ce que je pense là-dessus n'est que pour moi, et peut-être bien que si j'étais femme je changerais d'avis : sur ces sortes de choses chacun pense comme il veut, et je ne contrains personne.

— Votre maître s'embarrasse, dit en souriant la Sultane à Amanzéi, et je vous réponds qu'il vous sera fort obligé si vous poursuivez votre conte.

— Ce que j'entends n'est pas mauvais, répliqua le Sultan ; ne dirait-on pas que c'est moi qui interromps ?

— Zulma entra, reprit Amanzéi ; et Phénime, quoiqu'il vînt plus tôt qu'elle ne l'attendait, ne laissa pas de lui dire qu'il venait bien tard.

« — Que je suis heureux, Phénime, lui dit-il tendrement, que vous me trouviez coupable ! »

« Phénime ne s'aperçut que dans cet instant de la force de ce qu'elle venait de lui dire ; elle voulut s'excuser et ne sut que répondre. Zulma sourit de l'embarras où il la voyait, et elle rougit de l'avoir vu sourire. Il se jeta à ses genoux et lui baisa la main avec une ardeur extrême ; elle fit un mouvement pour la retirer, mais comme il ne faisait pas des efforts pour la retenir, elle la lui rendit.

« Zulma, cependant, lui disait les choses les plus tendres ; elle ne lui répondait pas, mais elle l'écoutait avec une attention et une avidité qu'elle se serait sûrement reprochées si elle avait pu démêler ses mouvements. Sa gorge était un peu découverte ; elle s'aperçut qu'il y portait ses yeux, et voulut rapprocher sa robe.

« — Ah ! cruelle ! » lui dit Zulma.

« Cette exclamation suffit pour arrêter la main de Phénime. Pour laisser jouir Zulma de la légère faveur qu'elle lui accordait sans qu'il pût rien en conclure contre elle, elle feignit d'avoir quelque chose à raccommoder à sa coiffure. Les yeux de Zulma ne purent, sans s'enflammer, s'attacher longtemps sur l'objet que Phénime lui avait abandonné. Elle se livra d'abord au plaisir d'être admirée de ce qu'elle aimait, ses yeux se troublèrent, elle regarda Zulma languissamment, et parut plongée dans la plus tendre rêverie.

— Allons, Zulma, dit alors le Sultan ; mais il ne voyait pas cela, lui ! Ah ! la cruelle bête !

— Phénime, malgré le désordre qui s'emparait d'elle, poursuivit Amanzéi, s'aperçut de celui de son amant, et craignant également l'émotion de Zulma et la sienne, elle se leva brusquement. Il fit quelques efforts pour la retenir, et n'ayant plus la force de lui parler, il tâcha, en arrosant sa main des pleurs qu'il répandait, de lui faire comprendre combien il était touché de la cruelle résolution qu'elle prenait. Tant de respect achevait d'émouvoir Phénime, mais l'amour ne l'ayant pas encore absolument vaincue, elle triompha et de ses propres désirs et de ceux de son amant, plus dangereux pour elle peut-être que les siens mêmes.

« Aussitôt qu'elle se fut débarrassée des bras de Zulma, elle lui fit signe de se relever, il obéit. Ils se regardèrent quelque temps en gardant le silence. Phénime enfin lui dit qu'elle voulait jouer. Quelque déplacée que cette envie parût à Zulma, il ne savait pas résister aux volontés de Phénime, et il prépara tout lui-même avec autant de vivacité que si ç'eût été lui qui eût désiré le jeu. Cette nouvelle preuve de sa soumission toucha extrêmement Phénime, et je la vis prête à lui demander pardon d'une fantaisie qu'alors elle trouvait ridicule.

« Le repentir de Phénime ne dura pas autant qu'il l'aurait fallu pour le bonheur de Zulma, et plus elle se sentit émue, plus elle crut devoir lui cacher son trouble. Elle se mit donc au jeu, mais il lui inspira un ennui qui lui fit bientôt connaître que ce qu'elle avait imaginé contre Zulma était, pour elle, d'une bien faible ressource. Elle ne voulut pourtant pas croire d'abord que les dispositions où elle était pour lui causassent cette langueur dans laquelle elle se sentait, et, l'attribuant uniquement au jeu qu'elle avait choisi, elle pressa son amant d'en prendre un autre : il obéit en soupirant, et elle n'en fut pas moins tourmentée. Ce désordre qu'elle croyait calmer, ces tendres idées dont elle cherchait à se distraire semblaient, par la violence qu'elle se faisait, s'accroître et prendre plus d'empire sur son âme. Abîmée dans la rêverie, elle croyait regarder son jeu et ne s'occupait que de Zulma.

« L'air pénétré qu'elle lui voyait, les profonds soupirs qu'il poussait, ses larmes qu'elle voyait prêtes à couler et que son respect pour elle semblait seul retenir encore, achevèrent d'attendrir Phénime. Tout entière aux tendres mouvements qu'il lui inspirait, elle s'attacha uniquement à le regarder. Soit qu'enfin elle fût confuse de l'état où elle se trouvait, soit

qu'elle ne pût plus soutenir les regards de Zulma, elle appuya sa tête sur sa main. Zulma ne la vit pas plus tôt dans cette attitude qu'il alla se jeter à ses pieds; ou Phénime trop occupée ne le vit pas, ou elle ne voulut pas l'en empêcher. Il profita de ce moment de faiblesse pour lui baiser la main qu'elle avait libre, et il la baisa avec plus de transports qu'un amant ordinaire n'en éprouve en jouissant de tout ce qui peut le rendre heureux.

« Comblé d'une faveur que dans les termes mêmes où ils en étaient ensemble il n'osait pas encore espérer, il voulut chercher dans les yeux de Phénime quel devait être son destin. Elle avait toujours la tête appuyée sur sa main; il s'en empara doucement, et Phénime en se découvrant le visage le laissa voir couvert de ses larmes. Ce spectacle émut Zulma au point d'en verser lui-même.

« — Ah! Phénime! s'écria-t-il, en poussant un profond soupir.

« — Ah! Zulma » répondit-elle tendrement.

« En achevant ces paroles ils se regardèrent, mais avec cette tendresse, ce feu, cette volupté, cet égarement que l'amour seul et l'amour le plus vrai peut faire sentir.

« Zulma enfin, d'une voix entrecoupée par les soupirs, reprit la parole :

« — Phénime, dit-il avec transport, ah! s'il est vrai qu'enfin mon amour vous touche et que vous craigniez encore de me le dire, laissez du moins à ces yeux charmants, à ces yeux que j'adore, la liberté de s'expliquer en ma faveur.

« — Non, Zulma, répondit-elle, je vous aime, et je ne me pardonnerais pas de vous retrancher rien d'un triomphe que vous avez si bien mérité. Je vous aime, Zulma; ma bouche, mon cœur, mes yeux, tout doit vous le dire et tout vous le dit... Zulma ! mon cher Zulma ! je ne suis heureuse que depuis que je peux vous apprendre tout ce que je sens pour vous ! »

« A des paroles si douces et si peu attendues, Zulma pensa mourir de joie. Dans quelque égarement qu'elle le plongeât, il n'oublia pas que Phénime pouvait le rendre plus heureux. Quoiqu'il n'ignorât pas que l'aveu qu'elle lui faisait l'autorisait à mille choses qu'à peine jusqu'à ce moment il avait osé imaginer, le respect qu'il avait pour elle l'emportant sur ses désirs, il voulut attendre qu'elle achevât de décider de son sort.

« Phénime connaissait trop Zulma pour se méprendre au motif qui suspendait ses empressements; elle le regarda encore

avec une extrême tendresse, et, cédant enfin aux doux mouvements dont elle était agitée, elle se précipita sur lui avec une ardeur que les termes les plus forts et l'imagination la plus ardente ne pourraient jamais bien peindre.

« Que de vérité ! Que de sentiment dans leurs transports ! Non, jamais spectacle plus attendrissant ne s'était offert à mes yeux ! Tous deux, enivrés, semblaient avoir perdu tout usage de leurs sens. Ce n'était point ces mouvements momentanés que donne le désir, c'étaient ce vrai délire, cette douce fureur de l'amour toujours cherchés et si rarement sentis.

« — O Dieux ! Dieux ! » disait de temps en temps Zulma, sans pouvoir en dire davantage.

« Phénime, de son côté, abandonnée à tout son trouble, serrait tendrement Zulma dans ses bras, s'en arrachait pour le regarder, s'y rejetait, le regardait encore.

« — Zulma, lui disait-elle avec transport, ah ! Zulma, que j'ai connu tard le bonheur ! »

« Ces paroles étaient suivies de ce silence délicieux auquel l'âme se plaît à se livrer, lorsque les expressions manquent au sentiment qui la pénètre.

« Zulma cependant avait bien des choses encore à désirer, et Phénime, à qui son ardeur les rendait en ce moment presque aussi nécessaires qu'à lui-même, loin de vouloir rien opposer à ses désirs, s'y livra aveuglément. Il semblait même qu'elle fît encore plus pour lui qu'il ne faisait pour elle; plus elle s'était défendue contre son amour, plus elle croyait devoir lui prouver combien sa résistance lui avait coûté et lui faire une sorte de satisfaction sur les tourments qu'elle lui avait fait éprouver si longtemps. Elle aurait rougi de s'armer de cette fausse décence qui si souvent gêne et corrompt les plaisirs, et qui, paraissant mettre sans cesse le repentir à côté de l'amour, laisse au milieu du bonheur même un bonheur encore plus doux à désirer. La tendre, la sincère Phénime se serait crue coupable envers Zulma, si elle lui avait dérobé quelque chose de l'ardeur extrême qu'il lui inspirait; elle volait avec empressement au-devant de ses caresses, et comme quelques moments auparavant elle s'estimait de lui résister, elle mettait alors toute sa gloire à le bien convaincre de sa tendresse.

« Dans un de ces intervalles que, tout courts qu'ils étaient, ils remplissaient par mille tendres transports :

« — Phénime, lui dit Zulma, de l'air le plus passionné,

vous mettez trop de vérité dans tous vos mouvements pour que je n'aie pas dû croire quelquefois que vous m'aimiez : pourquoi avez-vous retardé si longtemps cet aveu ?

« — Mon cœur s'est déterminé promptement pour vous, répondit Phénime ; mais ma raison s'est longtemps opposée à mes sentiments. Plus je me sentais capable de la passion la plus sincère, plus je craignais de m'engager ; sans avoir aimé, je sentais que j'exigerais plus de tendresse que je ne pourrais en inspirer. Vous seul m'avez fait connaître qu'il y a encore des hommes capables d'aimer ; vous m'aviez touchée, mais vous ne m'aviez pas vaincue. Vous l'avouerai-je, Zulma ? Cette vertu que je vous sacrifie aujourd'hui avec tant de plaisir a longtemps combattu contre vous. Je n'imaginais pas, sans désespoir, qu'une seule faiblesse allait me ravir et la douce certitude que j'étais estimable, et le bonheur d'être estimée. Ah ! Zulma, ajouta-t-elle en le serrant dans ses bras, que tu me rends odieux tous les moments que je n'ai point passés à te prouver ma tendresse ! Qui ? moi, Zulma, j'ai pu te résister ? Je t'ai fait répandre des larmes, et ce n'a pas toujours été celles que tu répands aujourd'hui ! Pardonne-le-moi ; j'étais plus malheureuse que toi-même ! Oui, Zulma, je me reprocherai toujours d'avoir pu croire qu'être à toi ne dût pas remplir tous mes vœux, et me tenir lieu de tout. Tu m'aimais, et je pouvais songer à l'estime des autres ! Ah ! puis-je encore mériter la tienne ? »

« Votre Majesté devine sans doute, continua Amanzéi, quelle fut la suite d'une pareille conversation. Quelque plaisir qu'elle m'ait donné, il me serait impossible de me rappeler les discours de deux amants qui, enivrés d'eux-mêmes, s'interrogeaient et ne se donnaient jamais le temps de se répondre, et dont les idées n'ayant alors entre elles aucune liaison, ne peignaient que le désordre de leur âme, et ne devaient pas avoir pour un tiers le même charme que pour eux. J'étais surpris et de la vivacité de leur passion, et des ressources qu'ils y trouvaient. Ils ne se séparèrent que fort tard, et Zulma fut à peine sorti que Phénime, qui lui avait consacré tous ses moments, se mit à lui écrire.

« Zulma revint le lendemain de fort bonne heure, toujours plus amoureux, toujours plus tendrement aimé, jouir aux genoux ou dans les bras de Phénime des plus délicieux moments.

« Malgré le penchant qui me portait à changer souvent de demeure, je ne pus résister au désir de savoir si Zulma et Phénime s'aimeraient longtemps, et cette curiosité m'arrêta chez elle près d'un an; mais voyant enfin que leur amour, loin de diminuer, semblait tous les jours prendre de nouvelles forces, et qu'ils avaient même joint à toutes les délicatesses, à toute la vivacité de la passion la plus ardente, la confiance et l'égalité de l'amitié la plus tendre, j'allai chercher ailleurs ma délivrance ou de nouveaux plaisirs.

CHAPITRE VIII

« En sortant de chez Phénime, j'entrai dans une maison où, ne voyant que de ces choses qui, à force d'être ordinaires, ne valent la peine ni d'être regardées, ni racontées, je ne demeurai pas longtemps. Je fus encore quelques jours sans trouver dans les différents endroits où mon inquiétude et ma curiosité me conduisirent, rien qui m'amusât ou qui dût me paraître nouveau. Ici, l'on se rendait par vanité; là, le caprice, l'intérêt, l'habitude, même l'indolence étaient les seuls motifs des faiblesses dont on me faisait le témoin. Je rencontrais assez souvent ce mouvement vif et passager que l'on honore du nom de goût; mais je ne retrouvais nulle part cet amour, cette délicatesse, cette tendre volupté qui, chez Phénime, avait fait si longtemps mon admiration et mes plaisirs.

« Las de la vie errante que je menais, convaincu que le sentiment dont on veut sans cesse paraître rempli est cependant ce que l'on éprouve le moins, je commençai à m'ennuyer de ma destinée et à désirer vivement de trouver cette occasion qui devait terminer le supplice auquel j'étais condamné.

« — Quelles mœurs! m'écriais-je quelquefois; non, Brahma, qui les connaît, m'a flatté d'une espérance vaine; il n'a pas cru qu'avec ce goût effréné des plaisirs qui règne dans Agra, et ce mépris des principes qui y est si généralement répandu, je puisse jamais trouver deux personnes, telles qu'il les demande, pour m'appeler à une vie! »

« Tout entier à ces chagrinantes réflexions, je me transpor-

tai dans une maison où tout avait l'air paisible. Une fille, âgée de près de quarante ans, y logeait seule. Quoiqu'elle fût encore assez bien pour pouvoir sans ridicule se livrer à l'amour, elle était sage, fuyait les plaisirs bruyants, voyait peu de monde et semblait même avoir moins cherché à se faire une société agréable qu'à vivre avec des gens qui, soit par leur âge, soit par la nature de leurs emplois, pussent la mettre à l'abri de tout soupçon. Aussi y avait-il dans Agra peu de maisons plus tristes que la sienne.

« Entre les hommes qui allaient chez elle, celui qu'elle paraissait voir avec le plus de plaisir, et qui aussi la quittait le moins, était un homme déjà d'un certain âge, grave, froid, réservé, plus encore par tempérament que par état, quoiqu'il fût chef d'un collège de Brahamines. Il était dur, haïssait les plaisirs et ne croyait pas qu'il y en eût aucun dont l'âme du vrai sage pût n'être pas avilie. A cette mauvaise humeur, à cet extérieur sombre, je le pris d'abord pour une de ces personnes plus farouches que vertueuses, inexorables pour les autres, indulgentes pour elles-mêmes et blâmant en public avec aigreur les vices auxquels elles se livrent en secret; je le pris enfin pour un faux dévot. Fatmé m'avait terriblement gâté l'esprit sur les gens dont l'extérieur était sage et réglé. Quoique je me sois rarement mépris en pensant mal d'eux, je me trompais sur Moclès, et lorsque je le connus, il méritait que j'eusse de lui d'autres idées. Son âme alors était droite et sa vertu sincère. Tout Agra le croyait plus sage même qu'il ne voulait le paraître; personne ne doutait que son aversion pour les plaisirs ne fût réelle, et que, quelque durs que fussent ses principes, il ne les eût toujours suivie. L'on avait d'Almaïde (c'est le nom de la fille chez qui j'étais) des idées aussi favorables. L'étroite liaison qui était entre elle et Moclès n'avait donné aucun lieu à des soupçons qui leur fussent désavantageux, et quelle que soit, sur les liaisons intimes, la méchanceté du public, il n'y avait personne qui ne respectât la leur et qui ne la crût fondée sur le goût qu'ils avaient pour la vertu.

« Moclès venait tous les soirs chez Almaïde et, soit qu'ils fussent en compagnie, soit qu'ils fussent seuls, leurs actions étaient irréprochables et leurs discours sages et mesurés. Communément ils agitaient quelques points de morale. Moclès, dans ces discussions, faisait toujours briller ses lumières et sa droiture. Une chose seule me déplaisait : c'était que deux per-

sonnes si supérieures aux autres, et qui tenaient toutes leurs passions dans des bornes si resserrées, n'eussent point triomphé de l'orgueil et que mutuellement elles se proposassent pour exemple. Souvent même ne s'en reposant pas sur l'estime qu'ils avaient l'un pour l'autre, chacun d'eux entreprenait son panégyrique et se louait avec une complaisance, une chaleur, une vanité dont assurément leur vertu n'aurait pas dû être contente.

« Quoiqu'une maison si triste m'ennuyât beaucoup, je résolus d'y demeurer quelque temps. Ce n'était pas que j'espérasse de m'y amuser un jour ou d'y trouver ma délivrance. Plus je croyais Almaïde et Moclès assez parfaits pour l'opérer, moins j'osais attendre d'eux une faiblesse; mais las encore de mes courses, dégoûté du monde, sentant alors avec horreur à quel point il m'avait perverti, je n'étais pas fâché d'entendre parler morale, soit que la nouveauté dont elle était pour moi fût seulement ce qui me la rendait agréable, ou que dans les dispositions où j'étais je la regardasse comme une chose qui pouvait m'être salutaire.

— Ah! vraiment! s'écria le Sultan, je ne suis plus étonné que vous m'en ayez accablé; je vois où vous l'avez prise. Mais afin que vous ne soyez pas encore tenté de me montrer votre éloquence ou votre mémoire, je réitère les menaces que je vous ai faites avec tant de prudence au commencement de votre conte. Si j'étais moins clément, je vous laisserais faire, et avec le plaisir que vous avez à parler, sans doute vous iriez loin; mais je n'aime pas la supercherie, et je veux bien vous redire encore que rien n'est moins salutaire que la morale.

— Malgré la rare vertu dont Almaïde et Moclès étaient doués, reprit Amanzéi, ils mêlaient quelquefois à la morale des peintures du vice un peu trop détaillées. Leurs intentions, sans doute, étaient bonnes; mais il n'en était pas plus prudent à eux de s'arrêter sur des idées dont on ne saurait trop éloigner son imagination, si l'on veut échapper au trouble qu'elles portent ordinairement dans les sens.

« Almaïde et Moclès qui n'y sentaient pas de danger ou s'y croyaient supérieurs, ne craignaient point assez de disserter sur la volupté. Il est bien vrai qu'après en avoir vivement étalé tous les charmes, ils en exagéraient la honte et les dangers. Ils convenaient même que la vraie félicité ne se trouve que dans le sein de la vertu, mais ils en convenaient sèche-

ment et comme d'une vérité trop généralement reconnue, pour avoir besoin d'être discutée. Ce n'était pas avec la même rapidité qu'ils faisaient l'examen du plaisir; ils s'étendaient sur une matière si intéressante et s'appesantissaient sur les détails les plus dangereux, avec une confiance dont enfin j'osais espérer qu'ils pourraient bien être la dupe.

Il y avait au moins un mois que tous les soirs ils s'amusaient de ces peintures vives que je croyais si peu faites pour eux; et quelques sujets qu'ils traitassent d'abord, ils retombaient toujours sur celui qu'ils auraient dû éviter. Moclès, de qui insensiblement ces discours avaient adouci l'humeur, venait chez Almaïde plus tôt qu'à son ordinaire, s'y amusait davantage et en sortait plus tard. Almaïde, de son côté, l'attendait avec plus d'impatience, le voyait avec plus de plaisir, l'écoutait avec moins de distraction, Quand Moclès arrivait chez elle et qu'il y trouvait du monde, il avait l'air contraint et embarrassé, et elle-même ne paraissait pas être plus contente. Enfin les laissait-on seuls, je remarquais sur leur visage cette joie que ressentent deux amants, qui, longtemps troublés par une visite importune, ont enfin le bonheur de pouvoir se livrer à leur tendresse. Almaïde et Moclès s'approchaient l'un de l'autre avec empressement, se plaignaient de ce qu'on ne les laissait pas assez à eux-mêmes, et se regardaient mutuellement avec une extrême complaisance. C'était à peu près la même façon de parler, mais ce n'était plus le même ton. Ils vivaient enfin avec une familiarité qui devait les mener d'autant plus loin qu'ils s'étourdissaient sur ce qui l'avait fait naître, ou (ce que je croirais plus aisément) ne le pénétraient pas.

« Moclès, un jour, louait excessivement Almaïde sur sa vertu.

« — Pour moi, dit-elle, il n'est pas bien singulier que j'aie été sage : dans une femme, les préjugés aident la vertu, mais dans un homme, ils la corrompent. C'est une espèce de sottise à vous de n'être pas galants; en nous, c'est un vice de l'être. Vous avez dû, vous par exemple qui me louez, en ne pensant que comme moi, mériter pourtant plus d'estime.

« — A ne pas examiner les choses avec cette exactitude de raisonnement qui les montre telles qu'elles sont, répondit-il gravement, on imaginerait que je suis en effet plus estimable que vous, et l'on se tromperait. Il est aisé à un homme de résister à l'amour, et tout y livre les femmes. Si ce n'est pas la tendresse qui les y porte, ce sont les sens. A défaut de ces deux

mouvements qui causent tous les jours tant de désordres, elles ont la vanité qui, pour être la source de leurs faiblesses que l'on doit excuser le moins, n'en est peut-être pas la moins ordinaire, et ce qui, ajouta-t-il en soupirant et en levant les yeux au ciel, est encore plus terrible pour elles, c'est le désœuvrement perpétuel dans lequel elles languissent. Cette nonchalance fatale livre l'esprit aux idées les plus dangereuses ; l'imagination, naturellement vicieuse, les adopte et les étend ; la passion déjà née en prend plus d'empire sur le cœur, ou, s'il est encore exempt de trouble, ces fantômes de volupté que l'on se plaît à se présenter le disposent à la faiblesse. Quand, seule et abandonnée à toute la vivacité de son imagination, une femme poursuit une chimère que son désœuvrement l'a forcée d'enfanter pour n'être pas troublée dans cette jouissance imaginaire, elle écarte toutes ces idées de vertu, qui la feraient rougir des illusions qu'elle se forme ; moins l'objet qui la séduit est réel, plus elle croit inutile de lui résister ; c'est dans le silence, c'est vis-à-vis d'elle-même qu'elle est faible ; qu'a-t-elle à craindre ? Mais ce cœur qu'elle nourrit de tendrese, ces sens qu'elle plie à l'habitude de la volupté se contenteront-ils toujours d'illusions ? Supposé même qu'elle ne cherche pas ce qui blesse plus réellement la vertu, peut-elle se flatter que dans un moment (et qui sera peut-être un de ceux où intérieurement elle s'égare) où un amant tendre, ardent, empressé, viendra gémir à ses genoux et y porter en même temps ses larmes et ses transports, elle trouvera, dans un cœur qu'elle a tant de fois livré volontairement aux charmes de la mollesse, ces principes qui seuls pouvaient la faire triompher d'une si dangereuse occasion.

« — Ah ! Moclès, s'écria Almaïde en rougissant, que la vertu est difficile à pratiquer !

« — Vous êtes moins faite qu'une autre pour le croire, répondit-il, vous qui, avec tous les agréments possibles, née pour vivre au milieu des plaisirs, avez tout sacrifié à cette même vertu qu'aujourd'hui l'on sacrifie aux choses même qui sembleraient devoir le moins l'emporter sur elle.

« — Je ne me flatte point, répliqua-t-elle modestement, d'être arrivée à la perfection ; mais il est vrai que j'ai tout craint, surtout ce désœuvrement dont vous venez de parler, et ces livres, et ces spectacles pernicieux qui ne peuvent qu'amollir l'âme.

« — Oui, je le sais, reprit-il, et c'est à ce soin continuel de vous occuper que vous devez principalement votre sagesse, car (et je le vois par nous-mêmes) rien ne nous livre plus aux passions que l'oisiveté ; et si elle prend tout sur nous, qui sommes nés moins fragiles, jugez de ce qu'elle peut sur vous.

« — Il est vrai, répondit-elle, que nous avons tout à combattre.

« — Infiniment plus que nous ne pensons, répliqua-t-il, et c'était ce que je vous disais. Il faut, de plus, que vous considériez que les femmes sont toujours attaquées et que, si vous en exceptez quelques-unes, sans pudeur et sans principes, qui, même sans aimer, osent les premières dire qu'elles aiment, il n'arrive pas, quelque corrompu que l'on soit aujourd'hui, que nous ayons à combattre ces soins, ces pleurs et cette obstination que nous employons tous les jours contre les femmes avec tant de succès. D'ailleurs si vous ajoutez aux hommages qu'on leur rend, l'exemple...

« — A cet égard, interrompit-elle, nous n'avons point d'avantage sur vous ; l'exemple doit même d'autant plus vous entraîner que vous êtes galants par état.

« — Cela n'est pas exactement vrai pour tous les hommes, reprit-il, puisqu'il y en a beaucoup à qui leur état même interdit cette frénésie de l'âme, que l'on appelle le plaisir d'aimer : moi, par exemple, je suis dans ce cas-là.

« — Quand cela ne serait pas, répliqua-t-elle, né assez heureux pour être inaccessible aux passions, vous aurez toujours...

Ici, Moclès leva les yeux au ciel en soupirant.

« — Quoi ! continua Almaïde, vous reprocheriez-vous quelque chose ? Ah ! Moclès ! si vous n'êtes pas content de vous-même, qui peut oser l'être de soi ? Quoi ! vous auriez voulu connaître l'amour ?

« — Oui, répondit-il tristement ; cet aveu m'humilie, mais je le dois à la vérité. Il est vrai aussi que je n'ai pas cédé à cette funeste tentation. En vous avouant que j'ai quelquefois été obligé de combattre, je me montre sans doute à vos yeux avec des faiblesses dont, à votre étonnement, je vois bien que vous ne me croyez pas capable ; mais en vous tirant d'une erreur qui m'était avantageuse, je crains de vous faire encore trop bien penser de moi. Il est moins humiliant d'être tenté qu'il n'est glorieux de résister à la tentation. En vous confiant mes faiblesses, je suis forcé de vous parler de mes triomphes ;

ce que je perds d'un côté, il semble que je veuille le regagner de l'autre, et je ne sais si je ne dois pas craindre que vous n'attribuiez à l'orgueil un aveu que je ne vous fais que pour éviter le mensonge.

« En achevant ce modeste discours, Moclès baissa les yeux.

« — Oh! vous ne risquez rien avec moi, lui dit vivement Almaïde; je vous connais. Eh bien! vous avez donc été quelquefois tenté de succomber? Vous ne m'étonnez pas : on a beau marcher d'un pas constant à la perfection, on n'y arrive jamais.

« — Ce que vous dites n'est malheureusement que trop prouvé, répondit-il.

« — Hélas! s'écria-t-elle douloureusement, pensez-vous donc que j'aie tant à me louer de moi-même et que je sois exempte de ces faiblesses que vous vous reprochez?

« — Quoi! lui dit-il, vous aussi, Almaïde?

« — J'ai trop de confiance en vous pour vouloir rien vous cacher, reprit-elle, et je vous avouerai que j'ai eu cruellement à combattre. Ce qui m'a longtemps étonnée, et qu'encore aujourd'hui je ne conçois pas, c'est que ce trouble qui s'empare des sens et les confond soit indépendant de nous-mêmes : cent fois il m'a surprise dans les occupations les plus sérieuses et qui, naturellement, devait y rendre mon âme moins accessible. Quelquefois je le combattais avec assez de succès; dans d'autres temps, moins forte contre lui, malgré moi-même il m'asservissait, entraînait mon imagination, se soumettait toutes mes facultés. Que ces honteux mouvements subjuguent une âme qui se plaît à les nourrir et qui ne se trouve heureuse qu'autant qu'elle en est en proie, je n'en suis pas surprise; mais pourquoi y est-on exposé quand on fait le plus grand et le plus continu de ses soins de les anéantir?

« — Ce que l'on appelle sagesse, répondit Moclès, consiste beaucoup moins à n'être pas tenté qu'à savoir triompher de la tentation, et il y aurait trop peu de mérite à être vertueux si, pour l'être, l'on n'avait pas d'obstacles à surmonter. Mais puisque nous en sommes sur ce chapitre, dites-moi, de grâce : depuis que vous êtes dans cet âge où le sang coulant dans les veines avec moins d'impétuosité vous rend moins susceptible de désirs, sentez-vous encore ces mouvements affreux?

« — Ils sont beaucoup moins fréquents, repartit-elle; mais j'y suis encore sujette.

« — Je suis aussi dans le même cas, répondit-il en soupirant.

« — Mais nous sommes fous de parler comme nous faisons, dit Almaïde en rougissant, et cette conversation n'est pas faite pour nous.

« — Je doute, toutes réflexions faites, que nous devions beaucoup la craindre, répondit Moclès en souriant d'un air vain : il est bon de se défier de soi-même, mais ce serait aussi avoir trop mauvaise opinion de nous que de nous croire si susceptibles. Je conviens que le sujet que nous traitons ramène nécessairement à de certaines idées, mais il est bien différent de le discuter dans la vue de s'éclairer ou dans celle de se séduire, et nous pouvons, je crois, sans nous tromper, nous répondre de nos motifs et nous reposer sur eux de notre tranquillité. Il ne faut pas, d'ailleurs, que vous croyiez que ces sortes d'objets, si dangereux pour les gens qui vivent dans le désordre, puissent faire la même impression sur nous : par eux-mêmes ils ne sont rien ; des personnes de la vertu la plus pure sont quelquefois forcées de s'y arrêter, sans que la discussion la plus exacte de ces matières prenne sur l'innocence de leurs mœurs. Tout est mal et corruption pour les cœurs corrompus, comme les choses qui paraissent les plus contraires à la sagesse sont sans pouvoir sur eux, qui ne cherchent point à s'y complaire.

« — Cela n'est pas douteux, puisque vous le croyez, répondit-elle, et je n'ai garde de me faire des scrupules quand il vous paraît que je n'en dois pas avoir.

« — Vous ne devineriez jamais, lui dit-il, la curiosité qui m'occupe. Je n'ose vous la découvrir, parce que je la crois indiscrète, et je ne puis cependant y résister. Je voudrais savoir si jamais on ne vous a fait de propositions d'un certain genre ; si jamais enfin (pour vous montrer ma curiosité tout entière) vous n'avez essuyé les transports d'aucun homme, soit volontairement, soit malgré vous ?

« A cette question qu'Almaïde n'avait pas prévue, elle demeura étonnée, rougit et parut rêver. Enfin, prenant son parti :

« — Mais oui, répondit-elle avec embarras ; et, puisque vous voulez le savoir, je vous avouerai naturellement qu'un jour un jeune étourdi qui (car je ne veux rien vous dissimuler), malgré mon aversion pour les hommes, me paraissait assez aimable, me trouvant seule, me dit de ces galanteries que les hommes croient nous devoir quand nous ne sommes pas encore parve-

nues à cet âge heureux qui ne leur inspire pour nous que du respect, ou que nous sommes assez à plaindre pour avoir une figure qui nous expose à leurs désirs. Nous étions seuls ; je lui répondis selon les principes que je m'étais faits. Loin que ma réponse lui imposât, il crut que je cherchais moins à lui dérober sa conquête qu'à la lui faire valoir ; il osa même m'assurer que je l'aimerais. Vous imaginez bien que je lui soutins fortement le contraire. Je ne sais avec quelles femmes vivait ordinairement cet étourdi, mais assurément elles ne l'avaient pas accoutumé au respect. Il s'approcha de moi et, me prenant brusquement entre ses bras, il me renversa sur un sopha. Dispensez-moi, de grâce, du reste d'un récit qui blesserait ma pudeur et qui, peut-être, troublerait encore mes sens. Qu'il vous suffise de savoir...

« — Non, interrompit Moclès, vous me direz tout : c'est moins, je le vois (et ne le vois pas sans frémir pour vous), la crainte d'émouvoir vos sens ou de blesser la pudeur qui vous ferme la bouche, que la honte d'avouer que vous avez été trop sensible, et ce motif, loin d'être louable, ne saurait être trop blâmé. Je puis, je crois même devoir ajouter à ce que je vous dis que s'il est vrai que vous craignez que le récit que j'exige de vous ne vous jette dans une émotion dangereuse, vous ne pouvez le supprimer ou l'adoucir sans être coupable. N'est-il donc pour vous d'aucune conséquence d'ignorer ce que peuvent sur vous de certaines idées? Oserez-vous compter sur vous-même quand vous ne vous serez pas éprouvée? Ainsi donc, ménageant toujours votre âme, vous ignorez toujours quelles sont ses forces! Almaïde, croyez-moi, l'on ne craint jamais assez un danger que l'on ne connaît pas, et l'on ne tombe ordinairement que pour avoir trop compté sur soi-même. Vous ne pouvez donc peser trop sur toutes les circonstances de votre histoire ; ce n'est que par l'effet qu'elles feront aujourd'hui sur vous que vous pourrez apprendre jusques où vont les progrès que vous avez faits dans le chemin de la vertu, ou (ce qui est encore plus essentiel) ce qu'il vous reste encore à détruire pour parvenir à cette aversion totale des plaisirs, qui seule fait les vertueux. »

« Ce conseil me surprit dans la bouche de Moclès ; je lui connaissais de la droiture et des lumières, et je ne concevais pas ce qui, dans cet instant, le faisait raisonner d'une façon si contraire à ses principes. « Quoi ! me dis-je avec étonnement, c'est

Moclès, ce sage Moclès! qui conseille à Almaïde de peser sur des détails qui peuvent blesser la pudeur et porter la corruption? » L'envie que j'avais de m'éclaircir des motifs de Moclès me le fit regarder avec attention, et je lui trouvai tant d'agrément dans les yeux, que je commençai à croire que je pourrais bien trouver ma délivrance dans le lieu du monde où j'aurais le moins osé l'attendre.

« Pendant que je fondais de si douces espérances, autant sur l'idée que j'avais de la vertu d'Almaïde et de Moclès que sur le trouble où tous deux commençaient à se mettre, Almaïde continua son histoire.

CHAPITRE IX

Où l'on trouvera une grande question à décider.

« — Je vous obéirai aveuglément, répondit Almaïde à Moclès. Vous venez de me faire sentir que la vanité seule me fermait la bouche, et je vais m'en punir en vous confiant sans déguisement les circonstances de mon aventure qui me mortifient le plus. Je vous ai dit, ce me semble, que ce jeune homme dont je vous parlais m'avait renversée sur un sopha; je n'étais pas encore revenue de mon étonnement qu'il s'y précipita sur moi. Quoique l'excès de ma surprise me permît à peine de lui exprimer ma colère, il la lut aisément dans mes yeux, et, voulant se précautionner contre mes cris, il parvint, malgré ma résistance, à me fermer la bouche avec le baiser le plus insolent. Il me serait impossible de vous dire combien d'abord j'en fus révoltée; je l'avouerai pourtant, mon indignation ne fut pas longue. La nature, qui me trahissait, me porta bientôt ce baiser dans le fond du cœur; il se mêla tout d'un coup à ma colère des mouvements qui ne la laissèrent plus agir qu'avec faiblesse. Tous mes sens se soulevèrent, un feu inconnu se glissa dans toutes mes veines: je ne sais quel plaisir qui, en le détestant, m'entraînait, remplit insensiblement toute mon âme; mes cris se convertirent en soupirs, et, emportée par des mouvements auxquels, malgré ma colère et ma douleur, je ne pouvais plus résister, en gémissant de l'état où je me voyais, je n'avais plus la force de m'en défendre.

« — Voilà, s'écria Moclès, une terrible situation ! Eh bien ? continua-t-il en la regardant avec des yeux enflammés.

« — Que vous dirai-je, reprit-elle. Quand je le pouvais, je lui faisais des reproches, mais c'était machinalement. Je crois que je lui parlais, que je le traitais avec tout le mépris qu'il méritait ; je dis que je le crois, car je n'oserais l'assurer. A mesure que ce trouble cruel augmentait, je sentais expirer mes forces et ma fureur ; une confusion singulière régnait dans toutes mes idées. Je ne m'étais pourtant pas encore rendue ; mais quelle résistance ! Qu'elle était faible ! Et que toute faible qu'elle était, elle me coûtait encore ! Je ne me rappelle, Moclès, ce souvenir qu'avec horreur, et la honte qu'il me cause me le rend aussi présent que si je gémissais encore entre les bras de cet audacieux. Quel moment pour ma vertu ! Ah ! Moclès, comment, sentant tout le prix de cette innocence que l'on cherchait à me ravir, ne craignant rien tant, même au milieu du désordre auquel j'étais livrée, que le malheur de la perdre, trouvais-je tant de douceur dans cette volupté qui s'était emparée de moi ? Comment des craintes si vives ne m'arrachaient-elles pas aux plaisirs, ou pourquoi les plaisirs laissaient-ils encore sur mon cœur tant d'empire à la vertu ? Je souhaitais (mais avec quels efforts ! Combien ne souffrais-je pas à le souhaiter !) que l'on vînt m'arracher au sort qui me menaçait. En même temps que je formais cette idée, un mouvement contraire qui agissait sur moi avec la dernière violence, et qui cependant me déplaisait moins que le premier, me faisait désirer vivement que rien ne s'opposât à ma défaite. En rougissant de ce que je sentais, je brûlais d'en sentir davantage. Sans imaginer de nouveaux plaisirs, j'en souhaitais ; l'ardeur qui me dévorait commençait à devenir un supplice pour moi et à fatiguer mes sens. Quelle que fut l'ivresse dans laquelle j'étais plongée, je n'avais pas encore pu parvenir à étouffer cette voix importune qui criait au fond de mon cœur et qui, ayant pu m'arracher à ma faiblesse, continuait de me la reprocher, lorsque ce jeune homme, remarquant, sans doute, l'impression qu'il faisait sur moi, poussa enfin jusqu'au bout les outrages qu'il me faisait. Il... mais comment pourrais-je vous exprimer ce dont je rougis encore ? Occupée uniquement, autant que mon trouble me le permettait, à me défendre de ces baisers dont il m'accablait sans cesse, je n'avais point pris d'ailleurs de précautions contre lui. Malgré le cruel état où j'étais, cette nouvelle insulte réveilla

ma fureur ; hélas ! ce ne fut pas pour longtemps. Je sentais bientôt augmenter mon désordre ; jusqu'aux efforts que je faisais pour échapper à cet audacieux, ou pour le déranger du moins, tout y contribuait, tout achevait de me séduire. Perdue enfin dans des transports inexprimables, dans un ravissement dont il me serait impossible de vous donner l'idée, je tombai sans force et sans mouvement entre les bras du cruel qui me faisait de si sanglants affronts.

« — Quel état ! s'écria Moclès, et que j'en crains les suites !

« — Elles ne furent cependant pas telles que vous les imaginez, répondit Almaïde. Au milieu d'une situation dont j'avais d'autant plus à craindre que je n'en craignais plus rien, je ne sais pourquoi mon ennemi suspendit tout d'un coup sa fureur et ses entreprises. Par un prodige que je n'ai jamais pu concevoir, et que vous ne croiriez peut-être pas, tant il est extraordinaire, dans l'instant où je n'avais plus rien à lui opposer, et où lui-même paraissait au comble de l'égarement, ses yeux, dont je ne pouvais soutenir l'éclat et l'impression, changèrent ; une sorte de langueur, qui vint y régner, en bannit la fureur ; il chancela, et en me pressant dans ses bras avec plus de tendresse et moins de violence qu'auparavant, il devint (juste punition des maux qu'il m'avait faits !) aussi faible que je l'étais moi-même. En ce moment, mon trouble commençait à se dissiper et je fus assez heureuse pour pouvoir jouir de toute l'humiliation de mon ennemi ; après l'avoir considéré avec tout le plaisir possible et remercié intérieurement Brahma de la protection visible qu'il m'avait accordée, je me relevai avec violence. A mesure que mes sens se calmaient et que mes idées devenaient plus claires, je sentais plus vivement ma honte. Vingt fois j'ouvris ma bouche pour charger ce jeune téméraire des reproches qu'il méritait : mais cette confusion secrète dont j'étais accablée me la ferma toujours, et après l'avoir regardé avec toute l'indignation que méritait l'insolence de son procédé, je le quittai brusquement. J'aimai mieux, à vous dire vrai, garder le silence que d'entrer dans des détails qui m'auraient fait rougir, et que la faiblesse dont je venais d'être capable me faisait craindre. Voilà, poursuivit-elle, la seule fois que je me sois trouvée dans ce danger que j'avais toujours craint avant que de le connaître, et que je n'ai connu que pour l'éviter avec plus de soin que jamais. Je me crus même d'autant plus obligée à le fuir que je ne doutai pas, aux mouve-

ments que j'avais éprouvés, que je n'eusse plus de penchant à l'amour que je ne l'avais cru.

« — Vous voyez bien, dit alors Moclès, qu'il est important d'essayer son âme. Mais, à propos, comment va la vôtre ? Ce récit a-t-il fait sur vous les impressions que vous craignez ?

« — Mais enfin, répondit-elle en rougissant, elle n'est pas aussi tranquille qu'elle l'était.

« — De sorte, reprit-il, que si actuellement vous trouviez un téméraire, vous ne laisseriez pas d'en être un peu embarrassée.

« — Ah ! ne me parlez plus de cela ! s'écria-t-elle ; ce serait le plus cruel malheur qui pût m'arriver !

« — Oui, répondit-il avec distraction ; cela se conçoit aisément. »

« En achevant ces paroles, il tomba dans la rêverie la plus profonde : de temps en temps, il regardait Almaïde d'un air interdit et avec des yeux qui peignaient ses désirs et son irrésolution. L'aveu qu'Almaïde venait de lui faire de son trouble l'encourageait ; mais, son inexpérience ne lui permettant pas de savoir le mettre à profit, peu s'en fallait qu'il ne lui devînt inutile. La façon dont il devait s'y prendre pour achever de séduire Almaïde n'était pas la seule chose à laquelle il rêvât. Retenu par le souvenir de ce qu'il avait été, tyrannisé par l'idée des plaisirs, séduit, cessant de l'être, je le voyais tour à tour prêt à fuir ou à tout tenter.

« Pendant qu'il éprouvait tant de combats, Almaïde n'était pas dans un état plus tranquille. Le récit que Moclès lui avait demandé avait produit tout ce qu'elle avait craint. Ses yeux s'étaient animés ; une rougeur différente de celle que la pudeur fait naître, des soupirs entrecoupés, de l'inquiétude, de la langueur ; tout m'apprit, mieux qu'elle ne le savait elle-même, la force de l'égarement dans lequel elle était plongée. J'attendais avec impatience ce que deviendrait la situation où deux personnes si sages s'étaient si imprudemment engagées. Je craignais même quelque temps qu'ils ne sentissent l'erreur où leur trop grande sécurité les avait entraînés, et que, dans des cœurs accoutumés à la vertu, elle ne fît pas tout le progrès que mon état et les promesses de Brahma me forçaient de souhaiter.

« Je crus voir enfin aux regards d'Almaïde et de Moclès, qui de moment en moment devenaient moins timides et se char-

geaient de plus de volupté, que c'était moins la crainte de succomber qui les retenait que l'embarras d'amener leur chute. Tous deux étaient également tentés, tous deux me semblaient avoir le même désir et le même besoin de connaître. Cette situation pour deux personnes qui auraient eu un peu d'usage du monde n'aurait pas été embarrassante ; mais Almaïde et Moclès, loin de savoir l'art de s'aider mutuellement, n'osaient ni se confier leur état, ni se marquer, autrement que par des regards encore mal assurés, le feu dont ils se sentaient brûler. Qaand même ils se seraient cru l'un à l'autre les mêmes idées, savaient-ils à quel point ils étaient séduits tous deux ? Quelle honte ne serait-ce pas pour celui qui parlèrait le premier, s'il trouvait dans le cœur de l'autre quelques restes de vertu ; et comment pouvoir s'éclaircir, quand tous deux avaient tant de raisons de ne pas rompre le silence ? En supposant à Almaïde plus de faiblesse encore qu'à Moclès, elle n'en était pas moins forcée de l'attendre. A cette sagesse, dont elle avait toujours fait profession, se joignaient la pudeur et les bienséances de son sexe, qui ne lui permettaient pas de déclarer ses désirs ; et quoique pour toutes les femmes cette loi ne soit pas inviolable, Almaïde, ou tout à fait neuve, ou peu faite à la galanterie, craignait le mépris si justement attaché à une démarche de cette nature. D'ailleurs, savait-elle comment Moclès la prendrait ? Peut-être, si elle eût été sûre qu'en la méprisant il eût voulu céder, se serait-elle étourdie là-dessus ; mais, s'il s'en tenait simplement au mépris ?

« Après qu'ils eurent agité quelque temps en eux-mêmes de quelle manière ils pourraient se parler sans s'exposer à la honte de ne pas réussir, Moclès, de qui un aveu formel de ses sentimeuts aurait trop blessé l'orgueil et l'état, crut qu'il ne pouvait mieux réussir que par le sophisme ; supposé cependant que le choix des moyens dépendît encore de l'examen qu'en pouvait faire sa raison, et qu'il ne cherchât pas encore plus à s'éblouir lui-même, ou à sauver sa gloire, en cas que l'épreuve qu'il allait tenter ne lui réussît point, qu'à tromper Almaïde. Heureux s'il eût voulu employer pour se défendre seulement la moitié de l'art qu'il mit à achever de se séduire ou à se justifier sa séduction !

— Oh ! parbleu, dit le Sultan, on peut dire que s'il s'y prend mal, ce ne sera pas faute d'y avoir beaucoup rêvé.

— Mais, dit la Sultane, je ne sais pas pourquoi vous

êtes si étonné qu'il ait fait tant de réflexions ; il me semble que la situation où il se trouvait exigeait qu'il en fît quelques-unes.

— Quelques-unes, passe ! répondit Schah-Baham, et c'est précisément parce qu'il n'en fallait que quelques-unes qu'il n'avait pas besoin d'en faire tant. Il fallait que ces gens-là fussent terriblement tentés pour ne pas rentrer en eux-mêmes avec le temps qu'ils se donnaient pour cela.

— Vous avez risqué de faire une remarque judicieuse, reprit la Sultane.

— Vous avez risqué ! dit Schah-Baham ; oserais-je bien vous demander ce que cela veut dire ? Vous avez de petites façons de parler, aussi peu respectueuses que j'en connaisse, et dont il n'y a peut-être pas au monde de Sultan qui voulût s'accommoder.

— Mais je veux dire, répondit la Sultane, qu'elle porte à faux. Toutes ces idées tumultueuses qui occupaient Almaïde et Moclès se succédaient avec une extrême promptitude ; et, si vous vouliez bien y penser, vous verriez que ce qu'Amanzéi ne nous a dit qu'en un quart d'heure ne dut pas suspendre deux minutes leurs résolutions.

— Eh bien ! répliqua le Sultan, le conteur est donc une bête, s'il emploie tant de temps à rendre ce que les gens dont il parle pensèrent avec tant de promptitude.

— Je voudrais bien, reprit-elle, que vous fussiez obligé de nous en peindre autant.

— J'ai mes raisons pour croire que je m'en acquitterais fort bien, repartit-il ; mais je ferais encore mieux que tout cela ; car, ce que je trouverais si difficile à dire, je ne me ferais point du tout de peine de le passer.

« — Les idées dans lesquelles Moclès était absorbé, ses désirs, les efforts qu'il faisait pour les éteindre, le plaisir avec lequel il s'y livrait, lui donnaient un air si sérieux et si occupé, qu'Almaïde enfin jugea à propos de lui demander ce qu'il avait pour garder si longtemps le silence.

« — Je crains, ajouta-t-elle, que vous ne vous fassiez des idées noires.

« — Vous avez raison ! repartit-il ; et c'est le récit que vous venez de me faire qui me les a fait naître.

« Almaïde parut étonnée de ce qu'il lui disait.

« — N'en soyez pas surprise, continua-t-il, et ne soyez pas plus choquée de ce que je vais vous dire, tout extraordinaire qu'il sera dans ma bouche. Je suis désolé que ce jeune téméraire, qui vous ménagea si peu, n'ait pas eu le temps d'achever son crime.

« — Ah ! Moclès ! s'écria-t-elle, et pourquoi ?

« — Parce que, répondit-il, vous seriez en état de calmer des doutes qui me tourmentent depuis longtemps, que vous venez de me rendre dans toute leur force et que notre inexpérience réciproque laissera toujours subsister, puisque vous ne pourriez point répondre à mes questions et qu'il serait trop dangereux pour moi d'interroger sur ce qui m'agite une autre personne que vous. Ma curiosité roule sur des choses d'une nature si étrange pour un homme de mon caractère et de ma profession, qu'à moins de me connaître comme vous faites, on ne manquerait pas de l'attribuer à un motif qui ne me ferait pas honneur.

« — Il est certain, répondit-elle, que vous pouvez tout me dire sans rien risquer.

« — C'est cela même, reprit-il, qui me ferait presque désirer que vous fussiez plus instruite ; car ayant en moi autant de confiance que j'en ai en vous, sûrement vous ne me cacheriez rien. Quand j'aurais pu douter de votre amitié et de la façon dont vous comptez sur ma discrétion, la vérité avec laquelle vous venez de me confier jusqu'à vos plus intimes mouvements m'en aurait convaincu.

« — Sachons toujours ce qui vous occupe, répliqua-t-elle ; peut-être à force de raisonner, viendrons-nous à bout...

« — Oh non ! interrompit-il, vous ne pourriez me donner que des conjectures ; et ce qui m'occupe est d'une nature à exiger la plus parfaite certitude. Sans vous inquiéter davantage, je vais vous dire ce que c'est et vous jugerez s'il doit m'être indifférent, pensant comme je fais, d'être sur un pareil article dans une si profonde ignorance. D'ailleurs, votre intérêt s'y trouve joint au mien, puisqu'il n'est pas possible que, vertueuse comme vous l'êtes, vous ne soyez pas tourmentée des mêmes idées que moi.

« — Vous m'effrayez ! lui dit Almaïde ; parlez, je vous en conjure !

« — Eh bien ! lui dit-il, je pense qu'il est possible que nous

ayons fort peu de mérite à ne nous être jamais écartés de nos devoirs.

« — Cela se pourrait-il ! s'écria-t-elle, et d'un air assez fâché de ce que la conversation prenait un tour si sérieux.

« — Sans doute, reprit-il, et je vais vous en convaincre. Vous n'avez, vous, jamais éprouvé les douceurs de l'amour (car, quelque chose que vous en puissiez croire, il n'est pas douteux que ce qui vous est arrivé avec ce jeune homme ne vous en a donné qu'une idée fort imparfaite); moi, je l'ai toujours fui; est-ce là de quoi nous croire si parfaits ? Mais, direz-vous, nous avons eu des désirs et nous en avons triomphé. Est-ce donc une si grande victoire que celle-là ? Savions-nous ce que nous désirions ? Sommes-nous même bien sûrs d'avoir eu des désirs ? Non ! Notre orgueil nous a trompés; ce que nous avons pris pour des désirs les plus ardents était, sans doute, de bien légères tentations. Ce n'est, peut-être, que par ignorance que nous nous y sommes mépris : plût au ciel ! Mais s'il est vrai (comme je crains bien) que la seule envie de nous exagérer nos triomphes, ou de croire seulement que nous en remportions, nous ait trompés là-dessus, dans quelle coupable erreur n'avons-nous pas vécu ? Nous nous sommes flattés d'être vertueux pendant que nous étions peut-être plus imparfaits que ceux que nous osions blâmer et que notre vanité nous donnait même un vice de plus qu'à eux.

« — Cela est vrai, dit Almaïde ; vous venez de faire là une affligeante réflexion !

« — Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'elle me tourmente, répliqua-t-il d'un air triste, et d'autant plus que, pour me guérir de mes doutes, je ne vois qu'un moyen qui, tout simple qu'il est, ne laisse pas d'être dangereux.

« — Voyons toujours, lui demanda-t-elle ; comme je suis précisément dans le même cas que vous, j'ai l'intérêt du monde le plus pressant à savoir ce que vous avez pensé.

« — Il faut vous connaître comme je fais, répondit-il, pour ne pas craindre de vous le dire. Nous nous croyons vertueux, vous et moi ; mais, comme je vous le disais tout à l'heure, nous ne savons réellement ce qui en est, et vous n'en allez plus douter. En quoi consiste la vertu ? Dans la privation absolue des choses qui flattent le plus les sens. Qui peut savoir quelle est la chose qui les flatte le plus ? Celui-là seule qui a joui de toutes. Si la jouissance du plaisir peut seule apprendre à le

connaître, celui qui ne l'a point éprouvé ne le connaît pas; que peut-il donc sacrifier? Rien, une chimère; car quel autre nom donner à des désirs qui ne portent que sur une chose qu'on ignore? Et si, comme cela est décidé, la difficulté du sacrifice en fait seule tout le prix, quel mérite peut avoir celui qui ne sacrifie qu'une idée? Mais après s'être livré aux plaisirs et s'y être trouvé sensible, y renoncer, s'immoler soi-même, voilà la grande, la seule, la vraie vertu et celle que ni vous ni moi ne pouvons nous flatter d'avoir.

« — Je ne le vois que trop, dit Almaïde; il est certain que nous ne pouvons pas nous en flatter!

« — Nous nous en sommes flattés pourtant, répondit vivement Moclès, qui craignait qu'en laissant à Almaïde le temps de la réflexion elle ne sentît combien les raisonnements qu'il employait étaient faux; nous avons osé le croire, et, dès ce moment, nous voilà coupables d'orgueil. Je suis bien aise, continua-t-il, et je vous loue sincèrement de ce que vous sentez que tant qu'on ne s'est point mis à portée de pouvoir faire une comparaison exacte du vice et de la vertu, l'on ne peut avoir sur l'un et sur l'autre que des idées fausses. D'ailleurs (car ce mal, tout grand qu'il est, n'est pas le seul), on est sans cesse tourmenté du désir d'apprendre ce que l'on s'obstine à ignorer. L'âme exercée malgré elle-même par ce mouvement de curiosité en a sûrement plus de négligence sur ses devoirs; en proie à des distractions fréquentes, elle perd à raisonner, à entrevoir, à suivre, à détailler, à approfondir ce qu'elle a conçu, le temps que, sans cette tourmentante idée qui l'obsède toujours, elle donnerait uniquement à la pratique de la vertu. Si elle savait à quoi s'en tenir sur ce qu'elle souhaite de connaître, elle serait plus tranquille, elle serait plus parfaite : il faut donc connaître le vice, soit pour être moins troublée dans l'exercice de la vertu, soit pour être sûr de la sienne.

« Quoique Almaïde fût dans une situation à ne pouvoir guère saisir que ce qui, en lui démontrant la nécessité du plaisir, la délivrerait de la crainte des remords, ce sophisme la fit frissonner. Elle demeura quelques moments interdite; mais l'envie qu'elle avait de s'éclairer sur la volupté ou de s'y perdre encore l'emportant sur la terreur, elle me parut enfin plus surprise qu'effrayée de ce qu'elle venait d'entendre.

« — Vous croyez donc, lui demanda-t-elle d'une voix tremblante, que nous en serions plus parfaits?

« — Mais vraiment, répliqua-t-il, je n'en doute pas : car considérez, de grâce, la position où nous sommes, et jugez s'il en est de plus horrible.

« — Je ne le vois que trop, dit-elle ; elle est réellement épouvantable !

« — Premièrement, continua-t-il, nous ne savons pas si nous sommes vertueux ; état triste pour des gens qui pensent comme nous. Ce doute, tout cruel qu'il est, n'est pas le seul malheur qu'entraîne notre situation : il n'est que trop certain que, contents de la privation que nous nous sommes imposée, il y a mille choses plus essentielles, peut-être, sur lesquelles nous nous sommes crus dispensés de nous observer ; par conséquent, à l'ombre d'une vertu qui pourrait bien n'être qu'imaginaire, nous avons commis des crimes réels, ou (ce qui, sans être de la même importance, a cependant des inconvénients remarquables) nous avons négligé de faire de bonnes actions. Enfin, en nous supposant tels que nous nous sommes crus jusqu'ici, je me défierais encore d'une vertu que nous avons choisie, et je n'imaginerais pas qu'il y eut un grand mérite à l'avoir. Mettez différents fardeaux au choix d'un homme, il n'est pas douteux que ce sera du plus léger qu'il se chargera.

« — Je vous entends, dit-elle en soupirant ; vous voulez dire que nous avons fait de même. A combien de scrupules ne me livrez-vous pas, continua-t-elle en baissant les yeux, et comment n'en être pas tourmenté quand le seul moyen que l'on ait pour s'en délivrer en fait lui-même naître tant !

« — Ce moyen, reprit-il vivement, est, dans le fond, moins à craindre qu'il ne le paraît. Je suppose (et plût au Ciel que je ne supposasse rien !) que, fatigués de notre incertitude, sentant enfin qu'il est de notre devoir de nous en tirer, nous voulons connaître le plaisir et juger de ses charmes par nous-mêmes ; quel serait le danger de cette épreuve, de ne pouvoir pas nous y attacher quand une fois nous l'aurions connu ? Pour des âmes un peu faibles, j'avoue que cela serait à risquer ; mais il me semble que, sans trop de présomption, nous pouvons un peu compter sur nous-mêmes. Si, comme, à ne rien vous cacher, je le présume, ce plaisir est moins séduisant qu'on ne le dit, ce ne sera pas la peine de nous livrer à des choses à la privation desquelles, flatteuses ou non, l'on a attaché de la gloire ; si, au contraire, elles peuvent porter dans l'âme un trouble aussi grand qu'on l'assure, nous nous en priverons avec d'autant

plus de joie que nous serons sûrs qu'il y a beaucoup de vertu à le faire.

« Ce raisonnement, que sans doute Almaïde aurait détesté si elle avait été plus à elle-même, fit sur une âme qui n'attendait plus pour succomber que l'apparence d'une excuse, tout l'effet que le malheureux Moclès s'en était promis. Après l'avoir regardé quelque temps avec des yeux incertains et troublés :

« — Je sens comme vous, lui dit-elle, la nécessité absolue de cette épreuve ; mais avec qui la pourrions-nous faire en sûreté ?

« A ces mots, elle se pencha languissamment sur Moclès, qui, peu à peu, s'était approché d'elle, au point qu'en ce moment il la tenait entre ses bras.

« — Je crois, lui répondit-il, que si nous la voulions hasarder, ce ne pourrait être qu'entre nous deux ; nous sommes sûrs l'un de l'autre, et comme nous ne pouvons point douter que ce ne soit par une plus grande recherche de la vertu que nous nous déterminions à des actions qui semblent la blesser, nous sommes certains de ne nous pas faire une habitude d'un mouvement de curiosité qui ne part que d'un si bon principe. De quelque façon que ce puisse être, enfin nous y gagnerons, puisqu'au moins le souvenir de notre chute nous garantira de l'orgueil.

« Quoique Almaïde ne répondît rien, elle paraissait encore incertaine ; Moclès, qui voulait, à quelque prix que ce fût, la déterminer, lui proposa, pour achever de la vaincre, de ne tenter cette épreuve que par degrés, afin, disait-il, que s'ils trouvaient dans leurs premiers essais assez de volupté pour fixer leurs doutes, ils n'allassent pas plus loin. Elle y consentit. Bientôt ils s'égarent, et irritant leurs désirs par des choses qui, quoiqu'elles fussent faites sans grâce et avec maladresse, n'en prenaient pas moins d'empire sur leurs sens, ils perdirent de vue le marché qu'ils venaient de faire. Tous deux, trouvant trop ou trop peu dans ce qu'ils sentaient, jugèrent à propos de poursuivre, ou ne purent s'arrêter, et...

— Tout d'un coup vous devîntes autre chose ? interrompit le Sultan.

— Non, Sire, répondit Amanzéi.

— Je ne comprends rien à cela, reprit Schah-Baham, et je sais bien pourquoi : c'est que cela est incompréhensible ; car il

n'est pas douteux qu'ils n'eussent tout ce que votre Brahma demandait.

— Je le crus d'abord comme votre invincible Majesté, repartit Amanzéi ; il fallait pourtant qu'au moins l'un des deux en eût imposé à l'autre.

— J'imagine que vous fûtes bien fâché, répliqua le Sultan, et dites-moi duquel des deux vous défiâtes-vous le plus ?

— Le récit d'Almaïde, répondit Amanzéi, me donna sur elle de grands soupçons, et l'ignorance qu'elle affecta quand elle se rendit à Moclès, quoiqu'elle fût extrême, ne m'empêcha pas de croire qu'en lui faisant le récit de son aventure elle avait supprimé la circonstance qui me faisait rester dans ma prison.

— Voilà bien les femmes ! s'écria le Sultan ; oh ! oui, votre réflexion est juste. Eh bien ! je n'en ai rien dit, mais j'aurais parié qu'elle ne disait pas tout. Si je m'en étais vanté, il y a ici des gens qui m'auraient accusé de faire l'esprit fort. Allez, allez, soyez-en certain : ce fut elle qui empêcha que vous ne fussiez délivré.

— La chose, toute probable qu'elle est, répondit Amanzéi, souffre des difficultés ; Moclès, pour un homme jusqu'alors irréprochable, me parut avoir bien de l'expérience.

— Ceci change la thèse, dit le Sultan, car... ah ! oui, on le voit bien, c'était lui.

— Mais accordez-vous donc, dit la Sultane ; c'était elle, c'était lui : pourquoi, sans se tourmenter tant, ne pas penser que tous deux étaient de mauvaise foi ?

— Vous avez raison, répliqua le Sultan ; à la rigueur, cela se pourrait : il me semble pourtant que ce serait plus plaisant que ce fût l'un ou l'autre ; je ne sais pas pourquoi, mais je l'aimerais mieux. Voyons toujours : que dirent-ils après ? Ce n'est pas là ce qui m'intéresse le moins.

« — Moclès fut le premier qui revint de son égarement ; il me parut d'abord comme étonné de se trouver entre les bras d'Almaïde, et, sa raison reprenant peu à peu son empire, à l'étonnement succéda l'horreur. Il semblait ne pouvoir pas comprendre ce qu'il voyait ; il cherchait à en douter, à se flatter qu'un songe seul lui offrait de si cruels objets. Trop sûr enfin de son malheur, il leva douloureusement les yeux sur lui-même et, se retraçant tout ce qu'il avait fait pour séduire Almaïde, combien sa criminelle passion l'avait aveuglé, avec

quel art il l'avait corrompue par degrés, il tomba dans la douleur la plus amère.

« Almaïde enfin ouvrit les yeux : mais, encore troublée, ne distinguant pas les objets aussi bien que Moclès, elle fut d'abord plus confuse qu'affligée. Soit enfin que le désespoir où elle le voyait lui fît sentir sa chute, soit que d'elle-même elle connût ce qu'elle avait à se reprocher :

« — Ah ! Moclès ! s'écria-t-elle en pleurant, vous m'avez perdue ! »

« Moclès en convint ; il s'accusa de l'avoir séduite, la plaignit, tâcha de la consoler, et lui parla en homme vraiment humilié sur le danger qu'il y a à compter trop sur soi-même. Enfin, après lui avoir dit tout ce que peuvent inspirer la plus vive douleur et le repentir le plus sincère, sans oser la regarder, il prit congé d'elle pour toujours.

« Almaïde, restée seule, n'en fut ni moins honteuse, ni plus tranquille ; elle passa toute la nuit à pleurer et à se reprocher tout, jusqu'au reproche qu'elle avait fait à Moclès, et dans lequel elle trouvait alors trop de vanité. Moclès, dès le lendemain, prit le parti de la retraite la plus austère...

— Voilà qui achève de me décider, interrompit le Sultan : ce n'était pas lui.

— Et Almaïde, continua Amanzéi, toujours inconsolable, quelques jours après suivit son exemple.

— Ceci me dérange, reprit le Sultan ; il fallait donc que ce ne fût pas elle. Jamais question plus difficile à décider ne s'était offerte à mon esprit et je la laisse à résoudre à qui le pourra.

CHAPITRE X

Où, entre autres choses, on trouvera la façon de tuer le temps.

« Quelque goût que j'eusse pris pour la morale, je commençais à m'ennuyer chez Almaïde, lorsque Moclès la séduisit. Un jour plus tard j'en serais sorti, persuadé qu'il y avait au moins dans Agra deux femmes insensibles ; ma patience heureusement me sauva une idée fausse.

« Après avoir quitté Almaïde, j'errai longtemps. Les ridicules ou les vices d'un genre qui m'était déjà connu me promettant peu de plaisir, j'évitai avec soin ces maisons où tout avait l'air décent et arrangé. Mes courses me conduisirent dans un faubourg d'Agra qui était rempli de maisons fort ornées; celle pour qui je me déterminai appartenait à un jeune seigneur qui n'y logeait pas, mais qui quelquefois y venait *incognito*.

« Le lendemain que je m'y fus fixé, je vis, sur le soir, arriver mystérieusement une dame, qu'à la magnificence, et plus encore à la noblesse de son air, je pris pour une femme du plus haut rang. Mes yeux furent éblouis de ses charmes; avec plus d'éclat encore que Phénime, elle avait la même modestie et une physionomie si douce que je ne pus la voir sans m'intéresser à elle vivement. A l'air dont elle entra dans le cabinet où j'étais, il semblait qu'elle fût étonnée de la démarche qu'elle faisait; elle ne parla qu'en tremblant à l'esclave qui la conduisait, et, sans oser lever les yeux, elle vint s'asseoir sur moi en rêvant, mais avec tant de langueur qu'il ne me fût pas difficile de deviner quel était le mouvement qui l'occupait.

« A peine fût-elle seule et livrée à elle-même que, s'occupant des plus tristes réflexions, après avoir soupiré plusieurs fois, ses beaux yeux répandirent des larmes. Sa douleur paraissait cependant plus tendre que vive, et elle semblait moins pleurer des malheurs qu'en craindre. Elle avait à peine essuyé ses pleurs qu'un jeune homme, fort bien fait et mis superbement, entra avec impétuosité, et en chantant, dans le cabinet. Sa présence acheva de troubler la dame; elle rougit, et en détournant les yeux de dessus lui et se cachant le visage, elle tâcha de lui dérober la confusion où elle était.

« Pour lui, il s'avança vers elle de l'air du monde le moins tendre et le plus galant, et se jetant à ses genoux :

« — Ah! Zéphis! lui dit-il, mes yeux ne me trompent-ils pas? Est-ce Zéphis que je vois ici? Est-ce vous? vous que j'adore et que je n'osais presque pas y espérer! Quoi! c'est vous qu'enfin je tiens dans mes bras?

« — Oui, répondit-elle en soupirant, c'est moi qui n'aurais jamais dû venir ici; c'est moi qui meurs de honte de m'y trouver et qui n'ai cependant pas craint de m'y rendre.

« — Que vous me rendez chère cette solitude! s'écria-t-il en lui baisant la main.

« — Ah ! répondit-elle, qu'un jour, peut-être, elle me coûtera des regrets ! Les preuves que je vous y donne de ma faiblesse deviendront plus cruelles pour moi à mesure qu'elles s'effaceront de votre souvenir et elles s'en effaceront, Mazulhim ; ou, si vous vous les rappelez quelquefois, ce ne sera que pour me mépriser de ce que j'aurai fait pour vous.

« — Mais quelle erreur ! répliqua-t-il d'un ton badin ; pouvez-vous, belle comme vous êtes, vous former de pareilles chimères ? Savez-vous bien qu'*au vrai*, je n'ai jamais aimé personne aussi tendrement que vous ? Et vous doutez de mes sentiments !

« — Non, je n'ai point le bonheur d'en douter, reprit-elle tristement ; je sais que vous ne pouvez être ni constant, ni fidèle ; je doute même que vous sachiez aimer ; cependant je vous aime, je vous l'ai dit, et je viens dans ces lieux vous le dire encore. Je sens ma faiblesse dans toute son étendue, je m'en fais pitié à moi-même, j'en vois toutes les suites, et pourtant j'y cède. Ma raison me fait voir tout ce que j'ai à craindre ; mon amour me fait tout braver.

« — Mais, en vérité, répondit-il, savez-vous bien que vous me faites un vrai tort mortel de ne me pas voir aussi tendre que je le suis ?

« — Ah ! Mazulhim, s'écria-t-elle, est-ce ainsi que vous sentez tout ce que je vous sacrifie et que vous rassurez mon cœur ? Je vous aime, Mazulhim ; si vous me connaissiez mieux, vous n'en douteriez pas. Ce cœur qui vous adore n'a (vous ne pouvez pas l'ignorer) jamais été qu'à vous ; dites-moi que vous désirez qu'il y soit toujours. Si vous saviez combien j'ai besoin de croire que vous m'aimez, vous ne me refuseriez pas de me le dire, ne fût-ce même que par humanité. C'est à vous seul aujourd'hui que mon bonheur est attaché ; vous voir, vous aimer toujours, c'est mon seul bien et mes uniques vœux. Serait-il bien vrai que vous fussiez incapable de penser pour moi comme je pense pour vous ?

« — Ah ! s'écria-t-il, je vous proteste...

« — Mazulhim, interrompit-elle, laissez-moi le soin de vous justifier ; je m'en acquitterai mieux que vous-même et j'ai plus d'envie de croire que vous m'aimez que vous de me le persuader.

« — Je vous avouerai, madame, reprit-il d'un air plus sérieux que touché, que je ne me croyais pas assez malheureux pour

que les preuves, que depuis six mois j'ai tâché de vous donner de ma tendresse, vous en eussent aussi peu persuadée. Je sens bien qu'un amour extrême, tel que celui que j'ai eu le bonheur de vous inspirer, ne va jamais sans un peu de défiance ; si celle. que vous me témoignez pouvait ne tourmenter que moi, ajouta-t-il en la serrant dans ses bras, je m'en plaindrais beaucoup moins, et le plaisir de vous trouver si délicate me ferait oublier combien vous êtes injuste ; mais c'est de votre repos qu'il s'agit ici, et si vous connaissiez mieux mes sentiments, vous n'auriez pas de peine à croire qu'il m'est infiniment plus cher que le mien. »

« En achevant ces mots, il voulut prendre avec Zéphis les plus tendres libertés ; mais elle se défendit d'un air si vrai que, ne pouvant plus imaginer que ce fût en elle envie de faire de ces façons auxquelles on ne prend seulement pas garde aujourd'hui, il la regarda avec étonnement.

« — Eh quoi ! Zéphis, lui dit-il, est-ce ainsi que vous me prouvez votre tendresse, et devais-je m'attendre à tant d'indifférence ?

« — Mazulhim, répondit-elle en pleurant, daignez m'écouter ! Je ne suis pas venue ici sans savoir à quoi je m'exposais, et vous me verriez verser moins de larmes si je n'étais pas déterminée à me livrer à votre tendresse : je vous aime, et, si je n'en croyais que les mouvements de mon cœur, je serais entre vos bras. Mais, Mazulhim, il en est encore temps, et nous ne sommes pas encore assez engagés l'un à l'autre pour que vous deviez me cacher vos sentiments. Il n'y a pas de temps où il ne me soit affreux d'apprendre que vous ne m'aimez pas, mais jugez combien j'aurais à me plaindre de vous, jugez quel serait mon état si je ne l'apprenais qu'après que ma faiblesse ne vous aurait rien laisser à désirer ! Dominé par le désir de plaire, accoutumé à l'inconstance par des succès qui ne sont point démentis, vous ne cherchez qu'à vaincre, et vous ne voulez pas aimer. Peut-être est-ce sans passion pour moi que vous m'avez attaquée ? Examinez bien votre cœur ; vous êtes maître de ma destinée, et je ne mérite pas que vous la rendiez malheureuse. Si ce n'est pas l'amour le plus tendre qui vous attache à moi, en un mot, si vous ne m'aimez pas comme je vous aime, ne craignez pas de me le déclarer ; je ne rougirai pas d'être le prix de l'amour, mais je mourrais de honte et de douleur, si je ne m'étais vue que l'objet d'un caprice. »

« Quoique ces paroles et les pleurs que Zéphis versait en les prononçant n'attendrissent pas Mazulhim, elles lui firent prendre un ton moins froid que celui qu'il avait d'abord employé auprès d'elle.

« — Que vos craintes me touchent, lui dit-il ; mais que je les mérite peu ! Est-il possible que vous vous imaginiez que je vous confonds avec ces objets méprisables qui, seuls jusqu'à ce jour, ont paru m'occuper ? J'avoue que la façon dont j'ai vécu a pu donner lieu à vos soupçons ; mais, Zéphis, voudriez-vous que j'eusse joint au ridicule d'avoir eu des femmes qui ont rempli mes loisirs la honte de les avoir aimées ? Il est vrai, je craignais l'amour ; eh ! que pouvais-je faire mieux, pour lui échapper toujours, que de vivre avec des femmes sans mœurs et sans principes, qui, dans l'instant même qu'elles me séduisaient le plus par leurs agréments, me sauvaient, par leur caractère, du danger d'une passion ? Je suis, dites-vous, accoutumé à l'inconstance par le succès. M'estimez-vous assez peu pour croire qu'avant de vous avoir touchée, je me flattasse d'en avoir eu quelques-uns ? Il n'y a pas une de ces victoires dont, peut-être, vous me croyez si vain, qui intérieurement ne m'ait couvert de confusion ; pas une enfin qu'au prix de tout mon sang je ne voulusse n'avoir point remportée, puisqu'elles me rendent moins dignes de vous ! »

« Zéphis, à ces paroles, parut un peu rassurée et tendit la main à Mazulhim, en attachant sur lui ses beaux yeux, avec cette expression tendre et touchante que l'amour seul peut donner.

« — Oui, Zéphis, continua Mazulhim, je vous aime ! ah ! combien vivement ! Avec quel plaisir je sens, à vos genoux, qu'au milieu même des transports les plus ardents, ce n'était pas à l'amour que je sacrifiais ! Qu'il m'est doux de le connaître, et de ne le connaître que par vous ! Sans vos charmes, même sans vos vertus, j'aurais, sans doute, ignoré toujours ce sentiment auquel, jusqu'à vous, je refusais de me livrer. C'est à vous seule que je le dois, c'est pour vous seule que je veux en être éternellement rempli !

« — Ah, Mazulhim ! s'écria-t-elle, que nous serions heureux si vous pensiez ce que vous me dites ! S'il est vrai que vous m'aimiez, vous m'aimerez toujours ! »

« A ces mots, elle se pencha sur Mazulhim, et en le serrant tendrement dans ses bras, elle approcha sa tête de la sienne.

La plus tendre ivresse était peinte dans ses yeux, et bientôt Mazulhim, par ses transports, en pénétra toute son âme. Dieux ! quels yeux, quand il eut achevé de les troubler ! Je n'avais jamais vu les mêmes qu'à Phénime.

« Quelque préparée qu'elle fût cependant à rendre Mazulhim l'amant du monde le plus heureux, elle ne put, sans se ressouvenir de ses craintes, et peut-être de sa vertu, le voir si près de son bonheur.

« — Vous ne doutez pas que je ne vous aime, lui dit-elle, en lui opposant la plus faible résistance ; mais ne pouvez-vous...

« — Ah ! Zéphis ! interrompit-il, Zéphis ! pouvez vous craindre encore de me prouver votre tendresse ? »

« Zéphis soupira et ne répondit rien : plus vaincue par son amour qu'elle n'était persuadée de celui de son amant, elle céda enfin à ses désirs. Trop heureux Mazulhim ! Que de charmes s'offrirent à ses regards, et combien la pudeur de Zéphis n'en augmentait-elle pas le prix ! Aussi Mazulhim m'en parut-il vivement frappé ; tout l'étonnait, tout était en Zéphis l'objet d'un éloge et d'un baiser. Quoique loin de condamner l'admiration dans laquelle il était plongé, je la partageasse avec lui, il me sembla que, pour la situation où il se trouvait, elle durait trop longtemps et qu'elle semblait même suspendre ou lui faire oublier ses désirs.

« Il est bien vrai que plus on est délicat, plus on s'amuse de bagatelles. Le sentiment seul connaît ces tendres écarts qu'il imagine et qu'il varie sans cesse ; mais enfin on ne saurait s'y plaire toujours, et si l'on s'y arrête, c'est moins pour y borner ses désirs que pour y trouver de nouvelles sources de flammes. J'eus quelques instants assez bonne opinion de Mazulhim pour n'attribuer l'anéantissement où je le voyais qu'à un excès d'amour, et les charmes de Zéphis justifiaient cette idée. Vraisemblablement Zéphis le crut aussi, et plus longtemps que moi. Je ne concevais pas comment les transports d'un amant si tendre, si pressé d'être heureux, s'affaiblissaient à mesure qu'ils trouvaient de quoi augmenter. Il était vif sans être ardent ; il louait, il admirait toujours : mais n'est-ce donc que par des éloges qu'un amant sait exprimer ses désirs ?

« Avec quelque adresse que Mazulhim dissimulât son malheur, Zéphis s'aperçut du peu de succès de ses charmes ; elle n'en parut ni surprise, ni choquée, et, tournant ses beaux yeux vers son amant :

« — Levez-vous ! lui dit-elle avec le plus doux sourire ; je suis plus heureuse que je ne le pensais. »

« Mazulhim, à ce discours, qui ne lui parut qu'insultant, s'efforça, mais vainement, de prouver à Zéphis qu'il ne méritait pas qu'elle eût de lui l'idée qu'elle semblait en avoir prise. Forcé enfin de se rendre justice :

« — Hélas ! Madame, lui dit-il, d'un ton qui me fit rire, c'est que vous m'avez attristé !

« — Votre trouble me divertit, répondit Zéphis, mais votre douleur m'offenserait. Il serait trop cruel pour moi que vous crussiez mon cœur blessé...

« — Ah ! Zéphis ! interrompit Mazulhim, qu'il est affreux d'avoir tort avec vous, et difficile de s'en justifier !

« — Cessez donc de vous affliger ! répondit tendrement Zéphis. Je crois que vous m'aimez, je ne le crois même que depuis un instant, et vous ne pouviez mieux me prouver votre tendresse que par les choses que vous vous reprochez. »

— Ah ! cela, comme l'on dit, est bon pour le discours, dit le Sultan ; mais dans le fond de l'âme, cette dame-là n'était sûrement pas contente. Premièrement, c'est que par soi-même cela est affligeant, et qu'il y a apparence que ce qui afflige toutes les femmes n'en saurait divertir une, ou du moins vous conviendrez qu'en ce cas-là elle serait bien capricieuse. D'ailleurs, c'est que le sentiment n'est pas une chose si consolante, quand cela arrive, qu'on pourrait bien dire. A ce propos, je me souviens qu'un jour (j'étais, parbleu ! bien jeune), c'était une femme. Je ne vous dirai pas comment cela arriva ; nous étions pourtant tous deux..... Réellement, je ne m'en serais jamais défié ; ne voilà-t-il pas que tout d'un coup... je ne sais pas trop comment vous dire cela. Eh bien ! j'eus beau lui tenir les propos du monde les plus galants ; plus je lui parlai, plus elle pleura. Je n'ai jamais vu cela qu'une fois ; mais il est vrai que c'était une chose bien attendrissante. Je lui dis pourtant, entre autres choses, qu'il ne fallait désespérer de rien, que je ne l'avais pas fait exprès....

— Eh ! finissez votre cruelle histoire ! interrompit la Sultane.

— Je trouve assez bon, reprit Schah-Baham, qu'il ne me soit point permis de faire un conte, et chez moi, surtout ! De là, comme je vous disais, poursuivit-il, j'ai conclu, et pour jamais, qu'il n'y a point de femme à qui cela ne fasse un certain plai-

sir ; par conséquent, la dame de Mazulhim, qui disait de si belles choses...

— Aurait tout autant aimé n'avoir pas eu à les dire, interrompit la Sultane, cela est probable ; mais sachez pourtant que ce que vous croyez si fâcheux pour une femme l'afflige moins qu'il ne l'embarrasse.

— Ah ! oui, reprit le Sultan, je n'aurais, par exemple qu'à... mais n'ayez pas peur ! Continuez, Émir.

« — Quelque déconcerté que Mazulhim me parût de son aventure, il me sembla qu'il était encore plus étonné de la façon dont Zéphis la prenait.

« — Si quelque chose peut, lui dit-il, me consoler de cette affreuse disgrâce, c'est de voir qu'elle ne prenne rien sur votre cœur. Que de femmes me détesteraient, si elles avaient autant à se plaindre de moi !

« — Je vous avoue, répondit Zéphis, que je ferais peut-être comme elles, si je pouvais attribuer cet accident à votre froideur ; mais si, comme vous me l'avez dit, et que je le crois, l'amour seul trouble vos sens, je ne trouve dans cette aventure que mille choses plus flatteuses pour moi que tous vos transports. Je vous aime trop pour ne pas croire que vous m'aimiez ; peut-être aussi ai-je trop de vanité, ajouta-t-elle en souriant, pour imaginer qu'il y a de ma faute ; mais quel que soit le motif de mon indulgence, ce qu'il y a de vrai, c'est que je vous pardonne. Je vous avertis, au reste, que je serais moins tranquille sur le plus simple soupçon sur votre fidélité, que sur ce que vous appelez un crime. Oui, Mazulhim, soyez-moi fidèle, et puissé-je toujours vous trouver tel que vous êtes actuellement ! Ce que j'y perdrais du côté de ce que vous appelez des plaisirs ne le trouverais-je pas bien dans la certitude que vous seriez constant ? »

« Pendant que Zéphis parlait, Mazulhim, qui aurait bien voulu lui avoir moins d'obligation, n'épargnait rien de tout ce qui pouvait faire cesser son malheur. Zéphis se prêtait à ses désirs avec une complaisance qu'intérieurement peut-être il n'approuvait pas, parce que de moment en moment elle le rendait moins excusable. Cette complaisance même devenait plus tendre ; insensiblement elle augmentait. Zéphis défendait moins, elle accordait de meilleure grâce ; ses yeux brillaient d'un feu que je ne leur avais pas encore vu ; il semblait que ce ne fût que dans cet instant qu'elle se fût véritablement ren-

due : elle n'avait jusque-là que souffert les empressements de Mazulhim, alors elle les partageait. Cette répugnance inséparable du premier moment que tant de femmes jouent, et que si peu sentent, avait cessé. Zéphis soutenait sans embarras les éloges de Mazulhim et paraissait même désirer qu'il pût se mettre à portée de lui en donner de nouveaux : elle rougissait, et ce n'était pas la pudeur qui la faisait rougir; ses regards ne se détournaient plus de dessus les objets qui d'abord avaient paru la blesser ; la pitié que Mazulhim lui inspirait enfin n'eut plus de bornes : cependant...

— Ah! oui, interrompit le Sultan ; cependant... J'entends bien, voilà un impertinent homme ! Je ne connais rien qui soit à la longue plus insupportable que les procédés qu'il a avec Zéphis ; je suis bien sûr qu'elle s'en fâcha.

— Et moi, dit la Sultane, je la suis du contraire : se fâcher d'un pareil malheur, c'est le mériter.

— Bon ! reprit le sultan, pensez-vous qu'une femme fasse une pareille réflexion ? Ce qu'il y a de certain pour moi, c'est qu'en pareil cas je me fâcherais, et je ne m'en croirais pas moins raisonnable, non ! Voyons pourtant ce que dit Zéphis ; car, à ce que je vois, en cela comme en toute autre chose chacun a son goût.

« — Quelque indulgente qu'elle fût, reprit Amanzéi, l'obstination du malheur de son amant me parut l'ennuyer ; soit qu'ayant plus fait pour lui que la première fois, elle crût le mériter moins; soit qu'étant en ce moment plus favorablement disposée, elle trouvât dans sa raison moins de force pour le soutenir.

« Mazulhim, moins convaincu que Zéphis de son infortune, ou accoutumé peut-être à braver de pareils malheurs, ne pensant pas de Zéphis aussi bien qu'il le devait, tenta ce que, s'il eût été plus sage ou plus poli, il n'aurait pas tenté. Il me sembla qu'elle n'agréait pas une épreuve qui lui montrait moins encore de présomption dans Mazulhim, que la mauvaise opinion qu'il osait avoir de ses charmes.

« Malgré son trouble, il lui échappa un souris malin qui semblait dire à Mazulhim qu'elle n'était point personne avec qui cette témérité fût placée et pût être heureuse. Sûre qu'il en serait bientôt puni, elle se livra à ses ridicules entreprises, avec une intrépidité que toute femme est assez vaine pour avoir en pareil cas, mais qui n'est point dans toutes justifiées

par le succès. Quoique Mazulhim fût en ce moment moins à plaindre qu'il ne l'avait été, il n'était pas cependant dans une situation dont on pût le féliciter, et quels que fussent ses efforts, Zéphis eut raison de ne les avoir pas craints.

« A l'air étonné de Mazulhim, je dus croire que, s'il était fait à une partie de ce qui lui arrivait, il ne l'était pas à trouver des femmes qui, comme Zéphis, ne pussent dans ses malheurs lui laisser aucune ressource. Ce que je dis toutefois sans vouloir en offenser aucune; et que sait-on, d'ailleurs si ce serait toujours à elles qu'on devrait s'en prendre?

« Quoi qu'il en soit, la surprise de Mazulhim fut si plaisamment marquée, et aux dépens de beaucoup d'autres femmes, faisait si bien l'éloge de Zéphis, qu'elle ne put s'empêcher d'en rire.

« — Si vous me l'aviez demandé, lui dit-elle, je vous l'aurais dit, mais vous ne m'en auriez peut-être pas crue.

« — J'aurais assurément eu tort, répondit-il, mais je ne devais pas m'y attendre; une expérience de dix ans toujours heureuse me faisait croire toujours possible ce qu'avec vous seule j'ai inutilement tenté. Ah, Zéphis! ajouta-t-il, faut-il que je trouve dans ce qui devrait combler mes désirs de nouvelles raisons de me plaindre!

« — En effet, répondit-elle en riant, je conçois combien vous êtes malheureux, et vous devez aussi être bien sûr de toute ma pitié.

« — Zéphis! reprit-il, avec un transport plus vrai que tous ceux que je lui avais vus, rien n'égale ma tendresse, que vos charmes; chaque moment augmente mon ardeur et mon désespoir; et je sens...

« — Eh! Mazulhim! interrompit-elle, quel aurait donc été ce bonheur dont vous regrettez tant la perte? Non, il est vrai que vous m'aimiez, vous n'êtes pas à plaindre. Un seul de mes regards doit vous rendre plus heureux que tous ces plaisirs que vous cherchez, si vous les aviez trouvés auprès d'une autre.

« — Vos sentiments me charment et me pénètrent, dit-il; mais en redoublant mon amour, ils augmentent mes regrets et ma douleur.

« — Finissons cet entretien! dit Zéphis en se levant.

« — Quoi! s'écria-t-il, voudriez-vous déjà me quitter? Ah! Zéphis! ne m'abandonnez point à l'horreur de ma situation!

« — Non, Mazulhim, répliqua-t-elle, je vous ai promis de passer ce jour avec vous. Eh ! puisse-t-il ne vous point paraître plus long qu'à moi ! Mais sortons de ce cabinet : allons jouir de la délicieuse fraîcheur qui commence à se répandre, distraire votre imagination, la détourner enfin de dessus les objets qui l'attristent peut-être. Mazulhim, plus on cherche les plaisirs, moins on peut les goûter; essayons si, en y arrêtant moins notre pensée, nous ne nous y disposerions pas mieux. »

« La généreuse Zéphis sortit en achevant ces paroles, et Mazulhim lui donna la main de l'air du monde le plus respectueux.

« Ce qu'il y a de singulier, c'est que ce Mazulhim, qui employait si mal les rendez-vous qu'on lui donnait, était l'homme d'Agra le plus recherché; il n'y avait pas une femme qui ne l'eût eu ou qui ne voulût l'avoir pour amant; vif, aimable, volage, toujours trompeur, et n'en trouvant pas moins à tromper, toutes les femmes le connaissaient et toutes cependant cherchaient à lui plaire; sa réputation enfin était étonnante. On le croyait... que ne le croyait-on pas ? Et pourtant, qu'était-il ? Que ne devait-il pas à la discrétion des femmes, lui qui, ayant pour elles de si mauvais procédés, les ménageait cependant si peu ?

« Après une heure de promenade, Zéphis et lui revinrent du jardin. Je cherchai promptement dans leurs yeux s'ils étaient plus contents que lorsqu'ils étaient sortis. A l'air modeste de Mazulhim, je crus que non, et je ne me trompas pas. Zéphis s'assit sur moi, nonchalamment, et Mazulhim se mit à ses pieds, sur des carreaux. Ayant assez peu de chose à lui dire, et n'imaginant d'abord aucune sorte d'amusements qu'il fut en état de lui procurer, il s'abandonna à la rêverie, en la regardant assez tendrement. Honteux, peu de temps après, du personnage qu'il jouait auprès de la plus belle femme d'Agra, mais consterné encore de ses malheurs, tremblant, en voulant les réparer, d'essuyer de nouveaux affronts, il fut quelques moments sans savoir à quoi se déterminer. Il craignit enfin que son silence et sa froideur ne parussent plutôt à Zéphis des preuves d'indifférence que de crainte ou de repentir. Il la prit brusquement dans ses bras, et, lui donnant les baisers les plus tendres, sembla vouloir sortir, par un coup d'éclat, de la profonde léthargie dans laquelle il était plongé. Zéphis d'abord parut délibérer en elle-même si elle se prêterait aux

nouvelles entreprises de Mazulhim. Si sa tendresse la sollicitait à tout accorder, cette même tendresse lui faisait voir avec douleur qu'elle n'avait jamais plus de cruauté pour Mazulhim que quand elle ne lui refusait rien. Désirait-il d'être heureux, ou la connaissait-il assez peu pour croire qu'elle serait blessée, s'il ne cherchait pas à le devenir ? Était-ce enfin l'amour ou la vanité qui le ramenait si tendre ?

« Pendant qu'elle s'occupait de ces idées, Mazulhim (soit qu'il cherchât uniquement à se tirer d'une situation qui l'ennuyait, soit que, comme il était admirable pour les menus détails de l'amour, il voulût empêcher Zéphis de s'ennuyer), crut devoir employer ces riens charmants quand ils précèdent ou suivent une conversation sérieuse; mais qui par leur frivolité ne sont pas faits pour en tenir lieu. Zéphis refusa d'abord de s'y prêter, mais croyant à l'empressement extrême avec lequel Mazulhim lui demandait plus de complaisances qu'il n'avait besoin qu'elle en eût, elle consentit par pure générosité et en haussant les épaules à ce dont il se faisait de si grandes idées, et dont, car il faut lui rendre justice, elle attendait beaucoup moins que lui.

« L'air inattentif et même ennuyé qu'elle garda longtemps, loin d'impatienter Mazulhim, l'engagea à redoubler ses soins, et comme il était l'homme de son temps qui savait le mieux traiter les petites choses, il la força à lui prêter plus d'attention; de l'attention il la conduisit à l'intérêt : le peu de réalité des objets qu'il lui offrait disparut insensiblement à ses yeux; elle seconda elle-même l'illusion où il la jetait, et connut enfin de combien de plaisirs l'imagination est la source, et combien sans elle la nature serait bornée.

« Pour comble de bonheur, ce que Mazulhim avait peut-être moins regardé comme une ressource pour lui que comme une sorte de dédommagement qu'il devait à Zéphis, lui fit une impression plus vive qu'il ne s'en était flatté. Les charmes de Zéphis, devenus même plus touchants, lui firent sentir cette émotion qu'il avait jusque-là cherchée si vainement, et dans le doux désordre qui commençait à s'emparer de ses sens, ayant perdu le souvenir de ses malheurs, ou en étant alors plus irrité qu'abattu, il vainquit enfin glorieusement ces obstacles cruels, par lesquels il s'était vu si longtemps et si cruellement arrêté.

— J'entends, dit alors le Sultan, c'est fort bien fait : *il vaut mieux tard que jamais;* c'est-à-dire que...

— N'allez-vous pas nous expliquer cela, interrompit la Sultane, et pensez-vous qu'Amanzéi ait eu la prudence ou la finesse de nous laisser quelque chose à deviner ?

— Je n'en sais rien, reprit le Sultan, ce ne sont pas là mes affaires ; mais enfin, c'est que, comme vous le savez aussi bien que moi, ce Mazulhim est un peu sujet à des accidents, et qu'il me paraît tout simple que l'on s'informe... parce que, par hasard, il se pourrait... Eh bien ! dites-moi donc un peu : Mazulhim ?

— Sire, il fut heureux ; mais il savait mieux offenser qu'il ne savait réparer les outrages qu'il faisait, et je doute que s'il eût eu affaire à une personne moins généreuse que Zéphis, il eût pu pour si peu obtenir un pardon. Plus vain qu'il n'était amoureux, il me parut moins sentir le bonheur de posséder Zéphis que le plaisir d'avoir moins à rougir devant elle. Ils commencèrent une conversation tendre, où Zéphis mit beaucoup de sentiment, et Mazulhim extrêmement de jargon.

« Peu de temps après, on servit un souper où il avait épuisé la délicatesse et le goût. Zéphis, animée de plus en plus par la présence de son amant, lui dit mille choses fines et passionnées, qui ne me firent pas moins admirer son esprit que sa tendresse. Quoique lui-même fût étonné de tant de charmes, ils n'agissaient pas sur lui aussi vivement que sur moi, et il me parut que son orgueil était plus flatté de la conquête de Zéphis que son cœur n'était touché de cette passion vive et délicate qu'elle avait pour lui, et dont, malgré ce qu'elle craignait de son inconstance, elle était uniquement remplie.

« Si la possession de Zéphis n'avait pas rendu Mazulhim aussi amoureux qu'elle l'aurait dû, il en était du moins devenu plus vif ; son cœur, inaccessible au sentiment, languissait encore ; toutes les vertus de Zéphis, que l'ingrat louait sans les connaître, et peut-être sans les lui croire, loin de l'attacher à elle, semblaient l'en éloigner et le contraindre. Je ne le voyais pas même ému de l'amour tendre et vrai qu'elle avait pour lui, mais elle commençait à lui inspirer des désirs. Il la regardait avec transport, il soupirait, il lui parlait avec ardeur du bonheur dont il avait joui, et semblait attendre avec impatience que le souper finît.

Il le lui dit même ; mais soit qu'elle s'y amusât, soit qu'elle n'eût pas si bonne opinion que lui de l'après-souper, elle était moins impatiente. Cependant, elle l'aimait ; il la pressa, bien-

tôt... Ah ! Mazulhim ! que tu aurais été heureux, si tu avais su aimer !

« Peu de temps après, Zéphis sortit et Mazulhim la suivit, en lui faisant des protestations d'amour et de reconnaissance, que je crus d'autant moins vraies qu'elle les méritait mieux. Zéphis était trop estimable pour qu'il pût s'attacher constamment à elle ; elle était vraie, sans fard, sans coquetterie. Mazulhim était sa première affaire : mais ce qui aurait fait la félicité d'un autre n'était, pour ce cœur corrompu, qu'une liaison où il ne trouvait ni plaisir ni amusement. Il ne lui fallait que de ces femmes qui, nées sans sentiment et sans pudeur, ont mille aventures, sans avoir un amant, et qu'à l'indécence de leur conduite, on pourrait accuser de chercher plus encore le déshonneur que le plaisir. Il n'était pas étonnant que Mazulhim, qui n'était qu'un fat, plût aux femmes de ce genre, et qu'à son tour il les recherchât. »

— Mais, Amanzéi, demanda la Sultane, comment un homme de si peu de mérite avait-il pu toucher une personne aussi estimable que vous nous avez peint Zéphis ?

— Si Votre Majesté voulait bien se ressouvenir du portrait que j'ai fait de Mazulhim, répondit Amanzéi, elle s'étonnerait moins qu'il eût su plaire à Zéphis ; il avait des agréments et savait feindre des vertus. Zéphis, d'ailleurs, ne serait pas la première femme raisonnable qui eût eu le malheur d'aimer un fat, et Votre Majesté n'ignore pas qu'on ne voit autre chose tous les jours.

— Sans doute ! dit le Sultan ; par exemple, il a raison, l'on ne voit que cela ; au reste, ne me demandez pas pourquoi, car je n'en sais rien.

— Ce n'est pas à vous non plus que je le demande, reprit la Sultane. Ce sont des choses qu'avec tout l'esprit que vous avez il me paraît simple que vous ne sachiez pas. Qu'une femme raisonnable, continua-t-elle, se rende à un amour également tendre et constant ; que sûre des sentiments et de la probité d'un homme qui l'aime (si toutefois quelque chose peut jamais l'en assurer), elle se livre enfin à lui, cela ne me surprend pas ; mais qu'elle soit capable de faiblesse pour un Mazulhim, voilà ce que je ne puis comprendre !

— L'amour, répondit Amanzéi, ne serait pas ce qu'il est, si...

— Si, si, interrompit le Sultan ; allez-vous faire longtemps

les beaux esprits? Et ne vous souvient-il plus que j'ai défendu les dissertations? Que vous importe, dites-moi, que cette Zéphis aime ce Mazulhim; que l'une soit une bégueule et l'autre un fat? Eh bien! elle l'aime tel qu'il est. Vous voulez savoir pourquoi; que ne le demandiez-vous à Amanzéi, pendant qu'il était femme? Croyez-vous qu'il se souvienne de cela, lui, à présent? Vous êtes cause, au reste, avec tous vos discours, que les contes que l'on me fait ne finissent point, et cela m'excède. Voyons, Émir, où en étiez-vous? Que devint cette Zéphis si raisonnable qu'elle en ennuie? Quelle fut la fin de tout cela?

— Celle qu'elle devait avoir, reprit Amanzéi; Mazulhim, ne voulant pas d'abord manquer totalement d'égards pour Zéphis, la trompa le plus secrètement qu'il put. Ou les ménagements qu'il eut pour elle ne furent pas assez habilement employés pour la tromper longtemps, ou les infidélités qu'il lui faisait étaient trop fréquentes et trop marquées pour qu'il pût toujours les lui dérober. Quoi qu'il en soit, elle se plaignit; mais comme avec toutes les délicatesses de l'amour le plus tendre, elle en avait tout l'aveuglement, il vint aisément à bout de la calmer. Il continua ses infidélités, et elle recommença ses reproches. Enfin il s'impatienta et, peu touché de son amour et de ses larmes, il rompit absolument avec elle, et la laissa livrée à la honte de l'avoir aimé et à la douleur de l'avoir perdu.

— Ma foi, dit le Sultan, il fit fort bien de la quitter; et la preuve de cela, c'est que j'aurais fait de même! Je sais bien qu'elle était fort belle, qu'elle avait beaucoup de mérite; mais ce mérite-là m'aurait, moi qui veux qu'on me divertisse, ennuyé tout comme lui. Ce n'est pourtant pas que je sois un Mazulhim, je pense qu'on ne me le reprochera pas; mais c'est qu'il ne laisse pas d'être plaisant de quitter des femmes, quand ce ne serait uniquement que pour entendre ce qu'elles en disent. »

CHAPITRE XI

Qui contient une recette contre les enchantements.

« Trois jours après que j'eus vu Zéphis pour la première fois, Mazulhim arriva seul. A peine avait-il eu le temps de donner

des ordres, qu'une petite femme dont l'air était vif, indécent, étourdi, et pourtant maniéré, entra dans le cabinet. De loin, elle ne manquait pas d'éclat; de près, ce n'était qu'une figure médiocre et que, sans ses ridicules, ses mines, et cette prodigieuse vivacité qu'elle affectait, on n'aurait seulement pas remarquée. Aussi était-ce la seule chose qui avait fait naître à Mazulhim l'envie de la voir.

« — Ah! s'écria-t-il en la voyant, c'est vous! Mais savez-vous bien que vous êtes divine d'arriver de si bonne heure? »

« Cette beauté qui, malgré ses airs enfantins, avait trente ans au moins, s'avança vers Mazulhim avec cette noble indécence qui composait presque toutes ses grâces; et, sans lui répondre, ni presque le regarder :

« — Vous aviez raison, lui dit-elle, de me dire que votre petite maison était jolie; mais, c'est qu'elle est charmante! meublée d'un goût! d'une volupté! Cela est divin!

« — N'est-il pas vrai, répondit-il, que c'est la plus jolie du faubourg?

« — Ne dirait-on pas à ce propos, répliqua-t-elle, que j'en connais beaucoup? Ce cabinet-ci est charmant, continua-t-elle, galant au possible!

« — Je suis, dit-il, charmé de vous y voir et qu'il vous plaise.

« — Oh! pour moi, répliqua-t-elle, je n'ai peut-être pas fait pour y venir toutes les façons que je devais; ce n'est pas que je ne sache aussi bien qu'une autre l'art de filer et de mettre de la décence dans une affaire : mais...

« — Vous ne le pratiquez pas, interrompit-il; oh! pour cela l'on vous rend justice.

« — C'est que cela est vrai, au moins, reprit-elle, exactement; je ne suis point fausse. Hier, quand vous me dîtes que vous m'aimiez, et que vous me proposâtes de venir ici... je fus pourtant bien tentée de vous répondre non, mais la vérité de mon caractère ne me le permit point; je suis franche, naturelle, vous me plaisez, et me voilà. Vous n'en pensez pas plus mal de moi, peut-être?

« — Qui? Moi? répondit-il en haussant les épaules; voilà une belle idée! J'en penserais mille fois mieux, s'il m'était possible!

« — Au vrai, vous êtes charmant, reprit-elle; mais, dites-moi donc, y a-t-il longtemps que vous êtes ici?

« — J'arrivais, repartit-il, et j'en rougis, j'en suis confondu ; mais vous avez pensé être ici la première.

« — Cela aurait vraiment été joli, dit-elle, et je n'aurais pas manqué de vous en savoir gré !

« — Vous concevez bien, répondit-il, qu'on ne fait pas ces choses-là exprès, et qu'elles peuvent arriver aux gens les plus empressés.

« — Oui, oui, reprit-elle, je le conçois bien, je ne l'aimerais pourtant pas. Écoutez donc que je vous dise des nouvelles. Lobéïde vient dans la minute de quitter Arebcham.

« — Ne lui a-t-elle fait que cela ? demanda-t-il.

« — Et Sophie, continua-t-elle, vient de prendre Dara.

« — N'a-t-elle pris que lui ? demanda-t-il encore.

« Pendant qu'elle parlait, Mazulhim, qui la connaissait trop pour la respecter seulement un peu, prenait avec elle les plus grandes libertés. Loin qu'elle m'en parût plus émue que lui, elle promena ses yeux dans le cabinet avec distraction, puis, les ramenant sur sa montre :

« — Mais quelle folie donc, Mazulhim ! lui dit-elle ; est-ce que nous serons seuls tout le jour ?

« — Voilà une assez bonne question ! répondit-il. Sans doute nous serons seuls !

« — Mais vraiment, reprit-elle, je n'avais pas compté là-dessus ; laissez-donc ! ajouta-t-elle sans aucun désir qu'il finît, ni qu'il continuât (aussi ne s'en embarrassa-t-il pas plus qu'elle) ; vous êtes, au vrai, d'une folie qui ne ressemble à rien ; et à propos de quoi être seuls, s'il vous plaît ?

« — Il me semble, répondit froidement Mazulhim, que cette conversation n'empêchait pas de s'amuser, que cela était convenu entre nous.

« — Convenu ? dit-elle ; quel conte ! Où avez-vous donc pris cela ? Je n'en ai pas dit un mot, je vous jure ; après tout, cela m'est égal, et je saurai bien vous contenir. Ah ! pour cela, laissez donc ! vous avez des façons singulières...

« — Pas trop ; il me semble que je ne suis pas plus singulier qu'un autre. D'ailleurs, étant ensemble comme nous y sommes, je dois croire que je n'outre rien. Ah ! Zulica ! ajouta-t-il, vous qui avez du goût, dites-moi ce que vous pensez de ce plafond !

« — C'était à cela que je rêvais, dit-elle ; je le voudrais moins chargé de dorure. Tel qu'il est, je le trouve pourtant fort beau !

ajouta-t-elle en s'asseyant sur ses genoux, et, selon toutes les apparences, ce n'était pas pour le déranger. — Quand j'y pense, reprit-elle, il faut que je sois bien folle pour croire que vous me serez fidèle, vous qui ne l'avez encore été à personne.

« — Ah ! ne parlons pas de cela, répliqua-t-il en s'occupant toujours et (grâce aux bontés de Zulica) fort commodément ; vous seriez peut-être bien embarrassée si j'étais plus constant que vous ne me soupçonnez de l'être.

« — Vous ne voulez donc pas me laisser ? dit-elle en ne faisant pas le moindre mouvement pour lui échapper ou pour le contraindre. A l'égard de la confiance, continua-t-elle aussi froidement que s'il n'eût pas continué, lui, j'en ai dans le caractère, j'ose le dire.

« — Ce n'est pas aujourd'hui une vertu que la constance, tant elle est commune, répondit-il, et l'on peut, sans se vanter, dire qu'on en est capable ; vous avez pourtant, malgré celle dont vous pouvez vous piquer, changé quelquefois...

« — Pas tant, n'allez pas croire cela !

« — Mais je sais, et vous ne l'ignorez pas, répondit-il, tous les amants que vous avez eus.

« — Eh bien ! dit-elle, en ce cas-là vous conviendrez qu'il n'a tenu qu'à moi d'en avoir davantage. Finissez donc ! Vous me tourmentez !

« — Beaucoup moins que je ne devrais.

« — Mais enfin, répliqua-t-elle, c'est toujours plus que je ne veux.

« — Quoi ! lui dit-il, ne m'aimez-vous pas ? Allez-vous avoir un caprice ! N'avons-nous pas tout réglé ?

« — Eh ! mais... oui, répondit-elle, mais... Ah ! Mazulhim, vous me déplaisez !

« — C'est un conte, repartit-il froidement ; cela ne se peut pas ! »

« Alors il la posa doucement sur moi.

« — Je vous assure, Mazulhim, lui dit-elle en s'y arrangeant, que je suis outrée contre vous ; je vous le dis, c'est que je ne vous le pardonnerai jamais ! »

« Malgré ces terribles menaces de Zulica, Mazulhim voulut achever de lui déplaire. Comme, entre autres choses, il avait la mauvaise habitude de ne s'attendre jamais et qu'elle avait apparemment celle de ne jamais attendre personne, il lui

déplut, en effet, à un point qu'on ne saurait imaginer. Cependant, malgré sa colère, elle attendit, et sa vanité lui fit suspendre son jugement. Dans toutes les occasions où elle s'était trouvée (et elles avaient été fréquentes assurément), on ne lui avait jamais manqué ; c'était pour elle une preuve incontestable de ce qu'elle valait. D'ailleurs ce Mazulhim, qu'elle trouvait si peu digne d'estime, de quels prodiges, si l'on en croyait le public, n'était-il pas capable ? Si (comme la chose lui paraissait assez avérée) elle n'avait rien à se reprocher, par quel hasard Mazulhim, qui, disait-on, n'avait jamais eu tort avec personne, en avait-il avec elle un si singulier ? Elle avait ouï dire à tout le monde qu'elle était charmante ; la réputation de Mazulhim était trop belle pour qu'il ne la méritât pas, au moins par quelque endroit ; donc ce qui lui faisait faire tant de réflexions n'était point naturel et ne pouvait pas durer.

« Avec ces consolantes idées et d'ouï-dire en ouï-dire, Zulica s'était armée de patience et cachait son dépit le mieux qu'il lui était possible. Mazulhim cependant tenait des propos du monde les plus galants sur les beautés qui semblaient le toucher si peu. Il fallait, disait-il, que pour le rendre tel qu'il se trouvait, tous les magiciens des Indes eussent travaillé contre lui. « — Mais, continua-t-il, que peuvent leurs charmes contre les vôtres, aimable Zulica ? Ils en ont différé le pouvoir, mais ils n'en triompheront pas ! »

« A tout cela, Zulica, plus fâchée que Mazulhim n'était déconcerté, ne lui répondit que par des souris malins, mais auxquels, de peur de l'achever, elle n'osait donner toute l'expression qu'elle aurait voulu.

« — Vous êtes, lui demanda-t-elle d'un air railleur, brouillé avec des magiciens ? Je vous conseille de vous raccommoder avec eux ; des gens capables de jouer de pareils tours sont de dangereux ennemis.

« — Ils le seraient moins si vous vous étiez bien mis en tête de leur en donner le démenti, répondit-il, et je doute aussi que malgré leur mauvaise volonté, si je vous aimais avec moins d'ardeur, j'eusse éprouvé...

« — Oh ! c'est un propos auquel j'ajoute assez peu de foi, que celui que vous me tenez là, interrompit Zulica, qui, ayant déterminé en elle-même le temps que l'on pouvait rester enchanté, croyait alors avoir accordé assez de répit.

« — Je sais bien, reprit-il, que si vous me jugez à la rigueur

vous ne devez pas être contente; mais moins vous l'êtes, plus vous devriez achever de me mettre dans mon tort.

« — Je doute, répliqua-t-elle, que cela fût convenable.

« — Je vous croyais moins attachée à la décence, reprit-il d'un air railleur, et j'osais espérer...

« — Vous prenez assurément bien votre temps pour railler, interrompit-elle. Vous avez raison; rien n'est si glorieux pour vous que cette aventure!

« — Mais, Zulica, reprit-il, ne voudriez-vous donc jamais sentir que le ton que vous prenez ne peut que me nuire et perpétuer mon humiliation?

« — C'est, je vous le jure, dit-elle, ce dont je me soucie le moins.

« — Mais, lui demanda-t-il, si vous vous en souciez si peu, de quoi vous fâchez-vous tant?

« — Vous me permettrez de vous dire, monsieur, que c'est une fort sotte question que celle que vous me faites. »

« A ces mots, elle se leva, malgré tous les efforts qu'il fit pour la retenir :

« — Laissez-moi, lui dit-elle d'un ton aigre; je ne veux ni vous voir, ni vous entendre.

« — Assurément! s'écria-t-il, j'en ai vu d'aussi malheureuses, mais je n'en ai jamais vu d'aussi fâchées! »

« Cette exclamation de Mazulhim ne plut pas à Zulica; désespérée de l'accident qui lui arrivait, outrée de l'air froid de Mazulhim, elle s'en prit, dans sa fureur, à un grand vase de porcelaine qu'elle trouva sous sa main et qu'elle brisa en mille morceaux.

« — Hélas! madame, lui dit Mazulhim en souriant, vous n'auriez rien trouvé ici à briser si toutes les personnes qui n'y ont pas été contentes de moi s'en étaient vengées de la même manière; aussi, ajouta-t-il en s'asseyant sur moi, je vous conjure de ne pas vous gêner. »

— Voilà une femme qui me plaît tout à fait! dit Schah-Baham; elle a du sentiment et n'est pas comme cette Zéphis, à qui tout était égal et qui, d'ailleurs, était bien la plus sotte précieuse que j'aie de ma vie rencontrée! Je sens qu'elle m'intéresse infiniment, et je vous la recommande, Amanzéi, entendez-vous? Tâchez qu'on ne la chagrine pas toujours.

— Sire, répondit Amanzéi, je la favoriserai autant que le respect dû à la vérité pourra me le permettre.

« Mazulhim, en finissant de parler, se mit à rêver d'un air distrait. Zulica, qui était allée s'asseoir dans un coin, et loin de lui, soutint assez bien pendant quelque temps la méprisante indifférence qu'il lui témoignait, et, pour la lui rendre, elle se mit à chanter.

« — Ou je me trompe, lui dit-il quand elle eut fini, ou le morceau que madame vient de me chanter est d'un tel opéra.

« Elle ne répondit rien.

« — Vous avez, continua-t-il, une jolie voix, peu étendue, mais flûtée, et dont les sons vont droit au cœur.

« — Il est heureux qu'elle vous plaise ! répondit-elle sans le regarder.

« — Vous ne le croyez peut-être pas, repartit-il, mais il est vrai pourtant que vous pourriez en être flattée et que peu de gens s'y connaissent aussi bien que moi. Un autre agrément que je vous trouve, et que je vous dirais si je pouvais à présent vous paraître digne de vous louer, c'est une expression charmante, qui ne laisse rien à désirer par sa vivacité et par sa justesse, et que vos yeux secondent si bien qu'il est impossible de vous entendre sans se sentir remué jusqu'au fond du cœur. Vous allez me répondre encore qu'il est heureux que cela me plaise.

« — Non, répondit-elle d'un ton plus doux, je ne suis pas fâchée que vous me trouviez des choses aimables, et plus je vous sais connaisseur, plus vos éloges doivent me flatter.

« — Voilà précisément, dit-il, la raison qui me ferait désirer de mériter les vôtres.

« — Ah ! sans doute, dit-elle.

« — Allez-vous dire que vous ne vous connaissez à rien, répondit-il, et, pour mettre le comble à l'injustice, n'imaginerez-vous pas aussi qu'il m'est indifférent que vous pensiez de moi bien ou mal ? Joindrez-vous cette injure à toutes celles que vous m'avez déjà faites ? Ah ! Zulica, est-il possible que ce qui devrait augmenter votre tendresse ne serve qu'à vous irriter contre moi ?

« — Est-il possible aussi, reprit-elle avec emportement, que vous me croyiez assez dupe pour regarder comme une preuve d'amour l'affront le plus sanglant que jamais vous puissiez me faire ?

« — Un affront ! s'écria-t-il. Aimable Zulica ! Vous connaissez peu l'amour si vous croyez que nous devions, vous et moi,

rougir de ce qui nous est arrivé. Je ne craindrai pas de vous dire plus : les gens que vous avez honorés de votre tendresse vous ont aimée bien peu, si vous ne les avez pas trouvés tous aussi malheureux que moi.

« — Oh ! pour cela, monsieur, dit-elle en se levant, finissez, ou je vous quitte ; je ne puis plus soutenir le ridicule et l'indécence de vos propos.

« — Je n'ignore pas qu'ils vous blessent, répondit-il, et je suis surpris, je l'avoue, de ce qu'ils font cet effet-là sur vous ; mais ce dont je ne reviens pas, c'est que vous vous obstiniez à me trouver si coupable. Je trouverais tout simple qu'une femme ordinaire, sans monde, sans usage, s'offensât mortellement d'une aventure pareille ; mais vous ! que vous soyez précisément comme quelqu'un qui n'a jamais rien vu ! En vérité, cela n'est pas pardonnable.

« — En effet ! dit-elle, il faut être sotte au dernier point pour ne la pas trouver flatteuse, et je m'étonne de ne vous avoir point encore remercié de l'impression singulière que j'ai faite sur vous ?

« — Raillerie à part, dit-il, en voulant se lever, je vais vous prouver que je n'ai pas tort.

« — Non, monsieur, s'écria-t-elle, je vous défends de m'approcher !

« — J'exécuterai vos ordres, tout injustes qu'ils sont, et je prouverai de loin, puisque vous le jugez à propos.

« — Oui, répliqua-t-elle, cela vous sera sûrement plus commode ; mais faisons mieux : n'en parlez plus ; aussi bien ne suis-je pas assez imbécile pour que vous puissiez me persuader jamais que plus un amant a de tendresse, moins il peut l'exprimer à ce qu'il aime.

« — C'est-à-dire, reprit-il d'un air nonchalant, que vous croyez précisément le contraire, vous ?

« — Oui, repartit-elle, précisément ; c'est qu'on ne peut pas être plus persuadée d'une chose que je le suis de celle-là.

« — Eh bien ! madame, vous pouvez donc vous vanter d'être la femme la moins délicate qu'il y ait au monde, et si je ne vous aimais au point que je ne connais sous le ciel rien d'assez fort pour m'arracher à vous, je vous avouerais que cette façon de penser m'en éloignerait pour jamais.

« — Il serait, en effet, dit-elle, assez étonnant qu'elle vous plût !

« — Oh ! non, reprit-il d'un air détaché, je ne suis pas intéressé autant que vous voulez bien me faire l'honneur de le croire, à m'en déclarer l'ennemi ; mais ce qu'il est décidé de tout temps que plus on a d'amour, moins on a l'usage de ses sens, et qu'il n'appartient qu'à des cœurs grossiers et incapables de se laisser pénétrer des charmes de la volupté, de se posséder dans les moments où vous m'avez trouvé si loin de moi-même. Si l'espoir du plaisir suffit pour troubler un amant, jugez de ce que doit produire sur lui l'approche de ces instants heureux qu'il a si vivement désirés ; combien son âme doit s'être usée dans les transports qui les précèdent, et si ce désordre que vous me reprochez est aussi désobligeant pour une femme qui sait penser que ce sang-froid dont, faute d'y réfléchir sans doute, vous voudriez que j'eusse été capable. Franchement, ajouta-t-il en s'en allant jeter à ses genoux, serait-ce la première fois que vous...

— Ah ! cessez cette mauvaise plaisanterie ! interrompit-elle. Laissez-moi ; je veux sortir et ne vous voir de ma vie.

« — Mais, Zulica, lui dit-il, en la ramenant de mon côté, ne voudrez-vous donc jamais sentir qu'il semble, à la façon dont vous prenez mon malheur, que vous ne vous croyez pas assez de charmes pour le faire cesser ! »

« Soit que les délicates distinctions de Mazulhim eussent déjà disposé Zulica à la clémence, soit que la grande réputation qu'il s'était acquise rendit ce qu'il disait plus vraisemblable, elle se laissa conduire sur moi, en faisant cette légère résistance qui communément enflamme plus qu'elle n'arrête. Peu à peu, Mazulhim en obtint davantage et se retrouva enfin dans la même circonstance où Zulica s'était fâchée.

« Déjà troublée par les emportements de Mazulhim, elle commençait à désirer vivement qu'il se laissât moins frapper les sens que la première fois ; déjà même elle espérait, lorsque Mazulhim, plus délicat que jamais, manqua cruellement à ses plus douces espérances. Elle en fut d'autant plus indignée que (vanité à part) il lui aurait alors fait plaisir de se comporter différemment. »

— Oh ! bien ! dit le Sultan, qu'il finisse donc aussi, lui ; cela m'ennuie autant qu'elle. Ce n'est pas parce que j'ai pris le parti de Zulica, mais je vous demande s'il y a quelqu'un que cela n'impatientât pas, si la patience d'un Derviche y tiendrait ? C'est, parbleu, bien la peine de la faire attendre ! Amanzéi, vous

ne m'aviez pas promis cela, au moins! A la fin vous me feriez croire que vous en voulez à cette femme-là; et je vous le dis naturellement, je ne le trouverais pas bon.

— Mais, point du tout, Sire! répondit Amanzéi : si je faisais un conte à Votre Majesté, il me serait facile d'arranger les objets comme elle le voudrait, mais je raconte ce que j'ai vu, et je ne puis sans altérer la vérité donner à Mazulhim des procédés différents de ceux qu'il avait.

— Ah! le sot que ce Mazulhim, s'écria Schah-Baham, et que je suis piqué contre lui!

— Mais, dit la Sultane, je ne sais pas pourquoi vous lui en voulez tant; il ne le faisait pas plus exprès que vous.

— Lui? reprit-il, je n'en sais rien : c'était un méchant homme!

— D'ailleurs, dit encore la Sultane, c'est que cette Zulica qui vous plaît tant était la dernière des...

— Je vous prie, madame, interrompit-il, d'en penser tout bas ce qu'il vous plaira, et de ne m'en point dire de mal. Je sais bien qu'il suffit que je prenne quelqu'un en amitié pour qu'il vous déplaise; et cela me choque, je vous en avertis.

— Votre colère ne m'effraye point, répondit la Sultane; et de plus, je ne serais point du tout étonnée que cette Zulica, que vous aimez tant aujourd'hui, vous ennuyât demain mortellement.

— J'en doute! reprit le Sultan; je ne me préviens pas comme vous, moi; en attendant que cela arrive, voyons toujours le reste de son histoire.

« — Zulica rougit de fureur au nouvel affront que Mazulhim faisait à ses charmes :

« — En vérité, monsieur, lui dit-elle en le repoussant avec violence, si c'est une préférence que vous me donnez, j'ose dire qu'elle est mal placée.

« — Je le dirais tout le premier, répondit-il, si je pouvais imaginer que vous crussiez un seul moment mériter les torts que j'ai avec vous; mais je n'y vois pas d'apparence, et j'avouerai sans peine que rien ne me justifie.

« — C'est que, quand on se connaît d'une certaine façon, dit-elle, l'on doit laisser les gens en repos.

« — Ce sera sans doute le parti que je prendrai si ceci a des suites, répliqua-t-il; vous permettrez pourtant que je me flatte du contraire.

« — En vérité, dit-elle, je ne vous le conseille pas ! »

« Alors elle se leva, prit son éventail, remit ses gants, et, tirant une boîte à rouge, alla vis-à-vis une glace. Pendant qu'avec toute l'attention possible elle tâchait de se remettre comme elle était lorsqu'elle était entrée, Mazulhim, qui était venu derrière elle, en troublant son ouvrage, la priait tendrement de ne se point donner une peine qu'à coup sûr il faudrait qu'elle reprît. Zuliça ne lui répondit d'abord que par une mine qui dut lui prouver le peu de foi qu'elle avait de ses prédictions ; mais voyant enfin qu'il continuait à la tourmenter :

« — Eh bien ! monsieur, lui dit-elle, ceci sera-t-il éternel, et ne voulez-vous pas que je puisse sortir ? Vous n'avez qu'à dire.

« — Mais, autant que je puis m'en souvenir, répondit-il, tout est dit là-dessus ; est-ce que vous ne soupez pas ici ?

« — Non pas que je sache, reprit-elle.

« — Vous verrez, dit-il en souriant, que vous n'avez pas non plus compté là-dessus.

« — Enfin, dit-elle, je suis engagée et il est tard.

« — Voilà une assez bonne folie ! dit-il en la rejetant sur moi et en voulant encore essayer s'il ne trouverait pas enfin le moyen de lui rendre les heures moins longues.

« — Tenez, Mazulhim, lui dit-elle d'un ton doux, vous m'en croirez si vous voulez, je vous le dis sans colère ; mais le personnage que vous me faites jouer est insoutenable.

« — Plus de bonté de votre part, répondit-il, m'aurait rendu moins à plaindre ; mais vous êtes si peu complaisante !

« — En vérité, repartit-elle, il y aurait trop d'inhumanité à vous ôter la seule excuse qui puisse vous rester. »

« Il lui répondit avec fermeté qu'il en courrait volontiers le hasard.

« Alors elle entra dans ses raisons pour avoir le plaisir de le combler de tous les torts imaginables. Plus il méritait sa pitié, plus (car elle n'était pas née généreuse) elle se sentait d'indignation. Blessée qu'il eût été si peu sensible à ses charmes, elle semblait l'être encore plus qu'il eût répondu si mal à ses dernières bontés ; sa vanité seule lui faisait soutenir ce qui la blessait si sensiblement. A peine elle s'était flattée du triomphe, qu'elle le voyait s'évanouir. Vingt fois elle fut près de renoncer à un espoir qui ne semblait se présenter à elle que pour la tromper après plus cruellement. Mais quoi ! après tout ce qu'elle a fait pour Mazulhim, l'abandonnera-t-elle à sa desti-

née ? Un moment de plus peut vaincre son ingratitude. S'il eût été plus doux pour elle de devoir tout à la tendresse de Mazulhim, il lui doit être plus glorieux de lui tout arracher.

« Ce raisonnement n'était peut-être pas le plus juste que Zulica pût faire ; mais pour la situation où elle se trouvait, c'était encore beaucoup qu'elle pût raisonner.

« Mazulhim, qui sentait, à l'air dont elle le regardait, que, pour résister à l'opiniâtre froideur que malgré lui-même il lui témoignait, elle avait besoin d'être soutenue, lui donnait sans cesse les éloges les plus flatteurs sur son caractère compatissant.

« — Assurément, s'écria-t-elle à son tour dans un instant où peut-être l'impatience, prenant le dessus, lui faisait trouver plus de mérite dans les bontés qu'elle avait pour Mazulhim, assurément, il faut convenir que j'ai une belle âme ! »

« A cette exclamation si bien placée, Mazulhim ne put s'empêcher d'éclater, et Zulica, qui savait combien quelquefois il est dangereux de rire, se fâcha fort sérieusement de ce qu'il avait ri.

« La gaieté de Mazulhim ne lui fut cependant pas aussi funeste qu'elle l'avait craint. Les enchanteurs qui l'avaient jusque-là si cruellement persécuté commencèrent même à retirer leurs bras malfaisants de dessus lui. Quoiqu'il s'en fallût beaucoup que la victoire qu'elle remportait sur eux ne fût complète, elle ne laissa pas de s'en féliciter tout haut ; ce n'était pas qu'avec les lumières qu'elle avait, elle s'y trompât ; mais elle voulait fortifier Mazulhim par la confiance qu'elle semblait avoir : elle le connaissait bien peu de croire qu'il en eût besoin.

« A peine Mazulhim, qui était l'homme du monde le plus avantageux, se sentit moins accablé, qu'il porta la témérité jusqu'à se croire capable des plus grandes entreprises. Quelque chose que Zulica, qui était à portée de juger des choses plus sainement que lui, pût lui dire, elle ne pût l'arrêter. Soit qu'il imaginât qu'il ne pouvait différer sans se perdre, soit (ce qui est plus vraisemblable) qu'il crût n'avoir besoin de ne rien dire de plus auprès d'elle, il voulut tenter ce qui (et encore par le plus grand hasard du monde) ne lui avait jamais manqué qu'une fois.

Zulica, qui ne s'éblouissait pas facilement, et qui d'ailleurs n'était pas la femme d'Agra qui pensait le moins bien d'elle-

même, fut étonnée de la présomption de Mazulhim et lui fit sur son audace les représentations les plus sensées. Elles ne réussirent pas ; et Mazulhim s'opiniâtrant toujours par une suite nécessaire de sa confiance en ses charmes, et pour l'humilier, elle ne se refusa pas plus que Zéphis à des idées dont elle ne pouvait assez admirer le ridicule.

« — Ah ! oui ! » dit-elle d'un air dédaigneux.

« Tout d'un coup sa physionomie changea et je jugeai à sa rougeur et à son dépit, autant qu'à l'air railleur et insultant de Mazulhim, que ce qu'elle avait annoncé comme impraticable était aisé au dernier point. »

— Voyez-vous cela ! s'écria le Sultan ; et puis les femmes se plaindront ou feront les merveilleuses ! Cela est bon à savoir.

— Quoi ? lui demanda la Sultane, quelle admirable découverte venez-vous donc de faire ?

— Oh ! je m'entends bien, répondit le Sultan ; c'est que si jamais on s'avise de me faire des reproches, je sais à présent ce que j'aurai à répondre. Je suis pourtant bien fâché que cette mortification arrive à Zulica, elle la méritait certainement moins que personne. Mais poursuivez, Émir : il y a de très belles choses dans ce que vous venez de nous raconter ; et ceci me donne fort bonne opinion du reste.

LE

SOPHA,

CONTE MORAL.

NOUVELLE EDITION,

SECONDE PARTIE.

A PEKIN.

Chez l'Imprimeur de l'Empereur.

1749.

LE SOPHA,
CONTE MORAL.
SECONDE PARTIE.

CHAPITRE XII

Le même, à peu près, que le précédent.

« Si le désagrément qui arrivait à Zulica la mortifia beaucoup, il ne lui ôta pas la présence d'esprit qui lui était nécessaire dans un accident aussi fâcheux. Elle félicita Mazulhim, se plaignit de toute autre chose que de ce qui la pénétrait de fureur ; et, pour tâcher de sauver sa gloire, ne craignit pas de lui faire un honneur qu'assurément il ne méritait point.

« Je ne sais si ce fut pour mortifier Zulica ou si, contre son ordinaire, il voulait se rendre justice, mais, quelque chose qu'elle fît, il ne voulut jamais croire qu'il fût ce qu'elle disait. Il y avait, disait-il opiniâtrement, des jours malheureux ; des jours que si on les prévoyait on mourrait plutôt que de les attendre.

« Zulica convenait bien qu'il y en avait qui, en effet, ne commençaient pas d'une façon brillante, mais dont à la fin on trouvait plus à se louer qu'à se plaindre.

« — Je vous avoue, ajouta-t-elle avec une tendresse dont en ce moment elle était bien éloignée, que j'ai eu lieu de croire que ce que vous m'avez dit cent fois sur ma beauté n'était pas sincère ou que les choses que vous m'avez paru admirer étaient effacées par des défauts qui vous choquaient d'autant plus que vous les aviez moins prévus; mais vous m'avez rassurée.

« — Ah! Zulica, s'écria l'impitoyable Mazulhim, vos craintes étaient donc bien médiocres! Je sens tout ce que je dois à vos bontés : mais elles ne m'aveuglent pas; et plus je vous trouve généreuse, plus vous augmentez mes remords.

« — Mais, quelle folie! repartit-elle. N'allez pas au moins vous frapper d'une idée aussi fausse; rien ne serait plus injuste! »

« En finissant ces mots, ils se mirent à se promener dans la chambre, tous deux fort embarrassés l'un de l'autre, sans amour, sans désirs, et réduits, par leur mutuelle imprudence et l'arrangement qu'entraîne un rendez-vous dans une petite maison, à passer ensemble le reste d'un jour qu'ils ne paraissaient pas disposés à employer d'une façon qui pût leur plaire. Zulica avait de belles réflexions à faire sur la fausseté des réputations. Ce qui intérieurement la désespérait (car je lisais aisément dans son âme), c'était l'impossibilité de se venger de Mazulhim. « Si je le dis, qui me croira? se disait-elle, ou si on le croit, la prévention où l'on est pour lui permettra-t-elle de penser qu'il eût eu autant de tort avec moi, si j'avais eu de quoi l'empêcher de l'avoir? Quelque chose que je fasse, il me sera impossible de désabuser tout le monde. »

« Ces idées l'occupaient assez tristement. Pour Mazulhim, il semblait qu'il fût sur cela hors de tout intérêt. Ils se promenèrent quelque temps sans rien dire; de temps en temps, cependant, ils se souriaient d'une façon froide et contrainte.

« — Vous rêvez! lui dit-il enfin.

« — Vous vous en étonnez? répondit-elle d'un air prude; pensez-vous que d'être avec quelqu'un comme je suis avec vous ne soit point, pour une femme raisonnable, une chose extraordinaire?

« — Non, répliqua-t-il, j'y crois les femmes raisonnables tout à fait accoutumées.

« — Il paraît bien, reprit-elle, que vous ignorez ce que cela prend sur elles, et combien, avant que de se rendre, elles éprouvent de combats.

« — Ce que vous dites, par exemple, est très probable, répliqua-t-il, car à la façon dont elles les ont abrégés, il fallait qu'ils les fatiguassent cruellement.

« — Voilà, s'écria-t-elle, un des plus mauvais propos qu'on puisse tenir. Croyez-vous avoir eu bien de l'esprit quand vous avez dit de pareilles choses? Savez-vous bien que ce n'est là qu'un vrai discours de petit-maître?

« — Je ne l'en tiendrai pas plus mauvais pour cela, répondit-il.

« — Du moins vous le trouveriez bien faux, reprit-elle, si vous saviez ce qu'il m'en a coûté pour vous prendre.

« — Quoi, s'écria-t-il, vous y avez rêvé! Cela m'outrage; je me flattais du contraire, et je vous sais mauvais gré de m'ôter une erreur à laquelle je gagnais, sans que vous y perdissiez rien dans mon esprit. Eh! dites-moi de grâce, Zâdis vous a-t-il autant coûté de réflexions?

« — Que voulez-vous dire? demanda-t-elle froidement; qu'est-ce que c'est que Zâdis?

« — Je vous demande pardon, répondit-il en raillant, j'aurais juré que vous le connaissiez.

« — Oui, répondit-elle, comme on connaît tout le monde.

« — Je crois, tout peu connu qu'il vous est, qu'il serait bien fâché s'il vous savait ici, continua-t-il, et je me trompe fort, ou vos bontés pour moi le chagrineraient beaucoup. Soyez de bonne foi, ajouta-t-il en lui voyant hausser les épaules, Zâdis vous plaisait avant que j'eusse le bonheur de vous plaire et je parierais même qu'actuellement vous êtes bien ensemble.

« — Voilà, répondit-elle, une plaisanterie d'un bien mauvais genre!

« — Au fond, continua-t-il, quand vous lui feriez une infidélité, il serait encore trop heureux; un homme comme Zâdis est peu fait pour être aimé et j'ai toujours été surpris que vive comme vous êtes, et d'une gaieté charmante, vous eussiez pu prendre un amant aussi froid, aussi taciturne.

« — Vous vous y trompez, Mazulhim, répondit-elle, il n'est que tendre. Je vous l'ai sacrifié, il serait inutile de vous dire le contraire; mais je crains bien que vous ne me forciez bientôt à m'en repentir.

« — Vous étiez légère, répliqua-t-il, et j'avoue que j'étais inconstant ; mais moins nous avons jusqu'ici été capables d'un attachement sérieux, plus nous aurons de gloire à nous fixer l'un à l'autre. »

« A ces mots, il la conduisit de mon côté, mais d'un air qui faisait aisément connaître que la bienséance seule y guidait ses pas.

« — Il est vrai que vous êtes charmante, lui dit-il, et sans un air un peu trop décent que même avec moi vous ne quittez pas, je ne connais personne qui pût mieux que vous faire le bonheur d'un amant.

« — J'avoue, répondit-elle, que naturellement je suis réservée ; ce n'est pourtant pas à vous à vous en plaindre.

« — Vous me rendez heureux, sans doute, répliqua-t-il ; mais, née sans désirs, vous n'accordez pas assez à ceux que vous faites naître ; je sens de la contrainte dans tout ce que vous faites pour moi : vous craignez sans cesse de vous livrer trop, et entre nous, je vous soupçonne d'être assez peu sensible. »

« Mazulhim, en parlant ainsi à Zulica, lui serrait les mains d'un air passionné.

« — Quoique l'excès de vos charmes m'ait déjà nui, poursuivit-il, je ne saurais me refuser au plaisir de les admirer encore ; dussé-je même en périr, tant de beautés ne me seront pas cachées plus longtemps ! Dieux ! s'écria-t-il avec transport, ah ! s'il se peut, rendez-moi digne de mon bonheur ! »

« Quelque chose que Zulica eût dit de son peu de sensibilité, l'admiration où Mazulhim paraissait plongé, la vivacité de ses transports, les soins qu'il prenait pour les lui faire partager l'émurent et la troublèrent.

« — Vous plaindrez-vous ? » lui dit-elle tendrement.

« Il ne lui répondit qu'en voulant lui prouver toute sa reconnaissance ; mais Zulica se souvenait encore du peu de fonds qu'il y avait à faire sur lui, et redoutant tout de l'égarement dans lequel elle le voyait :

« — Ah ! Mazulhim, lui dit-elle d'un ton qui marquait toute sa crainte, n'allez-vous pas m'aimer trop ? »

« Quoique Mazulhim ne pût s'empêcher de rire de sa terreur, elle se trouva moins aimée qu'elle ne craignait de l'être.

« Leur bonheur mutuel leur ôta cette contrainte et cet air ennuyé que depuis quelque temps ils avaient l'un avec l'autre.

Leur conversation s'anima; Zulica, qui croyait avoir délivré Mazulhim des mains des enchanteurs, s'applaudissait de l'ouvrage de ses charmes, et Mazulhim, plus content de lui-même, s'abandonnait aussi à son enjouement.

« Comme ils étaient dans ces heureuses dispositions, on vint servir; leur repas fut gai. Zulica et Mazulhim, qui étaient peut-être les deux plus méchantes personnes qu'il y eût à la cour d'Agra, n'épargnèrent qui que ce pût être.

« — Ne pourriez-vous pas me dire, demanda Mazulhim, à propos de quoi Altun-Can a depuis quelques jours pris cet air important que nous lui voyons?

« — Mon Dieu! sans doute, répondit-elle, est-ce que vous ignorez qu'il est infiniment bien avec Aïscha?

« — Mais ce serait, à ce qu'il me semble, répondit-il, une raison de plus pour être modeste.

« — Oui, pour un autre, repartit-elle : mais est-ce que vous ne le trouvez pas trop heureux, lui?

« — Je vous avouerai que non, repartit-il; quelque ridicule que soit Altun-Can, je ne puis m'empêcher de le plaindre; un homme qui appartient à Aïscha est, sans contredit, le plus malheureux homme du monde.

« — Ce qu'il y a de particulier, dit-elle, c'est qu'elle en fait un mystère.

« — Ah! pour le coup, répondit-il, vous cherchez à lui donner un travers; jamais Aïscha n'a caché ses amants, et je puis vous jurer qu'à l'âge qu'elle a, et de l'énorme figure dont elle est, elle y sera moins disposée que jamais...

« — Rien n'est pourtant plus réel que ce que je vous dis.

« — Eh bien! répondit-il, si cela est, c'est qu'Altun-Can lui a demandé le secret.

« — Et la petite Mésem, demanda-t-il, il me semble que vous ne la voyez plus?

« — C'est qu'on ne peut plus la voir, répliqua-t-elle en prenant un air prude, et qu'elle a une conduite misérable.

« — Vous avez raison, repartit-il fort sérieusement; rien n'est si important pour une femme qui se respecte que de voir bonne compagnie. Je trouve, continua-t-il, qu'elle embellit.

« — Tout au contraire, répondit-elle, elle devient hideuse.

« — Je ne suis pas de votre avis, reprit-il; elle prend depuis

quelque temps un fond de jaune, un air d'abattement qui lui sied tout à fait bien ; si elle continue à voir celui de la mauvaise santé, elle deviendra charmante. »

« Je ne finirais pas, Sire, dit alors Amanzéi, en s'interrompant, si je voulais rendre à Votre Majesté tous les propos qu'ils se tinrent.

— Ah ! je le conçois bien, répondit le Sultan, et je vous permets de les abréger ; pourtant, quand j'y songe, vous me feriez plaisir de me les redire tous.

— J'oserais représenter à Votre Majesté, reprit Amanzéi, qu'il y en aura beaucoup qui ne seraient pas assez intéressants pour...

— Oui, justement, interrompit le Sultan, cela ne m'intéresserait pas ; mais pourquoi (car j'ai fait vingt fois cette réflexion-là) pourquoi, dans une histoire ou dans un conte, comme vous voudrez, tout n'est-il pas intéressant ?

— Par bien des raisons, dit la Sultane ; ce qui sert à amener un fait ne saurait, par exemple, être aussi intéressant que le fait même ; d'ailleurs, si les choses étaient toujours au même degré d'intérêt, elles lasseraient par la continuité ; l'esprit ne peut pas toujours être attentif, le cœur ne pourrait soutenir d'être toujours ému, et il faut nécessairement à l'un et à l'autre des temps de repos.

— J'entends, répondit le Sultan : c'est comme, pour se divertir mieux, il est à propos de s'ennuyer quelquefois. Quand on a un certain jugement, qu'on pense d'une certaine façon, on a beau faire, on devine tout. Enfin donc, Amanzéi ?

« — Mazulhim, moins touché encore l'après-souper des charmes de Zulica qu'il ne l'avait été dans la journée, entre mille idées d'amusements qu'il lui proposa, ne trouva jamais ce qui aurait pu lui convenir, et Zulica se prépara à sortir, d'un air qui me fit douter de la revoir.

« Cependant, malgré la mauvaise humeur de Zulica et la façon dont Mazulhim l'avait traitée, il osa cependant, avant que de la quitter, lui demander qu'ils se revissent et ajouter avec empressement que ce fût dans deux jours. Quoique en ce moment elle eût, je crois, peu d'envie de lui accorder ce qu'il semblait désirer avec tant d'ardeur, elle lui répondit qu'elle le voulait bien, mais si froidement que je n'imaginai pas qu'elle voulût lui tenir parole.

« En cet instant je fis réflexion qu'après le départ de Mazulhim

je m'ennuierais dans sa petite maison ; qu'il suffirait que j'y revinsse quand il y reviendrait lui-même, et que je ne pouvais mieux faire, pour m'amuser et pour m'instruire, que de suivre Zulica chez elle ; je m'abandonnai à cette idée et montai avec elle dans son palanquin. Aussitôt que je fus dans son palais, j'allai, par le mouvement de l'attraction que Brahma avait mise en moi, me cacher dans le premier sopha qui s'offrit à mes yeux.

« Zulica venait, le lendemain, de se mettre à sa toilette, lorsqu'on lui annonça Zâdis ; elle le fit prier d'attendre, soit qu'elle ne voulût paraître à ses yeux qu'avec toute la beauté qu'elle avait ordinairement lorsqu'elle s'était préparée, ou qu'elle imaginât qu'il serait indécent qu'il la vît dans le désordre où elle était alors. Vu la fausseté de Zulica, cette dernière raison n'était peut-être pas aussi imaginaire qu'elle pourrait le paraître.

« Zâdis entra enfin ; quand on ne l'aurait pas nommé, au portrait que la veille j'en avais entendu faire à Mazulhim, je l'aurais reconnu. Il était grave, froid, contraint, et avait toute la mine de traiter l'amour avec cette dignité de sentiment, cette scrupuleuse délicatesse qui sont aujourd'hui si ridicules, et qui peut-être ont toujours été plus ennuyeuses encore que respectables.

« Zâdis s'approcha de Zulica avec autant de timidité que s'il ne lui eût pas encore déclaré sa passion ; de son côté, elle le reçut avec une politesse étudiée et cérémonieuse, et un air aussi prude qu'il le fallait pour le tromper toujours.

« Tant que les femmes de Zulica furent présentes, ils se parlèrent fort indifféremment de nouvelles ou d'autres choses aussi frivoles. Zâdis, qui croyait être le seul que Zulica eût aimé, et qui ne trouvait pas que les ménagements les plus grands suffissent à ce qu'elle méritait, ne se permettait pas le moindre regard ; et Zulica, qui, contre toute apparence, trouvait un homme assez imbécile pour l'estimer, imitait sa réserve, ou ne le regardait qu'avec ces yeux hypocrites et couchés que l'on voit communément aux prudes dans quelque occasion qu'elles se trouvent.

« Avec quelque soin que Zadis se contraignît, Zulica crut remarquer dans ses yeux une tristesse différente de celle qu'il y portait toujours ; elle lui demanda vainement ce qu'il avait. A toutes les questions qu'elle lui faisait d'un ton fort doux, il

ne répondait que par de profondes révérences et par des soupirs plus profonds encore.

« Lorsqu'elle fut coiffée, ses femmes sortirent.

« — Voulez-vous bien, Zâdis, lui demanda-t-elle d'un air d'autorité, me dire ce que vous avez? Pensez-vous que, m'intéressant à ce qui vous regarde, comme vous savez que je fais, je ne doive pas me fâcher de votre silence? En un mot, je le veux, répondez-moi; je ne vous pardonnerai pas si vous vous obstinez à vous taire.

« — Vous me pardonneriez peut-être moins d'avoir parlé, répondit-il enfin, et ce qui m'agite ne doit d'aucune façon vous être confié.

« Zulica insista, et d'une façon si pressante, qu'il crut que, sans l'offenser, il ne pouvait se taire plus longtemps.

« — Le croiriez-vous, madame? lui dit-il en rougissant de l'absurdité qu'il trouvait dans ce qu'il allait lui dire; je suis jaloux!

« — Vous! Zâdis, s'écria-t-elle d'un air d'étonnement. C'est moi que vous aimez, je vous aime, et vous êtes jaloux? Y pensez-vous bien?

« — Ah! madame, répliqua-t-il d'un air pénétré, ne m'accablez point de votre colère! Je sens tout le ridicule de mes idées; j'en rougis moi-même. Mon esprit se refuse aux mouvements de mon cœur et les désavoue; cependant ils m'entraînent, et tout le respect que j'ai pour vous, toute l'estime que je vous dois n'empêchent pas que je ne sois cruellement tourmenté. La honte enfin que je me fais de mes soupçons ne les détruit point.

« — Écoutez-moi, Zâdis, lui répondit-elle d'un air majestueux, et souvenez-vous à jamais de ce que je vais vous dire. Je vous aime, je ne crains point de vous le répéter, et je vais vous donner de mes sentiments une preuve qui, pour vous, doit être sans réplique : c'est de vous pardonner vos soupçons. Peut-être pourrais-je vous dire que ce qu'il vous en a coûté pour me vaincre et la façon dont je vis ne devraient vous laisser aucun lieu de douter de moi, et qu'une personne de mon caractère doit inspirer de la confiance. Je devrais même mépriser vos craintes ou m'en offenser; mais il est plus doux pour mon cœur de vous rassurer, et mon amour veut bien descendre jusqu'à une explication.

« — Ah! madame, s'écria Zâdis en se prosternant à ses

genoux, je crois que vous m'aimez, et je mourrais de douleur si je pouvais penser que des soupçons auxquels même je ne me suis pas arrêté longtemps fussent pour vous une raison de douter de mon respect.

« — Non, Zâdis, répondit-elle en souriant, je n'en doute pas; mais sachons un peu ce qui vous a donné de l'inquiétude!

« — Qu'importe, madame, quand je n'en ai plus? reprit-il.

« — Je le veux savoir! répliqua-t-elle.

« — Eh bien! dit-il, les soins que Mazulhim a paru vous rendre...

« — Quoi! interrompit-elle, c'est de lui que vous étiez jaloux? Ah! Zâdis, êtes-vous fait pour craindre Mazulhim et m'avez-vous assez méprisée pour croire qu'il pût jamais me plaire? Ah! Zâdis, dois-je et puis-je jamais vous le pardonner? »

CHAPITRE XIII

Fin d'une aventure et commencement d'une autre.

« En achevant ces paroles, ses yeux se mouillèrent de quelques larmes, et Zâdis, qui les croyait sincères, ne put s'empêcher d'y mêler les siennes.

« — Oui, j'ai tort, lui disait-il tendrement, et, quelque violente que soit ma passion pour vous, je sens qu'elle ne peut pas même me servir d'excuse.

« — Ah! cruel, répondit-elle en sanglotant, soyez jaloux si vous voulez; abandonnez-vous à toute votre frénésie, j'y consens; mais si vous me connaissez assez peu pour vous défier de ma tendresse, du moins ne me soupçonnez pas d'être capable d'aimer Mazulhim.

« — Je crois que vous ne l'aimez pas, répliqua-t-il, et je n'ai jamais imaginé que vous puissiez prendre du goût pour lui : mais je n'ai pu, sans frémir, le voir venir ici.

« — Et c'est pourtant, répondit-elle, de tous ceux que vous y voyez le moins dangereux pour moi. Quand je n'aurais pas le cœur rempli de la passion la plus vive, que Mazulhim m'adorerait, que le nombre de ses agréments dépasserait, s'il était possible, le nombre de ses vices, il serait encore à mes yeux le

dernier des hommes. Comment voudriez-vous qu'une femme (je ne dis pas qui se respecte, mais qui n'a pas perdu toute honte) voulût prendre Mazulhim, lui qui n'a jamais aimé, qui dit tout haut qu'il est incapable d'une passion, et pour qui le sentiment le plus faible est encore une chimère; lui enfin qui ne connaît d'autre plaisir que celui de déshonorer les femmes qu'il a? Je laisse là ses ridicules, ce n'est pas assurément que je n'eusse de quoi m'étendre; mais, en vérité, je rougirais de vous parler de lui plus longtemps. Au reste, je suis bien aise, quoique je trouve vos soupçons aussi injurieux que déplacés, que vous m'ayez confié le sujet de vos inquiétudes, et je vous réponds que vous ne verrez Mazulhim ici que le temps qui me sera nécessaire pour rompre avec lui sans éclat. »

« Zâdis, en lui baisant la main avec transport, lui rendit grâces mille fois de ce qu'elle faisait pour lui.

« — De quoi me remerciez-vous donc? lui demanda-t-elle; je ne vous fais point de sacrifice.

« — Mais, madame, lui dit-il, est-il possible que Mazulhim ne vous ait jamais dit que vous lui paraissiez aimable?

« — Voilà une belle idée! s'écria-t-elle en souriant; oh! non : je vous assure que Mazulhim me connaît mieux que vous ne me connaissez et que, tout étourdi qu'il veut paraître, il ne l'est pas assez pour s'adresser à des femmes d'un certain genre. Au surplus, pourtant, je ne serais pas surprise que, sans m'avoir jamais désirée et sans m'avoir de sa vie parlé de rien, il dît publiquement quelqu'un de ces jours ou qu'il a été, ou qu'il est avec moi *au mieux*. A la vérité, ajouta-t-elle en riant, il n'y aurait qu'un jaloux comme vous qui pût le croire; n'est-il pas vrai?

« — Non, reprit-il, je puis avoir le ridicule de le craindre quelquefois, mais je vous jure que je n'aurai jamais celui de le croire.

« — Et moi je n'en jurerais pas, répondit-elle. De l'humeur dont vous êtes, ce doit être pour vous une chose délicieuse que d'entendre mal parler de votre maîtresse et de venir lui faire une querelle la plus grande du monde sur les propos du premier fat qui, connaissant votre caractère, aura voulu vous donner de l'inquiétude.

« — De grâce! épargnez-moi, lui dit-il, et songez que la jalousie que vous voulez bien me pardonner...

« — Ne sera peut-être pas, interrompit-elle, la dernière d'au-

jourd'hui; je ne voudrais, pour vous voir retomber dans vos chagrins, que l'arrivée de Maluzhim.

« — Ne parlons plus de lui, répondit-il, et puisque vous m'avez pardonné et que, jusqu'à mes injustices, tout vous prouve que je vous adore, ne perdons pas des moments précieux et daignez me confirmer ma grâce. »

« A ces mots, que Zulica comprenait fort bien, elle prit un air embarrassé.

« — Que vous êtes incommode avec vos désirs! lui dit-elle; ne me les sacrifierez-vous donc jamais? Si vous saviez combien je vous aimerais si vous étiez plus raisonnable... Cela est vrai, ajouta-t-elle en le voyant sourire, je vous en aimerais mille fois plus; je le croirais du moins, et n'ayant rien à craindre de vous du côté de ce que je hais, vous me verriez livrer avec beaucoup plus d'ardeur aux choses qui me plaisent. »

« Tout en disant ces augustes paroles, elle se laissait conduire languissamment de mon côté.

« — Je vous jure, dit-elle à Zâdis quand elle fut sur moi, que, de ma vie, je ne me brouillerai avec vous.

« — Je le voudrais bien, répondit-il; mais je ne l'espère pas!

« — Et moi, répondit-elle, à ce que me coûtent les raccommodements, je commence à le croire! »

« Malgré sa répugnance, Zulica céda enfin aux empressements de Zâdis, mais ce fut avec une décence! une majesté! une pudeur! dont on n'a peut-être pas d'exemple en pareil cas. Un autre que Zâdis s'en serait plaint sans doute; pour lui, attaché aux plus minutieuses bienséances, la vertu déplacée de Zulica le transporta de plaisir, et il imita du mieux qu'il put l'air de grandeur et de dignité qu'il lui voyait, et fut d'autant plus content d'elle qu'elle lui témoignait moins d'amour.

« Je ne sais pourtant pas comment les choses, à la fin, se tournèrent dans l'imagination de Zulica, mais elle lui proposa de passer la journée avec elle. Pour que personne ne sût qu'ils étaient ensemble et le temps qu'ils y demeureraient, en un mot plus pour éviter les discours que pour toute autre raison, elle ordonna qu'on dît qu'elle n'était pas chez elle. Zâdis, que sa jalousie n'avait, comme c'est l'ordinaire, rendu que plus amoureux, répondit fort bien aux bontés de Zulica et, malgré sa taciturnité, ne l'ennuya pas une minute. Il sortit enfin vers la moitié de la nuit et quitta Zulica persuadé, autant qu'on peut

l'être, qu'elle était la femme d'Agra la plus raisonnable et la plus tendre.

« J'ai dit que je ne croyais pas, à l'air dont Zulica avait quitté Mazulhim, et beaucoup plus encore à sa façon de penser, qu'elle voulût continuer un commerce peu agréable pour une femme de son caractère et où ni l'amour, ni les plaisirs ne l'intéressaient; cependant la curiosité l'emporta sur toutes les raisons qu'elle pouvait avoir. Elle dit à Zâdis, en le quittant, qu'une affaire fort importante l'empêcherait de le voir le lendemain, et le soir marqué pour le rendez-vous fut à peine arrivé qu'elle monta dans son palanquin et prit, avec mon âme qui la suivit, le chemin de la petite maison, où nous ne trouvâmes qu'un esclave qui attendait et elle et Mazulhim.

« — Comment donc! dit-elle à l'esclave d'un ton brusque, il n'est pas encore ici? Je le trouve charmant de se faire attendre! Il est admirable que je sois ici la première! »

« L'esclave l'assura que Mazulhim allait arriver.

« — Mais, reprit-elle, c'est que ce sont des airs tout particuliers que ceux qu'il se donne! »

« L'esclave sortit, et Zulica vint d'un air colère se mettre sur moi. Comme elle était naturellement impétueuse, elle n'y fut pas tranquille, et en s'accusant tout haut d'être d'une facilité sans exemple, elle jura mille fois de ne plus voir Mazulhim. Enfin elle entendit un char arrêter; préparée à dire à Mazulhim tout ce que la colère pouvait lui fournir, elle se leva vivement et, ouvrant la porte :

« — En vérité, monsieur, dit-elle, vous avez des façons aussi singulières, aussi rares! Ah! ciel! » s'écria-t-elle en voyant l'homme qui entrait,

« Je fus presque aussi étonné qu'elle à la vue d'un homme que je ne connaissais pas. »

— Quoi! demanda le Sultan, ce n'était pas Mazulhim?

— Non, Sire, répondit Amanzéi.

— Ce n'était pas lui! dit le Sultan, cela est bien particulier! Et pourquoi n'était-ce pas lui?

— Sire, répondit Amanzéi, Votre Majesté va l'apprendre.

— Savez-vous bien, reprit le Sultan, que rien n'est si comique que cela? Cet homme-là se trompait apparemment. Ah! sans doute, il se trompait, on le voit bien. Mais dites-moi, Amanzéi, qu'est-ce que c'est qu'une petite maison? Depuis que vous en

parlez, j'ai fait semblant de savoir ce que c'était, mais je n'y peux plus tenir.

— Sire, c'est, repartit Amanzéi, une maison écartée, où, sans suite et sans témoins, on va...

— Ah ! oui, interrompit le Sultan, je devine, cela est vraiment fort commode. Poursuivez.

« — La colère et la surprise qui saisirent Zulica à l'aspect de l'homme qui venait d'entrer l'empêchaient de parler.

« — Je sais, madame, lui dit cet Indien d'un air respectueux, combien vous devez être étonnée de me voir. Je n'ignore pas davantage les raisons qui vous feraient désirer ici toute autre vue que la mienne. Si ma présence vous interdit, la vôtre ne me cause pas moins d'émotion. Je ne m'attendais pas que la personne à qui Mazulhim m'a prié de porter ses excuses serait celle de toutes à qui (si j'avais eu le bonheur d'être à sa place) j'aurais voulu manquer le moins. Ce n'est pas cependant que Mazulhim soit coupable ; non, madame, il sait tout ce qu'il doit à vos bontés ; il brûlait de venir à vos genoux vous parler de sa reconnaissance : des ordres cruels, auxquels même il a pensé désobéir, quelque sacrés qu'ils lui doivent être, l'ont arraché à d'aussi doux plaisirs. Il a cru devoir compter sur ma discrétion plus que sur celle d'un esclave, et n'a pas imaginé qu'il fallût mettre au hasard un secret où une personne telle que vous se trouve aussi particulièrement intéressée. »

« Zulica était si étonnée de ce qui lui arrivait que l'Indien aurait pu parler plus longtemps sans qu'elle eût la force de l'interrompre. L'embarras où elle était lui faisait même souhaiter qu'il eût encore plus de choses à lui dire. Consternée, et presque sans mouvement, elle baissait les yeux, n'osait le regarder, rougissait de honte et de colère. Enfin elle se mit à pleurer. L'Indien, lui prenant civilement la main, la conduisit sur moi, où, sans prononcer une seule parole, elle se laissa tomber.

« — Je le vois, madame, continua-t-il, vous vous obstinez à croire Mazulhim coupable, et tout ce que je puis vous dire pour le justifier semble augmenter la colère où vous êtes contre lui. Qu'il est heureux ! Tout mon ami qu'il est, que j'envie les précieuses larmes qu'il vous fait verser ! Que tant d'amour !...

« — Qui vous dit que je l'aime, monsieur ? interrompit fièrement Zulica, qui avait eu le temps de se remettre. Ne puis-je pas être venue ici pour des choses où l'amour n'a point de

part? Ne peut-on voir Mazulhim sans concevoir pour lui les sentiments que vous semblez m'attribuer? Sur quoi enfin osez-vous juger qu'il offense mon cœur?

« — J'ose croire, répondit l'Indien en souriant, que si mes conjectures ne sont pas vraies, au moins elles sont vraisemblables. Les pleurs que vous versez, votre colère, l'heure à laquelle je vous trouve dans un lieu qui jamais n'a été consacré qu'à l'amour, tout m'a fait croire que lui seul avait eu le pouvoir de vous y conduire. Ne vous en défendez pas, madame, ajouta-t-il, vous aimez : faites-vous, si vous le voulez, un crime de l'objet et non de la passion.

« — Quoi! s'écria Zulica, que rien ne faisait renoncer à la fausseté, Mazulhim a osé vous dire que je l'aimais!

« — Oui, madame.

« — Et vous le croyez? lui demanda-t-elle avec étonnement.

« — Vous me permettrez de vous dire, répondit-il, que la chose est si probable qu'il serait ridicule d'en douter.

« — Eh bien! oui, monsieur, répliqua-t-elle, oui, je l'aimais, je lui ai dit, je venais ici le lui prouver ; l'ingrat avait enfin su m'amener jusque-là. Je ne rougis pas de vous l'avouer, mais le perfide n'aura jamais d'autres preuves de ma faiblesse que l'aveu que je lui en ai fait. Un jour plus tard, ciel! que serais-je devenue?

« — Eh! madame! dit froidement l'Indien, pensez-vous que Mazulhim ait eu assez mauvaise opinion de moi pour ne m'avoir confié que la moitié du secret?

« — Qu'a-t-il donc pu vous dire? demanda-t-elle aigrement ; a-t-il joint la calomnie à l'outrage, et serait-il assez indigne?...

« — Mazulhim peut être indiscret, répondit-il, mais j'ai peine à le croire menteur.

« — Ah! le fourbe! s'écria-t-elle ; c'est la première fois que je viens ici.

« — Je le veux bien, puisque vous le voulez, répliqua-t-il, et j'aime mieux croire que Mazulhim m'a trompé que de douter de ce que vous me dites. Mais, madame, devant qui vous en défendez-vous? Si vous vouliez me rendre justice, j'ose me flatter que vous craindriez moins que je fusse le dépositaire de vos secrets. Vous pleurez? Ah! c'est trop honorer l'ingrat! Belle comme vous êtes, vous sied-il de croire que vous ne pourriez pas vous venger? Oui, madame, oui, Mazulhim m'a tout dit! Je n'ignore pas que vous avez comblé ses vœux ; je sais même des

détails de son bonheur qui vous étonneraient. Ne vous en offensez point, poursuivit-il ; sa félicité était trop grande pour qu'il pût la contenir ; moins content, moins transporté, sans doute, il aurait été plus discret. Ce n est pas sa vanité, c'est sa joie qui n'a pu se taire.

« — Mazulhim ! interrompit-elle avec transport ; ah ! le traître ! Quoi ! Mazulhim me sacrifie ! Mazulhim vous a tout dit ? Il a bien fait, poursuivit-elle d'un ton plus modéré ; je ne connaissais pas encore les hommes, et grâce à ses soins j'en serai quitte pour une faiblesse !

« — Eh ! madame, répondit froidement l'Indien qui feignait de la croire, ce n'est pas vous venger : c'est vous punir.

« — Non, répondit-elle, non, tous les hommes sont perfides, j'en fais une trop cruelle expérience pour en pouvoir douter ; non, ils ressemblent tous à Mazulhim !

« — Ah ! ne le croyez pas, s'écria-t-il ; j'ose vous jurer que si vous m'aviez mis à sa place, vous ne l'auriez jamais vu à la mienne.

« — Mais, reprit-elle, ces ordres qui l'ont retenu ne sont qu'un vain prétexte, et sans doute il m'abandonne ? Ah ! ne craignez point de me l'apprendre.

« — Eh bien ! oui, madame, répondit l'Indien ; il serait inutile de vous le cacher, Mazulhim ne vous aime plus.

« — Il ne m'aime plus ! s'écria-t-elle douloureusement ; ah ! ce coup me tue ! L'ingrat ! Était-ce là le prix qu'il réservait à ma tendresse ? »

« En finissant ces paroles, elle fit encore quelques exclamations et joua tour à tour les larmes, la fureur et l'abattement. L'Indien, qui la connaissait, ne s'opposait à rien et feignait toujours d'être pénétré d'admiration pour elle.

« — Je sens que je me meurs, monsieur, lui dit-elle, après avoir longtemps pleuré ; ce n'est point à un cœur aussi sensible, aussi délicat que le mien qu'on peut porter impunément d'aussi rudes coups. Mais qu'aurait-il donc fait, si je l'avais trompé ?

« — Il vous aurait adorée, répondit l'Indien.

« — Je ne conçois rien, reprit-elle, à ce procédé ; je m'y perds. Si l'ingrat ne m'aimait plus, et qu'il craignît de me l'annoncer lui-même, ne pouvait-il pas me l'écrire ? Rompt-on plus indignement avec l'objet le plus méprisable ? Pourquoi encore faut-il que ce soit vous qu'il choisisse pour me le faire dire ?

« — Je ne vois que trop, répliqua l'Indien, que le choix du confident vous déplaît plus encore que la confidence même, et je puis vous jurer que connaissant, comme je fais, votre injuste aversion pour moi, vous ne m'auriez pas vu ici si Mazulhim m'avait nommé la dame à laquelle il me priait de porter ses excuses. Je doute même (étant pour vous dans des dispositions fort différentes de celles où j'ai le malheur de vous voir pour moi) que je l'eusse cru, s'il m'eût nommé Zulica ; je n'aurais jamais pu penser qu'il y eût au monde quelqu'un qui pût ne pas faire son bonheur d'être aimé d'elle. C'est donc fort innocemment, ajouta-t-il, que je contribue à vous donner le chagrin le plus sensible que vous puissiez recevoir, et que je me trouve mêlé dans des secrets que sûrement vous aimeriez mieux voir entre les mains de tout autre qu'entre les miennes.

« — Je ne sais pas ce qui vous le fait croire, répondit-elle d'un air embarrassé ; les secrets de la nature de celui dont vous vous trouvez aujourd'hui possesseur ne se confient ordinairement à personne : mais je n'ai point de raisons particulières...

« — Pardonnez-moi, madame, interrompit-il vivement, vous me haïssez ; je n'ignore pas qu'en toute occasion mon esprit, ma figure et mes mœurs ont été l'objet de vos railleries ou de votre plus sévère critique. J'avouerai même que si j'ai quelques vertus, je les dois au désir que j'ai toujours eu de me rendre digne de vos éloges, ou de vous obliger du moins à me faire grâce de ces traits amers dont, depuis que nous sommes dans le monde, vous n'avez pas cessé de m'accabler.

« — Moi ! monsieur, dit-elle en rougissant, je n'ai jamais rien dit de vous dont vous puissiez être fâché. D'ailleurs à peine nous connaissons-nous ; vous ne m'avez jamais donné sujet de me plaindre de vous, et je ne me crois pas assez ridicule...

« — Brisons-là, de grâce, madame ! interrompit-il ; une plus longue explication vous gênerait. Mais puisque nous sommes sur ce chapitre, permettez-moi seulement de vous dire que par les sentiments que j'ai toujours eus pour vous (sentiments tels que votre injustice n'a pas pu un moment les altérer), j'étais l'homme du monde qui méritait le plus votre pitié, et le moins votre haine. Oui, madame, ajouta-t-il, rien n'a été capable d'éteindre le malheureux amour que vous m'avez inspiré ; vos mépris, votre haine, votre acharnement contre moi, m'ont fait

gémir, mais ne m'ont pas guéri. Je connais trop votre cœur pour me flatter qu'il puisse un jour prendre pour moi les sentiments que je pourrais désirer, mais j'espère que ma discrétion sur ce qui vous regarde vous fera revenir de votre prévention, et que, si elle est au point que vous ne puissiez jamais m'accorder votre amitié, au moins vous ne me refuserez pas votre estime. »

« Zulica, gagnée par un discours si respectueux, lui avoua qu'en effet, par un caprice dont elle n'avait jamais pu découvrir la source, elle s'était ouvertement déclarée son ennemie; mais que c'était un tort qu'elle comptait si bien réparer qu'il n'en serait plus question entre eux, et qu'elle l'assurait de son estime, de son amitié et de sa reconnaissance.

« Après l'avoir prié de vouloir bien lui garder le secret le plus inviolable, elle se leva dans l'intention de sortir.

« — Où voulez-vous aller, madame? lui dit l'Indien en la retenant. Vous n'avez ici personne à vous; j'ai renvoyé mes gens, et l'heure à laquelle ils doivent revenir est encore bien éloignée.

« — N'importe, répliqua-t-elle; je ne puis rester dans un lieu où tout me reproche ma faiblesse.

« — Oubliez Mazulhim, reprit-il; cette maison aujourd'hui n'est point à lui, il me l'a cédée; permettez à l'homme du monde qui s'intéresse le plus véritablement à vous de vous prier d'y commander. Songez, du moins, à ce que vous voulez faire. Vous ne pouvez sortir à l'heure qu'il est sans risquer d'être rencontrée. Que votre colère ne vous fasse pas oublier ce que vous vous devez! Songez à l'éclat affreux que vous feriez songez que peut-être demain vous seriez la fable de tout Agra, et qu'avec une vertu et des sentiments que l'on doit respecter, l'on vous croirait personne à qui ces sortes d'aventures sont ordinaires. »

« Zulica résista longtemps aux raisons que Nassès (c'était le nom de l'Indien) lui apportait pour la faire rester.

« — Tout était préparé ici pour vous recevoir, ajouta-t-il: souffrez que j'y passe la soirée avec vous; ce que vous êtes, ce que je suis moi-même, tout doit vous répondre de mon respect. Je n'appuie pas sur mes sentiments : si j'ose encore vous en parler, c'est uniquement pour vous faire sentir à quel point je m'intéresse à vous, et pour tâcher de vous ôter les impressions sinistres que l'indiscrétion de Mazulhim me semble vous avoir laissées. »

« Après quelque résistance, Zulica, persuadée par ce que lui disait Nassès, consentit enfin à rester.

« — Pensant comme vous faites, madame, lui dit-il, vous devez être bien étonnée de vous trouver si sensible?... »

— Bon ! interrompit le Sultan, il ne sait pas ce qu'il dit, car autant que je puis m'en souvenir, c'est toujours cette dame qui était fâchée de ce que Mazulhim n'avait pas de bonnes façons pour elle?

— Sans doute, dit la Sultane, c'est la même.

— Un moment, de grâce ! reprit le Sultan ; orientons-nous. Si c'est la même, pourquoi lui dit-il... ce qu'il lui dit ? Vous voyez bien qu'il se trompe. Cette dame-là est accoutumée à avoir des amants, par conséquent il est ridicule qu'il lui dise qu'elle doit être étonnée ?

— Ne voyez-vous pas qu'il veut la tourner en ridicule? répondit la Sultane.

— Ah ! c'est une autre affaire, répliqua le Sultan ; mais pourquoi ne m'en avertit-on pas? Où veut-on que j'aille deviner cela? Ah ! il se moque d'elle, je le vois bien : mais à propos de quoi s'en moque-t-il ? Voilà ce que je voudrais savoir.

— Et c'est, sans doute, ce qu'Amanzéi vous apprendra, si vous voulez le laisser continuer.

— Soit, dit le Sultan : ce que j'en dis, comme vous le concevez bien, ce n'est pas que cela ne me soit égal ; on parle pour parler, cela amuse, et pour moi je ne hais pas la conversation.

CHAPITRE XIV

Qui contient moins de faits que de discours.

Amanzéi, le lendemain, continua ainsi :

« — Pensant comme vous faites, madame, disait Nassès à Zulica, vous devez être bien étonnée de vous trouver si sensible ?

« — Cela n'est pas douteux, répondit-elle, et c'est, je vous assure, une aventure bien singulière dans ma vie que celle qui m'arrive !

« — Que vous ayez aimé, reprit-il, ce n'est pas ce qui m'étonne ; il y a bien peu de femmes qui se soient sauvées de

l'amour, c'est (je vous l'avouerai) ce que je ne comprends point.

« — Je ne le comprends pas moi-même, répondit-elle ; et réellement, quand je m'examine, je ne puis concevoir comment il a pu me plaire et me séduire.

« — Ah ! madame, s'écria-t-il avec un air pénétré, quelle cruelle destinée que la nôtre ! Vous aimez qui ne vous aime plus, et j'aime qui ne m'aimera jamais. Pourquoi, toujours arrêté par cette injuste aversion que je savais que vous aviez pour moi, ne vous ai-je pas dit à quel point vous m'aviez touché ? Peut-être, hélas ! mes soins, ma constance, mon respect vous auraient désarmée !

« — Et peut-être aussi, dit-elle, m'auriez-vous traitée comme Mazulhim me traite !

« — Non, répondit-il en lui prenant la main ; non ! Zulica se serait vue adorée aussi religieusement qu'elle mérite de l'être.

« — Mais, repartit-elle, Mazulhim m'a tenu les mêmes dis cours que vous ; pourquoi croirais-je que vous n'auriez pas fait les mêmes choses que lui ?

« — Tout devait vous faire douter de la vérité de ses sentiments, répondit-il. Mazulhim, inconstant, dissipé, n'a jamais su ce que c'était qu'aimer. Vous ne pouviez pas ignorer qu'il était plus indiscret et plus trompeur qu'il ne nous est même permis de l'être. Il est vrai, cependant, que quelque infidèle qu'il fût, vous pouviez, sans être accusée de trop d'orgueil, prétendre à la gloire de le fixer. La difficulté de vous plaire, vos charmes, le plaisir si doux et si rare de régner dans un cœur qu'avant lui personne ne s'était soumis, tout devait vous faire espérer de sa part une tendresse éternelle. Ce qui en toute autre aurait été une vanité ridicule ne devenait pour Zulica qu'une idée si simple qu'elle ne pouvait s'empêcher de l'avoir.

« — Il est certain, du moins, répondit-elle modestement, que, par ma façon de penser, je pouvais mériter quelques égards.

« — Des égards ! Vous ! s'écria-t-il ; ah ! des égards vous rendent-ils tout ce qu'on vous doit ? Ainsi donc, pour prix de vos bontés, vous n'exigeriez que ce qu'on doit à la femme même qu'on estime le moins ?

« — Vous voyez pourtant, reprit-elle, que j'ai encore trop exigé !

« — S'il m'était permis de vous parler, repartit Nassès...

« — Vous le pouvez, interrompit-elle; vous ne devez pas douter que ce qui se passe aujourd'hui entre nous ne doive nous lier de la plus tendre amitié.

« — Oui, madame, dit-il vivement de la plus tendre façon; mais est-ce à moi, est-ce à ce Nassès si longtemps haï, que Zulica daigne promettre l'amitié la plus tendre?

« — Oui, Nassès, répondit-elle, c'est Zulica qui reconnaît son injustice, qui en est désespérée, et qui vous jure de la réparer par des sentiments et une confiance à toute épreuve. »

« Alors elle le regarda obligeamment; il était d'une figure fort agréable, et, quoique moins à la mode que Mazulhim, il ne lui cédait en rien.

« — Quoi, s'écria-t-il encore, c'est vous qui me promettez de m'aimer?

« — Oui, répliqua-t-elle, mon cœur vous sera ouvert, vous y lirez comme moi-même; mes moindres sentiments, mes idées, tout vous sera connu.

« — Ah, Zulica! dit-il, en se jetant à ses genoux et en lui baisant la main avec ardeur, que ma tendresse saura bien vous payer de ce que vous ferez pour moi! Avec quel plaisir ne vous soumettrai-je pas toutes mes pensées! Maîtresse souveraine de ma vie, vos ordres seuls régleront ma conduite.

« — Laissons cela, dit-elle en souriant, et levez-vous! Je n'aime pas à vous voir à mes genoux; revenons à ce que vous vouliez me dire. »

« Il se leva, s'assit auprès d'elle et lui tenant toujours la main, il poursuivit ainsi :

« — Je vais vous interroger, puisque vous voulez bien le permettre. Par quelles voies Mazulhim a-t-il pu vous plaire? Par quel enchantement la femme la plus respectable par ses sentiments et par sa conduite, Zulica enfin, l'a-t-elle trouvé aimable? Comment un homme aussi vain, aussi impétueux, a-t-il pu convenir à une femme aussi sage, aussi modeste que vous? Car qu'il plaise à des femmes de son caractère, à ces femmes frivoles, étourdies, dissipées, à qui aucun objet n'inspire de l'amour, et qui cependant sont vaincues par tous ceux qui se présentent à leurs yeux, qu'il leur plaise, dis-je, cela ne m'étonne pas; mais vous!

« — Pour commencer avec vous le commerce de confiance que je vous ai promis, répondit Zulica, je vous dirai naturelle-

Clavareau inv. Pelletier sc.

LE SOPHA

2e partie, chap. xv

ment que je ne devais pas craindre que Mazulhim pût jamais m'être cher. Ce n'était pas que je me crusse incapable de faiblesse. Sans en avoir fait la cruelle expérience, comme je l'ai faite depuis, je n'ignorais pas qu'il ne faut qu'un moment pour plonger la femme la plus vertueuse dans les égarements les plus funestes : mais, rassurée par mes sentiments, par le temps même qu'il y avait que j'étais dans le monde sans avoir manqué aux moindres des devoirs qui nous sont prescrits, j'osais me flatter que ce calme serait éternel.

« — Sans doute, dit Nassès d'un air fort sérieux, rien ne perd les femmes comme cette sécurité dont vous parlez!

« — Cela est vrai, au moins, répondit-elle : une femme n'est jamais plus exposée à succomber que lorsqu'elle se croit invincible. J'étais dans ce calme trompeur, continua-t-elle, lorsque Mazulhim s'est offert à mes yeux; je ne vous dirai pas comment il a fait pour me séduire. Ce que je sais, c'est qu'après lui avoir résisté longtemps, mon cœur s'est ému, ma tête s'est troublée. J'ai senti des mouvements qui prenaient sur moi, d'autant plus que je n'étais pas dans l'habitude de les éprouver. Mazulhim, qui savait mieux que moi-même de quelle nature était mon trouble, en a profité pour m'engager dans des démarches dont j'ignorais la conséquence; enfin il m'a amenée au point de me faire venir ici. Je croyais (et il me l'avait promis) qu'il ne voulait que m'entretenir avec plus de liberté que, dans le tumulte du monde, nous n'en pouvions espérer. J'y suis venue; sa présence m'a plus émue que je n'avais pensé; seule avec lui, je me suis trouvée moins forte contre ses désirs; sans savoir ce que j'accordais, je n'ai pu lui refuser rien; l'amour enfin m'a séduite jusqu'au bout. »

« En finissant ces paroles, elle avait les yeux à demi mouillés des larmes qu'elle s'efforçait de répandre. Nassès, qui paraissait prendre à sa douleur la part la plus sincère, en feignant de la consoler, lui disait les choses du monde les plus propres à la désespérer. Surtout, il appuyait malignement sur le peu de temps que Mazulhim l'avait gardée.

« — Ce n'est pas assurément, lui dit-il, que vous n'ayez de quoi rendre un homme heureux, du moins on en doit juger ainsi. Il est pourtant vrai que cette inconstance si prompte de Mazulhim ferait, si c'était tout autre que vous, penser les choses les plus désavantageuses. »

« Zulica, à ce propos, fit une mine qui marquait assez à

Nassès qu'elle croyait avoir raison de ne se rien reprocher là-dessus.

« — On n'ignore pas, reprit Nassès, que les hommes sont assez malheureux pour ne pouvoir pas jouir longtemps de l'objet même le plus aimable sans que leurs désirs se ralentissent : mais au moins on aime trois mois, six semaines, quinze jours même, plus ou moins; on n'a jamais imaginé de quitter une femme aussi brusquement que Mazulhim vous a quittée, vous; c'est d'un ridicule, d'une horreur même, qu'on ne peut imaginer ! Ah ! Zulica, ajouta-t-il, j'ose encore le répéter, vous m'auriez trouvé plus constant ! »

« Zulica lui répondit qu'elle en était bien persuadée, mais que, ne voulant plus aimer, ce lui était désormais une chose indifférente que les hommes fussent constants ou non, qu'elle désirait même, par la sincère amitié qu'elle avait pour lui, que l'amour qu'il disait sentir ne fût pas véritable, et qu'elle serait extrêmement fâchée qu'il conservât des sentiments qu'il ne pourrait jamais voir récompensés.

« — Oui, lui répondit Nassès d'un air triste, je sens bien tout ce que vous me dites. Je trouve dans votre caractère cette fermeté que j'ai toujours crainte en vous et que je ne puis m'empêcher d'admirer, quoiqu'elle fasse mon malheur. Si vous étiez moins estimable, j'en serais beaucoup moins à plaindre; car enfin il me serait permis d'imaginer que, puisque vous avez aimé Mazulhim, il ne serait pas impossible que vous m'aimassiez aussi. C'est une idée qu'on pourrait concevoir avec toutes les femmes du monde, sans les offenser : mais malheureusement vous ne ressemblez à personne, et c'est sans tirer à conséquence pour l'avenir que vous avez eu une faiblesse. »

« Zulica, qui, sans doute, riait en elle-même de la fausse idée que Nassès semblait avoir d'elle, l'assura qu'il lui rendait justice, et s'étendit beaucoup sur l'heureuse façon de penser qu'elle avait reçue de la nature, le peu de disposition qu'elle avait à se laisser toucher, et la froideur dans laquelle ce qui était pour beaucoup d'autres femmes des plaisirs d'une extrême vivacité l'avait laissée, malgré l'amour violent que lui avait su inspirer Mazulhim.

« — Tant pis pour vous, madame ! lui dit Nassès : plus vous êtes estimable, plus vous êtes à plaindre. Votre insensibilité va faire le malheur de votre vie. Toujours Mazulhim sera présent

à vos yeux. La façon humiliante dont il vous a quittée ne sortira pas un moment de votre mémoire : c'est un supplice qui vous accablera dans la solitude, et dont la dissipation et les plaisirs du monde ne vous distrairont jamais assez.

« — Mais que faire, lui demanda-t-elle, pour effacer de mon esprit une idée aussi cruelle? Je conviens, avec vous, qu'un nouvel amour pourrait m'ôter le souvenir de Mazulhim : mais sans compter les nouveaux malheurs qui peut-être y seraient attachés, puis-je croire que mon cœur voudrait s'y livrer autant qu'il le faudrait pour assurer ma guérison? Non, Nassès; croyez-moi : une femme qui pense d'une certaine façon ne saurait aimer deux fois.

« — Idée fausse ! s'écria-t-il; j'en connais qui ont aimé plus de six, et qui ne s'en estiment pas moins. Vous êtes d'ailleurs dans un cas si cruel qu'il vous met au-dessus des règles, et que, si l'on savait votre aventure, on vous verrait aimer dix hommes à la fois, qu'on trouverait que vous ne vous en dédommageriez pas encore.

« — On aurait assurément de la bonté de reste, répliqua-t-elle en souriant.

« — Mais non, repartit-il; on trouverait cela plus simple que vous ne le croyez. Vous concevez bien, au reste, que ce que j'en dis n'est pas pour vous conseiller de les prendre, puisque c'en serait assez d'un pour me faire mourir de douleur.

« — Ah! dit Zulica en rêvant, c'est qu'on nous trouve si blâmables quand nous aimons, qu'avec une seule passion, la plus longue et la plus sincère qu'on puisse voir, nous avons encore bien de la peine à échapper au mépris, et que tel est notre malheur, que ce que l'on regarde en vous comme des vertus nous est toujours compté pour des vices.

« — Oui, autrefois on pensait cela, répondit-il : mais les mœurs ayant changé, nos idées ont changé avec elles. Oh! non, si ce n'était que la crainte du blâme qui vous retint, vous pourriez vous livrer à l'amour.

« — Dans le fond, reprit-elle, vous avez raison, car qu'importe qu'on occupe son cœur? Essentiellement, je n'y vois pas le moindre mal.

« — Et cependant, répliqua-t-il, avec un esprit qui vous fait discerner si bien le faux du vrai, vous sacrifiez aux préjugés comme quelqu'un qui ne saurait pas raisonner. Vous voilà déterminée à pleurer toute votre vie votre faiblesse pour

Mazulhim, plutôt que de songer sagement à vous en consoler ; vous croyez qu'une femme qui pense d'une certaine façon ne doit aimer qu'une fois. Vous sentez bien intérieurement que le principe d'après lequel vous agissez n'est pas vrai ; mais vous résistez à vos lumières, pour jouir du noble plaisir de vous affliger, et apparemment aussi pour qu'on ne cesse pas de dire que c'est la perte de Mazulhim que vous voulez pleurer toujours. Ne sont-ce pas là de beaux propos à faire tenir de soi ?

« — De moi ? répondit-elle ; mais je me flatte qu'on n'en parlera pas !

« — Je le crois bien, répliqua-t-il ; je sais que vous, madame, vous ne direz rien de ceci ; il est constant que je n'en parlerai pas, moi ; la chose fait assez peu d'honneur à Mazulhim pour qu'il se croie obligé à garder le silence : et cependant, si vous ne changez point de façon de penser, tout le monde le saura.

« — Mais pourquoi ? demanda-t-elle.

« — Parbleu ! reprit-il, croyez-vous qu'on vous voie affligée sans qu'on cherche à pénétrer pourquoi vous l'êtes, et que, si on le cherche opiniâtrement, enfin on ne le découvre pas ? Pensez-vous que Mazulhim même, de qui votre douleur flattera la vanité, résiste au plaisir d'apprendre au public que c'est sa perte qui la cause ?

« — Cela est vrai, dit-elle ; mais, Nassès, est-ce donc qu'il dépendrait de moi de n'être plus affligée ?

« — Sans doute, répondit-il, cela dépend de vous. Au fond, que regrettez-vous à présent ? Mazulhim. S'il revenait à vous, consentiriez-vous à le recevoir ?

« — Moi ! s'écria-t-elle ; ah ! j'aimerais mieux être au dernier des hommes que d'être à lui !

« — Si, quelque chose qu'il pût faire, rien ne pourrait lui rendre votre cœur, il est donc, reprit-il, bien ridicule que vous le regrettiez. »

— Dites-moi un peu, demanda le Sultan, en avez-vous encore pour longtemps ?

— Oui, Sire, répondit Amanzéi.

— De par Mahomet ! tant pis, répliqua Schah-Baham ; voilà des discours qui m'ennuient furieusement, je vous en avertis. Si vous pouviez les supprimer, ou les abréger du moins, vous me feriez plaisir, et je n'en serais pas ingrat.

— Vous avez tort de vous plaindre, lui dit la Sultane; cette conversation qui vous ennuie est pour ainsi dire un fait par elle-même. Ce n'est point une dissertation inutile et qui ne porte sur rien, c'est un fait... N'est-ce pas « dialogué » qu'on dit? demanda-t-elle à Amanzéi en souriant.

— Oui, madame, répondit-il.

— Cette façon de traiter les choses, reprit-elle, est agréable; elle peint mieux et plus universellement les caractères que l'on met sur la scène, mais elle est sujette à quelques inconvénients. A force de vouloir tout approfondir ou de saisir chaque nuance, par exemple, on risque de tomber dans des minuties, fines peut-être, mais qui ne sont pas des objets assez importants pour que l'on doive s'y arrêter, et l'on excède de détails et de longueurs ceux qui écoutent. S'arrêter précisément où il faut est peut-être une chose plus difficile que de créer. Le Sultan a tort de vouloir que, dans l'endroit où vous êtes, vous marchiez si rapidement, mais vous l'aurez devant moi et devant toute personne de goût, si la fureur de parler vous emporte et si vous ne savez pas sacrifier de temps en temps les choses même qui vous paraîtront le plus agréables, lorsque vous ne pourriez nous les dire qu'aux dépens de celles que nous attendons.

— Le Sultan a tort, dit Schah-Baham, cela est bientôt dit! Et moi, je vous soutiens que cet Amanzéi-là n'est qu'un bavard qui se mire dans tout ce qu'il dit et qui, ou je ne m'y connais pas, a le vice d'aimer les longues conversations et de faire le bel esprit. Cela vous choque, ajouta-t-il en se tournant du côté d'Amanzéi, mais c'est que je suis franc, et si vous voulez l'être, je parie que vous avouerez que j'ai raison.

— Oui, Sire, répondit Amanzéi; et, complaisance de courtisan à part, je suis d'autant plus forcé d'en convenir qu'il y a longtemps qu'on me trouve le défaut que Votre Majesté me reproche.

— Corrigez-vous-en donc! dit Schah-Baham.

— S'il m'avait été aussi facile de m'en corriger qu'il me l'a paru d'en convenir, repartit Amanzéi, Votre Majesté n'aurait pas eu de reproche à me faire.

« La force du raisonnement de Nassès frappa Zulica, poursuivit-il.

« — Dans le fond, vous avez raison, lui dit-elle; aussi n'est-ce

pas Mazulhim que je pleure : c'est ma faiblesse, c'est de m'être donnée à un homme si indigne de moi.

« — J'avoue, répliqua Nassès d'un air simple, que le tour qu'il vous joue ne doit pas le rendre aimable à vos yeux; cependant, si vous voulez le juger sans prévention, je ne doute pas que vous ne lui trouviez des agréments, car enfin il en a.

« — Si vous voulez, répondit-elle dédaigneusement; d'abord, il n'est pas bien fait.

« — Je ne sais pas, reprit-il, mais personne, cependant, n'a plus de grâce que lui; il a la plus belle tête et la plus belle jambe du monde, l'air noble et aisé, l'esprit vif, léger, amusant.

« — Oui, reprit-elle, je ne nie point qu'il ne soit une bagatelle assez jolie; mais après tout, il n'est que cela, et de plus je vous assure qu'il s'en faut beaucoup qu'il soit aussi amusant qu'on le dit. Entre nous, c'est un fat, d'une présomption, d'une suffisance !...

« — Je pardonne un peu d'orgueil à un homme assez heureux pour vous avoir plu, interrompit Nassès; on en prend à moins tous les jours.

« — Mais, Nassès, répondit-elle, pour un homme qui me dit qu'il m'aime et qui veut que je le croie apparemment, vous me tenez de singuliers propos.

« — Tout odieux que vous est à présent Mazulhim, répondit Nassès, il vous l'est encore moins que moi, et je croirais risquer plus à vous parler d'un amant que vous n'aimerez jamais que je ne fais à vous entretenir d'un que vous avez si tendrement aimé. Il vous occupe encore si vivement que jamais je ne prononce son nom que vos yeux ne se mouillent de larmes; actuellement encore ils s'en remplissent et vous voulez en vain me les cacher. Ah! retenez vos pleurs, aimable Zulica, s'écria-t-il; ils me percent le cœur! Je ne puis, sans un attendrissement qui me devient funeste, les voir couler de vos yeux. »

« Zulica, qui depuis quelque temps n'avait pas envie de pleurer, ne put entendre ce discours sans se croire obligée de verser de nouvelles larmes. Nassès, qui se divertissait de tout le manège qu'il lui faisait faire à son gré, la laissa quelque temps dans cette douleur affectée. Cependant, pour ne pas perdre ses moments auprès d'elle, il s'amusa à lui baiser la gorge, qu'elle avait extrêmement découverte. Elle fut assez longtemps

sans daigner songer à ce qu'il faisait, et ce ne fut qu'après lui avoir laissé là-dessus entière liberté qu'elle s'avisa d'y trouver à redire.

« — Vous n'y pensez pas, Nassès, lui dit-elle, ayant toujours un mouchoir sur ses yeux; voilà des libertés qui me blessent vraiment!

« — Je le crois, répondit-il, n'allez-vous pas prendre cela pour une faveur? Regardez-moi donc, ajouta-t-il, que je voie vos yeux.

« — Non; reprit-elle, ils ont trop pleuré pour être beaux.

« — Sans vos larmes, répliqua-t-il, vous me paraîtriez bien moins belle. Écoutez-moi, continua-t-il; l'état où je vous vois m'afflige; je veux absolument que vous vous en tiriez. Je vous ai prouvé la nécessité où vous êtes d'aimer encore, et je vais, autant qu'il me sera possible, vous prouver actuellement que c'est moi qu'il faut que vous aimiez.

« — Je doute, répondit-elle, que vous y réussissiez

« — C'est ce que nous allons voir, reprit-il; premièrement, vous convenez de m'avoir haï sans sujet; c'est une injustice que vous ne pouvez réparer qu'en m'aimant à la fureur. (Elle sourit.) D'ailleurs, continua-t-il, je vous aime, et tout facile qu'il vous est de faire prendre à qui que ce soit plus d'amour même qu'il ne vous plaira peut-être de lui en inspirer, jamais vous ne trouverez personne aussi disposé que moi à vous aimer avec toute la tendresse que vous méritez. Que nous ayons tort ou raison, il est constant qu'en général nous pensons mal des femmes; nous nous sommes persuadés qu'elles ne sont ni fidèles ni constantes, et sur ce fondement, nous croyons ne leur devoir ni constance ni fidélité. De passions par conséquent on n'en voit guère; il faudrait, pour nous déterminer à en prendre une, que nous sussions qu'une femme mérite des sentiments moins légers que ceux que communément on lui accorde; examiner son caractère et sa façon de vivre et de penser, et régler là-dessus le degré et l'estime que nous pouvons lui devoir...

« — Eh bien! interrompit-elle, qui vous en empêche?

« — Vous vous moquez, madame, répondit-il; cette étude prend du temps; pendant que nous en serions occupés, une femme nous préviendrait d'inconstance, et c'est un si cruel accident pour nous que, pour n'y pas être exposés, nous la quittons avant que de savoir si elle mérite que nous l'aimions plus longtemps.

« — Mais, demanda-t-elle, qu'est-ce que tout cela peut conclure pour vous?

« — Le voici, répondit-il ; mais ce mouchoir sera-t-il éternellement sur vos yeux?

« — Ne vous ai-je pas regardé? lui dit-elle.

« — Pas assez, répondit-il, je ne veux plus que ce mouchoir paraisse ou je vous hais, s'il est possible, autant que vous m'avez haï! »

« Alors elle le regarda en souriant et d'une façon assez tendre.

« — Continuez donc, lui dit-elle en se penchant sur lui.

« — Oui, répondit-il, en la serrant fortement dans ses bras, je vais continuer, n'en doutez point. Ce que j'ai vu de vous ici, poursuivit-il, me vaut l'étude dont je vous parlais, vous a acquis toute mon estime et conséquemment a redoublé mon amour pour vous. Un autre que moi ne peut donc pas vous aimer autant que je vous aime ; il ne verrait de vous que vos charmes, et la beauté de votre âme serait une chose dont il ne pourrait jamais être sûr, puisque rien ne lui prouverait jusqu'à quel point vous portez la délicatesse des sentiments. Il l'apprendrait, direz-vous, en me voyant agir ; eh! madame (je vais parler mal de nous), pensez-vous qu'un homme dissipé, étourdi, sans mœurs, surtout sur ce qui regarde les femmes, et ne trouvant pas de moyen plus sûr pour les mépriser toujours que de ne leur faire jamais l'honneur de les examiner, pensez-vous, dis-je, qu'il s'aperçoive des choses qui devraient vous assurer son estime, ou qu'il ne vous accuse pas de forcer votre caractère et de vous parer à ses yeux de vertus que vous ne possédez point?

« — Oui, je le crois, dit-elle ; ce que vous dites là, par exemple, est on ne peut plus sensé. »

« Nassès, pour la remercier de cet éloge, voulut d'abord lui baiser la main, mais la bouche de Zulica se trouvant plus près de lui, ce fut à elle qu'il jugea à propos de témoigner sa reconnaissance.

« — Ah! Nassès, lui dit-elle doucement, nous nous brouillerons.

« — Vous voyez donc bien, poursuivit-il sans lui répondre, que, puisque je suis l'homme du monde qui vous estime le plus, et qui a le plus de raison de le faire, je dois être aussi le seul que vous puissiez aimer.

« — Non, répondit-elle, l'amour est trop dangereux.

« — Vieille maxime d'opéra, si plate, si usée, répliqua-t-il,

qu'on ne la voudrait seulement pas aujourd'hui passer dans un madrigal, et qui, au reste, n'empêchera point du tout que vous ne m'aimiez. Je vous en avertis.

« — Si ce n'est pas elle qui m'en empêche, répondit-elle... Mais pourquoi me demander de l'amour? Ne vous ai-je pas promis de l'amitié?

« — Sans doute, répliqua-t-il, l'effort est généreux! Il est constant que, si je ne vous aimais pas, je vous tiendrais quitte pour cela, et peut-être même à moins, mais les sentiments que j'ai pour vous ne peuvent être payés que par le plus tendre retour de votre part, et je puis jurer que je n'oublierai rien pour vous inspirer toute l'ardeur que je vous demande.

« — Je vous proteste aussi, répondit-elle, que je n'oublierai rien pour m'en défendre.

« — Ah! ah! dit-il, vous voulez prendre des précautions contre moi, j'en suis charmé, ce m'est une preuve que vous me croyez dangereux. Vous avez raison. En vous aimant comme je le fais, je le serai pour vous plus que personne. Avec une femme moins estimable que vous, je ne serais pas si sûr de ma victoire.

« — Cependant, reprit-elle, plus je suis estimable, plus je résisterai.

« — Tout au contraire, répliqua-t-il, les coquettes seules coûtent à vaincre ; on leur persuade aisément qu'elles sont aimables, mais on ne les touche pas de même, et de toutes les conquêtes la plus aisée c'est celle d'une femmes raisonnable.

« — Je ne l'aurais assurément pas cru, dit-elle.

« — Rien n'est pourtant plus vrai, répondit-il. Vous ne pouvez pas douter que je ne vous aime, par exemple. Répondez : en doutez-vous? Soyez de bonne foi!

« — Je viens d'être si sottement crédule, repartit-elle, que je crois qu'on ne me persuadera de longtempes.

« — Mais, Mazulhim à part, insista-t-il, qu'en croyez-vous? »

« Elle répondit qu'elle croyait qu'il ne la haïssait pas ; il s'obstina et enfin obtint d'elle qu'elle était persuadée qu'il l'aimait.

« — Et vous, poursuivit-il, vous ne me trouvez plus odieux?

« — Odieux! dit-elle ; non, sans doute : je puis vouloir être indifférente, mais je ne veux plus être injuste.

« — Vous croyez que je vous aime, s'écria-t-il, vous ne me haïssez pas et vous imaginez que vous me résisterez longtemps, vous, avec cette vérité que vous avez dans le caractère? Vous

vous flattez que vous pourrez me rendre malheureux lorsque vos désirs vous parleront en ma faveur ; que vous fixerez un temps pour céder, et que ce ne sera que lorsqu'il sera arrivé que vous croirez pouvoir vous rendre avec décence ? Non, Zulica, non ! j'ai meilleure opinion de vous que vous-même. Vous n'aurez point assez de fausseté pour vouloir désespérer un amant que vous aimez ; vous ignorez l'art perfide de me conduire de faveur en faveur, jusqu'à celle qui doit à jamais combler et ranimer mes désirs ; l'instant où je vous attendrirai sera celui où je mourrai de plaisir entre vos bras, et cette bouche charmante, ajouta-t-il avec transport... »

— Fort bien, cela, fort bien ! interrompit le Sultan ; vous me tirez d'une grande peine. Ma foi, je commençais à craindre que cela ne fût jamais. Ah ! la sotte créature que cette Zulica, avec ses façons !

— En effet, dit la Sultane, il faut convenir qu'on ne peut pas faire attendre des faveurs plus longtemps. Comment donc ! résister une heure ! Cela est sans exemple !

— Ce qu'il y a de vrai, répondit le Sultan, c'est que cela m'ennuyait autant que s'il y eût eu quinze jours, et que pour peu qu'Amanzéi eût encore retardé la chose, je serais mort de chagrin et de vapeurs, mais qu'auparavant il lui en aurait coûté la vie et que je lui aurais appris à faire périr d'ennui une tête couronnée. »

CHAPITRE XV

Qui n'amusera pas ceux que les précédents ont ennuyés.

— Au silence qui se fit dans cet instant dont Votre Majesté était hier si contente, dit Amanzéi le lendemain, je jugeai que Nassès empêchait Zulica de parler et qu'elle l'empêchait de poursuivre.

« — Ah ! Nassès, s'écria-t-elle dès qu'elle le put, Nassès songez-vous à ce que vous faites ? Si vous m'aimiez !... »

« Plus Nassès craignait les reproches de Zulica, moins il lui laissait la liberté de lui en faire. Jamais je n'ai mieux qu'en cet instant conçu combien il est avantageux d'être opiniâtre avec les femmes.

« — Mais, écoutez-moi, disait Zulica; Nassès, écoutez-moi! Voulez-vous donc que je vous déteste? »

« Tous mots qui, entrecoupés, prononcés faiblement, perdaient leur force et n'imposaient pas. Zulica vit bien qu'il était inutile qu'elle parlât davantage à un homme perdu dans ses transports et à qui l'on aurait, sans aucun fruit, dit les plus belles choses du monde. Que faire? Ce qu'elle fit. Après s'être précautionnée contre les entreprises que Nassès, au milieu de son trouble, tentait avec toute la témérité possible, et s'être mise, à cet égard, hors de toute crainte, elle attendit patiemment qu'il fût en état d'entendre les discours qu'elle lui préparait sur ses impertinences. Nassès, cependant, soit pour obtenir plus aisément son pardon, soit qu'en effet Zulica l'eût troublé, ne la laissa en liberté que pour tomber sur son sein et dans un abattement qui ne devait pas le laisser sensible à quelque autre chose qu'à l'état où il se trouvait.

« Embarras nouveau pour Zulica, car, à quoi sert-il de parler à quelqu'un qui ne saurait entendre? Ce qui, en cet instant, pouvait lui rendre moins pénible le silence auquel elle était forcée, c'est qu'il n'y avait pas d'apparence que Nassès eût l'esprit assez libre pour faire dessus des commentaires. Elle tenta pourtant de se retirer tout à fait d'entre ses bras et n'y réussit point. Quand il revint de son trouble, il avait l'air si tendre! Ses premiers regards errèrent sur Zulica d'une façon si touchante! Il referma les yeux si languissamment, poussa de si profonds soupirs que, loin de pouvoir lui montrer autant de colère qu'elle s'en était flattée, elle commença, malgré son insensibilité naturelle, à se sentir émue et à partager ses transports. Cette vertueuse personne était perdue si Nassès eût pu s'apercevoir des mouvements dont elle était agitée. Nassès enfin, rendu à lui-même, saisit la main de Zulica.

« — Nassès, lui dit-elle d'un ton colère, est-ce ainsi que vous croyez vous faire aimer?

« Nassès s'excusa sur la violence de son ardeur qui, disait-il, ne lui avait pas permis plus de ménagement. Zulica lui soutint que l'amour, quand il est sincère, était toujours accompagné de respect et que l'on n'avait des façons aussi peu mesurées que les siennes qu'avec les femmes que l'on méprisait. Lui, de son côté, soutint qu'il n'y avait qu'à celles qui inspiraient des désirs que l'on manquait de respect et que rien ne pouvait

mieux prouver à Zulica la force du sien que l'emportement qu'elle s'obstinait à condamner en lui.

« — Si je vous avais moins estimée, poursuivit-il, je vous aurais demandé ce que je viens de ravir; mais quelque légères que soient les faveurs que je vous ai dérobées, je n'ignorais pas que vous me les refuseriez. Sûr de les obtenir de vous, je n'aurais pas songé à ne les devoir qu'à moi-même. Plus on pense bien d'une femme, plus on est forcé d'être coupable auprès d'elle de trop de hardiesse, rien n'est si vrai.

« — Je n'en crois pas un mot, répondit Zulica; mais quand ce que vous venez de me dire serait vrai, c'est toujours une règle établie de ne pas recommencer l'aveu de ses sentiments par des façons aussi singulières que celles que vous avez.

« — Supposez que j'eusse brusqué les choses autant que vous le dites, répliqua-t-il, ce serait encore une attention pour vous dont vous devriez me remercier.

« — Non, reprit-elle avec impatience, vous avez dans l'esprit des opinions d'une bizarrerie dont rien n'approche!

« — Il est plaisant, reprit-il, que ces opinions que vous traitez de bizarres soient toutes fondées en raison. Celle que vous me reprochez actuellement est d'une vérité que sûrement je vous ferai sentir, car non seulement vous avez de l'esprit, mais encore vous l'avez juste, mérite assez rare dans votre sexe pour que l'on puisse vous en féliciter.

« — Le compliment ne me séduit pas, dit-elle d'un ton brusque, et je vous avertis que je n'en fais que le cas que je dois.

« — C'est sans doute un désagrément pour moi, répondit-il, de vous voir si peu sensible aux discours obligeants que je vous tiens.

« — En un mot, monsieur, interrompit-elle, pour entreprendre de certaines choses, il faut au moins avoir persuadé; trouvez bon que je vous le dise.

« — Je vous entends, madame, reprit-il, vous voulez que je vous perde dans le monde, eh bien! je vous y perdrai. Je voulais vous mettre à portée de m'aimer sans que qui que ce fût s'en doutât, mais puisque ce ménagement de ma part vous déplaît, je vous rendrai des soins, madame; on saura que je vous aime et je ne vous épargnerai aucune des tendres étourderies qui pourront apprendre au public quels sont les sentiments que j'ai pour vous.

« — Mais que voulez-vous dire ? lui demanda-t-elle ; vous êtes un étrange homme ! C'est par respect pour moi que vous me faites une impertinence que je ne devrais jamais vous pardonner ; c'est par une attention infinie sur ce qui me regarde que vous me brusquez, comme la femme du monde qui mériterait le moins d'égards ! C'est vous qui faites mille choses condamnables et c'est moi qui ai tort ! Dites-moi, de grâce, comment tout cela se peut faire ?

« — Si vous étiez moins neuve en amour, répliqua-t-il, vous m'épargneriez toutes ces explications-là. Je vous dirai pourtant que, quelque gênantes qu'elles puissent être pour moi, j'aime, sans comparaison, mille fois mieux vous donner des leçons sur cette matière que de vous voir assez instruite pour n'en avoir pas besoin. Êtes-vous encore à savoir que ce sont moins les bontés d'une femme pour son amant qui la perdent que le temps qu'elle les lui fait attendre ? Croyez-vous que je puisse vous aimer et être malheureux sans que mes assiduités auprès de vous, sans que les soins que je prendrai pour vous attendrir échappent au public ? Je deviendrai triste, et (ma discrétion fût-elle extrême) on n'ignorera pas que vos seules rigueurs causent ma mélancolie. Enfin (car il en faut toujours venir là) vous me rendrez heureux. Pensez-vous qu'avec quelque attention que je m'observe, vos yeux, les miens, cette tendre familiarité qui, malgré tous nos efforts, naîtra en nous, ne découvrent pas notre secret ? »

« Zulica, par son étonnement et son silence, semblait approuver ce que lui disait Nassès.

« — Vous voyez donc bien, poursuivit-il, que, quand je vous presse de me rendre promptement heureux, c'est moins encore pour moi que pour vous que je vous le demande. En suivant mes conseils, si vous m'épargnez des tourments, vous évitez l'éclat qui suit toujours les commencements d'une passion. D'ailleurs, dans la situation où nous avons été ensemble, je ne pourrais, sans tout découvrir, marquer d'abord de l'amour pour vous. D'accord tous deux, nous imposerons au public sur nos affaires tant que nous le jugerons à propos ; persuadé que vous me détestez, il ne pourra jamais imaginer que, d'un sentiment qui lui est si contraire, vous ayez passé si rapidement à l'amour. Il vous sera facile, au reste, d'amener naturellement notre réconciliation. A la cour, ou chez la première princesse où nous nous trouverons ensemble, vous saisirez quelque occasion que

ce soit de me faire une politesse; ne vous inquiétez pas de la conjoncture, j'aurai soin de la faire naître. Je répondrai avec empressement à ce que vous m'aurez dit d'obligeant, je parlerai tout haut de l'envie que j'ai que vous ne me haïssiez plus. Je vous ferai même proposer, par quelqu'un de nos amis communs, de vouloir bien que je vous voie; vous direz que vous le voulez bien : je me ferai présenter à vous, je retournerai vous voir, je vanterai les charmes de votre commerce et le malheur que j'ai eu d'en avoir été si longtemps privé. Il n'en faudra pas davantage pour justifier mes empressements : ils paraîtront simples et naturels, et nous aurons d'autant plus de plaisir à nous aimer que nous jouirons de celui de le cacher à tout le monde.

« — Non, répondit-elle en rêvant; si je vous rendais si promptement heureux, je craindrais trop votre inconstance. J'avoue que je ne serais pas fâchée de lier avec vous un commerce fondé sur plus d'estime, de confiance et d'amitié qu'on n'en trouve ordinairement dans le monde; je vous dirai plus : je ne haïrais pas l'amour si un amant pouvait n'exiger d'une femme que l'aveu de sa tendresse.

« — Ce que vous demandez, reprit-il tendrement, est une chose plus difficile avec vous qu'avec quelque femme que ce puisse être. J'avoue aussi que, quelque peu que vous accordiez, on doit en être plus flatté que d'obtenir tout d'une autre. Mais, Zulica, croyez-moi, je vous adore; vous m'aimez; faites le bonheur de l'homme du monde qui ressent pour vous la passion la plus vive!

« — Si vous saviez borner vos désirs, répondit-elle avec émotion, et que ce que l'on pourrait vous accorder ne fût pas pour vous un droit de demander davantage, on pourrait essayer de vous rendre moins malheureux; mais...

« — Non, Zulica, interrompit-il vivement, vous serez contente de mon obéissance! »

« Sur cette parole, que Zulica sentait bien aussi périlleuse qu'elle l'était, elle se pencha nonchalamment sur Nassès, qui, se précipitant sur elle, usa sans ménagement des faveurs qui venaient de lui être accordées.

« — Ah! Zulica, lui dit-il tendrement un moment après, ne sera-ce qu'à votre complaisance que je devrai d'aussi doux instants, et ne voulez-vous donc pas qu'ils le deviennent autant pour vous qu'ils le sont déjà pour moi? »

« Zulica ne répondit rien, mais Nassès ne se plaignit plus. Bientôt il fit passer dans l'âme de Zulica tout le feu qui dévorait la sienne. Bientôt il oublia la parole qu'il venait de lui donner, et elle ne se souvint pas elle-même de ce qu'elle avait exigé de lui. Elle se plaignit à la vérité, mais si doucement que ce fut moins un reproche qu'un soupir tendre que l'espèce de plainte qui lui échappa. Nassès, sentant à quel point il l'égarait, crut ne devoir pas perdre d'aussi précieux instants.

« — Ah! Nassès, lui dit-elle d'une voix étouffée, si vous ne m'aimez pas, que vous allez me rendre à plaindre!

« Quand les craintes de Zulica sur l'amour de Nassès auraient été aussi vraies et aussi vives qu'elles paraissaient l'être, il y avait apparence que les transports de Nassès les auraient dissipées. Aussi, presque assuré qu'elle ne douterait pas longtemps de son ardeur, il ne jugea pas à propos de perdre à lui répondre un temps qu'il devait employer à la rassurer, et d'une façon plus forte qu'il ne l'aurait pu faire par les discours les plus touchants. Zulica ne s'offensa pas de son silence; bientôt même (car il ne faut souvent qu'une bagatelle pour faire perdre de vue les choses les plus importantes) elle ne parut plus s'occuper d'une crainte que, sans faire une injure mortelle à Nassès, elle croyait ne pouvoir plus garder. D'autres idées, plus douces sans doute, succédèrent à celles-là. Elle voulut parler, mais elle ne put proférer que quelques mots sans suite et qui n'exprimaient rien que le trouble de son âme.

« Lorsqu'il eut cessé, Nassès se jeta à genoux.

« — Ah! laissez-moi, dit-elle en le repoussant faiblement.

« — Quoi! répondit-il d'un air étonné, aurai-je eu le malheur de vous déplaire, et serait-il possible que vous eussiez à vous plaindre de moi?

« — Si je ne m'en plains pas, reprit-elle, ce n'est pas que je n'eusse de quoi le faire.

« — Eh! de quoi vous plaindriez-vous? répliqua-t-il; ne deviez-vous pas être lasse d'une aussi cruelle résistance?

« — Je conviens, répondit-elle, que beaucoup de femmes se seraient rendues plus tôt; mais je n'en sens pas moins que j'aurais dû vous résister plus longtemps. »

« Alors elle le regarda avec ce trouble, cette langueur dans les yeux qui annoncent et excitent les désirs.

« — M'aimez-vous? lui demanda Nassès aussi tendrement que s'il l'eût aimée lui-même.

« — Ah! Nassès, s'écria-t-elle, quel plaisir vous ferait un aveu que vos emportements m'ont déjà arraché? M'avez-vous, là-dessus, laissé quelque chose à vous dire?

« — Oui, Zulica, répondit-il; sans cet aveu charmant que je vous demande, je ne puis être heureux; sans lui, je ne puis jamais me regarder que comme un ravisseur. Ah! voulez-vous me laisser un si cruel reproche à me faire?

« — Oui, Nassès, dit-elle en soupirant, je vous aime! »

« Nassès allait remercier Zulica lorsque l'esclave de Mazulhim vint servir; il en soupira...

— Parbleu! je le crois bien, interrompit le Sultan; voilà comme sont les valets! On ne les voit jamais que quand on a le moins besoin de leur présence. N'ayez pas peur qu'il soit venu tantôt pendant que Nassès et Zulica m'ennuyaient tant! Il faut précisément qu'il vienne interrompre quand j'ai le plus de plaisir à entendre.

— Vous m'avez étonné, vous, lui dit la Sultane, de n'avoir rien dit.

— Tubleu, répliqua-t-il, je n'avais garde de les troubler; j'avais trop d'envie de savoir comment tout ceci finirait. J'en suis fort content, ajouta-t-il en se tournant vers Amanzéi; voilà ce qui peut s'appeler une situation touchante, j'en ai encore les larmes aux yeux!

— Quoi! lui dit la Sultane, vous pleurez de cela?

— Pourquoi donc pas? répondit-il : cela est fort intéressant, ou je me trompe fort. C'est pour moi comme une tragédie, et, si vous n'en pleurez point, c'est que vous n'avez pas le cœur bon!

En achevant ces paroles, qu'il prenait pour une épigramme sanglante contre la Sultane, il ordonna d'un air satisfait à Amanzéi de poursuivre.

« — Nassès soupira de se voir interrompu, poursuivit Amanzéi; ce n'était pas qu'il fût amoureux, mais il avait cette impatience, cette ardeur qui, sans être amour, produit en nous des mouvements qui lui ressemblent et que les femmes regardent toujours comme les symptômes d'une vraie passion, soit qu'elles sentent combien il leur est nécessaire avec nous de paraître s'y tromper, ou qu'en effet elles ne connaissent rien de mieux. Zulica, qui n'attribuait qu'à ses charmes l'impatience qu'elle remarquait dans Nassès, en avait toute la reconnaissance possible : mais, pour soutenir ce caractère de personne réservée

Clavareau inv. Pelletier sc.

LE SOPHA

2e partie, chap. XIX.

qu'elle s'était donné, elle lui fit signe, en lui serrant la main, d'avoir en face l'esclave de Mazulhim un peu de circonspection. Ils se mirent à table.

« Après le souper...

— Tout doucement, s'il vous plaît! interrompit Schah-Baham; je veux, si cela ne vous déplaît pas, les voir souper. J'aime, sur toute chose, les propos de table.

— Vous avez dans l'esprit une inconséquence bien singulière! lui dit la Sultane; vous vous êtes impatienté mille fois à des discours qui étaient nécessaires, et vous en demandez actuellement qui, absolument hors de l'histoire qu'on vous raconte, ne peuvent que l'allonger!

— Eh bien! répondit le Sultan, si je veux être inconséquent, moi, y a-t-il quelqu'un ici qui puisse m'en empêcher? Voyons: je veux bien qu'on apprenne qu'un Sultan est fait pour raisonner comme il lui plaît; que tous mes ancêtres ont eu le même privilège que celui qu'on me dispute; que jamais femme bel esprit n'a eu le crédit de les empêcher de parler comme ils voulaient, et que ma grand'mère même à qui, je crois, vous n'avez pas l'audace de vous comparer, n'a jamais eu celle de contredire Schah-Riar, mon aïeul, fils de Schah-Mamoun, qui engendra Schah-Techni, lequel... Ce que j'en dis, au reste, continua-t-il plus modérément, c'est plus pour vous faire voir que je sais ma généalogie que pour contrarier personne, et vous pouvez poursuivre, Amanzéi.

« — C'est, dit Zulica, un instant après qu'elle se fût mise à table, une chose bien singulière que la façon dont les événements les plus marqués de notre vie sont amenés! Qui dirait à une femme : « Vous aimerez ce soir à la fureur un homme, non seulement auquel vous n'avez jamais pensé, mais que vous haïssiez », elle ne le croirait pas. Et pourtant il n'est pas sans exemple que cela arrive!

« — Je vous en réponds, repartit Nassès, et je serais bien fâché que cela n'arrivât pas. De plus, il est certain que rien n'est si commun que de voir les femmes aimer violemment quelqu'un qu'elles voient pour la première fois, ou qu'elles ont haï. C'est même de là que naissent les passions les plus vives.

« — Et pourtant, reprit-elle, vous trouvez des gens, mais je dis : beaucoup, qui vous soutiennent qu'il n'y a presque point de coups de sympathie.

« — Savez-vous, répondit Nassès, qui sont les gens qui sou-

tiennent cela? Ce sont, ou des jeunes gens qui ne connaissent pas encore le monde, ou des femmes dont l'esprit est prude et le cœur froid; de ces femmes indolentes qui ne prennent une passion qu'avec toutes les précautions possibles, ne s'enflamment que par degrés, et vous font acheter bien cher un cœur où vous trouvez toujours plus de remords que de tendresse, et dont vous ne jouissez jamais parfaitement.

« — Eh bien! répondit-elle, ces femmes-là, toutes ridicules qu'elles sont, ont encore des partisans; et moi qui vous parle, il n'y a pas bien longtemps que je pensais comme elles.

« — Vous! répliqua-t-il, mais savez-vous bien que vous avez tous les préjugés qu'on peut avoir?

« — Cela se peut, reprit-elle, mais actuellement j'en ai un de moins, car je crois aux coups de sympathie.

« — Quant à moi, dit-il, je sais qu'ils sont fort communs. Je connais même une femme qui y est si sujette, qu'elle en trouve ordinairement trois ou quatre dans la journée.

« — Ah! Nassès, s'écria-t-elle, cela n'est pas possible!

« — Quand vous diriez simplement que cela n'est pas ordinaire, savez-vous bien, repartit-il, que vous vous tromperiez encore, et qu'une femme qui a le malheur d'être née fort tendre (si pourtant c'en est un) ne peut pas répondre un moment d'elle-même? Je vous suppose, vous, dans la nécessité de m'aimer : que ferez-vous?

« — Je vous aimerai, répondit-elle.

« — Eh bien! supposez à présent, continua-t-il, une femme qui soit dans la nécessité d'aimer par jour trois ou quatre hommes.

« — Je la trouve bien à plaindre, dit-elle.

« — Soit! j'en conviens; mais que voulez-vous qu'elle fasse? Qu'elle fuie, me direz-vous? Mais on ne va pas loin dans une chambre; quand on s'y est promené quelque temps, on est lassé, il faut se rasseoir. Cet objet, qui vous a frappé, est toujours présent à vos yeux. Les désirs se sont irrités par la résistance qu'on a faite, et la nécessité d'aimer, loin d'en être diminuée, n'en est devenue que plus pressante.

« — Mais, répondit-elle en rêvant, en aimer quatre!

« — Puisque le nombre vous choque, répliqua-t-il, j'en ôte deux.

« — Ah! dit-elle, cela devient plus vraisemblable, et plus possible même.

« — Que de façons pourtant n'avez-vous pas faites, s'écria-t-il, pour n'en aimer qu'un !

« — Taisez-vous, lui dit-elle en souriant ; je ne sais où vous prenez tous les raisonnements que vous me faites, et où je prends, moi, toutes les réponses que je vous fais.

« — Dans la nature, répondit-il. Vous êtes vraie, sans art ; vous m'aimez assez pour ne vouloir rien me cacher de ce que vous pensez, et je vous en estime d'autant plus qu'il y a bien peu de femmes qui aient autant de vérité dans le caractère. »

« Avec tous ces propos, et quelques autres qui ne furent pas plus intéressnts, Nassès parvint à gagner le dessert. Il fut à peine servi que se voyant seuls, il se leva avec feu, et se mettant aux genoux de Zulica :

« — Vous m'aimez? lui dit-il.

« — Eh ! ne vous l'ai-je pas assez dit? répondit-elle languissamment.

« — Ciel ! s'écria-t-il en se relevant et en la prenant dans ses bras, puis-je trop vous l'entendre dire, et pouvez-vous trop me le prouver?

« — Ah ! Nassès ! répondit-elle, en se laissant aller sur lui, et sur moi, quel usage faites-vous de ma faiblesse ! »

— Eh que diable ! dit le Sultan, voulait-elle donc qu'il en fît? Ceci n'est pas mauvais ! Elle aurait, je crois, été bien fâchée qu'il l'eût laissée plus tranquille. Non ! les femmes sont d'une singularité... bien singulière ! Elles ne savent jamais ce qu'elles veulent. On ignore toujours comme on est avec elles...

— Quelle colère ! interrompit la Sultane ; quel torrent d'épigrammes ! Que vous avons-nous donc fait?

— Non, dit le Sultan, c'est sans colère que je dis tout cela. Est-ce que pour trouver les femmes ridicules, on a besoin d'être fâché contre elles?

— Vous êtes d'une causticité sans exemple, lui dit la Sultane ; et je crains bien que vous qui haïssez tant les beaux esprits, vous n'en deveniez un incessamment.

— C'est cette Zulica qui m'a fâché ! repartit le Sultan ; je n'aime point les façons déplacées.

— Que Votre Majesté prenne moins d'humeur contre elle, dit Amanzéi ; elle n'en fit pas longtemps.

CHAPITRE XVI

Qui contient une dissertation qui ne sera pas goûtée de tout le monde.

« Après avoir dit ce peu de mots qui ont déplu à Votre Majesté, Zulica se tut.

« — Croyez-vous, lui demanda enfin Nassès, que Mazulhim vous aimât mieux que je ne fais?

« — Il me louait davantage, répondit-elle : mais il me semble que vous m'aimez mieux.

« — Je ne veux vous laisser aucun lieu de douter de ma tendresse, repartit-il; oui, Zulica, vous apprendrez bientôt combien Mazulhim m'est inférieur en sentiment.

« — Eh quoi! reprit-elle, quoi!... »

« Nassès ne la laissa pas achever, et elle ne se plaignit pas d'avoir été interrompue.

« — Ah! Nassès! s'écria-t-elle tendrement, que vous êtes digne d'être aimé! »

« Nassès ne répondit à cet éloge qu'en homme qui croyait qu'on le louerait moins sur le présent, si l'on ne prétendait point par là l'encourager sur l'avenir. Il avait attendri Zulica, il parvint à l'étonner; aussi prit-elle pour lui une considération, même une sorte de respect, qui, vu le motif qui les lui faisait obtenir, devenaient extrêmement plaisants, et qui doivent flatter un homme, d'autant plus qu'elles ne sont pas chez les femmes l'effet de la prévention, comme le sentiment. Nassès, assez content de lui-même, crut qu'il pouvait suspendre pour un moment l'admiration qu'il causait à Zulica. Avoir triomphé d'elle n'était rien pour lui : il la connaissait trop pour en être flatté, et les bontés qu'elle lui marquait, loin de diminuer la haine qu'il lui portait, l'avait augmentée. Il se sentait pour elle ce mépris profond qui nous rend impossibles la dissimulation et les ménagements avec les personnes qui nous l'inspirent; et dans cette disposition, il ne croyait pas pouvoir lui montrer assez tôt toute l'impression que sa conduite avec lui avait faite sur son âme.

« — Vous trouvez donc, lui demanda-t-il, que je ne vous loue pas si bien que Mazulhim?

« — Oui, répondit-elle, mais je trouve en même temps que vous savez aimer mieux que lui.

« — Voilà, répliqua-t-il, une distinction que je n'entends pas; quelle valeur attachez-vous actuellement au mot d'aimer ?

« — Celle qu'il a, repartit-elle; je ne lui en connais qu'une, et ce n'est que de celle-là que je prétends parler; mais vous qui me paraissez aimer si bien, pourquoi me demandez-vous ce que c'est que l'amour ?

« — Si je le demande, répliqua-t-il, ce n'est pas que je l'ignore : mais, comme chacun définit ce sentiment suivant son caractère, je voulais savoir ce qu'en particulier vous entendez, vous, en disant que je vous aime mieux que Mazulhim ne vous aimait. Je ne puis connaître la différence que vous mettez entre lui et moi, si vous ne m'apprenez pas ce que c'était que sa façon d'aimer.

« — Mais, répondit-elle en affectant de rougir, c'est qu'il a le cœur épuisé, lui.

« — Le cœur épuisé ! reprit-il, voilà une expression qui, selon moi, n'offre point de sens déterminé. Le cœur s'épuise, sans doute, sur une passion trop longue; mais Mazulhim ne pouvait pas se trouver avec vous dans ce cas-là, puisque pour ses yeux et son imagination vous étiez un objet nouveau. Par conséquent, ce que vous me dites de lui n'est pas ce que vous devriez m'en dire.

« — Je n'en dirai pourtant que cela, répondit-elle; ce que j'en sais, c'est (du moins je m'en doute) qu'il y a peu d'hommes moins faits pour aimer que lui, et ne m'interrogez pas davantage, car je sens que sur cet article je n'ai rien de plus à vous répondre.

« — Ah ! je vous entends, répliqua-t-il; cependant je ne reconnais point Mazulhim au portrait que vous m'en faites.

« — Mais, reprit-elle, il me semble que je ne vous dis rien de lui.

« — Ah ! pardonnez-moi ! repartit-il : on sent aisément ce qu'on reproche à un homme quand on dit de lui qu'il a le cœur épuisé; c'est une expression modeste et mesurée, mais on l'entend. Je suis surpris pourtant que vous ayez eu à vous plaindre de lui.

« — Je ne m'en plains pas, Nassès, répondit-elle; mais, puisque vous voulez savoir ce que j'en pense, je vous dirai qu'il est vrai que j'en ai été surprise.

« — Ah ! ah ! dit-il, quoi ! vous l'avez trouvé ?...

« — Cela est étonnant ! reprit-elle, à ce que je crois du moins.

« — Oh ! je m'en rapporterais bien à vous.

« — Sans doute ! répondit-elle ironiquement, l'expérience m'a donné là-dessus de si grandes lumières !...

« — Expérience ou non, répliqua-t-il, on sait ce que doit être un amant quand on veut bien ne lui laisser plus rien à désirer; il y a là-dessus une tradition établie. Mais j'avoue encore une fois que vous me surprenez, car Mazulhim...

« — Eh bien ! Nassès, interrompit-elle, c'est à un point qu'on ne saurait imaginer !

« — Je ne saurais revenir de ma surprise, répondit-il, je sais de lui des choses incroyables, des prodiges !

« — Ce sera apparemment lui qui vous les aura contés ? dit-elle.

« — Quand ce n'aurait été que par amour-propre, je me serais, repartit-il, défié d'un pareil récit. Non, il ne m'a parlé de rien ; je vous dirai plus : il a là-dessus une vraie modestie.

« — Pour modeste, répondit-elle, il ne l'est pas; mais quelquefois peut-être il se rend justice.

« — Madame, madame, lui dit-il, une réputation aussi brillante que celle de Mazulhim doit avoir un fondement, et vous ne me ferez jamais croire que quelqu'un dont toutes les femmes d'Agra pensent bien soit un homme si peu estimable.

« — Eh ! pensez-vous, répondit-elle, qu'une femme mécontente de Mazulhim (s'il est vrai cependant qu'il puisse s'en trouver qui soient sensibles à ce dont nous parlons) dise à qui que ce soit la raison pour laquelle elle en est si mécontente ?

« — Précisément oui, reprit-il; elle ne le dira pas à tout le monde, mais elle le dira à quelqu'un ; et la preuve de cela, c'est que vous me le dites à moi. Je n'ignore pas que je ne dois cette coïncidence qu'à la façon dont nous sommes ensemble. Mais Mazulhim a plu à d'autres personnes que vous. Après lui, elles ont aimé des gens à qui, sans doute, elles confiaient leurs aventures. Il y a peut-être dans Agra plus de mille femmes qui n'ont pas résisté à Mazulhim; il y aurait par conséquent quarante mille hommes, ou à peu près, qui sauraient, dans la plus exacte vérité, ce qu'il est, et vous voudriez

qu'entre des femmes piquées et des hommes humiliés, un secret de cette nature eût été enseveli ? Cela n'est pas probable ! Non, madame, encore une fois, non, un homme tel que Mazulhim vous a paru n'en aurait pas imposé si longtemps ! Vous dirai-je plus ? Vous connaissez Telmisse ? Elle n'est plus assurément ni jeune, ni jolie ! Il n'y a que dix jours au plus que Mazulhim lui a prouvé toute l'estime possible, et qu'il a mérité et acquis toute la sienne. C'est pourtant un fait. Telmisse le dit à qui veut l'entendre ; ce n'est pas une personne à dire gratuitement du bien de quelqu'un, et nous ne connaissons point de femme de qui le suffrage fasse plus d'honneur et soit plus difficile à obtenir que le sien. Pouvez-vous après cela penser mal de Mazulhim ?

« — Non, répondit-elle sèchement ; je crois qu'il est incomparable. C'est ma faute, sans doute, ajouta-t-elle avec un sourire dédaigneux, si je ne l'ai pas trouvé tel.

« — Je ne suis pas fait pour le penser, reprit-il, mais il est vrai qu'il y a là-dedans quelque chose d'inconcevable. Au surplus, vous ne croiriez peut-être pas une chose ? Si j'étais femme, les gens de l'espèce dont Mazulhim vous a paru me plairaient infiniment plus que les autres.

« — Je crois, répondit-elle, que ce ne serait pas une raison de n'en pas vouloir ou de les quitter, mais je vous avouerai que je ne vois pas à propos de quoi il faudrait leur donner la préférence.

« — Ils aiment mieux, dit-il ; eux seuls connaissent les soins et la complaisance : plus ils sentent qu'on leur fait grâce de les aimer, plus ils s'empressent à mériter de l'être : nécessairement soumis, ils sont moins amants qu'esclaves. Sensuels et délicats, ils imaginent sans cesse mille dédommagements, et l'amour leur doit peut-être ce qu'il a de plus ingénieux plaisirs. Leur arrive-t-il de se transporter ? Ce n'est point à un mouvement aveugle, et par conséquent jamais flatteur pour une femme, qu'elle doit l'ardeur dont leur âme se remplit ; c'est elle seule, ce sont ses charmes qui subjuguent la nature. Peut-il jamais y avoir pour elle de triomphe plus doux et plus vrai ?

« — Vous ne m'étonnez point, lui dit Zulica ; vous aimez les opinions singulières.

« — Vous pensez trop bien, répondit-il, pour que celle-ci vous paraisse telle, et je sais que plus d'une femme...

« — Laissons cela, interrompit-elle, je n'ai jamais disputé sur les choses qui ne m'intéressaient pas. Au reste, c'est, à ce qu'il me semble, moins à vous qu'à Mazulhim à tâcher de faire recevoir cette opinion. »

— Elle a raison, dit le Sultan. Quand s'en va-t-elle ?

— Que vous êtes impatient ! répondit la Sultane.

— Ce n'est pas que je m'ennuie, reprit le Sultan, à beaucoup près, mais quoique je me divertisse fort, il me semble que j'aimerais tout autant entendre quelque autre chose. Je suis comme cela, moi !

— Que voulez-vous dire ? lui demanda la Sultane.

— Est-ce que cela ne s'entend pas? répondit-il; je me trouve fort clair. Quand je dis que je suis comme cela, c'est que je pense qu'un plaisir quelquefois n'empêche pas qu'on en souhaite un autre. Je vais encore mieux me faire entendre.

— Il y a mille choses qui perdent à être expliquées, interrompit la Sultane; on vous entend, voulez-vous quelque chose de plus ?

— Oui, dit le Sultan, je veux qu'Amanzéi finisse son histoire !

— Il faut pour cela qu'il la continue, répondit la Sultane.

— Au contraire, reprit Schah-Baham, il me semble que, s'il la laissait là, il la finirait beaucoup plus tôt; mais comme je suis la complaisance même, je lui permets de poursuivre, à condition pourtant que cela ne tirera pas à conséquence.

« — Au surplus, poursuivit Zulica, vous m'obligeriez beaucoup si vous vouliez bien ne me plus parler de Mazulhim.

« — Très volontiers, répondit-il; c'est ce cœur épuisé dont vous avez parlé qui nous a fait tomber sur une dissertation fort inutile, en effet, et que je me reprocherais, puisqu'elle vous a fâchée, si je ne me rappelais que ma tendresse pour vous, et le désir de savoir pourquoi vous croyiez que je vous aimais mieux que Mazulhim, l'ont seuls amenée. Plus les sentiments que vous me marquez me sont chers, moins vous devriez me blâmer d'une curiosité que je n'ai que parce que je vous aime.

« — Non, répondit-elle d'un air triste, il me semble que depuis quelques moments vous ne m'aimez plus autant que vous m'aimiez : je ne sais pas pourquoi je le crois, mais je le crois enfin, et cette idée m'afflige.

« — Je suis enchanté de vous la voir, répliqua Nassès; ces sortes d'inquiétudes qui, pour n'avoir pas d'objet, n'en tour-

mentent pas moins vivement, ne peuvent être senties que par un cœur également tendre et délicat; vous me faites injustice, mais cette injustice même me prouve combien vous m'aimez, et vous ne m'en êtes que plus chère. Rassurez-vous, poursuivit-il, aimable Zulica. Ciel ! que de plaisirs je trouve à bannir vos craintes ! Zulica ! charmante Zulica ! Ah ! pour votre bonheur et le mien, puissent-elles renaître sans cesse ! »

« En disant ces paroles, il prenait Zulica dans ses bras et l'accablait des caresses les plus tendres.

« — Que vous me donnez de transports ! s'écria-t-elle; je sens tous les vôtres passer dans mon cœur; ils le remplissent, le troublent, le pénètrent ! Ah ! Nassès ! quel plaisir pour moi de vous en devoir de si doux et que je connaissais si peu ! Vous seul !... Oui, vous seul !... Mais, Nassès ! Ah ! cruel !... »

« Quoique Zulica ne cessât point de parler, il ne me fut plus possible d'entendre ce qu'elle disait. »

— C'est qu'apparemment elle parlait trop bas ? dit le Sultan.

— Cela est vraisemblable, répondit Amanzéi.

— Et puis, continua le Sultan, c'est qu'il est vrai que vous ne perdîtes pas beaucoup à ne plus l'entendre, car ou je suis bien trompé, ou il n'y avait pas le sens commun dans ce qu'elle disait; du moins, moi, je n'y ai rien compris.

— Je suis de votre avis, Sire, reprit Amanzéi; rien n'était moins clair. Cependant, ou Nassès l'entendait, ou il n'avait pas, en ce moment, plus d'esprit qu'elle, car il disait à peu près les mêmes choses.

— Ne vous le dis-je pas? repartit le Sultan : ces gens-là n'avaient pas le sens commun.

« — Lorsque Nassès et Zulica furent devenus plus raisonnables, continua Amanzéi, Zulica, en le regardant tendrement :

« — Vous êtes charmant, Nassès, lui dit-elle : ah ! pourquoi ne vous ai-je pas aimé plus tôt !

« — Vous devez moins vous en plaindre que moi, répondit-il, moi, dis-je, à qui chaque instant fait sentir que je n'ai commencé de vivre que depuis que vous m'avez aimé. Lorsque je songe à quelles beautés Mazulhim a fermé les yeux, que je le plains ! Quoi ! Zulica, dans ces lieux où nous sommes, dans ces mêmes lieux que vos bontés pour moi me rendent aussi chers que celles que vous y avez eues pour lui me les ont d'abord fait trouver odieux, l'ingrat a pu ne pas rougir d'en avoir aimé d'autres et renoncer pour jamais à son inconstance ! Quel

génie, quel dieu même veillait pour moi, lorsqu'après l'avoir rendu insensible à tant de charmes il lui inspira le dessein de me choisir pour vous apprendre sa perfidie? Ah! Zulica, quel n'aurait pas été mon malheur s'il vous avait été fidèle, ou si quelque autre que moi...

« — Arrêtez! interrompit majestueusement Zulica : s'il m'avait été fidèle, je n'aurais jamais aimé que lui; mais, pour le bannir de mon cœur, il ne fallait pas moins que Nassès.

« — Je crois, puisque vous m'avez choisi, répondit-il, que j'étais en effet le seul qui pût vous plaire; mais quand je songe à l'état où vous étiez ici, à ce que pouvait exiger de vous un étourdi que Mazulhim vous aurait envoyé, à quel prix, peut-être, il aurait mis son silence, je ne puis m'empêcher de frémir.

« — Je ne vois pas bien pourquoi, répondit-elle. Ne voulant rien accorder, il m'aurait été assez indifférent que l'on eût exigé quelque chose.

« — Vous n'en pouvez pas répondre, dit-il; il y a pour les femmes de terribles situations, et celle où je vous ai vue était peut-être une des plus affreuses...

« — Tant qu'il vous plaira, interrompit-elle; mais je vous prie de croire qu'il est bien moins cruel pour une femme qui a des sentiments d'être abandonnée d'un homme qui l'aime que de se livrer à quelqu'un qu'elle n'aime pas.

« — Cela n'est pas douteux, répliqua-t-il; mais c'est une terrible chose que d'être prise dans une petite maison. Je ne sais pas, si j'étais femme et que cela m'arrivât, ce que je ferais; mais il me semble que je serais bien aise que l'homme qui m'y aurait surprise voulût bien n'en dire mot.

« — Vous seriez bien aise! reprit-elle; apparemment, cela est tout simple, et moi aussi j'aurais été bien aise, qui que ce fût qui m'eût surprise ici, qu'il n'en eût rien dit. Le beau propos! Il faut que vous perdiez l'esprit pour en tenir de pareils. Pensez-vous qu'un honnête homme ait besoin, pour se taire, qu'on l'engage au silence par les choses que vous imaginez, et croyez-vous d'ailleurs qu'on fasse certaines propositions à des femmes d'un certain genre?

« — Certainement oui, répondit-il. Toute femme surprise dans une petite maison prouve qu'elle a le cœur sensible; on tire là-dessus de terribles conséquences, et communément plus la femme est aimable, moins l'homme est généreux.

« — Oh ! c'est un conte, reprit Zulica : le goût seul, mais je dis le goût le plus vif peut excuser une femme de s'être rendue, et je ne crois pas, quoi qu'on en puisse dire, qu'il y en eût une qui voulût acheter aussi cher que vous le croyez la discrétion dont elle aurait besoin, et l'honneur...

« — Bon ! interrompit-il, croyez-vous qu'une femme craigne jamais de sacrifier son honneur à sa réputation ?

« — Enfin, répondit-elle, je ne le ferais pas, et je ne connais point de situation, quelque terrible qu'elle fût, qui pût me déterminer à accorder à un homme ce que mon cœur voudrait lui refuser.

« — Il faut être bien délicat, reprit-il, pour faire cette distinction et s'y arrêter ; en attendant que l'on puisse gagner le cœur, on cherche à engager une femme, de façon que ce qu'elle ait de mieux à faire soit de vous le donner, et assez souvent elle est trop heureuse de pouvoir finir par là.

« — Je commence à vous entendre, monsieur, lui dit-elle, vous voulez me faire sentir que vous ne croyez me devoir qu'à la situation où vous m'avez trouvée ici, et vous aimez mieux imaginer que vous n'aviez pas de quoi me plaire que de ne pas mal penser de moi. Voilà donc, ajouta-t-elle en pleurant, le bonheur dont je m'étais flattée ? Ah ! Nassès, était-ce de vous que je devais attendre un procédé aussi cruel ?

« — Mais, Zulica, répondit-il, croyez-vous que j'aie oublié la résistance que vous m'avez faite et ce qu'il m'en a coûté pour obtenir de vous mon bonheur ?

« — Eh ! pensez-vous, reprit-elle en sanglotant, que je ne sente pas que vous me reprochez de ne m'être pas assez longtemps défendue ? Hélas ! entraînée par le goût que j'avais pour vous, plus encore que par celui que vous me marquiez, j'ai cédé, sans craindre qu'un jour vous me feriez un crime de n'avoir pas assez longtemps résisté.

« — Mais quelle idée est donc la vôtre, Zulica ? répondit-il en se rapprochant d'elle ; moi, vous reprocher d'avoir fait mon bonheur ! Pouvez-vous le croire ? Moi qui vous adore, ajouta-t-il en n'oubliant rien de tout ce qui pouvait lui prouver qu'il disait vrai.

« — Laissez-moi ! lui dit-elle en le repoussant faiblement ; laissez-moi ! S'il est possible, oubliez combien je vous ai aimé ! »

« La résistance de Zulica était si douce que, quand les

empressements de Nassès auraient été moins vifs, ils en auraient encore triomphé.

« — Vous? cesser de m'aimer! lui disait-il d'un air tendre, en ajoutant à ce discours tout ce qui pouvait le rendre plus persuasif; vous, qui devez faire éternellement mon bonheur! Non, votre cœur n'est point fait pour me haïr, quand le mien ne garde que pour vous ses plus tendres sentiments!

« — Non, répondit Zulica d'un ton qui commençait à ne plus marquer de la colère, non, traître que vous êtes! Vous ne me tromperez plus. Ciel! ajouta-t-elle plus doucement encore, n'êtes-vous pas le plus injuste et le plus cruel des hommes? Ah! laissez-moi... Non, vous ne me persuadez plus... Je ne dois pas vous pardonner... Que je vous hais! »

« Malgré toutes ces protestations de haine que Zulica faisait à Nassès, il ne voulut pas croire un moment qu'il pût être haï, et Zulica, en effet, semblait ne pas se soucier beaucoup qu'il crût qu'il n'était plus aimé.

« — Je ne sais pas si je me flatte, lui dit-il enfin, mais je jurerais presque que vous me haïssez moins que vous ne dites.

« — Le beau triomphe! répondit-elle en haussant les épaules; croyez-vous que je vous en déteste moins? Est-ce ma faute si... Mais cela est vrai, je vous hais beaucoup. Ne riez pas, ajouta-t-elle; rien n'est plus certain que ce que je dis.

« — Je vous estime trop pour le penser, répondit-il, et cela est, au point que je vous verrais inconstante, que je n'en voudrais rien croire. Je suis et je veux être persuadé que vous m'aimez autant que vous pouvez aimer quelque chose.

« — En ce cas-là, reprit-elle, je vous aime donc autant qu'il est possible; mon cœur n'est point fait pour des sentiments modérés.

« — Je le crois bien, répliqua-t-il, et c'est aussi ce que je voulais dire. Plus on a de délicatesse, plus on a les passions vives, et, quand j'y songe, une femme est bien malheureuse quand elle pense comme vous. En vérité, j'ose le dire, la dépravation est telle aujourd'hui que plus une femme est estimable, plus on la trouve ridicule; je ne dis pas que ce soient les femmes seules qui lui fassent cette injustice, cela serait tout simple, mais ce que l'on ne conçoit pas, c'est que ce sont les hommes! Eux qui leur demandent sans cesse des sentiments!

« — Cela n'est que trop vrai, dit-elle.

« — Je le vois dans le monde, continua-t-il; qu'y cherchons-

nous? L'amour? Non, sans doute. Nous voulons satisfaire notre vanité; faire sans cesse parler de nous; passer de femme en femme; pour n'en pas manquer une, courir après les conquêtes, même les plus méprisables, plus vains d'en avoir eu un certain nombre que de n'en posséder qu'une digne de plaire; les chercher sans cesse et ne les aimer jamais.

« — Ah! que vous avez raison! s'écria-t-elle; mais aussi c'est la faute des femmes; vous les mépriseriez moins si toutes pensaient d'une certaine façon, avaient des sentiments qui pussent les faire respecter.

« — Je l'avoue à regret, répondit-il, mais il est certain qu'on ne saurait nier que les sentiments ne soient un peu tombés.

« — Un peu! dit-elle avec étonnement, ah! dites beaucoup. Il y a encore des femmes raisonnables, assurément, mais ce n'est pas le plus grand nombre. Je ne parle point de celles qui aiment, car je crois que vous les trouvez vous-même plus à plaindre qu'à blâmer, mais pour une que l'amour seul conduit, combien n'en est-il pas qui, loin de pouvoir le prendre pour excuse, font tout ce qu'elles peuvent pour qu'on ne puisse pas seulement les soupçonner de le connaître.

« — Il y a, repartit-il, bien peu de femmes assez équitables pour parler comme vous.

« — A quoi sert-il de vouloir dissimuler des choses aussi connues? répondit-elle. Je vous dirai, pour moi, qu'autant je voudrais qu'on ménageât les femmes raisonnables, autant je voudrais qu'on accablât de mépris celles dont la conduite est du dernier délabrement. Toute faiblesse est excusable: mais, en vérité! l'on ne peut trop condamner le vice.

« — On le condamne, répliqua-t-il, mais on le tolère; le vice ne paraît ce qu'il est que dans celles qui ne sont point faites pour inspirer des désirs, et le plus grand agrément peut-être des femmes d'aujourd'hui est cet air indécent qui annonce qu'on en peut facilement triompher.

« — Je n'ignore pas, répondit-elle, que ce sont celles-là que vous cherchez le plus; ce n'est jamais le cœur que vous demandez. Comme vous n'aimez pas, vous ne vous souciez pas d'être aimés, et pourvu que vous triomphiez de la personne, la conquête du reste vous paraît toujours inutile. »

— Un moment, Amanzéi, dit le Sultan. Quand est-ce donc qu'il la méprise?

— L'admirable question! s'écria la Sultane.

— Ce que je dis, répondit le Sultan, n'est point par méchanceté. Une question, une fois, c'est une question, et je n'ai pas tort, à ce qu'il me semble, de faire celle-là. On m'ennuie, et l'on ne veut pas encore que je parle ; cela est plaisant, oui ! On me donne pour un conte un recueil de conversations où il n'y a le mot pour rire que quand on n'y parle pas, et c'est moi qui ai tort ! En un mot comme en mille, Amanzéi, si demain Nassès n'a pas méprisé Zulica... je ne vous dis que cela : mais c'est à moi que vous aurez à faire !

CHAPITRE XVII

Qui apprendra aux femmes novices, s'il en est, à éluder les questions embarrassantes.

— Votre Majesté, dit Amanzéi le lendemain, se souvient sans doute...

— Oui, interrompit brusquement le Sultan, je me souviens qu'hier je mourus d'ennui ; est-ce cela que vous me demandez ?

— Si le conte vous ennuie, dit la Sultane, il n'y a qu'à le finir.

— Non pas, s'il vous plaît ! répondit le Sultan ; je veux qu'on le continue et qu'on ne m'ennuie pas, si cela se peut, s'entend ; car je ne demande point des choses impossibles.

Amanzéi reprit ainsi la parole :

« — Vous, par exemple, continua Zulica, je crains que vous n'ayez fort peu de délicatesse.

« — Vous me faites tort, répondit-il d'un air tranquille ; je suis naturellement fort susceptible d'amour. J'avouerai pourtant que j'ai eu plus de femmes que je n'en ai aimées.

« — Mais voilà qui est infâme ! répliqua-t-elle ; je ne conçois pas comment on peut se vanter de cela !

« — Je ne m'en vante pas non plus, repartit-il ; je dis simplement ce qui est.

« — Je crois, dit-elle, que vous avez trompé bien des femmes.

« — J'en ai quitté quelques-unes, et n'en ai point trompé, répondit-il ; elles ne m'avaient point prié d'être constant ; par conséquent je ne leur avais pas promis de l'être ; et vous con-

cevez bien que, quand on se prend sans conditions, on n'a d'aucun côté à se plaindre qu'on en ait violé quelqu'une.

« — Je serais curieuse au possible, dit Zulica, de savoir tout ce que vous avez fait.

« — Vous faut-il, repartit Nassès, une histoire de ma vie bien circonstanciée? Cela serait long, et je craindrais de vous ennuyer beaucoup. Je puis cependant vous obéir sans risque. en supprimant les détails. Il y a dix ans que je suis dans le monde, j'en ai vingt-cinq, et vous êtes la trente-troisième beauté que j'aie conquise en affaire réglée.

« — Trente-trois! s'écria-t-elle.

« — Il est pourtant vrai que je n'en ai eu que cela, répondit-il; mais ne vous en étonnez pas; je n'ai jamais été à la mode, moi.

« — Ah! Nassès! dit-elle, que je suis à plaindre de vous aimer, et que difficilement je pourrais compter sur votre constance.

« — Je ne vois pas pourquoi, répondit-il: croyez-vous que pour avoir eu trente-trois femmes je doive vous en aimer moins?

« — Oui, reprit-elle; moins vous auriez aimé, plus je pourrais croire qu'il vous resterait des ressources pour aimer encore, et qu'enfin vous ne seriez pas absolument usé sur le sentiment.

« — Je crois, répliqua-t-il, vous avoir prouvé que je n'ai pas le cœur épuisé; d'ailleurs, à vous parler avec franchise, il y a bien peu d'affaires où l'on se sert du sentiment. L'occasion, la convenance, le désœuvrement les font naître presque toutes. On se dit, sans le sentir, qu'on se paraît aimable; on se lie, sans se croire; on voit que c'est en vain qu'on attend l'amour et l'on se quitte de peur de s'ennuyer. Il arrive aussi quelquefois qu'on s'est trompé à ce que l'on sentait; on croyait que c'était de la passion, ce n'était que du goût: mouvement, par conséquent, peu durable, et qui s'use dans les plaisirs au lieu que l'amour semble y renaître. Tout cela, comme vous voyez, fait qu'après avoir eu beaucoup d'affaires, on n'en est quelquefois pas encore à sa première passion.

« — Vous n'avez donc jamais aimé? lui demanda-t-elle.

« — Pardonnez-moi, répliqua-t-il, j'ai aimé deux fois à la fureur et je sens à la façon dont je commence avec vous que si, depuis, mon cœur n'a pas été ému, ce n'était pas, comme je le

croyais, qu'il ne dût plus l'être, mais parce qu'il n'avait pas encore rencontré l'objet qui devait lui faire retrouver plus de sentiment qu'il ne craignait d'en avoir perdu. Mais, vous qui m'interrogez, me serait-il, à mon tour, permis de vous demander combien de fois vous vous êtes enflammée?

« — Oui, repartit-elle, et je vous le permettrais encore plus volontiers si je ne vous l'avais pas déjà dit; vous n'ignorez pas que Mazulhim et vous êtes les seuls qui avez pu me plaire.

« — Quand nous nous connaissions moins, reprit-il, il était naturel que vous me tinssiez ce langage. Je n'ai pas même trouvé à redire que, tout impossible qu'il était de me cacher Mazulhim, vous ayez cependant voulu le faire; mais à présent que la confiance doit être établie et que je n'ai moi-même rien de caché pour vous, il me paraît singulier, je l'avoue, que vous ne me fissiez pas le dépositaire de vos secrets.

« — Vous le seriez assurément, répondit-elle, si je m'en étais réservé quelques-uns, mais je vous jure que je n'ai rien à me reprocher là-dessus et qu'il me paraît même étonnant que, pour le peu de temps qu'il y a que je vous aime, j'aie en vous une aussi grande confiance et qu'enfin je croie devoir en être aussi sûre que je le suis de moi-même.

« — J'en suis charmé, madame, répondit-il d'un air piqué; j'ose dire cependant qu'après la façon dont je me suis livré, j'étais en droit d'attendre mieux de vous. »

« A ces mots, il voulut s'éloigner, mais elle, le retenant:

« — Quelle est donc cette fantaisie, Nassès? lui demanda-t-elle tendrement : comment se peut-il que tantôt vous vous fussiez fait un crime de douter de ce que je vous disais, et qu'à présent il semble que vous vous reprocheriez de me croire?

« — S'il faut vous le dire, madame, répondit-il, tantôt je ne vous croyais pas, mais occupé alors d'un intérêt plus pressant pour moi, j'ai cru qu'il valait mieux travailler à vous persuader que d'entrer dans des détails qui ne pouvaient, en cet instant, que vous déplaire et que je n'étais pas même en droit d'exiger de vous.

« — Mais, Nassès, insista-t-elle, je vous jure que je n'ai à vous dire que ce que je vous ai dit!

« — Cela n'est pas possible, madame! interrompit-il brusquement. Depuis plus de quinze ans que vous êtes dans le monde, il n'est pas croyable que vous n'ayez souvent été atta-

quée et qu'au moins vous ne vous soyez point quelquefois rendue. Vous seriez la première qui, dans un espace de temps aussi considérable, n'aurait eu que deux amants.ou vous serez forcée de convenir que le goût de galanterie vous aurait pris bien tard.

« — Cela ne serait pas assez nouveau, monsieur, pour être trouvé incroyable, répondit-elle, et je suis bien trompée s'il n'est arrivé à d'autres que moi d'être longtemps indifférentes, faute d'avoir rencontré de bonne heure l'objet auquel il était réservé de les rendre sensibles. Je n'ai certainement rien à vous dire ; mais quand il serait vrai que j'eusse sur cet article quelque chose à vous confier, la crainte de vous perdre m'empêcherait toujours de le faire. J'ai presque toujours vu le mépris suivre ces sortes de confidences ; et, quoique pour avoir autrefois aimé nous ne soyons point coupables envers l'objet qui nous occupe, il est cependant fort rare que sa vanité nous pardonne de n'avoir pas été le premier qui nous ait rendus sensibles.

« — Mais, quelle idée ! lui dit-il. Qui ? moi, je vous mépriserais parce que vous me donneriez, en m'avouant tout ce que vous avez fait, une nouvelle preuve de votre tendresse, et peut-être la plus convaincante de toutes, par la peine qu'on a communément à l'obtenir ! Eh bien ! vous avez aimé Mazulhim : cela m'a-t-il étonné ? Vous en estimé-je moins ? Pourquoi voudriez-vous que quelques amants de plus fissent sur moi une impression désagréable ? Ai-je quelque chose à démêler avec ceux qui m'ont précédé ? Est-ce votre faute si le destin ne m'a pas offert à vos yeux le premier ? Non. Zulica, non ! je ne suis pas même de l'avis de ceux qui croient qu'une femme qui a beaucoup aimé n'est plus capable d'aimer encore. Loin que je pense que le cœur s'use en aimant, je suis, au contraire, persuadé que plus on aime, plus on est vif sur le sentiment, plus on a de délicateese.

« — Suivant ce principe, répondit-elle, vous ne seriez donc pas flatté d'être le premier amant d'une femme ?

« — J'ose dire que non, répliqua-t-il, et voici sur quoi je fonde une façon de penser qui peut-être vous paraît ridicule. Dans cet âge tendre où une femme n'a point encore aimé, si elle désire d'être vaincue, c'est moins encore parce qu'elle est pressée par le sentiment que parce qu'elle désire de le connaître ; elle veut enfin moins aimer que plaire. On l'éblouit

plus qu'on ne la touche. Comment la croire quand elle dit qu'elle aime? A-t-elle, pour s'assurer de la nature et de la force de son sentiment actuel, de quoi le comparer? Dans un cœur où par leur nouveauté les plus faibles mouvements sont des objets considérables, la moindre émotion paraît trouble et le simple désir transport; et ce n'est pas enfin quand on connaît si peu l'amour qu'on peut se flatter de le ressentir et qu'on doit le persuader.

« — Peut-être, en effet, s'exagère-t-on ses mouvements, répondit Zulica; mais du moins on ne dit que ce qu'on croit sentir; et que ce désordre parte du cœur ou qu'il n'existe que dans l'imagination, l'amant en est-il moins heureux? Non, Nassès, avec quelque désavantage que vous plaigniez les premiers sentiments, je vous aimerais, s'il était possible, mille fois plus que je ne vous aime, si j'étais la première à qui vous rendissiez hommage.

« — Vous y perdriez plus que vous ne pensez, répliqua-t-il. Je suis à présent mille fois plus en état de sentir ce que vous valez que je ne l'aurais été dans le temps que vous voudriez que je vous eusse aimée. Tout alors m'échappait, esprit, délicatesse, sentiment. Toujours tenté, n'aimant jamais, mon cœur ne s'émouvait point, même dans ces moments où, emporté dans mes transports, je n'étais plus à moi-même. Cependant on me croyait amoureux, je croyais l'être aussi. L'on s'applaudissait de pouvoir me rendre si sensible; moi-même je me félicitais d'être capable d'une aussi délicate volupté; il me semblait qu'il n'y avait dans la nature que moi d'assez heureux pour sentir aussi vivement les charmes de l'amour. Sans cesse aux pieds de ce que j'aimais, quelquefois languissant, jamais éteint, je trouvais dans mon âme mille ressources dont j'étais étonné de pouvoir faire si peu d'usage. Un seul regard portait le trouble et le feu dans mes sens; mon imagination toujours bien au delà de mes plaisirs...

« — Ah! Nassès! Nassès! s'écria vivement Zulica, que vous deviez être aimable! Non, vous n'aimez plus comme vous aimiez alors.

« — Mille fois davantage, répliqua-t-il; dans le temps dont je vous parle, je n'aimais point. Emporté par le feu de mon âge, c'était à lui, non à mon cœur, que je devais tous ces mouvements que je croyais de l'amour, et j'ai bien senti depuis...

« — Ah ! interrompit-elle, il est impossible que vous n'ayez point perdu à être désabusé. La jalousie, la défiance, mille monstres qu'alors vous vous seriez seulement fait scrupule d'imaginer, empoisonnent à présent vos plaisirs. Plus instruit, vous avez moins aimé, vous avez donc été moins heureux. Votre esprit n'a pu s'éclaircir qu'aux dépens de votre cœur ; vous raisonnez mieux sur le sentiment, mais vous n'aimez plus si bien.

« — Ce raisonnement, répondit-il, serait autant contre vous que contre moi, et je dois croire, en supposant toujours que Mazulhim a été votre premier amant, que vous ne pouvez pas m'aimer autant que vous l'avez aimé, lui.

« — Je ne serais point surprise du tout que vous eussiez cette idée, répliqua-t-elle ; vous ne suivez avec plaisir que celles auxquelles je puis perdre ; mais laissons cela !

« — Point du tout, dit-il, ne le laissons pas.

« — Au reste, continua-t-elle aigrement, à la façon dont vous avez vécu, il n'est pas bien surprenant que vous pensiez mal des femmes.

« — Et si c'était, interrompit-il, la façon dont les femmes vivent qui fût cause que je n'en pense pas bien ? Vous allez dire qu'il est impossible que cela soit.

« — Non, je vous jure, reprit-elle d'un air dédaigneux, je n'en prendrai pas la peine !

« — Ah ! j'entends, repartit-il, vous craindriez qu'elle ne fût inutile. Vous ne voulez donc pas absolument me dire que vous avez aimé ?

« — Quoi ! s'écria-t-elle, pensez-vous encore à cela ? Si vous m'aimiez, pourriez-vous douter de ce que je vous dis ?

« — En vérité ! Zulica, lui dit-il, vous m'en croirez si vous voulez, mais ceci devient du dernier ridicule. »

« Zulica, qui, comme Votre Majesté a pu le voir, dit Amanzéi, cherchait depuis longtemps à détourner la conversation...

— Elle faisait bien, interrompit le Sultan : mais vous auriez, vous, fait beaucoup mieux si vous l'aviez approchée et si vous m'aviez épargné toutes ces dissertations que vous y avez mises à tort et à travers. Vous convenez que vous n'êtes qu'un bavard et ce n'est que pour en parler plus ! Comment voulez-vous qu'on tienne à ces perfidies-là ? En un mot, comme en mille, finissez votre histoire !

— Zulica, continua Amanzéi, opposa longtemps encore de

mauvaises défaites aux empressements de Nassès. Enfin, elle parut se rendre, et après avoir tiré parole de lui qu'il ne l'estimerait pas moins :

« — Plus je me suis défendue de satisfaire votre curiosité, lui dit-elle, moins à présent j'y devrais céder. Vous me saurez peut-être moins gré de l'aveu qu'enfin vous m'arrachez que vous ne m'en voudrez de mal de vous l'avoir refusé si longtemps. Vous aurez tort. Vous ne devez pas ignorer qu'il est plus aisé d'inspirer un nouveau goût à une femme que de la faire convenir de ceux qu'elle a eus. Je ne sais si c'est par fausseté que quelques-unes pensent ainsi, mais pour moi, je puis vous jurer que mon silence n'était pas fondé sur un aussi indigne motif. Je crois qu'il est impossible que l'on se rappelle avec plaisir une faiblesse qui, loin de se retracer à votre imagination avec les charmes qu'elle avait autrefois pour vous, ne s'y présente jamais qu'accompagnée des remords qu'elle vous cause ou du souvenir douloureux des mauvais procédés d'un amant.

« — Cela est exactement vrai, dit Nassès ; une femme délicate est bien à plaindre ! »

— Fort bien ! dit le Sultan, mais, pour le plaisir que je prends à vous entendre, je désire que vous remettiez à demain la suite (car je n'ose encore dire la fin) de cette inouïe conversation.

CHAPITRE XVIII

Rempli d'allusions fort difficiles à trouver.

« Vous saurez donc, continua Zulica, que quand j'entrai dans le monde, je ne laissai pas (sans être pourtant plus belle qu'une autre) de trouver plus d'amants que je n'en désirais, toute sotte que j'étais alors sur ce que l'on appelle l'empire de la beauté. Quand je dis des amants, j'entends cette foule de gens désœuvrés qui disent qu'ils aiment, plus par habitude que par sentiment ; qu'on écoute parce qu'il le faut et qui parviennent plus aisément à nous faire croire que nous sommes aimables qu'à se le faire trouver eux-mêmes. Ils amusèrent longtemps ma vanité et ne m'en rendirent pas plus sensible. Née délicate,

je craignais l'amour, je sentais que je trouverais difficilement un cœur aussi tendre, aussi vrai que le mien, et que le plus grand malheur qui puisse arriver à une femme raisonnable est d'avoir une passion, quelque heureuse qu'elle puisse être. Tant que je dus être indifférente, ces considérations prirent tout sur moi ; mais je connus enfin qu'elles n'avaient retenu mon cœur que parce qu'on n'avait pas encore su le toucher et que ce calme dont nous nous applaudissons est moins en nous l'ouvrage de la raison que l'effet du hasard. Un moment, un seul moment suffit pour troubler mon cœur ! Voir, aimer, adorer même; sentir à la fois, et avec une extrême violence, ce que l'amour a de plus doux et de plus cruels mouvements; être livrée au plus flatteur espoir ; retomber de là dans les plus cruelles incertitudes : tout cela fut l'ouvrage d'un regard et d'une minute. Étonnée, confuse même d'un état si nouveau pour mon âme; dévorée de désirs qui jusqu'alors m'avaient été inconnus, sentant la nécessité d'en démêler la cause, craignant de la connaître; absorbée dans cette douce émotion, cette divine langueur qui avait surpris tous mes sens, je n'osais m'aider de ma raison pour détruire des mouvement qui, tout confus, tout inexplicables qu'ils étaient pour moi, me faisaient déjà jouir de ce bonheur qu'on ne peut définir et quand on le sent, et quand on ne le sent plus. Je vis enfin que j'aimais. Quelque empire que ce mouvement eût déjà pris sur moi, j'essayai de le combattre. Les leçons du devoir, la crainte de me perdre dans le monde, soupirs, larmes, remords, tout fut inutile, ou, pour mieux dire, tout augmentait ce sentiment cruel dont j'étais tyrannisée. Ah ! Nassès ! quel ne fut pas mon plaisir quand dans les soins respectueux, quoique empressés, de ce que j'adorais, je connus que j'étais aimée ! Quel trouble ! Quels transports ! Avec quel ménagement, quels égards ne m'apprenait-il pas sa passion ! Quelle douleur d'être obligée de contraindre la mienne ! Que vous êtes heureux, Nassès ! de pouvoir, au premier mouvement dont votre âme est agitée, l'apprendre à l'objet qui le cause ; de ne pas connaître cette dissimulation si nécessaire pour nous conserver votre estime, mais si pénible pour un cœur tendre ! Combien de fois, en l'entendant soupirer auprès de moi, soupirais-je de douleur de ne l'oser faire pour lui ! Quand ses yeux s'attachaient tendrement sur les miens, que j'y trouvais cette expression douce et douloureuse, que j'y trouvais l'amour même ! Ah ! comment

dans ces instants qui me mettaient si loin de moi avais-je la force de me dérober à cette volupté qui m'entraînait ! Enfin, il parla. Nassès ! vous ignorez le plaisir que donne ce tendre, ce charmant aveu. On ne vous dit qu'on vous aime qu'après vous l'avoir fait désirer, et quelquefois trop longtemps ; qu'après vous avoir fait redire mille fois que vous aimez ; mais voir un amant timide, un amant adoré, mais qui ne sait pas son bonheur, pénétré de sentiment, de crainte, de respect, venir à vos pieds, vous déclarer tout ce qu'il sent pour vous ; manquer même d'expression en voulant vous l'apprendre ; tremblant autant de l'émotion que son amour lui donne que de la crainte qu'il ne soit pas agréé ; voler au-devant de ses paroles, se les répéter tout bas, se les graver dans le cœur, en lui répondant qu'on ne les croit pas, se faire intérieurement un crime de son mensonge ; s'exagérer même ce qu'il vous dit ; ajouter à tout l'amour qu'il vous montre celui que vous sentez pour lui ; Nassès ! croyez-moi, de tous les spectacles, de tous les plaisirs, ceux dont je vous parle sont assurément les plus doux.

« — Si la vanité suffit pour vous rendre agréable le spectacle que vous me peignez si vivement, répondit Nassès, je conçois que quand l'amour y mêle l'intérêt du cœur, il n'en est pas pour vous de plus satisfaisant. Mais enfin il parla, cet amant si tendrement aimé ; répondîtes-vous ?

« — Peignez-vous mon embarras, répliqua-t-elle ; combattue par l'amour et par la vertu, si la dernière ne l'emporta pas, du moins elle me servit à masquer l'autre, mais ce ne fut point autant que je le désirais. Livrée trop longtemps à ses discours, mon émotion découvrit le secret de mon cœur, et en croyant ne lui répondre que froidement, ma bouche et mes yeux lui dirent mille fois que ma tendresse égalait la sienne.

« — C'est un malheur qui est arrivé à d'autres, répondit froidement Nassès ; eh bien ! qui était cet homme si dangereux, que le voir et l'aimer ne furent, malgré votre fierté naturelle, qu'une même chose ?

« — Que vous importe son nom ? demanda-t-elle ; ne vous dis-je pas ce que vous vouliez savoir ?

« — Pas encore, répliqua-t-il, et vous sentez bien vous-même que la confidence n'est pas complète.

« — Eh bien ! répondit-elle, c'était le rajah Amagi.

« — Amagi ! s'écria-t-il ; quel temps avez-vous donc pris pour l'avoir ? Il est mon ami, il ne me cache rien, et je sais que,

depuis qu'il est dans le monde, il n'a véritablement aimé que Canzade. Amagi ! répéta-t-il, mais ne vous tromperiez-vous point ?

« — Assurément, s'écria-t-elle à son tour, voilà une singulière question ; elle est unique !

« — Point du tout, reprit-il, vous allez voir qu'elle est fort simple. Amagi m'a dit que, malgré son extrême tendresse pour Canzade et le peu d'envie qu'il avait de lui manquer, il s'était quelquefois amusé ailleurs, parce qu'il y a des femmes qui font des avances si peu ménagées, et que nous sommes si fats, que le mépris qu'elles nous inspirent ne nous empêche pas de leur savoir gré, pour le moment du moins, de ce qu'elles font pour nous. En me parlant des infidélités qu'il avait faites à Canzade, il m'a avoué qu'il se les reprochait d'autant plus que parmi les femmes qui l'avaient quelquefois arraché à elle, il n'en avait pas trouvé une qui méritât de l'estime et de l'attachement, et qui ne fît pour lui, par dérèglement de tête seulement, ce qu'il avait été assez ridicule pour attribuer quelquefois à un sentiment si vif qu'il leur avait fait oublier toutes bienséances. Vous n'êtes pas de ces femmes-là, vous ? Par conséquent, je dois croire qu'il ne vous a pas aimée.

« — Vous voyez bien qu'il ne vous dit pas tout, répondit-elle, car il m'a aimée plus de trois ans, avec toute l'ardeur possible.

« — S'il ne me l'a pas dit, repartit-il, ce n'était pas qu'il voulût m'en faire un mystère ; mais c'est qu'apparemment il ne s'est pas souvenu de me le dire. Fût-ce vous qui lui fîtes une infidélité ?

« — Me ferez-vous longtemps de pareilles questions ? lui demanda-t-elle.

« — Je vous en demande pardon, reprit-il ; mais vous êtes si peu faite pour être quittée qu'elle ne doit pas vous surprendre. Il vous quitta donc ? Après lui, qui est-ce qui vous occupa ?

« — Personne, répondit-elle d'un air simple. Longtemps livrée à la douleur de l'avoir perdu, je me flattais que je ne pouvais plus être sensible ; mais Mazulhim parut, et je ne me tins point parole.

« — Parbleu, s'écria-t-il, les femmes sont bien malheureuses et bien cruellement exposées à la calomnie !

« — Cela n'est que trop vrai, dit-elle : mais à propos de quoi vous en souvenez-vous à présent ?

« — A propos de vous, repartit-il, à qui, puisqu'il faut vous

le dire, on a l'injustice de donner un peu plus d'aventures que je vois que vous n'en avez eues.

« - Oh ! répondit-elle, cela ne me fâche ni ne m'étonne. Pour peu qu'une femme ne fasse pas peur, on n'imagine point qu'elle ne soit pas plus sensible qu'il ne le faudrait : et ce sont souvent les hommes qu'elle a voulu écouter le moins que le public lui donne le plus ; mais, quoi qu'il en soit, cela ne me fait rien. Ne serait-il donc pas possible de vous obliger à parler d'autres choses ?

« — Il n'est donc pas vrai que vous ayez eu tous les amants qu'on vous a donnés ? » lui demanda-t-il encore.

« Zulica ne répondit à cette nouvelle impertinence qu'en haussant les épaules.

« — Ne vous fâchez point de ce que je vous dis, continua-t-il ; si vous étiez moins aimable, je croirais plus aisément que vous ne diminuez rien de votre histoire.

« — Pardonnez-moi, répondit-elle aigrement ; j'ai eu toute la terre.

« — Enfin, reprit-il, voici ce qu'on m'a dit. Vos commencements sont douteux ; on sait pourtant que, dans votre très grande jeunesse, passionnée pour les talents, et persuadée que le meilleur moyen pour en acquérir et les perfectionner est d'intéresser vivement à nous ceux qui les possèdent, vous ne dédaignâtes pas vos maîtres, et que c'est ce qui fait que vous chantez avec tant de goût et que vous dansez avec tant de grâce.

« — Ah ! grand Dieu ! Quelle horreur ! s'écria Zulica.

« — Vous avez raison de vous récrier là-dessus, madame, répondit-il froidement : car, en effet, cela est horrible. Pour moi, je ne vous condamne pas, et je ne saurais même assez vous estimer de ce que dans un âge où les femmes qui un jour doivent être le moins réservées ont tous les préjugés imaginables, vous avez eu assez de force d'esprit pour sacrifier ceux que votre naissance et l'éducation devaient vous avoir donnés. A votre entrée dans le monde, convaincue qu'on ne saurait y être trop fausse, vous cachâtes sous un air prude et froid le penchant qui vous porte aux plaisirs. Née peu tendre, mais excessivement curieuse, tous les hommes que vous vîtes alors piquèrent votre curiosité, et autant que vous le pûtes, vous les connûtes à fond. Quand on a autant d'esprit et de pénétration que vous, l'étude d'un homme n'est pas une chose bien difficile,

et j'ai ouï dire que celui que vous vous attachâtes le plus à observer ne vous occupa pas huit jours. Ces amusements philosophiques éclatèrent; on donna un mauvais tour à vos intentions : sans renoncer à votre curiosité, vous la modérâtes; cependant ce ne fut pas pour longtemps. Vos occupations particulières n'ayant pas l'aveu de ceux qui en étaient les témoins, vous crûtes devoir vous soustraire à leurs yeux, vous renonçâtes à la solitude, et vous allâtes porter dans le monde ce penchant naturel qui vous portait à tout connaître. La princesse Saheb avait alors Iskender pour amant : vous voulûtes juger par vous-même si l'on pouvait se fier à son goût, et vous le lui enlevâtes. Elle ne vous l'a jamais pardonné, et s'en plaint même encore tous les jours.

« — Ah! juste Ciel! s'écria Zulica outrée de fureur; est-il au monde de plus abominables calomnies?

« — On m'a assuré, continua-t-il avec le même sang-froid qu'il avait commencé, que vous quittâtes bientôt Iskender pour prendre Akébar-Mirza à qui (parce que, tout prince qu'il était, il vous ennuyait) vous associâtes le vizir Atamulk et l'émir Noureddin : que le prince ne vous entretenait jamais que du mauvais état de sa santé (que vous connaissiez pour être plus déplorable encore qu'il ne disait), le vizir étant trop occupé des affaires de l'État pour l'être de vos charmes autant qu'il l'aurait dû, et ne vous amusant jamais que des détails de sa profonde politique, et l'émir des grandes actions qu'il avait faites à la guerre, vous vous étiez dégoûtée de trois personnages plus importants qu'aimables. On ose ajouter que, sachant combien il est dangereux à la cour de se faire des ennemis, vous leur aviez laissé ignorer vos dispositions à leur égard; et que, forcée de les ménager, vous vous étiez, avec tout le mystère possible, jetée entre les bras du jeune Vélid, qui, moins grand, moins profond, moins guerrier, mais plus agréable que ses rivaux, vous avait lui seul, pendant quelque temps, dédommagée de l'ennui qu'ils vous causaient. On dit encore que, voyant Vélid moins amoureux, et ayant besoin pour réveiller son ardeur de lui donner de l'inquiétude, vous aviez pris Jemla; que Vélid, fâché de se voir un rival, et vous épiant avec soin, avait enfin découvert les trois autres, et que toute cette affaire, jusque-là si judicieusement conduite, avait fini pour vous par l'éclat le plus injurieux et vous avait donné les plus cruelles et les plus publiques mortifications.

« — Ah ! c'en est trop ! interrompit Zulica en se levant, et je vois...

« — Un moment encore, s'il vous plaît, madame ! dit Nassès, en la retenant ; on a poussé l'impudence jusqu'à me dire que, voyant que les affaires réglées ne vous réussissaient pas, haïssant l'amour, mais tenant encore aux plaisirs, vous ne vous étiez plus permis que des amusements passagers, assez agréables pour remplir vos moments, mais jamais assez vifs pour intéresser votre cœur. Sorte de philosophie qui, pour le dire en passant, n'a pas laissé de faire quelque progrès dans ce siècle-ci, et dont il serait aisé de démontrer la sagesse et l'utilité, si c'était ici le temps de le faire. »

« A la fin de ce récit, Zulica se mit à pleurer de fureur, et Nassès, feignant de ne s'en pas apercevoir, continua ainsi :

« — Vous concevez bien que je vous rends trop de justice, que je vous connais trop à présent pour croire absolument tout ce qu'on m'a dit.

« — Vous me faites trop de grâce ! répondit-elle.

« — Non, reprit-il modestement, ce que je fais pour vous est tout simple, et pour savoir l'opinion que je dois en avoir, je n'ai qu'à consulter la façon dont vous vous êtes rendue à mes désirs ; mais en ne croyant pas tout, vous sentez bien aussi qu'il est impossible que je ne croie rien.

« — Pourquoi donc ? lui demanda-t-elle ; tout ce qu'on vous dit est si probable que je ne puis concevoir que vous vouliez avoir pour moi un ménagement si déplacé.

« — Je crois donc seulement, reprit-il...

« — Ah ! croyez tout, monsieur, interrompit-elle, croyez tout, et ne nous revoyons jamais !

« — Quand vous le mériteriez, répondit-il, c'est un effort dont je ne serais pas capable ! Jugez si, en vous croyant innocente, je pourrais prendre assez sur moi, être assez barbare pour faire ce que vous semblez me conseiller.

« — Non, non, monsieur ! répliqua-t-elle ; vous croyez tout ce qu'on vous a dit, vous le croyez, et vous ne valez pas la peine que je vous désabuse.

« — Ainsi donc, reprit-il, nous allons être brouillés ! Une même soirée aura vu naître et finir votre ardeur ; car je ne parle pas de la mienne, ajouta-t-il en soupirant, je ne sens que trop qu'elle sera éternelle !

« — Oui, monsieur, répondit Zulica, oui, nous serons brouillés, et pour jamais !

« — Pour jamais ! s'écria-t-il, c'est-à-dire que vous me quittez aussi promptement que vous m'avez pris ? C'est, en honneur, une chose que je ne croyais pas possible. Mais comment cette constance si prodigieuse dont vous vous piquez, cette âme si délicate sur le sentiment peuvent-elles s'accommoder d'un procédé pareil ? Quelle cruelle violence n'allez-vous pas vous faire pour me tenir parole ? Que je vous plains ! Après tout, rien n'est plus heureux pour moi, puisque vous deviez changer, que de vous voir changer si promptement ; un plus long commerce avec vous m'aurait rendu votre inconstance trop douloureuse. Je me flatte pourtant encore que vous ferez vos réflexions, et que, s'il est vrai que votre goût pour moi soit totalement éteint, vous craindrez, du moins, que je ne puisse dire que, comblé de vos bontés les plus particulières, vous ayant tous les sujets du monde de vous louer de moi, vous n'avez pas pu gagner sur vous d'être constante seulement vingt-quatre heures. Après les petites libertés que vous m'avez permises, on trouvera votre procédé mauvais, je vous en avertis. Non, continua-t-il en s'avançant vers elle et en la serrant tendrement dans ses bras, non, vous ne ferez pas cette injustice à l'amant du monde le plus passionné !

« — Qui ? moi ! s'écria-t-elle en se débattant dans ses bras avec violence, moi ! Je serais encore à vous ? »

« Elle ajouta à ce propos tout ce qui pouvait marquer vivement à Nassès son indignation contre lui. Ce fut en vain qu'il voulut triompher de ses efforts ; son dépit la servant mieux que n'avait fait cette sévère vertu pour laquelle elle combattait si mal à propos, il fut obligé de disputer contre elle jusques à des faveurs si peu importantes qu'il n'avait pas encore cru les lui devoir demander. Elle se défendait toujours contre lui, lorsqu'un char, qu'ils entendirent arrêter, suspendit l'attaque et la résistance.

« — Voilà sans doute mes gens, monsieur, lui dit-elle, et je pars. Je ne vous presse pas de réfléchir sur ce qui s'est passé entre nous, cela vous serait inutile ; plus on est capable d'un mauvais procédé, moins on est fait pour le sentir ! »

« En achevant ces paroles, elle se leva, et elle allait sortir, lorsque ce que je dirai demain à Votre Majesté la força de demeurer.

— Pourquoi demain ? dit le Sultan ; pensez-vous que vous ne me le diriez pas aujourd'hui, si j'en avais la fantaisie ? Heureusement pour vous, je n'ai sur tout ceci aucune curiosité ; et, soit demain, soit un autre jour, tout cela m'est indifférent.

CHAPITRE XIX

Ah ! Tant mieux !

« Après ce qui s'est passé entre Zulica et Mazulhim, elle devait peu s'attendre à le revoir ; c'était cependant lui qui entrait. Elle recula de surprise en le voyant, et les pleurs succédant à son étonnement, elle se laissa tomber sur moi. Il feignit de ne pas remarquer l'état où sa présence la mettait, et, s'avançant vers elle d'un air libre :

« — Je viens, Reine, lui dit-il, vous demander pardon. Un enchaînement d'affaires accablantes, affreuses, désespérantes, m'a empêché de me rendre à vos ordres. Quoi ! vous pleurez ? Ah ! Nassès ! cela n'est pas bien : vous avez abusé de ma facilité, de mon amitié, de ma confiance !... Mais, mais, au vrai, je ne comprends rien à tout ceci, moi. Vous êtes fâchée ? C'est que j'en suis furieux, désolé, je ne m'en consolerai jamais. Ceci fait une aventure unique, étonnante, du premier rare !... Enfin, ne peut-on pas savoir ce que c'est que tout cela ? Dites donc, vous autres ! vous ne parlez point. Ah ! je vois ce que c'est ; j'en suis la cause innocente. Vous me croyez infidèle, oui, vous le croyez. Que vous connaissez peu mon cœur ! Je reviens à vous mille fois, je dis : mille fois plus tendre, plus épris, plus enchanté que jamais ! »

« Plus Mazulhim feignait de tendresse, plus Zulica, déconcertée, abattue, s'obstinait au silence. Nassès, qui jouissait malignement de sa confusion, craignait, s'il répondait à Mazulhim, qu'elle ne profitât de ce temps-là pour se remettre, et attendait impatiemment qu'elle répondît elle-même. Ce fut en vain. Ils restèrent quelque temps tous trois dans le silence.

« — De grâce, éclaircissez-moi ce mystère ! dit enfin Mazulhim à Nassès. Est-ce de vous ou de moi que madame a à se plaindre ? Ne m'aime-t-elle plus ? Vous aime-t-elle ?

« — Point du tout ! repartit Nassès : c'est moi, puisqu'il faut vous le dire, que l'infidèle juge à propos de ne plus aimer. Nous sommes brouillés.

« — Ah ! perfide ! dit Mazulhim, après les serments que vous m'aviez faits de m'être toujours fidèle... Quelle horreur !

« — Ce n'est qu'avec une peine extrême que je suis parvenu à consoler madame de votre perte, répondit Nassès : c'est une justice que je lui dois, et pour faire mon devoir jusqu'au bout, je vais, quelque chose qu'il m'en coûte, vous laisser essayer si pourrez avec plus de facilité la consoler de la mienne. Adieu, madame ! poursuivit-il en s'adressant à Zulica ; mon bonheur n'a pas duré longtemps ; mais je connais trop la bonté de votre cœur pour ne pas espérer qu'un jour vous me rendrez ce que votre prévention me fait perdre aujourd'hui. En cas qu'il vous plaise de vous souvenir de moi, soyez sûre que je serai toujours à vos ordres ! »

« Lorsque Nassès fut parti, Zulica se leva brusquement et, sans regarder Mazulhim, voulut sortir aussi.

« — Non, madame, lui dit-il, d'un air respectueux ; je ne puis me déterminer à vous quitter sans m'être justifié ; il se pourrait aussi que vous eussiez quelques petites excuses à me faire, et, de quelque façon que ce soit, il me paraît indécent que nous nous séparions sans nous être expliqués. Garderez-vous toujours le silence ? Ne vous souvient-il plus que vous m'aviez promis une constance éternelle ?

« — Ah ! monsieur ! répondit-elle en pleurant, n'ajoutez pas à vos autres indignités celle de me parler encore d'un amour que vous n'avez jamais ressenti !

« — Eh bien ! répliqua-t-il, voilà les femmes ! On manque malgré soi, on en gémit, on sèche, on languit de douleur, et lorsqu'on n'a mérité que d'être plaint, que l'on revient, plein des plus tendres transports, se jeter aux pieds de ce que l'on aime, on se trouve abhorré. Après tout, vous seriez moins injustes si vous étiez moins délicates. Avec les âmes sensibles on n'a jamais de petits torts. Je vous remercie de votre colère, pourtant ; sans elle, j'aurais peut-être ignoré toute ma vie combien vous m'aimez, et je vous en aurais moi-même aimée moins. Mais, dites-moi donc, ajouta-t-il en s'approchant d'elle familièrement, êtes-vous réellement bien fâchée ? »

« Zulica ne répondit à cette question qu'en le regardant avec le dernier mépris.

« — C'est qu'au fond, continua-t-il, il me serait bien aisé de me justifier. Mais oui, ajouta-t-il, en lui voyant hausser les épaules, très aisé, je ne dis rien de trop ! Car, voyons, quels sont mes torts avec vous ?

« — En vérité ! s'écria-t-elle, j'admire votre impudence ! Me faire venir ici, ne vous y pas rendre ; tout mauvais, tout impertinent, tout méprisable même qu'est ce procédé, vous êtes fait pour l'avoir, il ne m'a point étonnée ; mais y joindre la dernière perfidie ! M'envoyer ici un inconnu que vous instruisez de ma faiblesse, quand vous devriez la cacher à toute la terre !...

« — Oui ! la cacher ! interrompit-il ; ce serait un beau mystère, et fort utile au reste, que celui-là ; pensez-vous qu'une affaire entre personnes comme nous puisse s'ignorer ? Mais je suppose que, contre votre expérience même, vous vous fussiez assez aveuglée pour croire qu'on ne vous nommerait pas, en quoi (permettez-moi de vous le demander) vous ai-je exposée ? Notre secret n'est-il pas mieux entre les mains d'un homme d'un certain rang qu'entre celles d'un esclave ? Avais-je même alors, pour vous l'envoyer, celui qui a auprès de moi le détail de ces sortes de choses, et n'était-il pas ici à nous attendre ? Le temps me pressait. J'ai choisi pour vous instruire de ce qui m'arrivait celui de mes amis à qui je sais le plus de mœurs ; Nassès enfin, qui, outre des mœurs, a de l'esprit, est l'homme du monde qui, assurément, mérite le plus d'être vu avec plaisir, et à qui, j'ose le dire, on doit le plus d'estime et de considération. Au reste, je prendrai la liberté de vous dire que je ne vois pas bien pourquoi, après les remerciements que vous l'avez si généreusement mis à portée de vous faire, vous vous plaignez de ce que je vous l'ai envoyé. Entre nous, cet article pourrait mériter éclaircissement ; vous ne me le donnerez pourtant qu'en cas qu'il vous plaise de le faire : car, soit dit sans vous fâcher, je ne suis ni aussi curieux, ni aussi incommode que vous.

« — Que d'impertinence et de fatuité ! s'écria Zulica.

« — Doucement, s'il vous plaît, madame, sur les exclamations de ce genre ! dit vivement Mazulhim ; tel que vous me voyez, il y a mille choses sur lesquelles je pourrais me récrier aussi, et je vous demande en grâce de ne pas m'obliger à prendre ma revanche. Si vous voulez bien me faire l'honneur de m'en croire, nous nous parlerons amicalement ; peut-être y gagnerez-vous autant que moi. Voyons un peu. La présence de

Nassès vous a fâchée d'abord, je n'en doute pas; et ce dont je doute aussi peu, c'est que, pour vous mettre à l'aise avec lui, vous l'avez accablé de toutes les faveurs que vous aviez la bonté de me destiner.

« — Quand cela serait ? répondit fièrement Zulica.

« — J'entends, interrompit-il ; cela est !

« — Eh bien ! oui, reprit-elle courageusement, oui, je l'ai aimé !

« — N'abusons pas ici des mots, répliqua-t-il; vous ne l'avez point aimé, mais cela est revenu au même. Convenez, puisqu'à présent vous le connaissez un peu, que c'est un homme d'un rare mérite.

« — Ce que j'en sais, repartit-elle froidement, c'est que, s'il est fat, insolent et sans égards, il a du moins de quoi se le faire pardonner, et que tel qui ose prendre les mêmes tons aurait plus d'une raison pour être modeste !

« — Toute détournée qu'est cette épigramme, reprit-il, je sens à merveille qu'elle s'adresse à moi, et je veux bien, sans que cela tire à conséquence, vous donner la petite consolation de me l'entendre avouer. Je pousserai même les égards beaucoup plus loin, et ne me permettrai pas une justification dont peut-être la politesse serait blessée.

« — Que vous tenez de misérables propos ! s'écria-t-elle en le regardant d'un air de pitié, et que le ton railleur et léger convient mal à une *espèce* comme vous !

« — Vous aurez beau faire, madame, répondit-il, je ne m'écarterai ni du respect que je vous dois, ni du plan sur lequel j'ai résolu de vous entretenir. Je ne serai pas fâché de vous offrir en ma personne un modèle de modération ; peut-être qu'en ne me voyant point me démentir, vous serez tentée de m'imiter.

« — Vous l'exercerez donc tout seul, cette modération si vantée, repartit-elle en se levant, car je vais...

« — Non, s'il vous plaît, madame, dit-il en la retenant, vous ne me quitterez point ! Ce n'est pas ainsi que des gens comme nous doivent finir ; pour votre honneur, pour le mien, nous devrons mutuellement nous prêter à un éclaircissement et éviter un éclat qui serait beaucoup plus à craindre pour vous que pour moi. En un mot, Zulica, vous m'écouterez ! »

« Soit que Zulica sentît le tort que cette aventure pouvait lui faire si elle se répandait, et qu'elle crût, toutes réflexions

faites, ne devoir rien oublier pour engager Mazulhim au silence ; soit que, trop méprisable pour être longtemps fâchée qu'on la méprisât, sa colère commença à se calmer, elle se rejeta sur le sopha, mais sans regarder Mazulhim, qui, peu touché de cette marque de dépit, reprit ainsi son discours :

« — Vous convenez que vous avez pris Nassès ; un autre vous dirait que communément une femme ne s'engage dans une nouvelle affaire que quand celle qu'elle avait est entièrement rompue, et là-dessus il vous accablerait de tout le mépris qu'en apparence semble mériter cette conduite : pour moi, qui ai assez d'usage du monde pour sentir comment cela s'est fait, loin de vous en savoir mauvais gré, je vous en aime davantage.

« — Ce n'était cependant pas l'effet que je voulais produire sur votre cœur ! répondit-elle.

« — Vous n'en pouvez rien savoir, répliqua-t-il ; dans le trouble où vous étiez, était-il possible que vous démêlassiez les motifs qui vous faisaient agir ? Vous me croyez inconstant, on vous pressait de vous venger ; si vous m'aviez moins aimé, vous ne l'auriez pas fait, et Nassès aurait tenté vainement de vous mener aussi loin qu'il l'a fait. Il n'appartient, croyez-moi, qu'à la passion la plus vive d'inspirer ces mouvements qui ne laissent pas aux réflexions le temps ou la liberté d'agir. Je ne saurais assez m'étonner que Nassès ait été assez peu délicat pour vouloir profiter du moment où vous vous trouviez, ou assez aveuglé pour ne pas voir que, même entre ses bras, vous étiez toute à un autre, et que, sans votre amour pour moi, vous ne l'auriez jamais rendu heureux.

« — Oh ! non, répondit-elle, il m'a plu, et je vous ai fait assurément une infidélité dans toutes les règles.

« — Vanité toute pure de votre part ! répliqua-t-il ; n'allez pas croire cela ; rien n'est moins vrai !

« — Comment donc ! dit-elle, rien n'est moins vrai ? Je trouve assez singulier que vous vouliez savoir mieux que moi ce qui en est.

« — Je le sais pourtant si bien que je pourrais vous dire mot à mot comment il s'y est pris pour vous séduire, répondit-il. Nassès vous a trouvée belle, il a mieux aimé vous instruire des désirs que vous lui donniez que de me justifier, et je parierais même que, loin de vous parler en ma faveur, il a...

« — Cela n'est pas douteux, interrompit-elle.

« — Ne vous dis-je pas ? continua-t-il. Quel misérable triomphe a-t-il remporté là, et qu'il est peu flatteur ! Après tout, il y a des gens à qui il faut pardonner ces petits stratagèmes ; ils en ont besoin pour plaire.

« — Quoi ! lui dit-elle avec étonnement, vous oseriez me soutenir que vous n'êtes point infidèle ?

« — Assurément, reprit-il, je ne l'étais pas, et c'est ce qui rend votre aventure si plaisante.

« — Vous n'étiez pas coupable ? répéta-t-elle ; qu'étiez-vous donc devenu ?

« — Je ne suis, répliqua-t-il, sorti de chez l'Empereur qu'à l'heure à laquelle vous m'avez vu arriver ici, et Zâdis même, à qui, par parenthèse, on a fait mille plaisanteries sur ce qu'il a été hier perdu tout le jour, ne m'a point quitté ; il peut vous le dire. »

« Au nom de Zâdis, Zulica frémit et regarda en rougissant Mazulhim qui, sans paraître remarquer aucun de ses mouvements, continua ainsi :

« — Quoique toujours j'aie pour vous un goût fort vif, vous concevez bien que nous ne vivrons plus ensemble dans cette intimité que vous m'aviez permise. Ce n'est pas que je ne vous pardonne tout : mais un commerce lié ne nous convient plus ; au reste, nous nous étions pris plus de fantaisie que d'amour ; ce n'était point le sentiment qui nous unissait ; ce qui arrive ne doit ni vous mortifier, ni me déplaire, ni nous empêcher de céder au caprice, si, sans vouloir nous reprendre, nous nous en trouvons quelquefois susceptibles l'un pour l'autre.

« — Je me flatte, répondit-elle dédaigneusement, qu'en faisant cet arrangement vous en sentez tout le ridicule, et que vous n'espérez pas de m'y faire consentir.

« — Pardonnez-moi, reprit-il : vous êtes trop raisonnable pour ne point sentir ce que l'on doit d'égards et de ménagements à ses anciens amis : d'ailleurs, vous n'ignorez pas qu'aujourd'hui c'est un usage établi de former autant d'affaires que l'on peut, et d'accorder tout à ses nouvelles connaissances, sans pour cela retrancher rien aux anciennes. Vous trouverez bon que les choses s'arrangent comme j'ai l'honneur de vous le dire, et que je regarde ce point-là comme très décidé entre nous. »

« A ce honteux marché, Zulica, très digne qu'on le fit avec elle, s'offensa pourtant de ce que Mazulhim osait la croire

capable de ce qu'elle faisait tous les jours, et voulut le prendre avec lui sur un ton de dignité qui, ne la rendant que plus misérable, ne l'encouragea que plus à ne la pas ménager.

« — S'il n'était pas si tard, lui dit-il, je vous prouverais que, loin que vous ayez à vous plaindre de moi, vous avez mille remerciements à me faire. Je n'ignore pas que Zâdis a passé hier chez vous, et, seul avec vous, toute la journée et une partie de la nuit. Plus curieux que je n'étais jaloux, et sûr que vous manqueriez à la parole que vous m'aviez donnée de ne le jamais revoir, je vous ai fait observer tous deux...

« — Il n'était pas besoin, interrompit-elle, que vous en prissiez la peine. Je n'ai point prétendu me cacher, et le motif qui m'a fait recevoir hier Zâdis chez moi ne peut jamais que me faire honneur.

« — Ah ! ah ! dit-il d'un air surpris, cela est très particulier !

« — Votre air railleur n'empêchera point que je ne dise vrai, répliqua-t-elle ; je n'avais pas encore rompu absolument avec lui, et c'était pour lui annoncer que je ne le verrais jamais...

« — Que vous passâtes, interrompit-il, tout le jour et toute la nuit avec lui. Je ne vous contredis pas sur le motif, tout extraordinaire qu'il est ; car enfin vous avouerez qu'il est rare qu'une femme se renferme vingt-quatre heures avec un homme quand elle ne veut que se brouiller avec lui. Mais comme une chose, pour être sans exemple, peut n'en être pas moins sensée, je conçois, moi qui ne cherche uniquement qu'à vous justifier, que Zâdis, recevant de vous la confirmation de son malheur, en a pensé mourir de désespoir à vos genoux, et que, touchée de l'abattement où votre inconstance le jetait, vous l'avez consolé avec toute l'humanité dont vous êtes capable, sans que vos soins pour lui prissent rien sur la fidélité que vous m'aviez jurée. Un homme désespéré est peu raisonnable, on a de la peine à l'amener à une conduite sensée ; il faut dire, redire, retourner mille fois la même chose ; essuyer des regrets, des reproches, des larmes, de la fureur : rien ne prend plus de temps. Au reste, je vous dirai que vous n'avez pas à regretter celui que vous avez employé à tâcher de calmer Zâdis : il était aujourd'hui d'une gaieté charmante. Zâdis gai ! cela vous paraît-il concevable ? Si, comme je me garderai bien d'en douter, vous me dites vrai, ou vos conseils ont eu bien de l'empire sur lui, ou, pour vous regretter aussi peu qu'il le fait, il fallait qu'il vous aimât bien faiblement. Si l'un fait honneur à votre

esprit, l'autre en fait assez peu à vos charmes ; mais je ne vous afflige pas, vous savez à quoi vous en tenir là-dessus. A tout événement, vous deviez bien lui recommander de paraître triste, au moins pour le temps que vous pouviez avoir besoin de me tromper. »

« Zulica, à ces paroles, voulut essayer de se justifier ; mais Mazulhim, l'interrompant :

« — Tout ce que vous pourriez me dire, madame, lui dit-il, serait inutile. Épargnez-vous une justification que je ne vous demande ni ne veux recevoir, et qui vous coûterait sans me satisfaire. Adieu, ajouta-t-il en se levant ; il est tard, et nous devrions déjà nous être séparés. Ah ! à propos, que ferez-vous de Nassès ? »

« Zulica, à cette question, parut étonnée.

« — Ce que je vous demande, poursuivit-il, me paraît sensé. Vous vous êtes quittés mal, et il me semble qu'en cela vous avez manqué de prudence. Si vous faites bien, vous le reverrez ; croyez-moi, évitez un éclat. Il ne doit pas vous être plus difficile de le garder en le haïssant qu'il ne vous l'a été de le prendre sans l'aimer. Si vous vous obstinez à ne pas le revoir, il parlera peut-être, et, quoique rien assurément ne soit si simple que ce que vous avez fait, il se trouverait des gens assez noirs, assez injustes pour vous donner le tort et pour faire d'une chose tout ordinaire l'histoire la plus singulière et la plus ridicule. Ce n'est pas, dans le fond, ce qu'on en dira qui doit vous inquiéter ; quand on porte un certain nom, une affaire de plus ou de moins n'est pas une chose à laquelle on doive regarder de si près : mais c'est qu'il faut éviter de se faire des ennemis. Demain, je vous le présenterai.

« — Moi, s'écria-t-elle, je vous reverrais ?

« — Eh oui ! répondit-il en lui présentant la main pour descendre, il faudra prendre cela sur vous. Si, par hasard, Zâdis est assez extraordinaire pour le trouver mauvais, comptez sur moi : ou il sera forcé de vous quitter, ou il s'accoutumera à la fin à nous voir vous faire assidûment notre cour. »

« En achevant ces paroles, il lui offrit encore la main, et voyant qu'elle s'obstinait à la refuser :

« — Quelle misère ! lui dit-il en la lui prenant malgré elle ; vous faites l'enfant à un point qui n'est pas supportable ! »

« Alors ils sortirent.

— Ils sortirent ! cria le Sultan ; ah ! le grand mot ; c'est, à

mon gré, le meilleur de votre histoire! Et ne revinrent-ils pas?

— Je ne revis plus Zulica, répondit Amanzéi, mais je vis encore longtemps Mazulhim.

— Et toujours, dit le Sultan, comme vous savez... Parbleu! c'était un rare garçon! Quelle femme eut-il après Zulica?

— Beaucoup qui ne valaient pas mieux qu'elle, et quelques-unes qui ne méritaient pas de l'avoir et dont le destin me faisait pitié.

— Mais, à propos, demanda Schah-Baham à la Sultane, n'avez-vous pas trouvé que Mazulhim traite bien mal cette Zulica?

— Je la trouve si méprisable, répliqua la Sultane, que je voudrais, s'il était possible, qu'il l'eût encore plus punie!

— Il m'a semblé à moi, repartit le Sultan, qu'elle était trop douce avec lui; cela n'est pas dans la nature.

— Et, moi, je crois le contraire, dit la Sultane; une femme telle que Zulica n'a point de ressources contre le mépris; et comme l'ignominie de sa conduite la livre aux plus cruelles insultes, la bassesse de son caractère, et cette honte intérieure dont malgré elle-même elle se sent toujours accablée, ne lui laissent pas la force de les repousser. D'ailleurs, quand il serait vrai qu'Amanzéi eût outré l'humiliation de Zulica, loin de lui en faire des reproches, je lui en saurais bon gré. Ce serait, en quelque façon, donner des préceptes de vice que de le peindre heureux et triomphant.

— Oh! oui, reprit le Sultan, cela est bien nécessaire! Mais laissons; la dispute m'aigrit, et je ne doute point que je ne me fâchasse si nous parlions plus longtemps. Quand vous eûtes quitté Mazulhim, où allâtes-vous, Amanzéi?

CHAPITRE XX

Amusements de l'âme.

« Quelques plaisirs que je trouvasse dans la petite maison de Mazulhim, l'intérêt de mon âme me força de m'en arracher, et, persuadé que ce ne serait pas là que je trouverais ma délivrance, j'allai chercher quelque maison où je fusse, s'il était

possible, plus heureux que dans toutes celles que j'avais déjà habitées. Après plusieurs courses, qui n'offrirent à mes yeux que des choses que j'avais déjà vues ou des faits peu dignes d'être racontés à Votre Majesté, j'entrai dans un vaste palais qui appartenait à un des plus grands seigneurs d'Agra. J'y errai quelque temps; enfin je fixai ma demeure dans un cabinet orné avec une extrême magnificence et beaucoup de goût, quoique l'un semble toujours exclure l'autre. Tout y repirait la volupté; les ornements, les meubles, l'odeur des parfums exquis qu'on y brûlait sans cesse, tout la retraçait aux yeux, tout la portait dans l'âme. Ce cabinet enfin aurait pu passer pour le temple de la mollesse, pour le vrai séjour des plaisirs.

« Un instant après que je m'y fus placé, je vis entrer la divinité à qui j'allais appartenir. C'était la fille de l'omrah chez qui j'étais. La jeunesse, les grâces, la beauté, ce je ne sais quoi qui seul les fait valoir et qui, plus puissant, plus marqué qu'elles-mêmes, ne peut cependant jamais être défini; tout ce qu'il y a de charmes et d'agréments composait sa figure. Mon âme ne put la voir sans émotion; elle éprouva à son aspect mille sensations délicieuses, que je ne croyais pas à son usage. Destiné à porter quelquefois une si belle personne, non seulement je cessai de me tourmenter sur mon sort, mais même je craignis d'être obligé de commencer une nouvelle vie.

« — Ah! Brahma, me disais-je, quelle est donc la félicité que tu prépares à ceux qui t'ont bien servi, puisque tu permets que les âmes que ton juste courroux a réprouvées jouissent de la vue de tant d'attraits? Viens, continuais-je avec transport, viens, image charmante de la divinité, viens calmer une âme inquiète, qui déjà serait confondue avec la tienne si des ordres cruels ne la retenaient pas dans sa prison! »

« Il sembla dans cet instant que Brahma voulût exaucer mes vœux. Le soleil était alors à son plus haut point, il faisait une chaleur excessive; Zéïnis se prépara bientôt à jouir des douceurs du sommeil et, tirant elle-même les rideaux, ne laissa dans le cabinet que ce demi-jour si favorable au sommeil et aux plaisirs, qui ne dérobe rien aux regards et ajoute à leur volupté, qui rend enfin la pudeur moins timide et lui laisse accorder plus à l'amour.

« Une simple tunique de gaze et presque tout ouverte fut bientôt le seul habillement de Zéïnis; elle se jeta sur moi nonchalamment. Dieux! avec quels transports je la reçus! Brahma,

en fixant mon âme dans des sophas, lui avait donné la liberté de s'y placer où elle le voudrait; qu'avec plaisir en cet instant j'en fis usage!

« Je choisis avec soin l'endroit d'où je pouvais le mieux observer les charmes de Zéïnis et je me mis à les contempler avec l'ardeur de l'amant le plus tendre et l'admiration que le plus indifférent n'aurait pu leur refuser. Ciel! que de beautés s'offrirent à mes regards! Le sommeil enfin vint fermer ses yeux qui m'inspiraient tant d'amour.

« Je m'occupai alors à détailler tous les charmes qu'il me restait encore à examiner et à revenir sur ceux que j'avais déjà parcourus. Quoique Zéïnis dormît assez tranquillement, elle se retourna quelquefois et chaque mouvement qu'elle faisait dérangeait sa tunique, offrait à mes avides regards de nouvelles beautés. Tant d'appas achevèrent de troubler mon âme. Accablé sous le nombre et la violence de ses désirs, toutes ses facultés demeurèrent quelque temps suspendues. C'était en vain que je voulais former une idée; je sentais seulement que j'aimais, et sans prévoir ou craindre les suites d'une aussi funeste passion, je m'y abandonnais tout entier.

« — Objet délicieux! m'écriai-je enfin, non, tu ne peux pas être une mortelle. Tant de charmes ne sont pas leur partage. Au-dessus même des êtres aériens, il n'en est point que tu n'effaces. Ah! daigne recevoir les hommages d'une âme qui t'adore! Garde-toi de lui préférer quelque vil mortel! Zéïnis! divine Zéïnis! Non, il n'en est point qui te mérite; non, Zéïnis! puisqu'il n'en est point qui puisse te ressembler! »

« Pendant que je m'occupais de Zéïnis avec tant d'ardeur, elle fit un mouvement et se retourna. La situation où elle venait de se mettre m'était favorable, et malgré mon trouble je songeai à en profiter. Zéïnis était couchée sur le côté, sa tête était penchée sur un coussin du sopha et sa bouche le touchait presque. Je pouvais, malgré la rigueur de Brahma, accorder quelque chose à la violence de mes désirs; mon âme alla se placer sur le coussin, et si près de la bouche de Zéïnis qu'elle parvint enfin à s'y coller tout entière.

« Il y a sans doute, pour l'âme, des délices que le terme de *plaisir* n'exprime pas, pour qui même celui de *volupté* n'est pas encore assez fort. Cette ivresse douce et impétueuse où mon âme se plongea, qui en occupa si délicieusement toutes les facultés, cette ivresse ne saurait se peindre.

« Sans doute notre âme embarrassée de ses organes, obligée de mesurer ses transports sur leur faiblesse, ne peut, quand elle se trouve emprisonnée dans un corps, s'y livrer avec autant de force que lorsqu'elle en est dépouillée. Nous la sentons même quelquefois dans un vif mouvement de plaisir, qui, voulant forcer les barrières que le corps lui oppose, se répand dans toute sa prison, y porte le trouble et le feu qui la dévorent, cherche vainement une issue et, accablée des efforts qu'elle a faits, tombe dans une langueur qui pendant quelque temps semble l'avoir anéantie. Telle est, à ce que je crois du moins, la cause de l'épuisement où nous jette l'excès de la volupté.

« Tel est notre sort, que notre âme toujours inquiète au milieu des plus grands plaisirs, est réduite à en trouver plus encore qu'elle n'en trouve. La mienne, collée sur la bouche de Zéïnis, abîmée dans sa félicité, chercha à s'en procurer une encore plus grande. Elle essaya, mais vainement, à se glisser tout entière dans Zéïnis; retenue dans sa prison par les ordres cruels de Brahma, tous ses efforts ne purent l'en délivrer. Ses élans redoublés, son ardeur, la fureur de ses désirs échauffèrent apparemment celle de Zéïnis. Mon âme ne s'aperçut pas plutôt de l'impression qu'elle faisait sur la sienne, qu'elle redoubla ses efforts. Elle errait avec plus de vivacité sur les lèvres de Zéïnis, s'élançait avec plus de rapidité, s'y attachait avec plus de feu. Le désordre qui commençait à s'emparer de celle de Zéïnis augmenta le trouble et les plaisirs de la mienne. Zéïnis soupira, je soupirai; sa bouche forma quelques paroles mal articulées, une aimable rougeur vint colorer son visage. Le songe le plus flatteur vint enfin égarer ses sens. De doux mouvements succédèrent au calme dans lequel elle était plongée.

« — Oui! tu m'aimes! » s'écria-t-elle tendrement.

« Quelques mots, interrompus par les plus tendres soupirs, suivirent ceux-là.

« — Doutes-tu, continua-t-elle, que tu ne sois aimé? »

« Moins libre encore que Zéïnis, je l'entendais avec transport et n'avais plus la force de lui répondre. Bientôt son âme aussi confondue que la mienne, s'abandonna toute au feu dont elle était dévorée, un doux frémissement... Ciel! Que Zéïnis devint belle!

« Mes plaisirs et les siens se dissipèrent par son réveil. Il ne

lui resta plus de la douce illusion qui avait occupé ses sens qu'une tendre langueur à laquelle elle se livra avec une volupté qui la rendait bien digne des plaisirs dont elle venait de jouir. Ses regards, où l'amour même régnait, étaient encore chargés du feu qui coulait dans ses veines. Quand elle put ouvrir les yeux, ils avaient déjà perdu l'impression voluptueuse que mon amour et le trouble de ses sens y avaient mise, mais qu'ils étaient encore touchants! Quel mortel, en se devant le bonheur de les voir ainsi, ne serait expiré de l'excès de sa tendresse et de sa joie?

« — Zéïnis! m'écriai-je avec transport, aimable Zéïnis! C'est moi qui viens de te rendre heureuse; c'est à l'union de ton âme et de la mienne que tu dois tes plaisirs. Ah! puisses-tu les lui devoir toujours et ne répondre jamais qu'à mon ardeur! Non, Zéïnis, il n'en peut jamais être de plus tendre et de plus fidèle! Ah! si je pouvais soustraire mon âme au pouvoir de Brahma ou qu'il pût l'oublier, éternellement attachée à la tienne, ce serait par toi seule que son immortalité pourrait devenir un bonheur pour elle et qu'elle croirait perpétuer son être. Si je te perds jamais, âme que j'adore! Eh! comment dans l'immensité de la nature, où accablé de ces liens cruels dont Brahma me chargera peut-être, pourrai-je te retrouver? Ah! Brahma! si ton pouvoir suprême m'arrache à Zéïnis, fais au moins que quelque douloureux que me soit son souvenir, je ne le perde jamais! »

« Pendant que mon âme parlait si tendrement à Zéïnis, cette fille charmante semblait s'abandonner à la plus douce rêverie, et je commençai à m'alarmer de la tranquillité avec laquelle elle avait pris ce songe, dont quelques instants auparavant je trouvais tant à me féliciter.

« Zéïnis, me disais-je, est sans doute accoutumée aux plaisirs qu'elle vient de goûter. Quelque chose qu'ils aient pris sur ses sens, ils n'ont point étonné son imagination : elle rêve, mais elle ne paraît pas se demander la cause des mouvements dont elle a été agitée. Familiarisée avec ce que l'amour a de plus vrai et de plus tendres transports, je n'ai fait que lui en retracer l'idée. Un mortel plus heureux a déjà développé dans le cœur de Zéïnis ce germe de tendresse que la nature y a mis. C'est son image, non mon ardeur, qui l'a enflammée; elle connaît l'amour, elle en a parlé; elle semblait, au milieu de son trouble, être occupée du soin de rassurer un amant qui peut-

être est accoutumé à porter entre ses bras et ses craintes et son inquiétude. Ah! Zéïnis! s'il est vrai que vous aimiez, que, dans l'état où m'a mis la colère de Brahma, mon sort va devenir horrible! »

« Mon âme errait entre toutes ces idées, lorsque j'entendis frapper doucement à la porte. La rougeur de Zéïnis à ce bruit imprévu augmenta mes craintes. Elle raccommoda avec promptitude le dérangement où les erreurs de son sommeil l'avaient laissée, et, plus en état de paraître, elle ordonna qu'on entrât.

« Ah! me dis-je avec une extrême douleur, c'est peut-être un rival qui va s'offrir à ma vue; s'il est heureux, quel supplice! S'il le devient, que Zéïnis soit telle que quelquefois je la suppose, et que ce soit à elle que je doive ma délivrance, quel coup affreux pour moi si je suis forcé de me séparer d'elle après les sentiments qu'elle m'a inspirés!

« Quoique par la connaissance que j'avais des mœurs d'Agra, je dusse être rassuré contre la crainte de quitter Zéïnis et qu'il fût assez vraisemblable qu'à l'âge de quinze ans à peu près qu'elle paraissait avoir, elle n'eût pas tout ce que Brahma demandait pour me rendre à une autre vie, il se pouvait aussi que j'eusse tout à craindre d'elle de ce côté-là, et quelque cruel qu'il fût pour moi d'être témoin des bontés qu'elle aurait pour mon rival, je préférais ce supplice à celui de la perdre.

« A l'ordre de Zéïnis, un jeune Indien, de la figure la plus brillante, était entré dans le cabinet. Plus il me parut digne de plaire, plus il excita ma haine; elle redoubla à l'air dont Zéïnis le reçut. Le trouble, l'amour et la crainte se peignirent tour à tour sur son visage; elle le regarda quelque temps avant que de lui parler. Il me parut aussi agité qu'elle; mais à son air timide et respectueux je jugeai que s'il était aimé, on ne le favorisait pas encore. Malgré son trouble et son extrême jeunesse (car il ne me parut guère plus âgé que Zéïnis), il semblait n'en être pas à sa première passion, et je commençai à espérer que je n'aurais de cette aventure que le chagrin que je pouvais le mieux supporter.

« — Ah! Phéléas! lui dit Zéïnis avec émotion, que venez-vous chercher ici?

« — Vous, que j'espérais y trouver, répondit-il en se jetant à ses genoux; vous sans qui je ne puis vivre et qui voulûtes bien hier me promettre de vous voir sans témoins.

« — Ah! n'espérez pas, reprit-elle vivement, que je vous

tienne parole ! Sortons, je ne veux pas rester plus longtemps dans ce cabinet.

« — Zéïnis, répliqua-t-il, m'enviez-vous le bonheur de rester seul un moment avec vous, et se peut-il que vous vous repentiez si tôt de la première faveur que vous m'accordez ?

« — Mais, répondit-elle d'un air embarrassé, ne puis-je pas vous parler ailleurs qu'ici, et si vous m'aimiez, vous obstineriez-vous à me demander une chose pour laquelle j'ai tant de répugnance ? »

« Phéléas, sans lui répondre, lui saisit une main et la baisa avec toute l'ardeur dont j'aurais été capable. Zéïnis le regardait languissamment ; elle soupirait, encore émue de ce songe qui lui avait peint son amant si pressant et où elle avait été si faible : disposée encore plus à l'amour par les impressions qui lui en étaient restées, chaque fois que ses yeux se tournaient vers Phéléas, ils devenaient plus tendres et reprenaient insensiblement un peu de cette volupté que mon amour y avait mise quelques moments auparavant.

« Malgré le peu d'expérience de Phéléas, sa tendresse, qui le rendait attentif à tous les mouvements de Zéïnis, les lui laissait assez remarquer pour qu'il ne pût pas douter qu'elle le voyait avec plaisir. Zéïnis, d'ailleurs, simple et sans art, ne cachant à Phéléas que par pudeur l'état où sa présence la mettait, en croyant lui dérober beaucoup du trouble dont elle était agitée, le lui montrait tout entier. Phéléas n'en savait pas assez pour triompher d'une coquette dont la fausse vertu et les airs décents l'auraient effrayé, mais il n'était que trop dangereux pour Zéïnis, qui, pressée par son amour, ignorait, même en craignant de céder, la façon dont elle aurait pu se défendre.

« Avec quelque plaisir qu'elle vît Phéléas à ses genoux, elle le pria de se lever. Loin de lui obéir, il les lui serrait avec une expression si tendre et des transports si vifs, que Zéïnis en soupira.

« — Ah ! Phéléas, lui dit-elle avec émotion, sortons d'ici, je vous en conjure !

« — Me craindrez-vous toujours ? lui demanda-t-il tendrement. Ah ! Zéïnis ! Que mon amour vous touche peu ! Que pouvez-vous craindre d'un amant qui vous adore, qui, presque en naissant, fut soumis à vos charmes, et qui, depuis, uniquement touché d'eux, n'a voulu vivre que pour vous ? Zéïnis, ajouta-t-il en versant des larmes, voyez l'état où vous me réduisez ! »

« En achevant ces paroles, il leva sur elle ses yeux chargés de pleurs; elle le fixa quelque temps d'un air attendri, et, cédant enfin aux transports que l'amour et la douleur de Phéléas lui causaient :

« — Ah ! cruel, lui dit-elle d'une voix étouffée par les pleurs qu'elle tâchait de retenir, ai-je mérité les reproches que vous me faites, et quelles preuves puis-je vous donner de ma tendresse si, après toutes celles que vous en avez reçues, vous voulez en douter encore ?

« — Si vous m'aimiez, répondit-il, ne vous oublieriez-vous pas avec moi dans cette solitude, et, loin d'en vouloir sortir, auriez-vous quelque autre crainte que celle qu'on ne vînt nous y troubler ?

« — Hélas ! reprit-elle naïvement, qui vous dit que j'en aie d'autres ? »

« A ces mots, Phéléas, quittant brusquement ses genoux, courut à la porte et la ferma; en revenant, il rencontra Zéïnis qui, devinant ce qu'il allait faire, s'était levée pour l'en empêcher. Il la prit dans ses bras et, malgré la résistance qu'elle lui opposait, il la remit sur moi et s'y assit auprès d'elle.

CHAPITRE DERNIER

« Je ne sais si Zéïnis imagina que quand une porte est fermée il est inutile de se défendre, ou si, craignant moins d'être surprise, elle-même ne craignit plus; mais à peine Phéléas fut-il auprès d'elle que, rougissant moins de ce qu'il faisait que de ce qu'elle appréhendait qu'il ne voulût faire, avant même qu'il lui demandât rien, d'une voix tremblante et d'un air interdit, elle le supplia de vouloir bien ne lui rien demander. Le ton de Zéïnis était plus tendre qu'imposant, et ne fâcha ni ne contint Phéléas. Couché auprès d'elle, il la serrait dans ses bras avec tant de fureur que Zéïnis, en commençant à connaître combien elle devait le craindre, malgré elle partagea ses transports.

« Quelque émue qu'elle fût, elle tâcha de se débarrasser des bras de Phéléas, mais c'était avec tant d'envie d'y rester que, pour rendre ses efforts inutiles, il n'eut pas besoin d'en employer de bien grands. Ils se regardèrent quelque temps sans

se rien dire; mais Zéïnis, sentant augmenter son trouble et craignant enfin de ne pouvoir pas en triompher, pria, mais doucement, Phéléas de vouloir bien la laisser.

« — Ne voudrez-vous donc jamais me rendre heureux? lui demanda-t-il.

« — Ah! répondit-elle avec une étourderie que je ne lui ai pas encore pardonnée, vous ne l'êtes que trop, et, avant que vous vinssiez, vous l'avez été bien davantage! »

« Plus ces paroles parurent obscures à Phéléas, plus il lui parut nécessaire d'apprendre de Zéïnis ce qu'elles voulaient dire. Il la pressa longtemps de les lui expliquer et, quelque répugnance qu'elle eût à parler davantage, il la pressait si tendrement, la regardait avec tant de passion qu'enfin il acheva de la troubler.

« — Mais, si je vous le dis, dit-elle d'une voix tremblante, vous en abuserez! »

« Il lui jura que non avec des transports qui, loin de la rassurer sur ses craintes, ne devaient pas lui laisser douter qu'il ne lui manquât de parole. Trop émue pour pouvoir former cette idée, ou trop peu expérimentée pour connaître toute la force de la confidence qu'elle allait lui faire, après s'être encore faiblement défendue contre ses empressements, elle lui avoua qu'un moment avant qu'il entrât, s'étant endormie, elle l'avait vu, mais avec des transports dont elle n'avait jamais eu d'idée.

« — Étais-je entre vos bras? lui demanda-t-il en la serrant dans les siens.

« — Oui, répondit-elle en portant sur lui des yeux troublés.

« — Ah! continua-t-il avec une extrême émotion, vous m'aimiez plus alors que vous ne m'aimez à présent!

« — Je ne pouvais pas vous aimer plus, répliqua-t-elle, mais il est vrai que je craignais moins de vous le dire.

« — Après? lui demanda-t-il.

« — Ah! Phéléas, s'écria-t-elle en rougissant, que me demandez-vous? Vous étiez plus heureux que je ne veux que vous le soyez jamais, et vous n'en étiez pas moins injuste. »

« Phéléas, à ces mots, ne pouvant plus contenir son ardeur et devenu plus téméraire par la confidence que Zéïnis lui avait faite, se soulevant un peu et se penchant sur elle, fit ce qu'il put pour approcher sa bouche de la sienne. Quelque hardie que fût cette entreprise, Zéïnis peut-être ne s'en serait pas offensée, mais Phéléas, uniquement occupé de se rendre heureux, porta

son audace si loin qu'elle ne crut pas devoir lui pardonner ce qu'il faisait.

« — Ah! Phéléas, s'écria-t-elle, sont-ce là les promesses que vous m'avez faites, et craignez-vous si peu de me fâcher? »

« Quelque violents que fussent les transports de Phéléas, Zéïnis se défendit si sérieusement et il vit tant de colère dans ses yeux, qu'il crut ne devoir plus s'opiniâtrer à une victoire qu'il ne pouvait remporter sans offenser ce qu'il aimait, et qui, même par la résistance de Zéïnis, devenait extrêmement douteuse pour lui. Soit respect, soit timidité, enfin il s'arrêta et, n'osant plus regarder Zéïnis :

« — Non, lui dit-il tristement, quelque cruelle que vous soyez, je ne m'exposerai plus à vous déplaire. Si je vous étais plus cher, vous craindriez sans doute moins de faire mon bonheur; mais quoique je ne doive plus espérer de vous rendre sensible, je ne vous en aimerai pas moins tendrement! »

« En achevant ces paroles, il se leva d'auprès d'elle et sortit. Mortellement fâchée que Phéléas la quittât et n'osant cependant pas le rappeler, la tête appuyée sur ses mains, Zéïnis pleurait et était demeurée sur le sopha. Inquiète pourtant du départ de son amant, elle se levait pour savoir ce qu'il était devenu, lorsque, ramené par sa tendresse, il rentra dans le cabinet. Elle rougit en le revoyant et se laissa tomber sur moi en poussant un profond soupir. Il courut se jeter à ses genoux, lui prit tendrement la main et, n'osant la baiser, il l'arrosa de ses larmes.

« — Ah! levez-vous, lui dit Zéïnis sans le regarder.

« — Non, Zéïnis, lui dit-il, c'est à vos pieds que j'attends mon arrêt! Un seul mot... Mais vous pleurez! Ah! Zéïnis! est-ce moi qui fais couler vos larmes? »

« La barbare Zéïnis, en ce moment, lui serra la main, et, tournant vers lui des yeux que les pleurs qu'ils versaient embellissaient encore, soupira sans lui répondre. Le trouble qui régnait dans ses yeux ne fut pas plus obscur pour Phéléas qu'il ne l'était pour moi-même.

« — Ciel! s'écria-t-il en l'embrassant avec fureur, serait-il possible que Zéïnis me pardonnât? »

« Zéïnis garda encore le silence. Hélas! Phéléas ne perdit rien de ce qu'il semblait dire, et, sans interroger davantage Zéïnis, il alla chercher jusque sur sa bouche l'aveu qu'elle semblait lui refuser encore.

« En cet instant, je n'entendis plus que le bruit de quelques soupirs étouffés. Phéléas s'était emparé de cette bouche charmante où mon âme, un instant avant lui... Mais pourquoi rappelé-je un souvenir encore si cruel pour moi ? Zéïnis s'était précipitée dans les bras de son amant : l'amour, un reste de pudeur qui ne la rendait que plus belle, animaient son visage et ses yeux. Ce premier trouble dura longtemps. Phéléas et Zéïnis, tous deux immobiles, respirant mutuellement leur âme, semblaient accablés de leurs plaisirs.

— Tout cela, dit alors le Sultan, ne vous faisait pas grand plaisir, n'est-il pas vrai ? Aussi de quoi vous avisiez-vous de devenir amoureux pendant que vous n'aviez pas de corps ? Cela était d'une folie inconcevable, car, en bonne foi, à quoi cette fantaisie pouvait-elle vous mener ? Vous voyez bien qu'il faut savoir raisonner quelquefois.

— Sire, répondit Amanzéi, ce ne fut qu'après que ma passion fût bien établie que je sentis combien elle devait me tourmenter, et, selon ce qui arrive ordinairement, les réflexions vinrent trop tard.

— Je suis vraiment fâché de votre accident : car je vous aimais assez sur la bouche de cette fille que vous avez nommée, reprit le Sultan : c'est réellement dommage qu'on vous ait dérangé.

« — Tant que Zéïnis avait résisté à Phéléas, dit Amanzéi, je m'étais flatté que rien ne pourrait la vaincre, et lorsque je la vis plus sensible, je crus qu'arrêtée par les préjugés de son âge, elle ne porterait pas sa faiblesse jusqu'où elle pouvait faire mon malheur. J'avouerai cependant que, quand je lui entendis raconter ce songe, que j'avais cru qu'elle ne devait qu'à moi, que j'appris d'elle-même que l'image de Phéléas était la seule qui se fût présentée à elle, et que c'était au pouvoir qu'il avait sur ses sens, et non à mes transports, qu'elle avait dû ses plaisirs, il me resta peu d'espoir d'échapper au sort que je craignais tant. Moins délicat cependant que je n'aurais dû l'être, je me consolais du bonheur de Phéléas, par la certitude que j'avais de le partager avec lui. Quelque chose qu'il eût dite à Zéïnis de sa passion et de la fidélité qu'il lui avait toujours gardée, il ne me paraissait pas possible qu'il fût parvenu à l'âge de quinze ou seize ans sans avoir eu au moins quelque curiosité qui l'empêcherait de délivrer mon âme de cette captivité qui m'avait longtemps paru si cruelle, et que je préférais dans cet

instant au poste le plus glorieux qu'une âme pût remplir. Tout désespéré que j'étais de la faiblesse de Zéïnis, j'en attendis les suites avec moins de douleur, dès que je me fus persuadé que, quelque chose qui arrivât, je ne serais pas contraint de la quitter.

« Quelque affreuse que fût pour moi la tendre léthargie où ils s'étaient plongés, et que chaque soupir qu'ils poussaient paraissait augmenter encore, elle retardait les téméraires entreprises de Phéléas, et quoiqu'elle me prouvât à quel point ils sentaient leur bonheur, je priais ardemment Brahma de ne point permettre qu'elle se dissipât. Inutiles vœux ! J'étais trop criminel pour que deux âmes innocentes et dignes de leur félicité me fussent sacrifiées.

« Phéléas, après avoir langui quelques instants sur le sein de Zéïnis, pressé par de nouveaux désirs que la faiblesse de son amante avait rendus plus ardents, la regarda avec des yeux qui exprimaient la délicieuse ivresse de son cœur. Zéïnis, embarrassée des regards de Phéléas, détourna les siens en soupirant.

« — Quoi ! tu fuis mes regards ? lui dit-il. Ah ! tourne plutôt vers moi tes beaux yeux ! Viens lire dans les miens toute l'ardeur que tu m'inspires ! »

« Alors il la prit dans ses bras. Zéïnis tenta encore de se dérober à ses transports ; mais soit qu'elle ne voulût pas résister longtemps, soit que se faisant illusion à elle-même, en cédant, elle crût résister, Phéléas fut bientôt regardé aussi tendrement qu'il désirait de l'être.

« Quoique les dernières bontés de Zéïnis l'eussent jetée dans une tendre langueur peu différente de celle où mes transports l'avaient plongée, et qu'elle regardât Phéléas avec toute la volupté qu'il avait désirée d'elle, elle parut se repentir de s'être trop livrée à son ardeur et chercha à se retirer des bras de Phéléas.

« — Ah ! Zéïnis ! lui dit-il, dans ce songe dont vous m'avez parlé, vous ne craigniez pas de me rendre heureux !

« — Hélas ! répondit-elle, quel que soit mon amour pour vous, sans lui, sans le trouble qu'il a mis dans mes sens, vous n'en auriez pas tant obtenu ! »

« Imaginez, Sire, quel fut mon chagrin, lorsque j'ai appris que c'était à moi seul que mon rival devait son bonheur.

« — Vous devez être content de votre victoire, continua-t-elle,

et vous ne pouvez, sans m'offenser, vouloir la pousser plus loin. J'ai fait plus que je ne devais pour vous prouver ma tendresse, mais...

« — Ah! Zéïnis! interrompit l'impétueux Phéléas, s'il était vrai que tu m'aimasses, tu craindrais moins de me le dire, ou du moins tu me le dirais mieux. Loin de ne te livrer à mon amour qu'avec timidité, tu t'abandonnerais à tous mes transports, que tu ne croirais pas encore faire assez pour moi. Viens, continua-t-il en s'élançant auprès d'elle avec une vivacité qui m'aurait fait mourir, si une âme était mortelle; viens, achève de me rendre heureux!

« — Ah! Phéléas! s'écria d'une voix tremblante la timide Zéïnis : songes-tu que tu me perds? Hélas! tu m'avais juré tant de respect! Phéléas! Est-ce ainsi qu'on respecte ce qu'on aime? »

« Les pleurs de Zéïnis, ses prières, ses ordres, ses menaces, rien n'arrêta Phéléas. Quoique la tunique de gaze qui était entre elle et lui ne le laissât jouir déjà que de trop de charmes et que ses transports l'eussent remise comme elle était pendant le sommeil de Zéïnis; moins satisfait des beautés qu'elle offrait à sa vue que transporté du désir de voir celles qu'elle lui dérobait encore, il écarta enfin ce voile que la pudeur de Zéïnis défendait encore faiblement, et, se précipitant sur les charmes que sa témérité offrait à ses regards, il l'accabla de caresses si vives et si pressantes qu'il ne lui resta plus que la force de soupirer.

« La pudeur et l'amour combattaient cependant encore dans le cœur et dans les yeux de Zéïnis. L'une refusait tout à l'amant, l'autre ne lui laissait presque plus rien à désirer. Elle n'osait porter ses regards sur Phéléas et lui rendait avec une tendresse extrême tous les transports qu'elle lui inspirait. Elle défendait une chose pour en permettre une plus essentielle; elle voulait et ne voulait plus; cachait une de ses beautés pour en découvrir une autre; elle repoussait avec horreur et se rapprochait avec plaisir. Le préjugé quelquefois triomphait de l'amour, et lui était un instant après sacrifié, mais avec des réserves et des précautions qui, tout vaincu qu'il en avait paru, le faisaient triompher encore. Zéïnis avait tour à tour honte de sa facilité et de ses répugnances. La crainte de déplaire à Phéléas, l'émotion que lui causaient ses transports, et l'épuisement où un combat aussi long l'avait jetée, la forcèrent enfin

LA NUIT ET LE MOMENT

Pl. V.

CLITANDRE : *Ah ! Dieu ! quelle jambe !*

à se rendre. Livrée elle-même à tous les désirs qu'elle inspirait, ne supportant qu'impatiemment des plaisirs qui l'irritaient sans la satisfaire, elle chercha la volupté qu'ils lui indiquaient et ne lui donnaient point.

« En ce moment, outré du spectacle qui s'offrait à mes yeux, et commençant à craindre, à de certaines idées de Phéléas qui me prouvaient son peu d'expérience, qu'il ne chassât mon âme d'un lieu où, malgré les chagrins qu'on lui donnait, elle se plaisait à demeurer, je voulus sortir pour quelques instants du sopha de Zéïnis et éluder les décrets de Brahma. Ce fut en vain : cette même puissance qui m'y avait exilé s'opposa à mes efforts et me contraignit d'attendre, dans le désespoir, la décision de ma destinée.

« Phéléas... O souvenir affreux ! moment cruel, dont l'idée ne s'effacera jamais de mon âme! Phéléas, enivré d'amour et maître, par les tendres complaisances de Zéïnis, de tous les charmes que j'adorais, se prépara à achever son bonheur. Zéïnis se prêta voluptueusement aux transports de Phéléas, et si les nouveaux obstacles qui s'opposaient encore à sa félicité la retardèrent, ils ne la diminuèrent pas. Les beaux yeux de Zéïnis versèrent des larmes, sa bouche voulut former quelques plaintes, et dans cet instant sa tendresse seule ne lui fit point pousser des soupirs. Phéléas, auteur de tant de maux, n'en était cependant pas plus haï; Zéïnis, de qui Phéléas se plaignait, n'en fut que plus tendrement aimée. Enfin, un cri plus perçant qu'elle poussa, une joie plus vive que je vis briller dans les yeux de Phéléas m'annoncèrent mon malheur et ma délivrance; et mon âme, pleine de son amour et de sa douleur, alla en murmurant recevoir les ordres de Brahma et de nouvelles chaînes.

— Quoi ! c'est là tout? demanda le Sultan. Ou vous avez été sopha bien peu de temps, ou vous avez vu bien peu de chose pendant que vous l'étiez !

— Ce serait vouloir ennuyer Votre Majesté que de lui raconter tout ce dont j'ai été témoin pendant mon séjour dans les sophas, répondit Amanzéi; et j'ai moins prétendu lui rendre toutes les choses que j'ai vues que celles qui pouvaient l'amuser.

— Quand les choses que vous avez racontées, dit la Sultane, seraient plus brillantes que celles que vous avez supprimées, et je le crois (puisqu'il est impossible d'en faire la comparaison),

on aurait toujours à vous reprocher de n'avoir amené sur la scène que quelques caractères, pendant que tous étaient entre vos mains, et d'avoir volontairement resserré sur un sujet qui de lui-même est si étendu.

— J'ai tort sans doute, madame, répondit Amanzéi, si tous les caractères sont agréables, ou marqués au même point; si j'ai pu les traiter tous, sans tomber dans l'inconvénient d'exposer à vos yeux des traits communs ou rebattus, et si j'ai pu m'étendre beaucoup sur une matière qui devait, quelque variété que j'eusse mise dans les caractères, devenir ennuyeuse par la répétition continuelle et inévitable du fond.

— En effet, dit le Sultan, je crois que si l'on voulait peser tout cela, il pourrait bien avoir raison ; mais j'aime mieux qu'il ait tort que de me donner la peine d'examiner ce qui en est. Ah! ma grand'mère! continua-t-il en soupirant, ce n'était pas ainsi que vous contiez!

LA NUIT
E
LE MOMENT,
OU
LES MATINES
DE CYTHERE,
DIALOGUE.

NOUVELLE EDITION.

Hæc legite, Auſteri, crimen amoris abeſt. OVID.

A LONDRES.
Et ſe trouve
A AMSTERDAM.

M. DCC. LXIV.

LA NUIT & LE MOMENT

DIALOGUE

CIDALISE, CLITANDRE

CIDALISE, *voyant entrer Clitandre en robe de chambre.*

Ah, bon Dieu! Clitandre, quoi! c'est vous?

CLITANDRE. — Votre surprise, madame, a de quoi m'étonner; je vous croyais accoutumée à me voir vous faire ma cour et je ne comprends pas ce que vous trouvez de si extraordinaire dans la visite que je vous fais.

CID. — C'est que je croyais avoir quelque raison de penser que si vous vouliez bien veiller aujourd'hui avec quelqu'un, ce ne serait pas avec moi et que, dans les idées que j'avais, votre présence m'a étonnée.

CLIT. — Cérémonie à part, ne produit-elle sur vous que cet effet? Ne vous embarrassé-je pas plus encore que je ne vous surprends? C'est qu'à la rigueur, cela serait possible au moins.

CID. — Cette idée vous est nouvelle. Me permettriez-vous de vous demander ce qui vous la fait naître?

CLIT. — Mon intention n'est point de vous en faire mystère : mais voudrez-vous bien me dire aussi pourquoi vous avez été si étonnée de me voir chez vous ce soir, lorsque tant d'autres fois cela vous a paru si simple?

CID. — Il me le paraissait alors que vous me donnassiez vos moments perdus; mais je ne vous crois pas aujourd'hui aussi désœuvré que je vous ai vu l'être quelquefois.

CLIT. — J'avais sur vous la même idée; et c'est ce qui fait précisément que je ne suis pas sans quelque sorte d'inquiétude que vous ne trouviez ma visite un peu déplacée.

CID. — Un peu déplacée! J'admire tout à la fois le ménagement de vos termes, et passez-moi celui-ci, l'extravagance de vos idées. Voudrez-vous bien, au reste, me faire la grâce de me dire pourquoi vous croyez m'incommoder tant aujourd'hui?

CLIT. — Oui, pourvu qu'à votre tour vous vouliez bien m'apprendre pourquoi ma présence ici vous cause tant d'étonnement.

CID. — Vous serez bientôt satisfait. (*Elle passe dans sa garde-robe, revient, change de chemise; on la déchausse.*)

CLIT. — Ah! Dieu! quelle jambe!

CID. — Oh! finissez, monsieur, vos éloges ne me font point oublier votre témérité.

CLIT. — Je ne sais pas si c'est la première fois que je la loue; mais, ce qu'il y a de sûr, ce n'est pas la première que je l'admire.

CID. — Allez vous mettre là-bas, ou sortez.

CLIT. — Vous me traitez singulièrement, madame; mais j'obéis. (*Elle se couche, dit à une de ses femmes de rester: Clitandre s'assied sur un fauteuil auprès du lit.*)

CID. — Quoi! réellement, Clitandre, vous n'avez de rendez-vous avec personne?

CLIT. — Quoi! dans le vrai, je ne vous empêche pas de voir Éraste?

CID. — Éraste! Mais, en vérité, vous n'y pensez pas, mon pauvre comte.

CLIT. — Et je vous jure, belle marquise, que je ne pense pas plus à aucune des femmes qui sont chez vous que vous ne songez à lui.

CID. — Quoi! pas même à Araminte?

CLIT. — Araminte! ah, parbleu! la plaisanterie est délicieuse! Est-ce parce que vous avez eu la méchanceté de la prier de venir ici que vous croyez qu'il faut que je l'y amuse?

CID. — Certes, le tour est fin! C'est-à-dire que vous voudriez me faire croire que vous ne savez pas pourquoi elle est ici?

CLIT. — Oh! pardonnez-moi : pour les espérances qu'elle y a, je les devine; et vous le voyez bien au chagrin que j'ai de ce qu'elle y est. Je ne vous comprends pas! il faut assurément bien craindre de manquer de monde, pour se charger d'une pareille *espèce*.

CID. — En vérité, Clitandre, voilà une discrétion bien inutile, ou un *persiflage* bien ridicule! Vous verrez aussi que c'est

moi qui vous ai joué le mauvais tour de prier Célimène, et que c'est encore ma faute si Bélise, Luscinde et Julie se trouvent chez moi en même temps.

CLIT. — Oh! pour celles-là, il ne se peut pas qu'ayant chez vous Cléon, Oronte et Valère, vous pensiez qu'elles y sont pour moi.

CID. — Mais je ne jurerais pas que vous fussiez dans l'honneur qu'elles me font, pour aussi peu que vous le prétendez.

CLIT. — Quelle folie! Il y a plus de huit jours que je suis ici : ils y sont, eux, d'avant-hier; elles y sont d'aujourd'hui, et il me paraît à cet arrangement que vous ne pouvez pas plus les accuser d'être venues pour moi que vous flatter de ne les y voir que pour vous.

CID. — Vous ne me croyez pas non plus assez imbécile pour m'en flatter.

CLIT. — Vous auriez tort au reste de vous plaindre de Valère, d'Éraste et de Cléon. Ils sont arrivés deux jours avant les femmes qu'ils y attendaient : ils sont dans les grandes règles; et je parierais qu'ils n'en font pas autant pour tout le monde.

CID. — Je sens toute la politesse de leur procédé; mais Clitandre, il est donc bien vrai que ce n'est pas vous qu'elles cherchent ici?

CLIT. — Vous savez ce qu'elles font.

CID. — En sais-je plus ce qu'elles voudraient faire?

CLIT. — Ah! madame, ce n'est pas, permettez-moi de vous le dire, sur des femmes qui pensent aussi bien que celles-là qu'on peut avoir de pareilles idées.

CID. — En vérité, Clitandre, vous devenez bien ridicule! Je ne vous presserai pas là-dessus, puisque j'ai lieu de croire que vous ne voulez pas l'être; mais je ne pardonnerai jamais à Éraste d'être venu me gâter un souper qui devait être si délicieux.

CLIT. — Il ne me paraît pas extraordinaire que vous l'y ayez trouvé de trop : mais je vous avoue que je ne vois pas pourquoi, s'il n'y eût pas été, ce souper aurait été si agréable pour vous?

CID. — Quoi! vous ne sentez pas ce que votre embarras, au milieu de quatre femmes que vous avez eues et qui, sans doute, conservent encore des prétentions sur vous, aurait eu de réjouissant pour moi!

CLIT. — Il y aurait à moi de la sottise à vous soutenir que je n'ai eu aucune d'elles; mais il y aurait assurément plus que de l'indiscrétion à dire que je les ai eues toutes. D'ailleurs, en supposant qu'elles m'aient toutes honoré de quelque bonté, qu'est-ce que cela importe aujourd'hui à elles et à moi? Comment voulez-vous qu'avec ce qu'on a à faire dans le monde, des gens que le hasard, le caprice, des circonstances, ont unis quelques moments se souviennent de ce qui les a intéressés si peu? Ce que je vous dis, au reste, est si vrai, que soupant il y a quelque temps avec une femme, je ne me la rappelais en aucune façon et que je l'aurais quittée comme m'étant inconnue, si elle ne m'eût pas fait souvenir que nous nous étions autrefois fort tendrement aimés.

CID. — Je m'étonne que ce soit elle qui vous ait reconnu. L'on prétend que nous oublions beaucoup plus que les hommes ces sortes d'aventures.

CLIT. — Je sais qu'on vous en accuse; mais il m'a paru qu'à cet égard le manque de mémoire est égal dans les deux sexes.

CID. — Il est cependant plus singulier dans une femme que dans un homme.

CLIT. — Je crois, tout préjugé à part, que cela doit beaucoup dépendre du plus ou du moins que vous avez à sacrifier. Si, par le plus grand hasard du monde, il se trouvait qu'une femme n'eût pas plus de sacrifices à faire que nous-mêmes, je ne vois pas à propos de quoi l'on voudrait qu'elle se rappelât de certaines choses plus que nous. Il n'est cependant pas aussi commun qu'on l'imagine peut-être que deux personnes qui ont vécu un peu amicalement l'une avec l'autre, quelque courte qu'ait été leur liaison, quelque peu de sentiment même qu'elles y aient mis, s'en souviennent si peu; mais en même temps je ne crois pas qu'un oubli total de ces choses-là soit absolument sans exemple.

CID. — Pour moi, j'aime à penser que cela n'est pas possible. Vous vous souvenez de Célimène, n'est-ce pas?

CLIT. — Cela est fort différent. Notre affaire a été longue et je l'ai trop tendrement aimée pour avoir pu l'oublier à ce point.

CID. — Si vous dites vrai, elle est bien heureuse!

CLIT. — J'en doute, puisque je ne m'en souviens que pour la mépriser au delà de tout ce que je pourrais dire.

CID. — Cruel! j'ai pourtant à vous parler de sa part.

CLIT. — De sa part! à moi! Après tout, rien ne m'étonne d'elle.

CID. — Elle prétend que vous lui faites les injustices du monde les plus criantes et que vous vous obstinez à la condamner sans l'entendre.

CLIT. — Vous savez mon histoire comme moi-même, madame, et puisque vous ne me trouvez aucun tort, vous voudrez bien que je m'inquiète peu de tous ceux dont elle me charge. Je ne pourrais même m'empêcher d'être surpris que, sachant à quel point vous la connaissez, elle eût osé vous prier de me parler pour elle, si Éraste, qui a eu pour vous et devant moi les plus condamnables procédés, ne m'avait pas prié aussi de vous parler pour lui.

CID. — Sérieusement, Clitandre, il vous en a parlé?

CLIT. — Oui, madame, et avec une vivacité dont vous auriez sans doute été contente si vous en aviez été témoin.

CID. — Oh! très contente! cela n'est pas douteux! Et, selon toute apparence, il me charge de tous les torts de notre rupture?

CLIT. — Il est naturel qu'il vous en donne quelques-uns; cependant, à part ceux qu'il a lui-même, je le trouve assez modéré sur cet article; et à votre humeur près, que vous masquez, dit-il, sous le nom de délicatesse pour pouvoir vous y livrer avec moins de scrupule, il dit que vous êtes assez bonne femme et que vous ne manquez absolument pas de principes.

CID. — L'insolent! je ne dirai sûrement pas de lui la même chose : mais n'avez-vous pas été confondu de l'air léger dont il est venu s'établir ici?

CLIT. — Il est vrai que son apparition m'a un peu surpris. Ce n'est pourtant pas que j'aie cru qu'il vînt ici sans être sûr que vous ne le trouveriez pas mauvais; c'est le moindre des égards que l'on doit à une femme comme vous.

CID. — De mon aveu! pouvez-vous le croire? Sept ou huit jours avant mon départ, je soupais avec lui chez la petite Comtesse. Il y fut question du séjour que je comptais faire ici; il eut l'audace de me dire qu'il viendrait m'y faire sa cour. Comme je sais qu'il a des projets sur cette pauvre petite femme, et que jusques à présent elle n'entre pas dans ses vues, je crus que pour la déterminer, il voulait lui donner de la jalousie, et qu'il me faisait l'honneur de croire que j'ai de quoi l'alarmer;

mais j'avais reçu si froidement sa politesse, que je vous avoue que je me flattais qu'il n'oserait pas venir dans un lieu où il doit être vu avec moins de plaisir que personne, et que rien ne peut égaler la surprise que j'ai eue en l'y voyant arriver. Aussi l'ai-je traité comme vous avez fait Araminte, à qui il me semble que vous en voulez encore plus qu'à Célimène même.

CLIT. — Ma foi ! en cas, comme je vous en soupçonne, que ce soit pour vous procurer quelques scènes agréables que vous avez voulu avoir cette femme, il faut convenir que vous avez bien réussi, et que le souper a été d'une gaieté merveilleuse.

CID. — Je ne crois pas de mes jours en avoir fait un plus embarrassant et plus triste. Vous, entre deux femmes de qui les prétentions vous gênaient (car vous ne pouvez pas disconvenir qu'il n'y en eût au moins deux qui en avaient sur vous). Moi, en face d'Éraste, impatientée, plus que je ne puis l'exprimer, de ses prétentions, de ses regards et de ses propos; non ! en vérité ! j'ai cru que j'en mourrais d'ennui et de fureur !

CLIT. — On en meurt à moins tous les jours, et je n'étais pas, je vous jure, plus à mon aise que vous.

CID. — Pour votre sécheresse avec Célimène, je n'en ai pas été bien surprise ; mais à l'égard d'Araminte, que vous avez...

CLIT. — Moi ! j'ai Araminte ! voilà bien la plus abominable calomnie !

CID. — Mon Dieu ! ne vous fâchez pas tant contre moi ! Est-ce ma faute si le public vous la donne ?

CLIT. — Le public ! le public, avec sa permission, ferait mieux de la garder, que de me la donner comme il fait. Il est encore plaisant, le public !

CID. — Clitandre, vous n'êtes pas de bonne foi ! (*Clitandre lui répond fort bas.*) Il est sûr que si vous continuez à me parler de ce ton-là, il ne me sera pas aisé de vous entendre. La belle fantaisie ! A propos de quoi donc cet air mystère ?

CLIT. (*Toujours fort bas.*) — Eh ! Justine ?

CID. — Eh bien ! que vous fait-elle ?

CLIT. — Oh ! rien ! c'est seulement que je n'ai pas déterminé de la mettre dans la confidence, et que je ne puis, tant qu'elle restera dans votre chambre, m'expliquer librement sur certains articles.

CID. — Je ne vois pas pourquoi vous voulez l'en bannir aujourd'hui : tous ces jours derniers elle ne vous y a point paru de trop.

CLIT. — Cela se peut ; mais en le supposant comme vous, je n'avais pas les mêmes choses à vous dire. Vous en ferez ce que vous voudrez ; mais il me semble que si vous vouliez bien que nous fussions seuls, cela n'en serait que mieux.

CID. — Voilà une singulière idée ! Justine est une petite fille fort sûre.

CLIT. — Je n'attaque point sa discrétion, et je ne doute point que vos secrets ne soient fort bien entre ses mains ; mais vous ne devez pas trouver extraordinaire que je ne veuille mettre les miens qu'entre les vôtres.

CID. — Elle dort, et sûrement elle ne vous entend pas.

CLIT. — Elle peut le feindre, et m'entendre : enfin, madame, qu'elle soit ou non endormie, sa présence m'inquiète et me gêne. Ou permettez-moi de me taire sur ce que vous me demandez, ou consentez que nous soyons seuls.

CID. — Seuls !... Mais pourquoi ?... en vérité, cela est ridicule ! Non, toutes réflexions faites, je n'y consentirai jamais.

CLIT. — Comme il vous plaira, au reste ; mais je vous avoue que j'ai peine à comprendre votre répugnance sur une chose si simple, qui me paraît tirer si peu à conséquence pour vous, et qui m'est à moi si nécessaire.

CID. (*D'un ton piqué.*) — Enfin, il faut donc faire ce qui vous plaît : mais assurément vous me ménagez peu ! Justine ! Justine ! Voyez comme elle ne dormait pas ! Justine ! vous pouvez vous coucher.

JUST. — A quelle heure Madame veut-elle qu'on entre demain ?

CID. (*Embarrassée.*) — Mais voilà une singulière question ! A l'heure ordinaire, apparemment ?

JUST. — On attendra que Madame sonne. (*Elle sort.*)

CID. — Eh bien ! monsieur, vous venez de l'entendre ! elle vient de me tenir un joli propos ! Voilà pourtant à quoi vous m'exposez !

CLIT. — Mais, madame, daignez donc vous mettre à ma place.

CID. — Mettez-vous vous-même à la mienne, monsieur. Croyez-vous de bonne foi qu'elle sorte de ma chambre sans la plus forte persuasion qu'elle nous y gênait beaucoup, que nous sommes arrangés, et que ceci, qui n'est bien assurément qu'une chose de hasard à laquelle nous n'avons pensé ni vous ni moi, ne soit un rendez-vous très décidé ?

CLIT. — Elle a donc l'esprit bien mal fait, votre Justine !

CID. (*D'un ton un peu brusque.*) — Elle l'a comme tous les gens de son espèce ; cela ne suffit-il pas ? Vous-même, que penseriez-vous si vous appreniez demain qu'un des hommes qui sont ici a passé la plus grande partie de la nuit dans ma chambre ? Auriez-vous la bonté de croire qu'il ne l'aurait employée qu'à me raconter des histoires ?

CLIT. — Il est certain que je vous croirais pour cela quelque raison particulière ; mais Justine, qui est votre confidente et qui sait qu'il n'y a rien entre vous et moi, ne doit pas penser là-dessus comme je pourrais faire. Eh ! plût au Ciel qu'elle pût me croire l'homme du monde le plus heureux, et que je le fusse autant qu'elle me ferait l'honneur de le croire !

CID. — Son absence vous a rendu bien galant !

CLIT. — Non, mais il est assez simple qu'elle m'ait rendu plus libre. Si je n'avais dû rien gagner à son départ, que m'aurait fait qu'elle fût partie ?

CID. (*D'un ton fort sérieux et d'un air un peu alarmé.*) — Au moins, monsieur...

CLIT. — Eh ! madame, vous me connaissez. D'ailleurs, que gagnerais-je à vous manquer, quand vous ne m'accorderiez rien du tout de ce que je pourrais vous demander, ou que je vous offenserais, si je voulais tenter quelque chose ?

CID. — Au vrai, Clitandre, vous n'aimez donc pas Araminte ? (*Clitandre hausse les épaules.*) Mais pourtant vous l'avez eue.

CLIT. — Ah ! c'est autre chose.

CID. — En effet, on dit qu'aujourd'hui cela fait une différence.

CLIT. — Et je crois de plus que ce n'est pas d'aujourd'hui que cela en fait une.

CID. — Vous m'étonnez. Je croyais que c'était une obligation que l'on avait à la philosophie moderne.

CLIT. — Je croirais bien aussi qu'en cela, comme en beaucoup d'autres choses, elle a rectifié nos idées ; mais qu'elle nous a plus appris à connaître les motifs de nos actions et à ne plus croire que nous agissons au hasard qu'elle ne les a déterminées. Avant, par exemple, que nous sussions raisonner si bien, nous faisions sûrement tout ce que nous faisons aujourd'hui ; mais nous le faisions, entraînés par le torrent, sans connaissance de cause, et avec cette timidité que donnent les

préjugés. Nous n'étions pas plus estimables qu'aujourd'hui; mais nous voulions le paraître, et il ne se pouvait pas qu'une prétention si absurde ne gênât beaucoup les plaisirs. Enfin, nous avons eu le bonheur d'arriver au vrai : eh! que n'en résulte-t-il pas pour nous? Jamais les femmes n'ont mis moins de grimaces dans la société; jamais l'on n'a moins affecté de vertu. On se plaît, on se prend. S'ennuie-t-on l'un avec l'autre? on se quitte avec tout aussi peu de cérémonie que l'on s'est pris. Revient-on à se plaire? on se reprend avec autant de vivacité que si c'était la première fois qu'on s'engageât ensemble. On se quitte encore, et jamais on ne se brouille. Il est vrai que l'amour n'est entré pour rien dans tout cela; mais l'amour, qu'était-il, qu'un désir que l'on se plaisait à s'exagérer, un mouvement des sens, dont il avait plu à la vanité des hommes de faire une vertu? On sait aujourd'hui que le goût seul existe; et si l'on se dit encore qu'on s'aime, c'est bien moins parce qu'on le croit que parce que c'est une façon plus polie de se demander réciproquement ce dont on sent qu'on a besoin. Comme on s'est pris sans s'aimer, on se sépare sans se haïr, et l'on retire du moins, du faible goût que l'on s'est mutuellement inspiré, l'avantage d'être toujours prêts à s'obliger. L'inconstance imprévue d'un amant accable-t-elle une femme? à peine lui laisse-t-on le temps de la sentir? Des raisons de bienséance ou d'intérêt ne lui permettent-elles pas de quitter un amant ennuyeux, ou qui a cessé de paraître aimable? tous ses amis se relayent pour l'étourdir sur le malheur de sa situation. Lui prend-il un caprice? dans la minute il est satisfait. Sommes-nous dans tous les cas dont je viens de faire l'énumération? nous trouvons les mêmes ressources dans la reconnaissance des femmes avec qui nous avons un peu intimement vécu ; et je crois, à tout prendre, qu'il y a bien de la sagesse à sacrifier à tant de plaisirs quelques vieux préjugés qui rapportent assez peu d'estime et beaucoup d'ennui à ceux qui en font encore la règle de leur conduite.

CID. — Assurément, si vous croyez tout ce que vous venez de me dire, vous avez jusqu'à présent agi bien peu d'après vos maximes, vous qui n'êtes pas encore consolé de l'inconstance de Célimène et qui l'avez si tendrement aimée.

CLIT. — Je l'ai adorée, j'en conviens; mais peut-être aussi est-ce moins ma façon de penser que je viens de vous peindre que celle qu'il semble que quelques personnes ont aujourd'hui.

CID. — Ah! quelques chagrins que la vôtre vous ait procurés, n'en changez pas. Il est possible, croyez-m'en, que vous rencontriez une femme plus digne de vos sentiments que ne l'a été Célimène; et vous auriez trop à vous reprocher si vous cherchiez à vous venger, sur une maîtresse estimable, des affreux procédés de celle-là.

CLIT. — Ce n'est pas non plus mon intention, et si vous connaissiez celle que mon cœur désire, vous ne me soupçonneriez pas d'une idée aussi injuste qu'elle serait barbare.

CID. — Vous n'aimez donc plus du tout Célimène?

CLIT. — Non, je vous le jure; mais en revanche, je ne connais personne qui m'inspire un si souverain mépris.

CID. — Prenez-y garde, Clitandre. Vous croyez la haïr, et quand on hait encore ce qu'on a tendrement aimé, il s'en faut beaucoup que le cœur soit guéri.

CLIT. — Je l'ai haïe sans doute, et avec une violence qu'il me serait difficile de vous exprimer; mais il ne me reste plus à présent pour elle que ce mépris froid et paisible dont personne ne pourrait se dispenser de l'honorer si tout le monde savait, comme moi, combien elle en mérite; ce mépris enfin que vous, qui la connaissez si bien, avez pour elle.

CID. — Serait-ce Araminte qui l'aurait si absolument bannie de votre cœur? j'aurais peine à le croire, et je vous avoue que j'en serais fâchée.

CLIT. — Araminte! Mais, de bonne foi, cela peut-il se supposer? Pensez donc du moins une femme que l'on puisse aimer un peu.

CID. — Mais que vient-elle donc faire ici?

CLIT. — Je crois que je m'en doute; mais cela ne dit pas que je l'aime.

CID. — Pourquoi aussi, ne vous sentant point en disposition de la traiter mieux, ne l'avez-vous pas laissée à Paris? Car, toute plaisanterie à part, c'est sans que je l'aie en aucune façon priée, et même sans qu'elle m'ait pressentie, qu'elle est venue s'établir chez moi; et je vous le dis naturellement, elle me ferait plaisir de s'en retourner.

CLIT. — Et à moi aussi, je vous le proteste. Je vous assure de plus que si elle ne s'en va pas, c'est que je m'en irai, moi.

CID. — Non, Clitandre, elle restera, et vous ne vous en irez pas.

CLIT. — En vérité! Madame, il est aussi trop singulier que

vous croyiez que l'on puisse rester dans un lieu où l'on a le malheur de trouver une Araminte, surtout quand elle s'avise d'y être tendre.

CID. — Oh ça ! comte, je suis votre amie, et je crois que vous ne doutez pas de ma discrétion. Puisque le hasard de la conversation nous a portés sur elle, ouvrez-moi votre cœur, et ne me cachez rien de ce qui s'est passé entre elle et vous. (*Il rêve.*) Ah ! je vous en prie ! au fond, après être convenu avec moi de l'avoir eue, doit-il tant vous en coûter pour me dire comment elle s'est engagée avec vous ?

CLIT. — Vous avez raison, et je sens bien que je ne devrais pas vous refuser ce que vous me demandez ; mais ce sont des choses sur lesquelles, soit principe, soit préjugé, je ne parle pas volontiers. Ce n'est pas que je ne sache qu'elle mérite peu de ménagements, et que mille autres pourraient dire d'elle ce qu'elle m'a mis à portée d'en savoir ; cependant...

CID. — Le beau scrupule ! Vous l'avez eue, je le sais ; que vous reste-t-il à m'apprendre ? que des détails.

CLIT. — Cela est vrai, et c'est à cause de cela précisément que je ne conçois pas votre curiosité. Ces sortes d'aventures sont si peu variées, que qui en sait une en sait mille. Au reste, puisque vous le voulez, je ne vous cacherai rien.

CID. — Avant tout, ouvrez un peu plus ce rideau ; je ne vois pas.

CLIT. — J'étais allé, au commencement de l'été, à la campagne chez Julie. Il y avait beaucoup de monde, Araminte entre autres, que personne ne désire, et qui se prie partout. Je commençais à perdre beaucoup de la douleur que l'inconstance de Célimène m'avait causée, et de jour en jour ma liberté me devenait plus à charge. Je brûlais de me rengager, et si vous me permettez de vous le dire, mon cœur, qu'à votre entrée dans le monde vous aviez assez vivement blessé, reprenait pour vous ses premiers penchants ; mais vous aimiez encore Éraste. Je me représentai fortement l'inutilité de mes vœux. La certitude de ne pas réussir et la crainte de vous ennuyer et de vous déplaire, en vous poursuivant avec cette opiniâtreté fatigante, que nous croyons nous devoir quand une fois nous avons expliqué nos désirs, m'obligèrent à garder le silence.

CID. — Vous fîtes fort bien. J'aimais en effet Éraste avec la plus grande vivacité ; et sûrement vous n'auriez pas eu à vous louer du succès.

CLIT. — J'avais aussi quelques raisons de croire que, quand même vous auriez été libre, vous ne m'en auriez pas rendu plus heureux. Quoi qu'il en soit, je n'imaginai même pas de vous informer des perfidies qu'il vous faisait tous les jours. J'étais sûr que cette confidence ne ferait que vous tourmenter, et, toutes réflexions faites, je crus devoir me taire, et sur mes désirs et sur ses infidélités.

CID. — L'ingrat! que je l'aimais! Croiriez-vous bien que depuis qu'il m'a forcée de rompre avec lui, il n'y a que bien peu de temps que je me sens pour lui cette indifférence profonde, qu'il n'est plus possible de surmonter?

CLIT. — En ce cas, il est donc bien sot de n'avoir pas avancé son voyage; car à ne vous rien cacher de ses idées, il n'est venu ici que pour se raccommoder avec vous, et il en a l'espérance.

CID. — Ce n'est en lui qu'un ridicule de plus; mais j'avoue que je voudrais qu'il fût devenu sincèrement amoureux de moi.

CLIT. — Ah! qu'il entre encore d'amour dans ce désir!

CID. — Je conviens que l'on pourrait le soupçonner; mais je vous donne ma parole d'honneur que c'est sans aucune idée que je doive me reprocher que je le forme.

CLIT. — A vous parler franchement, j'ai tant de peine à croire que vous l'aimiez, que je croirai bien aisément que vous ne l'aimez plus. Mais, puisque nous en sommes sur ce chapitre, dites-moi, je vous prie, comment un petit homme si mauvais plaisant, si peu fait pour plaire, d'une si misérable santé...

CID. — Ah! Clitandre, me feriez-vous l'injure de croire que j'aie pu faire quelque attention à ce dernier article?

CLIT. — Non, assurément! Mais c'est qu'un amant malade, pour ainsi dire, de profession, est, à ce que je crois, toujours moins amusant qu'un autre. Vous conviendrez du moins que, si ce n'est pas une raison de rejeter un homme, ce n'en est pas non plus une de le prendre.

CID. — Aussi ne fut-ce pas ce qui me détermina en sa faveur. Grand Dieu! que l'amour est un sentiment bizarre! Quand je vois aujourd'hui ce même objet qui, il n'y a encore que si peu de temps, avait sur moi tant de pouvoir; lorsque je juge de sang-froid cet homme qui a été si dangereux pour mon cœur, j'avoue que j'ai peine à comprendre qu'il ait pu me tourner si violemment la tête, et que j'en sens contre moi-même la plus forte indignation.

CIDALISE : *Allez vous mettre là-bas, ou sortez.*

CLIT. — Vous êtes donc bien sûre que vous ne renouerez pas avec lui ?

CID. — Quelle idée ! Dans le temps même que je mourais de douleur de l'avoir perdu, il a tenté vainement de me ramener à lui, et les dispositions où je me trouve ne me permettent pas de craindre qu'il puisse à présent ce qu'alors il ne put pas.

CLIT (*Avec inquiétude.*) — Est-ce que vous penseriez à en prendre un autre ?

CID. — Non, je vous le jure ; mais s'il était vrai que j'aimasse, je me flatte que je saurais triompher de mon amour et le laisser même ignorer à celui qui en serait l'objet.

CLIT. — Cruelle ! pouvez-vous former de pareils projets !

CID. — Eh ! que vous importe que... Mais reprenez votre histoire.

CLIT. — Croyez-vous que je n'eusse rien de plus intéressant à vous dire ?

CID. — Je ne sais ; mais vous ne pouvez me dire rien qui me fasse autant de plaisir.

CLIT. — Ce que vous me dites est assez peu poli ; mais vous affligez plus mon cœur que vous ne mortifiez mon amour-propre.

CID. — Finissez donc ! Attendrai-je éternellement ? Vous êtes insupportable !

CLIT. — Eh bien ! Araminte, en me voyant, me destina *in petto* au glorieux emploi de l'amuser. Vous savez avec quelle promptitude elle fait connaissance, vous connaissez son indécente familiarité et ses agaceries mille fois plus indécentes encore. Nous sommes libertins : je n'avais rien dans le cœur pour me défendre d'elle. Elle ne me toucha point, mais elle me tenta. Je lui parlai sur le ton qui convenait également à son caractère et à la sorte d'impression qu'elle faisait sur moi. Loin de s'en offenser, les désirs les moins flatteurs pour elle et les moins tendrement exprimés lui parurent une passion violente qu'elle ne pouvait récompenser trop tôt. La façon vive et assez peu honnête dont je lui exposai mes intentions acheva de me concilier son estime. Je lui dis des choses très libres ; elle les prit pour des galanteries. Je ne voulais pas, comme vous le croyez bien, d'affaires en règle avec elle ; mais je la jugeais bonne pour une passade, et je résolus de m'en amuser tant qu'elle resterait chez Julie. En revenant de la promenade, le hasard nous fit passer par un petit bosquet assez obscur. Par

le même hasard, nous nous étions insensiblement séparés de la compagnie. Je trouvai et le lieu très propre à prendre avec elle les plus grandes libertés et elle si disposée à me les souffrir, que je ne sais comment elle eut la force de ne m'en pas remercier. En me priant le plus poliment du monde de finir, elle me laissait continuer avec une patience admirable. Cependant une faiblesse lui prit, et, ce que je me reprocherai toujours, j'eus l'indignité d'abuser de l'état où je l'avais réduite.

CID. — Ah! grand Dieu! comment! vous!

CLIT. — Oui, madame, on ne saurait pousser plus loin le manque de respect; j'en suis encore d'une honte!

CID. — Mais, Clitandre, avec votre permission, les faits sont-ils bien tels que vous me les racontez?

CLIT. — Ils sont si simples, que je m'étonne que vous y trouviez de quoi vous faire une histoire. Vous me connaissez assez pour savoir qu'ordinairement je ne mens pas. D'ailleurs, tout cela n'est qu'un coup de foudre et ils sont, depuis quelque temps, devenus aussi communs que l'on prétend qu'ils étaient rares autrefois.

CID. — Je vous avoue que je sais qu'Araminte a eu quelques affaires et que le public la croit peu cruelle; mais elle est étourdie, assez méchante. Sa conduite est légère, sa langue ne l'est pas moins. J'ai cru que la calomnie lui prêtait beaucoup de choses et qu'elle était dans le fond plus coquette que galante. Vous me confondez! Après?

CLIT. — Je suis poli, moi; et quoiqu'elle ne me fît pas de reproches, je crus qu'il était de la bienséance que je lui fisse des excuses. Elle les reçut comme une suite de bons procédés de ma part et en fut si enchantée qu'elle voulut absolument que j'allasse, quand tout le monde serait couché, les lui réitérer dans sa chambre. Cette affaire, comme vous le voyez, ne commence pas tout à fait sur le ton du sentiment, et il me semble qu'elle s'était mise elle-même dans le cas de ne m'en pas oser demander. Je lui rends justice; d'abord elle n'y pensa pas plus que moi. Le souper fut fort gai; elle m'y honora de toutes les faveurs qu'une femme, qui ne se contraint qu'à un certain point, peut accorder à quelqu'un en assez nombreuse compagnie. Je les reçus comme je le devais ou plutôt comme je ne le devais pas, puisque j'y répondis. Cependant, par vanité, je la priai de vouloir bien se contenir un peu. Elle fut tout

l'après-souper d'une tendresse exécrable. Enfin on alla se coucher et je passai dans sa chambre le plus tôt qu'il me fut possible.

CID. — Vous y allâtes !

CLIT. — Assurément ! Que vouliez-vous donc que je fisse ? Pouvais-je manquer à ma parole ? Elle m'attendait. Je la trouvai couchée et j'avoue que je crus qu'après toutes les libertés qu'elle m'avait laissé prendre, celle de me mettre dans son lit n'avait rien qui dût la choquer à un certain point. En effet, la seule chose qu'elle me demanda fut de vouloir bien éteindre les bougies ou de fermer les rideaux. Cela ne me parut qu'un caprice : je ne les aime pas et je lui refusai durement la grâce qu'elle me demandait. Quand elle vit que je ne me prêtais pas à ses intentions, elle eut la complaisance de plier à mes volontés. Les bougies restèrent allumées et les rideaux ouverts. Nous commençâmes à en agir ensemble familièrement ; et j'étais sur le point de lui avoir encore les dernières obligations lorsqu'une tendre inquiétude la saisit. Elle se rappela que je ne lui avais pas encore dit que je l'aimais et me protesta, si je ne la rassurais pas sur mon cœur, que quelque extraordinaire que fût le goût qu'elle avait pour moi, et quelques preuves qu'elle m'eût déjà données de sa faiblesse, elle saurait indubitablement la vaincre. Je sentais bien que si elle m'eût aimé, elle n'aurait pas eu lieu d'être contente de ce qu'elle m'inspirait ; mais la bienséance et l'état où j'étais ne me permettaient que de la tromper, et je lui répondis que je ne concevais pas qu'avec les preuves actuelles que je lui donnais de mes sentiments, elle pût s'obstiner à en douter. Elle avait jusque-là paru ne se livrer à sa tendresse qu'avec contrainte ; mais la certitude d'être aimée bannissant ses scrupules, elle devint d'une tendresse, d'une vivacité, d'une ardeur incompréhensibles. Ah ! si vous aviez vu, madame ! Non ! c'est que cela était d'une beauté !...

CID. (*Sèchement.*) — Je le crois, monsieur le Comte, mais n'en supprimez pas moins ces agréables détails.

CLIT. — Enfin, quoique j'eusse dans le fond plus à me plaindre d'elle qu'à la remercier, je crus que la politesse me condamnait à lui faire des remerciements ; et si ce ne fut pas du fond du cœur que je lui en fis, je mis du moins dans les miens tant de galanterie, et elle en fut si contente qu'elle n'oublia rien pour que je lui en fisse encore. Mon Dieu ! quand j'y

songe, que c'est une digne femme! Cependant, malgré tout ce que je lui devais et la sorte d'égarement où nous mettent toujours les premières bontés d'une femme, soit que nous devions ou ne devions pas les recevoir avec transport, il m'avait paru que j'aurais été plus heureux encore et que j'aurais eu moins à prendre sur mon imagination, si elle eût eu autant à se louer de la nature qu'elle semblait le croire. J'ai le malheur d'être fort curieux. Mon doute me tourmentait, je la priai donc de le faire cesser. Rien n'était si simple, ni même si galant que cette prière. Vous ne pourriez cependant que difficilement imaginer combien j'eus de peine à la lui faire agréer. Cette proposition blessait mortellement sa pudeur.

CID. — Ah! quel conte! Ce scrupule était bien placé!

CLIT. — Enfin elle ne voulait pas, mais je voulais, moi, et quelque résistance qu'elle m'opposât, je voulus si bien qu'elle fut obligée de céder. Ah! madame...

CID. — Quoi donc?

CLIT. — Ah! quel monstre!

CID. — Elle! vous m'étonnez! Je ne comprends pas ce que cette femme peut avoir de si horrible. Sa gorge n'est point parfaite, mais elle n'est pas mal non plus. Elle a le bras bien tourné, la main assez jolie, le pied assez bien, et j'ai ouï dire que tout cela devait faire penser...

CLIT. — Eh! mon Dieu! madame, si vous saviez combien peu il faut se fier aux règles, et combien tous les jours, soit d'une façon, soit d'une autre, nous y sommes attrapés, vous ne seriez pas si surprise de ce qu'Araminte ne tient pas tout ce qu'elle semble promettre.

CID. — Qu'avant l'ouverture du bosquet, vous jugeassiez d'elle comme je faisais tout à l'heure, cela me paraît tout simple; mais ce que je ne conçois pas, c'est qu'après vous ayez été la trouver dans sa chambre avec autant d'empressement que si vous l'eussiez trouvée charmante.

CLIT. — Si j'avais l'honneur d'être un peu plus intimement connu de vous, vous ne me feriez pas cette question. D'ailleurs, après ce qu'elle avait bien voulu faire pour moi, comment vouliez-vous que je lui refusasse d'aller la trouver? Il ne me restait de parti à prendre que de la satisfaire ou de m'enfuir. Le dernier aurait sans doute été le plus sage; mais malheureusement il ne me vint pas dans l'esprit. Au surplus, je m'étais instruit dans le bosquet moins que vous ne pensez.

L'insolence n'a jamais permis l'examen, et si je n'eus pas de quoi la croire parfaite, du moins ne pus-je pas non plus la trouver aussi détestable qu'elle l'est en effet.

CID. — Ce que je ne comprends pas, c'est qu'une femme, telle que vous me dépeignez Araminte, soit aussi galante. L'amour-propre devrait au moins lui tenir lieu de principes ; car en supposant qu'elle se fût cru, en entrant dans le monde, tous les charmes imaginables, il ne serait pas possible que tous les hommes qu'elle a eus se fussent accordés pour servir sa vanité ou, s'ils ont eu la politesse de la ménager ou la fausseté de l'entretenir, que le peu de temps qu'ont duré les liaisons qu'elle a voulu former et mille autres circonstances aussi propres à nous faire ouvrir les yeux sur nous-mêmes ne l'eussent pas désabusée.

CLIT. — Nous sommes sur cet article aussi faux ou aussi polis que vous le croyez et nous quittons généralement une femme sans chercher à l'humilier, à moins cependant que notre vanité ne soit intéressée à le faire. Il est certain, au reste, que si j'eusse su combien la noble confiance qu'Araminte a en elle-même est mal fondée, je ne l'aurais pas prise ; mais j'étais à cet égard dans le cas du monde le plus cruel. Il y a fort peu de gens qui ne l'aient eue ; mais il n'y a pas un homme d'un certain genre qui ait cru devoir se vanter de l'avoir possédée, et elle est peut-être la femme de France que l'on connaît le plus et sur laquelle pourtant on trouverait le moins de renseignements. Elle est enfin de ces sortes d'espèces dont on ne dit rien ou par égard pour soi-même ou par méchanceté pour les autres.

CID. — Vous ne la connaissiez donc point du tout ?

CLIT. — Pardonnez-moi. Je la connaissais comme nous nous connaissons tous. Je l'avais trouvée deux fois à l'Opéra dans la loge de Julie ; j'avais soupé avec elle autant de fois, je crois, chez la même ; je l'avais rencontrée à la Cour chez les Princesses : mais dans toutes ces occasions nous nous étions parlé fort peu, et soit que mon attachement pour Célimène lui imposât, soit qu'elle-même eût à la Cour, contre sa coutume, quelque affaire suivie, elle m'avait regardé avec une indifférence que je voudrais bien qu'elle eût eu la bonté de me conserver.

CID. — Je n'ai pas à présent de peine à le croire. Mais voilà un insupportable rideau, de retomber toujours ! Arrangez-le donc de façon qu'on n'ait pas besoin de l'arranger sans cesse.

CLIT. — Si vous le vouliez, je pourrais mieux faire. Vous n'êtes pas prude, je ne suis point impertinent : je vais m'asseoir sur votre lit. (*Elle lui fait place.*)

CID. — Vous dûtes au moins lui trouver des charmes qui, en général, vous touchent assez ? Vous m'entendez, sans doute ?

CLIT. — A elle ! Elle n'en a point.

CID. — Ah ! pour cela, Clitandre, je ne saurais vous croire. Après ce que vous m'avez dit de ses transports, de sa vivacité...

CLIT. — Vous vous trompez. Tous ces transports n'étaient pas plus causés par ce que vous pensez que par l'amour même, qui sûrement n'y entrait pour rien. C'était une galanterie qu'elle me faisait gratuitement ; pure générosité de sa part, ou pour parler plus juste, habitude et fausseté. Elle sait que les femmes qu'il nous est impossible d'intéresser ne nous plaisent pas, et elle ne feignait tant d'ardeur que pour me faire croire qu'elle m'aimait et pour m'en donner à moi-même.

CID. — Puisqu'elle avait, dans le fond, si peu d'insensibilité, quel besoin avait-elle de vous voir si ardent ?

CLIT. — Elle a l'imagination fort vive et fort déréglée, et, quoique l'inutilité des épreuves qu'elle a faites en certain genre eût dû la corriger d'en faire, elle ne veut pas se persuader qu'elle soit née plus malheureuse qu'elle croit que d'autres ne le sont, et elle se flatte toujours qu'il est réservé au dernier qu'elle prend de la rendre aussi sensible qu'elle désire de l'être. Je ne doute même pas que cette idée ne soit la source de ses dérèglements et de la peine qu'elle prend de jouer ce qu'elle ne sent pas. Ajoutons aussi que ces sortes de femmes sont fort vaines et que, sans avoir besoin en aucune manière qu'un homme soit si régulier, leur amour-propre désire de le voir tel, comme le nôtre quelquefois nous fait faire des efforts qui passent nos forces ou nos désirs. Je dirai plus, c'est qu'aujourd'hui il est prouvé que ce sont les femmes à qui les plaisirs de l'amour sont le moins nécessaires qui les recherchent avec le plus de fureur, et que les trois quarts de celles qui se sont perdues avaient reçu de la nature tout ce qu'il leur fallait pour ne l'être pas.

CID. — C'est une chose que je sais comme vous et que j'ai encore plus de peine que vous à comprendre.

CLIT. — C'est, je vous l'avoue, un fort plaisant siècle que celui-ci, et délicieux à considérer un peu philosophiquement.

CID. — Faisons dans cet instant ce que ce siècle paraît faire toujours; ne réfléchissons point. Cette admirable Araminte vous trouva-t-elle digne de tout ce qu'elle voulait bien faire pour vous?

CLIT. — Il faut que vous me croyiez bien peu vrai et bien vain pour me faire une pareille question. Qu'il y a de femmes à qui je mentirais si elles m'en faisaient une pareille!

CID. — Cela serait assez égal avec moi.

CLIT. — C'est ce que je pense, et, pour vous dire la vérité, si elle eut de quoi ne pas regarder comme perdus les moments qu'elle voulait bien me donner, elle n'eut pas lieu non plus de les regarder comme absolument bien employés. Elle, ne piquant pas à un certain point ma fantaisie; moi, n'étant plus assez jeune pour que la vanité me tînt lieu du goût qu'elle ne m'inspirait pas, vous pouvez aisément juger que la conversation languissait quelquefois entre nous. Ne sachant plus que faire de cette grosse femme-là, connaissant assez ses ridicules pour ne pouvoir plus m'en amuser, ne pouvant avec décence la quitter si tôt et craignant l'ennui, je me divertis à chercher si elle était en effet aussi singulièrement tendre qu'elle se croyait obligée de le paraître. Malgré l'art avec lequel elle jouait ce qu'elle n'était pas, je m'étais fort bien aperçu de ce qu'elle est. Mais comme sur certaines choses les femmes sont extrêmement capricieuses, que ce qui ne paraîtrait pas à l'une digne de la plus légère attention est pour l'autre un objet considérable; qu'il y en a beaucoup qui, par une tournure d'esprit particulière, préfèrent l'illusion à la réalité; que chacune enfin a ses idées et même ses manies, je crus, puisque le sérieux l'avait intéressée si peu, qu'il fallait l'essayer par les minuties. Ce parti, non seulement était le plus raisonnable, mais encore (ce qui, peut-être, vous étonnera) c'est qu'il me parut le plus convenable. Devineriez-vous bien, madame, ce que j'eus l'honneur de lui dire?

CID. — Vous ne vous flattez pas peut-être que je répondrai à cette question? Quel fut le succès de vos soins?

CLIT. — De m'ennuyer à périr et de me lasser comme un chien. Enfin, excédé d'elle et de ma sotte curiosité, j'allai gagner mon lit, en me promettant bien de ne plus faire de pareilles épreuves, du moins avec si peu de raison de les tenter.

CID. — L'avez-vous eue longtemps?

CLIT. — Plus que je devais : cinq ou six jours, à ce que je crois, plus ou moins.

CID. — Quoi ! cette femme que vous trouviez si horrible ? Libertin !

CLIT. — Lorsque nous revînmes à Paris, nous en usâmes comme si c'eût été aux eaux que nous nous fussions pris. Nous nous rencontrâmes plus d'une fois sans nous parler de rien, et même sans qu'elle et moi nous en puissions dire la raison ; nous n'avions l'un pour l'autre que la plus simple politesse. Enfin, un mois après, je la trouvai à un souper que Valère nous donnait à sa petite maison. Luscinde, elle, Julie, une petite provinciale, parente de Luscinde, étaient les femmes. Les hommes étaient Valère, Oronte, Philinte et moi. Le souper fut on ne peut pas plus fou. Lorsqu'il fut fini, chacun de nous s'écarta. Nous partageâmes le jardin. Araminte, qui, pendant le souper, s'était ressouvenue de m'avoir vu quelque part et m'avait fait d'assez tendres agaceries, me dit, quand nous fûmes seuls, qu'elle avait une grande nouvelle à m'apprendre, qu'il lui était arrivé un grand bonheur. Je devinai aisément ce qu'elle voulait me dire, et mon premier mouvement fut de l'en croire sur sa parole ; mais nous étions seuls : j'avais soupé ; je me souvins qu'il n'y avait rien sur quoi elle méritât d'être crue, et je voulus voir si elle me disait vrai. Croiriez-vous bien, madame, qu'elle m'avait menti ?

CID. — Je m'en doutais. Une si noire perfidie ne vous donna pas apparemment le désir de renouer avec elle ?

CLIT. — De renouer ! Je l'aurais battue ! Cependant, depuis cette malheureuse nuit, elle a jugé à propos de s'acharner sur moi, a décidé que dans toutes les règles j'étais obligé de l'aimer, m'a suivi, tourmenté, excédé partout. Qu'elle y prenne garde ! on n'a des complaisances pour elle que parce qu'on la croit sans conséquence ; je la perdrai si je parle.

CID. — Mais, Clitandre, ne me supprimez-vous pas quelques soins, quelques lettres tendres, quelques serments d'aimer toujours, mille choses enfin qu'ordinairement les hommes comptent pour rien et que nous avons toujours le malheur de compter pour trop ? Est-il bien vrai que vous n'ayez pas trouvé dans sa possession plus de charmes et que sa conquête ne vous ait pas coûté plus de temps que vous ne me l'avez dit ?

CLIT. — Non, madame, je vous jure. Le sentiment, le goût et le plaisir ne sont entrés pour rien dans notre affaire, et ce

qu'elle me fait aujourd'hui est d'une injustice affreuse. En arrivant ici, elle m'a signifié avec hauteur qu'elle venait pour me faire expliquer. Je lui ai répondu, avec tout le respect que j'ai pour son sexe et tout le mépris que j'ai pour sa personne, qu'il ne se pouvait pas que nous eussions rien à démêler ensemble. Quand elle m'a vu si bien armé contre la dignité, elle est revenue au sentiment et m'a demandé en grâce d'aller cette nuit dans sa chambre ou de la recevoir dans la mienne, et je l'ai bien cordialement assurée que je ne ferais ni l'un ni l'autre.

CID. — C'était en effet ce que vous pouviez faire de mieux ; aussi, dans le fond, n'était-ce pas dans cette chambre-là que je vous croyais des affaires.

CLIT. — Je n'en n'avais, comme vous voyez, que dans la vôtre. Mais à laquelle des femmes qui sont chez vous votre imagination m'avait-elle donc destiné?

CID. — A Julie, au moins.

CLIT. — A Julie! Mais est-ce que je l'ai eue donc?

CID. — Comment! si vous l'avez eue! En vérité, la question est admirable!

CLIT. — Elle ne me paraît pas, je le confesse, aussi déplacée qu'à vous. Je trouve Julie fort aimable; mais vous m'étonnez de me croire avec elle d'aussi intimes liaisons, lorsque je ne lui ai jamais rendu de soins.

CID. — Je crois pourtant savoir ce que je dis. Mais qu'avez-vous, Clitandre? vous frissonnez. Est-ce que vous vous souviendriez d'Araminte?

CLIT. — Je ne serais pas surpris que son idée produisît sur moi cet effet, car véritablement ce n'est jamais sans horreur que je me la rappelle.

CID. — Vous paraissez mourir de froid?

CLIT. — Cela n'est pas bien extraordinaire. La nuit devient fraîche, je n'ai pour tout vêtement que ma robe de chambre, et commence à la trouver terriblement légère.

CID. — J'en suis fâchée. Je désirais d'apprendre votre histoire avec Julie, et ce contretemps me choque à un point que je ne puis dire. De quoi aussi vous avisez-vous de n'avoir qu'une robe de chambre de taffetas? La belle idée! Mais il ne se peut pas, du moins je me plais à le penser, que dessous vous soyez tout nu.

CLIT. — Le plus exactement du monde. Eh! pourquoi pas? Nous ne sommes encore qu'au commencement de l'automne.

CID. (*Fort sèchement.*) — Vous pouvez être dans votre appartement comme il vous plaît, mais vous me permettrez de vous représenter que, pour passer dans le mien, vous vous êtes mis dans un assez singulier équipage.

CLIT. (*Embarrassé.*) — Vous me faites faire une réflexion qui me peine, et je ne saurais vous exprimer à quel point je suis honteux de vous faire penser un instant que j'aie pu avoir l'intention de vous manquer.

CID. (*Avec dignité.*) — Je crois ne mettre dans ceci ni humeur, ni ce qu'aujourd'hui l'on appelle *bégueulerie* et qui pourrait bien être ce qu'on appelait *pudeur* autrefois; mais je vous avoue que je ne comprends pas comment vous avez imaginé de paraître devant moi dans l'état où vous êtes.

CLIT. (*En lui baisant respectueusement la main.*) — Ah! madame, vous me percez le cœur. Je n'étais qu'à demi, s'il faut le dire, dans le dessein de passer chez vous. Je le voulais, je ne voulais pas. Je craignais de prendre mal mon temps, et, si vous me permettez d'être vrai jusqu'au bout, l'idée du rendez-vous que je vous supposais me tourmentait au delà de toute expression. Je n'ai jamais pu résister au désir de savoir si, en effet, vous en aviez donné un. Absorbé dans ma rêverie, je me suis machinalement laissé déshabiller; je l'étais enfin quand je me suis déterminé à entrer chez vous. La confusion de mes idées, notre conversation qui a commencé sur-le-champ, une forte préoccupation ne m'ont pas permis de songer à l'état où j'étais, où j'ai le malheur d'être encore, et dont je vous demande autant de pardons que si j'eusse effectivement eu le dessein de vous offenser.

CID. (*Avec plus de douceur.*) — Je suis bien aise d'avoir moins à me plaindre de vous que je ne pensais; mais vous conviendrez, je crois, que toute autre à ma place aurait trouvé votre procédé d'une légèreté inexprimable.

CLIT. — Je n'aurais pas été surpris non plus que toute autre que vous m'eût supposé quelque idée qui pouvait prouver assez peu d'estime; mais vous, madame, vous qui me connaissez, vous qui savez à quel point je vous respecte (quoique vous ignoriez peut-être encore combien il me serait impossible non seulement de vous manquer, mais encore d'en former le désir), comment se peut-il que vous me mettiez dans la nécessité de m'en justifier?

CID. — Je me sens en effet si peu faite pour être méprisée,

qu'il ne vous sera pas bien difficile de me faire croire que vous ne me méprisez pas. Mais laissons cela, parlons d'autre chose. Eh bien ! Julie ?

CLIT. — Julie sûrement ne meurt pas de froid comme moi à l'heure qu'il est, et cela ne m'inquiète guère.

CID. — Il m'est assez égal aussi que vous en mouriez, et, dans quelque position que vous vous trouviez, je veux, ne fût-ce que pour vous punir, que vous me disiez ce que je vous demandais lorsque vous m'avez forcée de m'interrompre.

CLIT. — Vous désirez donc cette histoire bien vivement ?

CID. — Oui, très vivement, je n'en disconviens pas.

CLIT. — Eh bien ! puisque c'est absolument que vous le voulez, je sais un moyen qui me mettra en état de vous la conter, si vous l'agréez.

CID. — Et c'est...

CLIT. — Mais, c'est que vous ne voudrez peut-être pas ?

CID. — Voyons toujours.

CLIT. — C'est... de me laisser coucher avec vous.

CID. — Rien que cela.

CLIT. — Pas davantage.

CID. (*D'un air moqueur.*) — Vous avez perdu l'esprit, Clitandre, de me prendre pour une Araminte.

CLIT. — Je n'ai pas une si lourde méprise à me reprocher. C'est, je vous jure, en tout bien et en tout honneur que je vous propose...

CID. — Après tout ce que je viens de vous dire, ce serait à moi une assez belle inconséquence de vous accorder ce que vous me demandez.

CLIT. — Eh ! Cidalise, quand il est question de sauver la vie à quelqu'un, qu'est-ce qu'une inconséquence ?

CID. — Allez, Clitandre, vous êtes fou, mais de ceux qu'on enferme.

CLIT. — Mais se peut-il que vous doutiez de mon respect pour vous ?

CID. — Non, je veux croire que vous me respectez beaucoup, et comme c'est une idée qui me flatte, je ne vous mettrai absolument pas à portée de me la faire perdre.

CLIT. — Songez donc à ce que vous me dites. Nous sommes seuls. Tous vos gens sont loin de vous, hors Justine, qui ne vous serait pas d'un grand secours, puisqu'il n'y a au monde personne de si difficile à réveiller. Vous êtes dans un état qui

vous livrerait, presque sans défense, à mes emportements, si j'oubliais assez ce que je vous dois pour oser tenter rien qui vous déplût, et pourtant vous voyez que, même vous trouvant plus aimable que quelque femme que ce soit, je ne vous ai seulement pas fait la plus légère proposition. Je ne vois pas bien pourquoi je serais moins sage dans votre lit que je ne l'ai été dessus. Accordez-moi, de grâce, ce que je vous demande; rien ne tire moins à conséquence.

CID. (*En colère.*) — Oh ! Clitandre, vous m'excédez ! Je n'y consentirai jamais.

CLIT. — Eh bien ! madame, il faut donc vous épargner la douleur d'y consentir. (*Ici il ôte sa robe de chambre, la jette dans la ruelle, se précipite dans le lit de Cidalise et la prend dans ses bras.*)

CID. (*Avec effroi.*) — Clitandre ! Monsieur ! si vous ne quittez point mon lit ! si vous ne me laissez pas ! si vous ne vous en allez point ! je ne vous reverrai de mes jours !

CLIT. (*Vivement.*) — Mais, madame, y pensez-vous ? Songez-vous que l'on peut entendre vos cris ? Que voudriez-vous, si quelqu'un venait ici, que l'on imaginât de la situation dans laquelle on nous trouverait tous deux ?

CID. (*Avec emportement.*) — Tout ce qu'on voudrait. Il n'y a rien que je ne m'expose à faire penser, plutôt que de me voir réellement victime de votre témérité.

CLIT. — Eh ! madame ! Lucrèce même ne pensa pas comme vous.

CID. (*Avec fureur.*) — Je crois encore que vous plaisantez !

CLIT. — Cela serait assez déplacé dans la colère où j'ai le malheur de vous mettre, et, je vous le proteste, beaucoup plus innocemment que vous ne pensez.

CID. (*Toujours du même ton.*) — Allez, monsieur, il est infâme à vous d'abuser, comme vous le faites, de mon estime et de mon amitié. Laissez-moi, je vous abhorre ! Laissez-moi, vous dis-je.

CLIT. — Si je vous retenais, c'était beaucoup moins pour vous faire violence que pour vous empêcher de prendre un mauvais parti. Vous voilà libre ! eh bien ! que vous fais-je ? Je suis pourtant avec vous dans le même lit; à ma sagesse, devriez-vous le croire ?

CID. — Taisez-vous, je vous déteste ! Que voulez-vous que pensent demain mes gens quand ils verront mon lit ?

CLIT. — Rien du tout, madame ; car je le referai avant que de m'en aller.

CID. — Ah ! sans doute : ce sera, je crois, un bel ouvrage.

CLIT. — Vous verrez. Oh çà ! ne m'abhorrez donc plus tant ; rapprochez-vous un peu de moi, et que la tranquillité où vous me voyez auprès de vous vous rassure.

CID. — Vous pouvez compter que si vous osez tenter la moindre chose, vous serez à jamais l'objet de ma cruelle aversion.

CLIT. — Soit. Puissiez-vous en effet me haïr autant que je désire que vous m'aimiez, si vous avez à vous plaindre de moi !

CID. — Je ne pardonne pas même une proposition, quelque modérée qu'elle puisse être.

CLIT. — Cela est dur, par exemple ! N'importe, je le veux bien. Point de proposition ; aussi bien ne serait-ce pour moi qu'une honte de plus.

CID. — Je voudrais bien que vous le crussiez.

CLIT. — Je ne sais pas comment les autres pensent sur ces sortes de choses ; mais, pour moi, je n'ai jamais trouvé plaisant d'être refusé. N'en étions-nous pas à Araminte ?

CID. — Non, nous l'avions passée. Mais est-ce que réellement vous comptez rester dans mon lit ?

CLIT. — Eh ! madame, il me semblait que cela était arrangé, et que nous avions fait nos conditions.

CID. (*Riant.*) — Quoique je sois assurément très fâchée contre vous, il m'est impossible de ne pas rire de la singularité de ce qui m'arrive.

CLIT. — Dans le fond, je crois qu'il est plus sage à vous de vous en faire un objet de plaisanterie qu'un sujet de colère.

CID. — De quoi vous avisez-vous aussi de vous opiniâtrer à entrer dans un lit où l'on ne vous désire pas du tout, lorsqu'il y en a tant ici où je suis sûre que vous auriez été reçu à bras ouverts ?

CLIT. — Je ne puis pas douter, par exemple, qu'Araminte ne m'eût bien voulu faire cette grâce ; mais je crois qu'elle est la seule chez vous de qui je puisse l'attendre.

CID. — Et la seule peut-être de qui vous ne la voulussiez point recevoir. Si Julie, par exemple...

CLIT. — Julie actuellement ne me tente pas plus qu'Araminte, ou, pour mieux dire, je ne désire pas plus l'une que

l'autre ; mais il est vrai pourtant que si bien absolument Julie le voulait, je ne lui tiendrais pas rigueur comme à l'espèce de monstre dont vous me parlez. Est-ce que cela ne vous paraît pas tout simple?

CID. — C'est-à-dire que vous avez plus trouvé dans Julie de cette espèce de sensibilité qui vous amuse tant que l'autre ne vous en a montré.

CLIT. — A mérite égal sur cet important article, n'est-il pas vrai que Julie devrait avoir la préférence ?

CID. — Cela n'est pas douteux. Mais en supposant que, pour parler comme vous, le mérite ne fût pas égal, je crois que l'on aurait beau jeu à parier contre la plus aimable des deux.

CLIT. — Vous êtes donc bien convaincue que cette vertu, quand nous la rencontrons chez une femme, nous tient absolument lieu de tout?

CID. — Non, mais je suis persuadée qu'elle vous leur fait pardonner beaucoup de choses.

CLIT. — Il est réel qu'elles nous en plaisent davantage, en général s'entend ; car tous les hommes ne sont pas là-dessus du même avis.

CID. — Autant que j'ai pu le remarquer, vous n'êtes pas moins injustes à notre égard sur cet article que vous ne l'êtes sur beaucoup d'autres. Une femme est-elle comme Araminte? elle vous ennuie. Joue-t-elle ce qui lui manque? elle vous choque. En a-t-elle? quelque plaisir qu'il en résulte pour vous, vous la craignez. Comment faut-il donc qu'elles soient à cet égard pour vous plaire ou pour ne pas vous causer d'inquiétude ?

CLIT. — Comme vous, madame : qu'elles aient cette sensibilité modérée que l'amant lui-même est obligé de chercher, qui n'est émue que par sa présence, déterminée par ses caresses, et que tout autre que lui voudrait vainement éveiller.

CID. — Oserais-je bien vous demander qui vous a donné sur moi de si belles connaissances?

CLIT. — Éraste, sans doute, puisque je ne vis pas avec Damis.

CID. — L'indigne ! Quoi ! il est donc vrai que les hommes se confient ces choses-là ?

CLIT. — Oui, quand, ce qui leur arrive souvent, ils n'en ont pas d'autres à se dire.

CID. — Quelle horreur !

CLIT. — Je n'aurai pas de peine à convenir que cela n'est pas bien ; mais ils n'attaquent presque tous une femme que par vanité ; et la vanité serait-elle satisfaite d'un triomphe qu'on ignorerait ?

CID. — Que nous sommes à plaindre de ne le pas savoir !

CLIT. — Je ne lui aurais sûrement pas fait les mêmes confidences, moi.

CID. — Eh ! qui le sait ?

CLIT. (*Vivement.*) — Quoi ! Cidalise, vous en doutez ? C'est quelqu'un que vous honorez de votre estime que vous pouvez croire capable d'une pareille indignité ! Quelle réparation ne m'en devriez-vous pas ! Vous ne répondez rien ?

CID. — C'est que je crois vous avoir assez peu offensé. J'aime mieux, au reste, avoir à vous demander pardon d'avoir trop mal pensé de vous que de me mettre dans le cas d'être forcée de me reprocher d'en avoir pensé trop bien.

CLIT. — C'est-à-dire que vous ne doutez pas que vous ne fussiez victime de la confiance que vous pourriez prendre en moi ?

CID. — Je crois qu'il vous est assez égal qu'à cet égard je pense de vous mal ou bien, et moi-même, pour vous dire la vérité, je n'ai pas encore arrangé tout à fait mes idées sur votre compte.

CLIT. (*D'un air piqué.*) — Oh ! pour cela, vous n'aviez pas besoin de me le dire. Il y a longtemps que je ne doute pas que je ne vous sais l'homme du monde le plus indifférent.

CID. — J'aimerais assez que vous m'en fissiez une querelle ; il y aurait à cela bien de la vanité.

CLIT. — Je croyais bien que vous y en trouveriez plus que de sentiment ; mais, avec votre permission, cela ne dit pas que vous rencontrassiez juste.

CID. — Ah ! ah ! cela est assez nouveau ! Est-ce que vous voudriez me faire croire que vous êtes amoureux de moi ?

CLIT. (*En s'approchant d'elle d'un air tendre et soumis.*) — Mais, de bonne foi, vous-même ne le croyez-vous pas ?

CID. — Non, en honneur !

CLIT. (*En s'approchant d'elle un peu plus.*) — En honneur ! vous me confondez. Je ne me flattais pas de vous trouver reconnaissante ; mais je vous avoue que je vous croyais plus instruite.

CID. (*Fort sérieusement.*) — D'un peu plus loin, je vous prie.

CLIT. — Quel sang-froid ! et qu'il est insultant !

CID. (*Sèchement.*) — Je ne sais s'il vous choque ; mais il me semble qu'il ne devrait pas vous surprendre. A ce que je vois, vous avez formé de grands projets et conçu de terribles espérances !

CLIT. — Je ne croyais pas me conduire de façon à mériter de pareils reproches.

CID. — Mon Dieu ! Je sais que vous n'en méritez aucun, et je crois aussi ne vous en pas faire ; mais je voudrais bien toujours que vous vous en allassiez.

CLIT. — Je vous obéirais sans balancer, puisque j'ai le malheur de vous déplaire où je suis, si je ne trouvais pas de danger pour vous à vous quitter actuellement. Araminte sûrement m'ira chercher, j'ignore quel temps elle prendra pour me faire sa visite. J'ai à craindre, en ouvrant votre porte, de la trouver à la mienne, et cette aventure serait d'autant plus affreuse que, comme vous savez, mon appartement est en face du vôtre.

CID. — Ah ! pourquoi vous a-t-on logé là ?

CLIT. — Je n'en sais rien ; mais on ne m'aurait pas sans doute donné cet appartement, si vous ne me l'aviez pas destiné.

CID. — A quelle heure comptez-vous donc me quitter ?

CLIT. — Que sais-je, moi ? Demain matin. On ne se lève pas ici de bonne heure. Je m'en irai avant que l'on entre chez vous, et personne ne pourra se douter que j'ai passé la nuit dans vos bras.

CID. — Dans mes bras !...

CLIT. — Hélas ! je me trompe : c'est vous qui êtes dans les miens, et qui ne m'en rendez que plus à plaindre.

CID. — Ah ! ne me rappelez point ce qui se passe entre nous ; j'en suis d'une honte !... Mais, car il faut tout prévoir, si nous nous endormons ? Il est vrai que c'est Justine qui entre toujours la première... Je serais cependant bien fâchée qu'elle vous trouvât ici. Il serait impossible qu'elle imaginât qu'ayant fait une chose aussi singulière que celle de vous laisser coucher avec moi, je n'eusse rien de plus à me reprocher.

CLIT. — Véritablement elle ne le devrait pas, et par votre jolie conduite vous n'aurez pas dormi, vous vous serez ennuyée et Justine par-dessus le marché me croira l'homme du monde

Cidalise fait place à Clitandre sur son lit.

le plus heureux et ne gardera peut-être pas ses conjectures pour elle toute seule.

CID. — Non, toutes les réflexions faites, je ne puis me prêter à cela. Il est au moins douteux qu'Araminte aille chez vous. D'ailleurs la nuit s'avance : si son intention est de vous aller trouver, il y a apparence qu'elle l'a déjà fait, et vous ne me persuaderez pas qu'elle attende dans le corridor que vous ayez la bonté de lui faire ouvrir. Non, encore une fois, monsieur, il faut que vous vous en alliez; je le veux, et le veux absolument.

CLIT. — Soit, madame, puisque vous en voulez bien courir les risques.

CID. — Ah ! les risques que vous voulez me faire envisager ne sont rien, existassent-ils, au prix de ceux qu'en effet vous me feriez courir, si vous restiez ici.

CLIT. — Ah ! que craignez-vous de moi ? Ce n'est pas avec les sentiments que vous m'inspirez que l'on ose le plus.

CID. (*D'un air moqueur.*) — Vos sentiments !...

CLIT. — C'est-à-dire que vous ne croyez pas que je vous aime ?

CID. (*Avec humeur.*) — Non, assurément, je ne le crois pas : mais demain je pourrai peut-être vous dire mieux que ce soir ce que je pense de votre cœur. Vous me ferez, je vous le répète, le plus grand plaisir du monde de sortir de mon lit, et je voudrais bien n'être plus forcée de vous le redire.

CLIT. (*Vivement.*) — Pardonnez si je vous oblige à me le dire encore plus d'une fois. Le bonheur de me trouver avec vous, comme j'y suis en cet instant, est si doux pour moi, malgré les bornes que vous y avez mises !... Ah ! madame, quelle idée ! Est-il concevable que je sois couché avec la plus aimable femme du monde, et celle de toutes dont les faveurs me flatteraient le plus ! que je la tienne dans mes bras, que je l'y serre ! qu'il n'y ait entre elle et moi que les obstacles les plus légers, et qu'elle ne me permette pas de les franchir !

CID. — C'est en effet à moi une grande cruauté !

CLIT. — Eh quoi ! payerez-vous toujours mes soins de cette affreuse indifférence ?

CID. — Je n'ai jamais dû croire que vous m'en rendissiez de bien sérieux. Je sais, à la vérité, que quelquefois je vous inspire des désirs; mais, Clitandre, des désirs ne sont pas de l'amour, et quoique vous les exprimiez, à peu de chose près,

comme la passion même, j'ai trop d'usage du monde pour m'y méprendre. Non, vous dis-je, vous ne m'aimez pas, et mille femmes feraient sur vous la même impression que moi.

CLIT. — Que vous vous plaisez à le croire ! Cruelle !...

CID. — Clitandre, nous sommes amis depuis trop longtemps pour que j'use avec vous de tous les petits détours que nous croyons ordinairement devoir à la décence de notre sexe, et que dans le fond nous ne mettons en œuvre que pour satisfaire notre coquetterie. De votre côté, faites-moi grâce de ce jargon frivole et de cette fausseté avec lesquels vous faites tous les jours tant de dupes. Il serait infâme à vous de me parler amour sans en ressentir, et je crois pouvoir vous dire que, notre amitié même à part, vous me devez d'autres procédés. Ou vous ne m'aimez pas aujourd'hui, ou (ce que j'ai de fortes raisons pour ne pas croire) vous m'aimez depuis bien longtemps.

CLIT. — Oui, madame, je vous aime depuis l'instant que mon bonheur vous a offerte à mes yeux.

CID. — Vous conviendrez donc, en ce cas, que vous vous êtes plu à vous chercher des distractions. Car enfin, sans compter toutes les femmes de l'espèce d'Araminte avec lesquelles vous vous êtes amusé, vous avez eu, depuis que nous nous connaissons, Aspasie et Célimène. Vous les avez toutes deux très tendrement aimées. La mort de la première a pu seule rompre les nœuds qui vous attachaient à elle ; et si l'autre ne vous avait pas fait la plus noire des perfidies, vous y tiendriez encore. Il est, permettez-moi de vous le dire, bien singulier que, m'aimant autant que vous me le dites, vous ayez pu vous attacher si fortement à d'autres, et que vous ne m'ayez même jamais parlé de vos sentiments.

CLIT. — Eh ! comment vouliez-vous que je fisse ? Lorsque nous nous connûmes, vous aimiez éperdument Damis. Il vous quitta, j'étais en Italie. Quand j'en revins, Éraste s'était attaché à vous. Si vous ne l'aviez pas encore, il vous plaisait déjà. Quel temps donc pouvais-je prendre pour vous parler de ma tendresse ?

CID. — Vous faisiez bien de vous taire, puisque vous me croyiez prise ; mais vous auriez peut-être mieux fait de ne le pas croire si légèrement. Il est encore naturel que je pense que si vous m'aviez aimée, vous auriez tâché de faire diversion. C'était du moins ce qu'un autre aurait fait ; mais chacun a ses maximes.

CLIT. — J'ai là-dessus celles de tout le monde, et vous m'auriez trouvé pour le moins aussi empressé qu'Éraste, si vous eussiez répondu avec moins de froideur à la lettre que je vous avais écrite de Turin sur l'inconstance de Damis et que vous eussiez paru faire un peu d'attention à l'offre que je vous y faisais de mon cœur.

CID. — En effet ! il est très singulier que dans le temps que je mourais de douleur des infâmes procédés d'un homme à qui j'étais attachée depuis mon entrée dans le monde, je n'aie pas répondu favorablement à des propositions assez tendres, il est vrai, mais que je devais beaucoup plus attribuer à la politesse qu'à l'amour.

CLIT. — Vous les auriez attribuées à leur véritable cause, si elles eussent eu de quoi vous plaire. Non, madame, mon amour vous aurait importunée, et sans doute il vous importunerait encore.

CID. — Cela se pourrait; ma tranquillité me plaît. Les deux épreuves que j'ai faites n'ont pas dû me disposer à un nouvel engagement et, d'ailleurs, je pense de façon à ne pas vouloir passer perpétuellement des bras d'un homme dans ceux d'un autre. Fort jeune encore, j'ai eu le malheur d'avoir deux affaires; je m'en méprise. Le public a été indigné de l'inconstance de Damis, que je ne méritais assurément pas; mais il m'a blâmée d'avoir pris Éraste et avec un cœur tendre et vrai, n'ayant été que faible, peut-être on me croit galante, ou du moins née avec de grandes dispositions à le devenir. Je dois et je veux me laisser oublier.

CLIT. — Eh ! madame, quand vous avez pris Éraste, est-ce d'avoir une nouvelle passion que le public vous a blâmée? et pensez-vous que le choix de l'objet n'y soit entré pour rien? C'est une tyrannie de sa part peut-être; mais enfin il veut que ce qui nous paraît aimable lui plaise et ne nous pardonne pas d'attacher un certain prix à ce qu'il ne juge point à propos d'estimer, et vous ne pouvez pas ignorer qu'Éraste ne s'est pas acquis son estime. J'oserai même vous dire que si vous m'aviez choisi, l'on n'en aurait point parlé de même. Éraste peut l'emporter sur moi par les agréments; mais j'ose dire que l'on fait de ma façon de penser un autre cas que de la sienne; et je n'en veux pour preuve que ce qui arrive à Célimène, plus perdue peut-être pour m'avoir quitté qu'Araminte ne l'est pour se donner à tout le monde. Les dispositions où vous êtes ne dure-

ront pas toujours. Vous êtes née tendre, et si les malheurs que vous avez éprouvés vous ont fait craindre l'amour, ils n'ont point détruit en vous le besoin d'aimer. Je crois vous devoir l'égard de ne vous pas importuner de mes sentiments ; mais si jamais vous voulez vous rengager, n'oubliez pas, je vous en conjure, que je vous ai demandé la préférence.

CID. — Nous verrons alors. Tout ce qu'à présent je puis et crois même devoir vous dire, c'est que vous êtes de tous les hommes du monde celui que j'estime le plus, et que je veux bien même ne pas douter que je n'eusse été aussi heureuse avec vous que je l'ai été peu avec les deux indignes mortels à qui je me suis donnée.

CLIT. (*En lui baisant tendrement la main.*) — Ah ! madame, vous comblez mes vœux ! Je puis donc enfin vous parler de mon amour.

CID. — On ne peut pas moins, à ce qu'il me semble. Vous venez de vous engager tout à l'heure à ne m'en parler jamais, et c'est une parole que je vous avertis que je ne vous rends pas.

CLIT. — Ah ! pouvez-vous penser que je vous l'aie donnée sérieusement et que je puisse garder le silence sur une passion renfermée si longtemps, lorsque je puis me flatter qu'en le rompant je ne vous déplairai pas ?

CID. — Je ne crois pas que ce soit cela que je vous aie dit ; mais laissons, de grâce, cette discussion. Vous ne mourez plus de froid à présent et vous m'obligeriez de vous souvenir que vous me devez l'histoire de Julie.

CLIT. — En vérité, madame, il est affreux pour moi que vous vous souveniez encore qu'elle est au monde. D'ailleurs, je n'ai rien à dire de Julie, moi.

CID. — Ah ! des réserves ! J'en suis bien aise ! vous m'en verrez à votre tour.

CLIT. — Encore une fois, madame, je n'ai rien à vous dire de Julie. Si vous saviez de plus à quel point je raconte mal dans un lit, vous ne voudriez sûrement pas m'y transformer en historien.

CID. — Toutes ces excuses sont inutiles. Ou nous parlerons de Julie, ou nous ne parlerons plus de rien. Combien y a-t-il que vous l'avez eue ?

CLIT. — Vous êtes, permettez-moi de vous le dire, singulièrement opiniâtre ! Mais en supposant que j'eusse eu Julie, et qu'il y eût dans notre affaire quelque chose de fort plaisant et

qui la distinguât de toutes les autres de ce genre, ce serait actuellement l'histoire la plus déplacée qu'il y eût au monde.

CID. — Pour vous peut-être !

CLIT. — Et si déplacée, que si l'on écrivait notre aventure de cette nuit et que, dans la position où nous sommes ensemble on vît arriver cette histoire-là, il n'y aurait personne qui ne la passât sans hésiter, quelque plaisir que l'on pût se promettre.

CID. — Ce serait selon le goût et les idées du lecteur.

CLIT. — Il n'y en a point, je crois, qui aimât que pour un long narré l'on vînt lui couper le fil d'une situation qui pourrait l'intéresser.

CID. — Je ne vois pas, pour moi, ce qu'il y a de si intéressant dans celle où nous nous trouvons. J'avoue qu'elle peut être extraordinaire et qu'il n'est pas bien commun qu'un homme vienne se mettre d'autorité dans le lit d'une femme qui n'est faite, d'aucune façon, pour qu'on prenne avec elle une pareille liberté. On ne trouverait pas cela vraisemblable et l'on ferait bien. Il devrait le paraître moins encore qu'elle l'eût souffert ; mais pour de l'intérêt et une situation, je ne vois pas...

CLIT. — Eh bien, madame, quand tout ce que vous dites serait vrai, je n'en voudrais pas plus avoir devant moi-même le ridicule de vous faire des histoires, lorsque je ne dois vous parler que de ma tendresse et tâcher de vous déterminer à y être sensible.

CID. — C'est donc fort sérieusement que vous en avez formé le projet ?

CLIT. — Oui, madame, et ce n'est, en vérité, pas de cette nuit.

CID. — Je croyais avoir quelques raisons de penser le contraire, et si la nuit était moins avancée, je pourrais vous les dire ; mais je sens le sommeil qui m'accable et je voudrais bien que vous me laissassiez tranquille.

CLIT. — Voyez, je vous prie, combien vous êtes inconséquente !

CID. — C'est encore une discussion dans laquelle je ne me soucie pas d'entrer. Inconséquente, injuste même, pis encore si vous le voulez, je conviendrai de tout, pourvu qu'il vous plaise de quitter mon lit.

CLIT. — Si vous saviez combien j'aurais envie de n'en rien faire !

CID. — A la rigueur, cela se pourrait ; mais je ne crois pas que dans cette occasion ce soit ni vos désirs, ni vos répugnances que je doive consulter.

CLIT. — Oh çà, parlons sérieusement. Que voulez-vous me donner pour que je ne dise pas que j'ai couché avec vous ?

CID. — Voilà une très mauvaise bouffonnerie, monsieur. Ne badinons pas, je vous prie, sur cet article. Quand je songe à ma sotte complaisance !...

CLIT. — Et moi à mon imbécillité !... Ah ! ce qui m'en console, c'est que, comme effectivement elle est incroyable, personne ne la croira ; et dans une sottise aussi grande que celle que je fais, c'est toujours beaucoup que de pouvoir mettre son honneur à couvert.

CID. — Je vous entends ! C'est-à-dire que vous ne vous tairez pas sur cette aventure et que vous ne manquerez pas de vous vanter de l'avoir poussée aussi loin qu'il est possible, et de ne m'avoir ménagée en aucune façon.

CLIT. — Je ne croyais pas, par exemple, que ce que je viens de dire pût s'interpréter comme vous faites. Mais, à propos de cela pourtant, s'il vous plaisait de m'accorder quelques faveurs ?

CID. — Quelques faveurs ! Ah ! je n'en accorde pas, ou je les accorde toutes.

CLIT. — Toutes ! eh bien, soit. (*Ici il perd assez indécemment le respect. Elle se défend avec fureur et lui échappe.*)

CID. (*Avec une colère froide.*) — Je vois, monsieur, que quoique vous viviez avec moi depuis longtemps, vous ne m'en connaissez pas davantage. Je n'emploierai point contre vous des cris, qui ne feraient que rendre ma sottise publique ; mais comme je ne suis ni prude, ni galante, que les coups de tempérament et les éclats de vertu ne sont pas à mon usage, je ne ferai pas de bruit ; mais vous ne m'aurez point et, s'il est vrai que vous pensiez à moi, vous aurez le chagrin de me voir rompre avec vous pour jamais. C'est à vous à voir actuellement le parti que vous avez à prendre.

CLIT. — Ah ! madame, que je suis loin encore du bonheur que vous aviez semblé me promettre ! et que, si vous pensiez sur mon compte comme vous me l'avez dit, vous vous offenseriez peu de tout ce que mon amour pourrait tenter ! Eh ! ne vous ai-je pas donné de mon respect les preuves les plus fortes que vous puissiez jamais en exiger ? Je vous adore ! Quand ma

passion pour vous serait moins vive, vous êtes belle, je suis jeune ! La situation où je me trouve avec vous est peut-être la plus pénible situation dans laquelle on puisse jamais se trouver. Je meurs de désirs, et vous n'en doutez pas ! Cependant n'ai-je pas été aussi sage que vous m'avez prescrit de l'être ? Mes mains se sont-elles égarées ? Ai-je abusé des vôtres ? Et maître de disposer, du moins à bien des égards, de la plus aimable femme du monde, ne m'avez-vous pas trouvé aussi retenu qu'aujourd'hui je le serais avec cette exécrable Araminte qui m'inspire de si violents dégoûts ? Je veux ne point mériter de récompense et que vous ne croyiez pas me devoir des faveurs par cette seule raison que je n'ai pas tenté de vous en arracher ; mais qu'au moins l'effort que je me suis fait, trop cruel pour n'être pas l'ouvrage de la passion la plus vive qui fût jamais, vous prouve la vérité de mes sentiments !

CID. — J'admire les hommes, et je considère avec effroi tout ce que le moment peut sur eux ! Vous n'étiez pas venu ici dans l'intention de me marquer tant de tendresse, et quoiqu'il se puisse que vous ayez toujours eu pour moi une sorte de goût et que même je doive croire que depuis que vous me voyez libre, il s'est accru, j'ai plus d'une raison de penser que je ne vous inspire pas d'amour. Mais vous êtes désœuvré, seul avec moi la nuit ; et par une imprudence que je ne me pardonnerai jamais, qui n'est presque pas croyable et dont moi-même je doute encore, j'ai souffert que vous vous missiez dans mon lit ! Quand je serais moins bien à vos yeux, je vous inspirerais des désirs, et surtout celui de triompher de moi dans ce moment même, pour avoir une aventure singulière à raconter. Convenez que si je vous prête quelques motifs, je dois du moins beaucoup au moment de cette violente passion que vous voudriez que je vous crusse.

CLIT. — Ce n'est pas d'aujourd'hui, madame, que je sais que l'on est aussi ingénieux à trouver des raisons contre ce qui déplaît qu'habile à s'affaiblir celles qui s'opposent à un goût qui nous est cher. Vous n'ignorez pas, quand vous voulez paraître penser de moi si désavantageusement, que je n'ai jamais eu le ridicule d'être homme à bonnes fortunes, ni d'attaquer, pour la seule gloire de les vaincre, des femmes pour qui je ne sentais rien. Vous m'avez autrefois rendu volontairement cette justice ; mais les temps sont changés, et ce serait en vain

qu'aujourd'hui je l'attendrais de vous. Il faudrait, pour l'obtenir, que je vous aimasse aussi peu que vous le désiriez. (*En cet endroit, il lui baise la main avec tendresse et respect, et continue jusqu'à ce qu'elle lui réponde. De son côté, elle l'écoute avec une extrême attention et un air fort embarrassé.*) Eh ! madame, pourquoi me chercher des crimes ? pourquoi avoir la cruauté d'ajouter au mépris dont vous payez ma tendresse ? Vous ne m'aimez point ? Est-il possible que vous ne croyiez pas me rendre assez malheureuse ! Vous me reprochez mon silence ? Quoi ! C'est parce que je n'ai jamais osé vous dire que je vous aime que vous doutez de mes sentiments ! Hélas ! et dans quel temps ai-je pu me flatter que cet aveu ne vous déplairait point ? Ai-je jamais pu, sans vous offenser, vous dire que je vous adorais ? Ignorais-je vos engagements et devais-je imaginer que vous me pardonneriez de vous croire légère ou perfide ? Je vous vois libre enfin et assez heureux pour l'être moi-même, je pouvais, il est vrai, vous parler de ma tendresse ; mais trop vivement épris pour ne pas toujours craindre, mes yeux seuls ont osé vous en instruire. J'ai cru qu'avant que de vous la découvrir, je devais travailler à y disposer votre cœur. Vous m'avez vu constamment attaché sur vos pas, vous préférer à tout, ne chercher que les lieux où je me flattais de vous rencontrer et ne connaître de plaisir que celui de passer ma vie auprès de vous. Eh bien ! madame, continuez donc à me haïr : vous me verrez, toujours constant et soumis, préférer toutes les rigueurs dont vous m'accablerez aux faveurs que je pourrais attendre d'une autre. Mon amour vous déplaît, je consens à ne vous en jamais parler, pourvu que vous me permettiez de vous le témoigner sans cesse.

CID. (*Avec émotion.*) — Ah ! traître ! serais-je, en effet, assez malheureuse pour désirer que vous me disiez vrai ? (*Ici Clitandre la serre dans ses bras, et elle ne se défend que mollement.*)

CLIT. — Cidalise ! charmante Cidalise ! que si vous le vouliez, vous me rendriez heureux !

CID. — Eh ! croiriez-vous longtemps l'être ? Vous donner mon cœur et tout ce que je sais qu'enfin je vous donnerais avec lui, ne serait-ce pas me remettre volontairement dans l'horrible situation dont je ne fais que sortir ? Glacée encore par le souvenir de mes peines, j'avoue que je ne regarde l'amour qu'avec horreur, et que je voudrais vous haïr de ce que vous cherchez

à me plaire et de ce que peut-être ce n'est pas inutilement que vous le cherchez.

CLIT. (*En se rapprochant d'elle.*) — Daignez, de grâce, ne vous pas faire de si tristes idées. Que ce que j'ai été jusqu'ici vous rassure sur l'avenir. Tournez les yeux vers moi, et que, s'il se peut, ils ne s'y arrêtent plus avec peine! (*Elle soupire.*) Ces craintes cruelles ne se dissiperont-elles point et paraîtrez-vous toujours désespérée de vous voir dans mes bras? (*Elle soupire encore, le regarde tendrement, s'approche de lui, et ne le trouve pas à beaucoup près aussi respectueux qu'il lui promettait de l'être.*)

CID. (*En se défendant.*) — Ah !... Clitandre !... que faites-vous?... Si vous m'aimez !... Clitandre !... laissez-moi !... je vous l'ordonne. (*Il obéit enfin; elle pleure et s'éloigne de lui avec indignation.*)

CLIT. (*D'un ton piqué.*) — Je m'aperçois trop tard, madame, qu'emporté par mon ardeur, me flattant à tort que vous ne la désapprouviez pas, je me suis exposé à vous déplaire. La douleur que vous cause mon audace m'apprend que je suis le dernier des hommes à qui vous voudriez accorder les faveurs que je viens de vous ravir, et je ne comprends pas, en effet, comment j'ai pu m'aveugler sur cela si longtemps. (*Elle ne lui répond rien; il se tait aussi, en soupirant; enfin, voyant qu'il ne lui parle plus :*)

CID. (*Sans le regarder et d'un ton fort sec.*) — Je crois, monsieur, qu'il serait temps que vous me laissassiez tranquille.

CLIT. — Oui, madame, je le pense comme vous. Je ferai même plus que vous ne semblez exiger, et je vais vous quitter pour jamais.

CID. — Allez, monsieur. Puissiez-vous oublier mon imprudence et ne m'en faire un crime ni devant vous, ni devant personne!

CLIT. — Eh! madame, je puis n'être pas digne de votre tendresse, mais je le serai toujours de votre estime, et vos procédés, tout durs qu'ils sont, n'altéreront jamais dans mon cœur le profond respect que j'ai pour vous.

CID. (*Ironiquement.*) — J'aime à vous l'entendre vanter, après la façon dont vous m'avez traitée!

CLIT. — Je ne chercherai point à excuser une chose qui vous a déplu, quoiqu'il ne me fût peut-être pas bien difficile

de la justifier; mais vous me voulez coupable, et je croirais l'être, en effet, si j'entreprenais de vous faire remarquer votre injustice. C'est au temps que je laisse à vous la faire sentir et plaise au ciel qu'il ne me venge pas! Adieu, madame, je vais... (*Il paraît chercher quelque chose.*)

CID. (*Toujours sans le regarder.*) — Que cherchez-vous donc, monsieur?

CLIT. — Madame, c'est ma robe de chambre. Dans la situation où nous sommes ensemble, je ne crois pas qu'il fût bien décent que je parusse déshabillé à vos yeux.

CID. (*Toujours froidement.*) — Vous vous avisez tard d'observer les bienséances avec moi. Attendez, monsieur, vous l'avez jetée de mon côté, et je vais vous la donner.

CLIT. (*Se rapprochant d'elle avec transport.*) — Cruelle! est-il bien vrai que vous me perdiez avec si peu de regret, et que ce soit l'homme du monde qui vous aime le plus tendrement que vous accabliez de votre haine?

CID. — Hélas! monsieur, vous ne savez que trop que je ne vous hais pas.

CLIT. — Eh bien! s'il est possible que je me sois trompé, que ces yeux charmants, où je viens de lire une si vive indignation, daignent me parler un plus doux langage! (*Elle lui sourit tendrement.*) Oui, Cidalise, j'y retrouve quelques traces de cette bonté dont vous aviez bien voulu me flatter; mais qu'ils sont loin encore de ce sentiment que les miens vous expriment et que je ne puis parvenir à faire passer dans votre cœur!

CID. (*Après quelques instants de silence.*) — Vous voulez donc absolument que j'aime? Eh bien! cruel! jouissez de votre victoire : je vous adore!

CLIT. — Ah! madame!... ma joie me suffoque; je ne puis parler. (*Il tombe, en soupirant, sur la gorge de Cidalise et y reste comme anéanti.*)

CID. — Les voilà donc encore revenus dans mon cœur, ces cruels sentiments qui ont fait jusqu'ici tout le malheur de ma vie! Ah! pourquoi avez-vous cherché à me les rendre? Hélas! j'ignorais, ou plutôt je cherchais à ignorer la force et la nature du goût qui m'entraînait vers vous, et peut-être en aurais-je triomphé si vous n'eussiez pas cherché à me séduire.

CLIT. (*Avec ardeur.*) — C'en est trop! je ne puis plus tenir à tant de charmes! Venez, que j'expire, s'il se peut, dans vos bras!

CID. — Un moment de grâce, Clitandre. Vous me connaissez, et puisqu'enfin je consens à vous livrer mon cœur, vous ne devez pas douter que vous ne soyez un jour maître de ma personne ; mais laissez-moi m'accoutumer à ma faiblesse et donnez-moi la consolation de ne pas succomber comme la malheureuse de qui vous venez de me raconter les horreurs.

CLIT. — Quoi ! vous pouvez craindre que je vous confonde avec elle ?

CID. — Si j'étais assez heureuse pour que vous fussiez mon premier engagement et que vous connussiez mieux ma façon de penser, vous ne me verriez ni les mêmes scrupules, ni les mêmes craintes ; mais je ne vous apporte pas un cœur neuf, et de quelque prix que le mien puisse vous paraître aujourd'hui, je tremble que vous ne l'estimiez pas toujours autant que vous paraissez le faire, et que le peu qu'il vous a coûté ne vous le rende un jour bien méprisable.

CLIT. — Pourriez-vous me soupçonner de penser mal de vous et doutez-vous de mon estime ? Mais oui, car vous m'avez dit que je vous prenais pour une Araminte. Il était assurément flatteur pour moi, ce propos-là.

CID. — Je n'ai peut-être rencontré que trop bien, et la façon dont je me rends...

CLIT. — Eh ! comment vouliez-vous ne vous pas rendre ? Vous m'aimiez. Quoique vous ne me l'ayez dit que d'aujourd'hui, ce n'est cependant pas de ce moment-ci que je le sais. Votre confiance en moi ; les sacrifices que vous m'avez faits, sans que je vous les eusse demandés, ni que vous-même peut-être crussiez m'en faire ; la sorte d'aigreur que, toute douce que vous êtes, vous preniez contre les femmes que je voyais un peu trop souvent ou que je louais devant vous ; la crainte que vous aviez que je ne vinsse pas ici ; l'empressement avec lequel vous m'y avez toujours cherché ; la gaieté que je vous ai vue ; l'humeur qui vous a saisie à l'arrivée de toutes ces femmes ; les regards inquiets et troublés qu'en les voyant vous avez jetés sur moi ; tout enfin ne m'a-t-il pas instruit de vos tendresses ? Pouvez-vous croire qu'avec de pareilles dispositions, accoutumée à moi par l'ancienneté de notre liaison, moins en garde, par conséquent, contre les libertés que je prenais, sûre d'être aimée, pressée également par votre amour et par le mien, vous eussiez pu résister à mon ardeur ? et devez-vous comparer ce qui se passe entre nous à ce qui s'est passé entre Araminte et

moi? (*Il n'est peut-être pas hors de propos d'avertir ici le lecteur que pendant que Clitandre parle, il accable Cidalise de caresses fort tendres, qu'elle ne lui rend point tout à fait, mais auxquelles elle ne s'oppose pas non plus à un certain point.*)

CID. (*Répondant plus à ce qu'il dit qu'à ce qu'il fait.*) — A vous parler franchement, on ne peut pas en avoir moins d'envie, et la seule chose que je puisse actuellement avoir quelque plaisir à croire, c'est que je ne pouvais faire que ce que j'ai fait. Il faut pourtant que je me trompe, car vous ne sauriez concevoir combien j'ai de peine à me le persuader.

CLIT. — Vous ne m'en êtes que plus chère ; mais à quelque point que j'approuve votre délicatesse, je serais fâché que vous ne l'employassiez qu'à vous tourmenter.

CID. — Hélas ! puis-je être aussi tranquille que vous voudriez que je le fusse, quand je songe qu'un jour peut-être vous trouverez plus de raisons pour blâmer ma conduite que vous ne venez de m'en dire pour que je puisse me l'excuser? (*Il ne lui répond qu'en entreprenant : elle se tait aussi, mais elle résiste.*)

CLIT. — En vérité ! Cidalise, ce que vous faites est de la dernière déraison. Vous ne m'aimez donc point ? (*Elle le serre tendrement dans ses bras.*) Mais comment voulez-vous que je vous croie lorsque je vous vois écouter plus vos craintes que votre tendresse, et démentir par votre conduite tout ce que votre bouche veut bien me jurer ? Accordez du moins quelque chose à mes désirs.

CID. — Vous ne saurez sûrement pas les contenir, et je n'aurai peut-être pas la force de les arrêter. (*Ici il lui demande quelque chose, mais presque rien.*) Grand Dieu !... me tiendrez-vous parole, et respecterez-vous mes craintes ?

CLIT. — Oui, puisqu'enfin je ne puis les bannir de votre esprit. (*Ici elle consent à ce qu'il lui a demandé ; et comme elle l'a prévu, et espéré peut-être, il lui manque de parole. Le lecteur croira facilement qu'elle s'en fâche.*)

CID. (*Avec assez de majesté pour l'instant.*) — Ah ! monsieur, vous savez nos conventions?

CLIT. — Hors celle de nous aimer toujours, je ne crois pas que nous en ayons fait aucune ensemble ; mais quittez, de grâce, cet air et ce ton qui ne sont pas faits pour nous. La cérémonie que vous conservez encore avec moi me fait presque

douter que vous m'avez dit que vous m'aimez, et je ne saurais vous exprimer à quel point j'en suis blessé.

CID. (*Avec transport.*) — Ah ! vous ne devriez pas pouvoir un moment douter de ma tendresse, et je serais trop heureuse si je vous en voyais toujours aussi satisfait que vous aurez toujours lieu d'en être persuadé.

CLIT. — Vous me baisez pourtant sans plaisir, et pendant que mon cœur vole sur vos lèvres et s'y pénètre de la plus douce des voluptés, je vous vois vous refuser au même bonheur, ou être incapable de le sentir.

CID. — Pourquoi vous plaisez-vous à faire de mes mouvements une peinture si infidèle ?... Convenez donc que vous êtes bien injuste !

Les transports de Cidalise, autorisant en quelque façon les témérités de Clitandre, il lui demande des complaisances. Comme, sans être les plus fortes que l'on puisse exiger d'une femme, elles ne laissent pas que d'être singulières, elle les lui refuse. Il les demande encore; nouveau refus : il en est piqué et use d'autorité avec une insolence que l'on peut dire sans exemple, ou qui du moins n'est pas bien commune, et doit apprendre aux femmes à ne pas laisser mettre quelqu'un dans leur lit si légèrement.

CID. (*Désespérée.*) — Non !... je ne veux pas... Vous m'offensez mortellement ! Eh bien ! monsieur, vous voilà !... voilà pourtant comme je puis compter sur vous.

Loin que de si violents reproches le contiennent et que la résistance de Cidalise, qu'il doit croire très réelle, lui donne d'autres idées, il continue d'employer la violence. Elle lui réussit; car que fera-t-elle, et quelles sont ses ressources ? Ce n'est pas qu'elle ne lui dise qu'il est un impertinent; mais quand une fois on a pris sur soi d'en être un, il y aurait assez peu de mérite et moins encore de sûreté peut-être à cesser d'offenser. Il continue donc d'abuser de la supériorité de ses forces, tout indigne que cela est. Ensuite il la regarde en souriant, et d'un air aussi content que s'il eût fait les plus belles choses du monde, il veut même lui baiser la main. On n'aura pas de peine à croire qu'après ce qu'on a à lui reprocher, cette marque de reconnaissance, toute respectueuse qu'elle est, est assez froidement reçue.

CID. (*Outrée et d'un ton terrible.*) — Laissez-moi, je vous

prie, monsieur : je suis indignée contre vous ; vos procédés sont odieux.

CLIT. — Mais voyez donc quelle est votre injustice ! Avez-vous pu penser, je laisse même l'amour à part, que comblé de caresses d'une femme telle que vous, la modération que vous me prescriviez fût en mon pouvoir ? D'ailleurs, de quoi vous plaignez-vous ? Ne serait-ce pas à moi à m'offenser de vous voir me refuser les complaisances les plus ordinaires ? Vous êtes trop singulière aussi.

CID. — Cela n'est pas douteux ! je vois bien que j'aurai toujours tort. Ce n'est pas là pourtant ce que vous m'aviez promis.

CLIT. — Cessez donc, je vous en conjure, de croire qu'à cet égard j'ai été d'assez mauvaise foi pour vous promettre quelque chose. Songez que dans les termes où nous en sommes ensemble, il n'est plus possible que je vous fasse des impertinences, et lorsque c'est vous qui offensez l'amour, n'allez pas croire que je blesse votre dignité.

CID. (*Bien plus doucement.*) — Mais, mon Dieu ! pensez-vous que je m'aveugle au point de croire que je ne ferai pas un jour pour vous, plus que vous ne venez d'exiger de moi ? Vous avez raison ! Si ma résistance n'était fondée sur rien, elle serait du dernier ridicule ; mais enfin, que les motifs en soient pitoyables ou sensés, vous m'avez, quoi que vous en disiez, promis de les respecter, et je me crois du moins en droit de me plaindre de ce que vous me manquez de parole.

CLIT. — Vous êtes donc bien fâchée ? Ah ! revenez dans mes bras ; je meurs d'envie de vous pardonner vos injustices ! Venez ! ne vous dérobez pas à ma clémence !

CID. (*En riant.*) — En vérité ! vous êtes singulièrement ridicule ! Ah ! Clitandre ! je vous sens bien ! (*Apparemment elle a ici quelques raisons pour lui parler comme elle le fait.*)

CLIT. — N'allez-vous pas vous fâcher encore ?

CID. — Dans le fond j'aurais de quoi ; mais je vois bien, au train que vous prenez, qu'il faudrait que je ne fisse que cela, et ne fût-ce que pour vous attraper, j'ai quelque envie d'être un peu moins cruelle.

CLIT. — Pour m'attraper ! Où avez-vous donc pris cela, s'il vous plaît ?

CID. — Est-il donc vrai que je sois si injuste !

Le lecteur aura ici la bonté de prendre que c'est à lui

qu'on fait cette question. Si par hasard, et ce qu'on a peine à croire, quelque femme lit cet endroit, elle en doit apprendre à ne jamais insulter personne qu'à bonnes enseignes, c'est-à-dire qu'il faut qu'elle se garde bien de parler. dans de certaines occasions, d'après de simples probabilités auxquelles il serait possible qu'elle fût attrapée, et qu'elle ne saurait, pour montrer des doutes offensants, être trop sûre physiquement que cela ne peut pas tirer à conséquence.

Clitandre prouve donc à Cidalise, qui d'abord lui demande pardon, et qui ensuite se fâche très vivement, qu'elle aurait beaucoup mieux fait de ne lui avoir pas montré de doutes. C'est en vain qu'elle lui dit qu'une plaisanterie si simple ne devrait pas avoir des suites si sérieuses. Soit qu'il en soit réellement piqué, ou qu'il la prenne pour prétexte, il est certain qu'il s'en venge. Toutes réflexions faites pourtant, il fallait bien que de façon ou d'autre cela finît, et qu'elle eût à se plaindre de lui autant que vraisemblablement elle s'en flattait.

En cet endroit Clitandre doit à Cidalise les plus tendres remercîments, et les lui fait. Comme on ne peut supposer qu'il y ait parmi nos lecteurs quelqu'un qui ne soit ou n'ait été dans le cas d'en faire, ou d'en recevoir, ou de dire et d'entendre ces choses flatteuses et passionnées que suggère l'amour reconnaissant, ou que dicte quelquefois la nécessité d'être poli, l'on supprimera ce que les deux amants se disent ici, et l'on ose croire que le lecteur a d'autant moins à se plaindre que l'on ne le prive que de quelques propos interrompus, qu'il aura plus de plaisir à composer lui-même d'après ses sentiments qu'il n'en trouverait à les lire.

Il est bien vrai qu'il peut y en avoir quelques-uns qui, ne sachant pas encore ni comment on remercie, ni comment on est remercié, ne seraient pas fâchés de pouvoir ici s'en instruire; mais on ne veut pas rendre dans l'un la nature artificieuse et avoir la barbarie d'ôter à l'autre le plaisir de la surprise.

CLIT. (*Se remettant auprès de Cidalise, qui n'ose pas le regarder ou ne le regarde qu'avec confusion.*) — Eh quoi ! charmante Cidalise, voulez-vous toujours vous reprocher d'avoir fait mon bonheur, ou plutôt me punir d'avoir osé me

rendre heureux ? Je suis coupable sans doute ; mais si vous vouliez vous rendre justice, vous trouveriez non seulement bien des raisons pour me pardonner mon crime, mais même de quoi vous étonner de ce que je ne l'ai pas commis plus tôt. (*Elle se tait, soupire, et s'obstine à ne le pas regarder. Il continue.*) Levez donc sur moi vos yeux. Qu'ils me disent, si votre bouche ne veut pas le prononcer, que vous ne me haïssez pas ! Je ne puis vivre un instant avec la crainte de vous avoir déplu. Voulez-vous donc me faire mourir de douleur ? (*Il lui baise tendrement les mains.*)

CID. (*Toujours fâchée.*) — Ah ! traître !

CLIT. — Eh bien ! accablez-moi de tous les reproches imaginables : il n'y en a point sans doute que je ne mérite ; mais encore une fois regardez-moi ! Dites-moi donc, de grâce, quelle est l'inquiétude qui vous agite ?

CID. — Hélas ! puis-je n'être pas tourmentée de la crainte de vous perdre ?

CLIT. (*Vivement.*) — Ah ! ne vous livrez pas à de si injustes terreurs ! Je vous adore ! Rien ne m'a jamais été aussi cher que vous ; rien ne me le sera jamais autant.

CID. (*En le regardant avec une extrême tendresse.*) — Est-il bien vrai que vous m'aimiez encore ?

Clitandre ne cherche à bannir les craintes de Cidalise qu'en l'accablant des plus ardentes caresses. Mais comme tout le monde peut n'avoir pas sa façon de lever les doutes, ceux de nos lecteurs à qui elle pourrait ne point paraître commode en prendront une autre, comme de faire dire à Clitandre les plus belles choses du monde, et ce qu'ils croiront de plus fait pour rassurer une femme en pareil cas.

CLIT. — Eh ! ingrate ! êtes-vous rassurée ?

CID. — Ah ! Clitandre, quel dommage que je sache si bien que le désir n'est pas de l'amour !

CLIT. — C'est-à-dire que vous doutez encore du mien ?

CID. (*En soupirant.*) — Ce doute serait moins déplacé que vous ne semblez le croire ; mais vous répondez aux miens de façon à me forcer de les renfermer ; pourtant vous ne les détruisez pas.

CLIT. — En croiriez-vous plus à mes serments ?

CID. — Cette façon de me parler de votre tendresse n'amuserait pas tant vos sens et flatterait moins votre vanité ; mais j'avoue que toute trompeuse qu'elle pourrait être encore, elle

En cet endroit, Clitandre doit à Cidalise les plus tendres remerciements.

calmerait plus mon cœur que les transports que vous mettez à sa place.

CLIT. (*Tendrement.*) — Ah ! comment pouvez-vous un instant penser que je ne goûte pas un plaisir extrême à vous parler d'un sentiment qui pénètre mon âme et qu'à la vivacité dont vous me le rendez, je crois éprouver pour la première fois de ma vie ?

CID. — Non, je vous ai coûté trop peu pour que je sois aussi heureuse que vous me dites.

CLIT. — En vérité ! vous êtes bien peu raisonnable !

CID. (*En lui baisant la main avec transport.*) — Vous ne savez combien je vous aime ! combien je m'abhorre d'avoir été à d'autres qu'à vous ! combien même je vous hais de m'avoir aimée si tard ! et quand je songe en effet que si vous aviez voulu, je n'aurais pas eu le malheur d'avoir Éraste, puis-je ne pas vous détester de me l'avoir laissé prendre ?

CLIT. — Éraste ! ne commençait-il pas à vous plaire quand je revins ?

CID. — Non, il le cherchait encore et si vous m'aviez, à votre retour, confirmé ce que vous m'aviez écrit, il l'aurait cherché vainement.

CLIT. — Ah ! si je l'avais cru ! Mais comment pouvais-je vous supposer pour mon amour dans de si favorables dispositions, lorsque je vous voyais plus froide et plus réservée avec moi qu'avec qui que ce fût et qu'à peine même vous me marquiez de l'amitié ?

CID. — Le désir de fuir tout engagement et la crainte que vous ne nuisissiez plus que personne à mes résolutions furent les premières causes de la froideur que je vous marquai à votre retour ; et la douleur de vous voir reprendre Célimène lorsque, malgré moi-même, je me flattais que vous n'aimeriez que moi, m'inspira pour vous une haine si violente, que je ne sais comment elle a pu s'effacer.

CLIT. — Je vous avoue que vos sentiments ne m'ont pas tout à fait échappé et qu'un jour même, sur un mot que vous dîtes à l'Opéra et qui m'a depuis donné à rêver...

CID. (*En le baisant avec fureur.*) — Tu l'entendis, ingrat ! et tu n'y répondis pas !

CLIT. — Que voulez-vous ? Éraste, de qui vous connaissez les ruses, s'apercevant sans doute de l'impression que vous faisiez sur moi, et craignant qu'enfin je ne vous en parlasse, vint le

lendemain, avec le plus grand mystère du monde, m'apprendre, plus d'un mois avant que vous le prissiez, qu'il avait tout réglé avec vous; et ce fut cette fausse confidence qui m'empêcha de vous entendre et de vous répondre et qui me fit me rengager avec Célimène.

CID. — Ne parlons plus de lui, je vous en conjure. Vous ne sauriez concevoir à quel point ce souvenir m'afflige, ni combien je me méprise d'avoir eu la faiblesse de me livrer au plus perfide de tous les hommes, et à celui de tous peut-être que j'étais le moins faite pour aimer.

CLIT. — C'est comme moi, qui ne saurais comprendre comment j'ai pris une Araminte et dix vilaines bêtes de la même espèce.

CID. — Bélise, par exemple.

CLIT. — Du moins elle est jolie.

CID. — J'en conviens; mais elle est à tout le monde.

CLIT. — Oui, un peu, cela est vrai. C'est qu'elle a, malheureusement pour elle, une sorte de nonchalance dans le caractère, qui l'expose à l'inconvénient de ne savoir pas résister; car elle serait, sans cela, absolument ou à peu près comme une autre.

CID. — Comment vous engageâtes-vous avec elle?

CLIT. — M'engager! moi! Je la pris, à la vérité; mais ce fut sans avoir un moment l'intention de la garder. C'était tout à la fois la femme de France que je méprisais le plus et qui me coûtait le moins.

CID. — Vous la prîtes pourtant.

CLIT. — Mais oui, il le fallait bien. J'allais lui faire une visite que je lui devais depuis assez longtemps. Je ne sais comment elle était disposée, mais elle me fit des agaceries, et de si vives, que tout le mépris qu'en ce moment même elle m'inspirait, ne m'empêcha pas d'y répondre. Savez-vous bien que dans le fond cela est horrible?

CID. — Vous croyez rire? mais je vous assure qu'il n'y a rien de plus infâme que de se livrer, comme vous faites presque tous, à toutes les occasions qui se présentent.

CLIT. — Vous ne sauriez imaginer aussi combien nous nous faisons de reproches de ces honteuses fragilités, lorsque nous nous trouvons, comme j'avoue que j'étais alors, avec la plus violente passion du monde dans le cœur, et pour une femme charmante assurément, puisque c'était pour Aspasie.

CID. — Je suis bien sûre, malgré cela, que Bélise ne vous en crut que pour elle.

CLIT. — Elle est vaine, je suis ardent; il était naturel que dans ce moment-là nous nous trompassions tous deux.

CID. — Cependant vous adoriez Aspasie?

CLIT. — Si je l'aimais! A la fureur!

CID. — Mais comment accordiez-vous votre tendresse pour elle avec les complaisances que vous aviez pour Bélise?

CLIT. — Oh! je n'avais vis-à-vis de moi-même ni la mauvaise foi de prétendre les accorder, ni le malheur de m'y méprendre. Comblé des faveurs de Bélise et dans l'instant même où elles prenaient le plus vivement sur moi, vous ne sauriez imaginer combien elle était loin de mon cœur et à quel point j'y sentais l'empire d'Aspasie.

CID. — Je le crois. Vous revîtes pourtant Bélise?

CLIT. — Oui. Elle n'avait jamais, à ce qu'elle disait, soupé en petite maison, et elle me demanda en grâce de lui donner une fête dans la mienne. Il ne me parut pas possible, dans les termes où nous en étions ensemble, de ne la pas satisfaire sur cette fantaisie. Je ne vous cacherai même pas qu'elle m'amusa quelque temps, et que tous les reproches que je m'en faisais ne m'empêchèrent pas de la garder un mois. Il est vrai qu'Aspasie en passa plus de la moitié hors de Paris, et qu'alors j'avais réellement besoin qu'une femme que j'aimais ne fût pas si longtemps absente.

CID. — Infidèle!... Ah! laissez-moi donc!

Pour bien entendre cette exclamation, qui paraît venir à propos de rien, il est nécessaire de savoir que Clitandre tourmente toujours Cidalise de façon ou d'autre. Nouvelles propositions, nouveaux refus. Plaintes de Clitandre, complaisance de Cidalise. Il faut au reste qu'elle se plaigne de se trouver trop sensible et de paraître craindre que ce ne soit pour Clitandre une raison de se défier de sa constance. Car, sans cela, que voudraient dire les propos qu'on va trouver ci-dessous?

CLIT. — Vous avez de singulières idées, d'imaginer que je vous reprocherai d'être sensible, moi qui avais toutes les peines du monde à pardonner à Célimène de ne l'être pas.

CID. — Cela est plaisant! A la voir, j'en aurais tout différemment jugé.

CLIT. — Il y a cependant peu de femmes plus froides qu'elle,

et vous ne sauriez imaginer combien sur cet article il faut peu croire aux physionomies.

CID. — Ai-je l'air d'être sensible, moi ?

CLIT. (*En la regardant avec attention.*) — Mais oui ; vous avez dans les yeux une langueur tendre qui promet passablement.

CID. — Ah ! vous me désespérez. La chose du monde que je crains le plus, c'est de passer pour être si tendre. Vous ne savez ce que vous dites. Cette langueur, que vous me trouvez dans les yeux, peut bien annoncer un cœur sensible ; mais il me semble que ce n'est que les femmes qui ont une extrême vivacité que vous accusez d'être...

CLIT. — Non pas les connaisseurs, et nous laissons aux jeunes gens qui entrent dans le monde à croire que toutes les femmes ont beaucoup de cette sorte de sensibilité, et que surtout, c'est chez celles qui ont du feu dans les yeux, une grande vivacité dans leurs actions et de l'inconsidération dans leur conduite que l'on en trouve le plus. Pour nous, de la langueur, de l'indolence, de la modestie, voilà nos affiches.

CID. — Vous deviez bien importuner Célimène ?

CLIT. — Beaucoup moins que vous ne pensez. Soit caprice, soit vanité, la chose du monde qui lui plaît le plus est d'inspirer des désirs ; elle jouit du moins des transports de son amant. D'ailleurs la froideur de ses sens n'empêche pas sa tête de s'animer, et si la nature lui a refusé ce que l'on appelle *le plaisir,* elle lui a, en échange, donné une sorte de volupté qui n'existe, à la vérité, que dans ses idées, mais qui lui fait peut-être éprouver quelque chose de plus délicat que ce qui ne part que des sens. Pour vous, plus heureuse qu'elle, vous avez, si je ne me trompe, rassemblé les deux.

CID. — Je ne sais pourquoi, mais il me semble que j'aimerais mieux le partage de Célimène que le mien.

CLIT. — C'est-à-dire que vous voudriez être moins heureuse de la moitié que vous ne l'êtes. Soyez contente. A quelque point que les idées de Célimène s'enflammassent et dans quelque volupté qu'elles sussent la plonger, ce désordre ne lui suffisait pas toujours. Quoiqu'elle eût le malheur d'être convaincue que les bornes que la nature lui avait imposées ne pouvaient se franchir, elle n'en désirait pas moins cette jouissance entière que rien ne pouvait lui procurer. Son imagination s'embrasait ; elle se révoltait contre la froideur de ses sens et mettait tout en

usage pour la vaincre. Cette ardeur dont elle se sentait brûler et qui se répandait dans toutes ses veines devenait enfin un supplice pour elle, et je l'ai vue plus d'une fois pleurer d'être livrée à des désirs si violents et de ne pouvoir ni les éteindre, ni les satisfaire.

CID. — Si elle n'a pu parvenir avec vous au bonheur qu'elle cherchait, je ne lui conseille pas de le chercher avec un autre.

CLIT. — Je doute, en effet, qu'elle l'ait trouvé dans le nouveau choix qu'elle a fait, puisque c'est une sorte d'Éraste qui m'a banni de son cœur; aussi ne suis-je pas plus flatté que surpris de la voir se ressouvenir de moi un peu tendrement.

CID. — La reprendrez-vous, Clitandre?

CLIT. — Comme vous reprendrez Éraste, de qui je doute qu'à quelque égard que ce puisse être vous ayez été contente.

CID. (*D'un air assez mécontent.*) — Ce qui me paraît assez singulier, c'est que vous semblez croire que ce que vous imaginez qu'il est me le rendait insupportable : c'est pourtant lui qui m'a quittée.

CLIT. — Je n'en suis pas étonné. Ces sortes d'amants, qui, au reste, ne le sont jamais que par air, après avoir ennuyé beaucoup une femme, finissent toujours par la quitter, et même avec aussi peu d'égards que s'ils n'avaient pas besoin de sa discrétion.

CID. — Il faut, aux propos que vous tenez, que vous ayez vécu avec des femmes bien extraordinaires!

CLIT. — N'allez pas croire cela! Je vous jure que, hors Aspasie et vous, il n'y a jamais rien eu de si ordinaire que les femmes qui m'ont honoré de leurs bontés.

CID. — Mais, à ce que je vois, vous en avez eu quelques-unes?

CLIT. — Mais oui. Comment voulez-vous qu'on fasse? On est dans le monde, on s'y ennuie, on voit des femmes qui, de leur côté, ne s'y amusent guère : on est jeune; la vanité se joint au désœuvrement. Si avoir une femme n'est pas toujours du plaisir, du moins c'est toujours une sorte d'occupation. L'amour, ou ce qu'on appelle ainsi, étant malheureusement pour les femmes ce qui leur plaît le plus, nous ne les trouvons pas toujours insensibles à nos soins. D'ailleurs les transports d'un amant sont la preuve la plus réelle qu'elles aient de ce qu'elles valent. J'ai quelquefois été désœuvré; j'ai trouvé des femmes qui n'étaient peut-être pas encore bien sûres du pouvoir de

eurs charmes, et voilà ce qui fait que, comme vous dites, j'en ai eu quelques-unes.

CID. — Quelle pitié! Il me semble pourtant que vous m'avez dit plus d'une fois, et cette nuit même encore, que vous n'avez jamais été homme à bonnes fortunes.

CLIT. — Je ne l'ai pas, du moins, été longtemps, et je puis vous jurer que j'ai aujourd'hui peine à comprendre comment et pourquoi j'ai fait un si pénible et si méprisable métier. Ce fut d'abord malgré moi, et par la fantaisie de quelques femmes qui alors donnaient le ton, que je devins à la mode. La réputation que mes premières affaires me firent m'en attira nécessairement d'autres, et sans avoir formé le projet d'avoir toutes les femmes, bientôt il n'y eut point dans Paris de celles que leurs vices, encore plus que leurs agréments, mettent sur le trottoir, qui ne se crussent obligées de m'avoir, et qu'à mon tour je ne me crusse obligé de prendre. Enfin, que voulez-vous que je vous dise? La tête me tourna, et si bien que, sans Aspasie, que j'attaquai comme alors j'attaquais toutes les femmes, mais de qui je fus forcé de respecter les vertus et à qui je ne parvins à plaire qu'en tâchant de les imiter, j'aurais peut-être encore tous les travers qui me rendaient en ce temps-là si brillant et si ridicule.

CID. — Vous vous en croyez donc bien corrigé?

CLIT. — Je le crois peut-être à trop bon marché; mais, en cas qu'Aspasie eût laissé quelque chose à faire, je suis entre vos mains et je ne connais de plus digne de finir son ouvrage que la seule personne qui, à sa place, aurait pu le commencer.

CID. (*En le baisant.*) — Ah! Clitandre! (*Il la tourmente.*) Finissez donc! on ne saurait impunément vous remercier de rien.

CLIT. — Je suis donc bien insupportable! (*Nouveaux transports de Clitandre; Cidalise s'en fâche d'abord et finit par les partager.*)

CID. (*En le voyant sourire.*) — Ah! Clitandre, quand je meurs d'amour entre vos bras, ma faiblesse n'est-elle pour vous qu'un spectacle risible?

CLIT. — Je n'aurais jamais cru, je vous l'avoue, que vous eussiez trouvé dans mes regards de quoi me faire ce reproche! Tout ce que je sais, c'est que si je trouvais la même expression dans les vôtres, je croirais avoir plus à vous en rendre grâces qu'à m'en plaindre.

CID. — Clitandre, ne me trompez pas, je vous en conjure! Je ne chercherai point à vous faire l'éloge de mon cœur, mais si vous saviez combien je suis vraie et avec quelle vivacité je vous aime, vous rougiriez de ne m'aimer que médiocrement.

CLIT. — Non, vous ne m'aimez pas, puisque vous pouvez vous faire sur moi de pareilles inquiétudes.

CID. (*En le baisant avec transport.*) — Je ne t'aime pas! Ah! Dieu!

CLIT. (*En la pressant dans ses bras.*) — Calmez-vous donc, je vous en conjure à mon tour; songez que vos craintes me désespèrent. Jouissons tranquillement du bonheur de nous aimer, et que ce soit la seule chose qui nous occupe! Oui! vos sentiments seuls peuvent égaler les miens, s'il est vrai cependant que je puisse jamais vous inspirer autant d'amour que vous m'en faites sentir.

CID. — Ah! ne doutez pas d'un cœur tout à vous, d'une femme qui se pardonne ses erreurs bien moins facilement que vous-même ne les lui pardonnez, et qui, peut-être même, n'est pas contente de vous voir si tranquille sur l'usage qu'avant que d'être à vous elle a fait de son cœur.

CLIT. — Quoi! vous voudriez que j'eusse l'injustice?...

CID. — Oui! je voudrais que l'on ne pût prononcer devant vous le nom d'Éraste et de Damis sans vous faire changer de couleur; que si j'avais le malheur de les rencontrer vous ne m'en fissiez pas un moindre crime que si j'eusse cherché à les revoir. Si vous saviez combien les femmes que vous avez aimées ou avec qui seulement vous avez vécu me sont odieuses, vous vous reprocheriez sans doute de ne les pas regarder tous deux comme vos plus mortels ennemis.

CLIT. — Il serait peut-être encore moins déraisonnable que dangereux que je leur voulusse tant de mal d'un bonheur qu'ils ne possèdent plus. Je vous adore! ne me souhaitez pas jaloux! Si vous saviez jusqu'à quel excès cette passion m'emporterait, vous ne voudriez pas sans doute m'en trouver si susceptible.

CID. — Ah! qu'importe? Soyez injuste, soupçonneux, emporté. Comblé sans cesse des preuves de mon amour, ne vous croyez jamais assez aimé. A quelque point que vous portiez la jalousie, vous ne me verrez jamais m'en plaindre.

Clitandre, toujours plus honnête que Cidalise ne voudrait, croit devoir encore la remercier des preuves de passion qu'elle lui donne; mais elle s'oppose si sérieusement à

cette politesse qu'il est forcé de renoncer à ses projets. Il la boude ; elle le baise, le raille sur sa prétention, et ose même lui soutenir qu'il n'est pas malheureux, pour sa vanité, qu'elle ne s'y prête pas. Ce propos le choque, il lui soutient que la vanité n'a pas autant de part qu'elle le pense au désir qu'il aurait de lui rendre grâces des choses obligeantes qu'elle vient de lui dire, et comme elle s'obstine à ne pas le croire, il croit devoir lui prouver qu'il n'a pas de mensonge à se reprocher. Enfin elle lui rend justice ; mais loin d'en être plus disposée à le laisser lui marquer sa reconnaissance comme il le désirerait, elle l'assure que tout ce qu'elle peut est de le plaindre: Cette plaisanterie ne lui plaît pas, et il se plaint de la trouver si peu complaisante.

CLIT. — Je ne croyais pas, je l'avoue, que l'on pût badiner sur un malheur tel que le mien. Cela est, si vous me permettez de vous le dire, d'une barbarie sans exemple.

CID. — Mauvais plaisant ! J'aurais presque envie, pour consoler Araminte du peu de cas que vous avez fait de ses charmes et des rigueurs dont vous l'accablez ici, de lui conter comme quoi vous avez été cette nuit un des plus galants chevaliers à qui l'on ait oncques octroyé le gentil don d'amoureuse merci. Elle serait, à ce que je crois, bien étonnée.

CLIT. — Non, elle ne vous croirait pas, et sa vanité, en effet, devrait la rendre très incrédule sur cet article.

CID. — Et Julie, dites-moi, n'a-t-elle pas eu plus à se louer qu'Araminte ?

CLIT. — Ah ! nous revoici à Julie à présent ! C'est-à-dire que vous voulez absolument que je l'aie eue ? Je ne crois pourtant pas...

CID. — L'avoir eue, sans doute.

CLIT. — Mais quand j'aurais quelque doute là-dessus, il serait mieux placé que vous ne croyez ; après tout, je ne l'ai jamais eue qu'une après-dînée. Est-ce là dans le fond ce que l'on peut appeler avoir une femme ?

CID. — Comment peut-on n'avoir qu'une après-dînée une femme d'une certaine façon ? Julie ! en vérité ! je ne l'aurais jamais cru.

CLIT. — Ne la blâmez pas, rien ne serait plus injuste. Il eût été infâme à elle de me garder plus longtemps, et vous-même en conviendrez quand vous saurez de quelle façon les choses se sont passées. Vous vous souvenez que l'été de l'année dernière

fut d'une chaleur extrême. Un de ces jours où l'on étouffait, j'allai la voir. Je la trouvai seule dans un cabinet dont toutes les jalousies étaient fermées ; de grands rideaux, tirés par-dessus, y affaiblissaient encore la lumière. Elle était sur un sopha, fort négligemment étendue, vêtue plus négligemment encore. Un simple corset, dont les rubans étaient à demi dénoués, un jupon fort court étaient ses seuls ajustements. Sa tête était nue, et ses cheveux, ainsi que le reste de sa personne, étaient, dans cette sorte de dérangement, mille fois plus piquants pour nous que quelque parure que ce soit, quand, comme chez elle, il est soutenu par tout ce que la propreté la plus recherchée, la jeunesse et les grâces peuvent avoir de plus enchanteur. Vous savez combien elle est jolie. Elle m'avait souvent tenté, et je le lui avais quelquefois dit en passant. Il me prit ce jour-là plus d'envie que jamais de le lui dire encore. L'attitude dans laquelle je la surprenais était charmante, et je conseillerai à toute femme bien faite d'en prendre une pareille quand elle voudra faire la plus vive des impressions. Son jupon, surtout, lui couvrait assez peu les jambes. Elle ne l'ignorait pas sans doute ; mais comme, après les vôtres, je n'en connais pas au monde de plus parfaites, mon arrivée ne lui fit rien changer à la position où elle était. Dans l'instant que j'allais lui dire à quel point j'étais frappé de ses charmes, elle mit la conversation sur l'horrible chaud dont nous étions accablés depuis quelques jours. Vous savez qu'elle a fait des cours chez Pagny, et qu'elle donne quelquefois à dîner à quelques Illustres de l'Académie des sciences, et il ne vous paraîtra pas sans doute bien extraordinaire que moyennant tout cela, elle croie savoir parfaitement la physique. Je l'avais si souvent plaisantée sur la fantaisie qu'elle avait d'être savante, qu'elle crut devoir saisir une si belle occasion de me prouver qu'elle l'était devenue. Elle entama donc une dissertation sur les effets de la chaleur et sur la sorte d'anéantissement où elle nous plonge lorsqu'elle est extrême ; ce qu'autant que je puis m'en souvenir, elle prétendait être causé par la trop grande dissipation des esprits et par le relâchement des fibres. Je la contredis ; elle s'anima, et si bien, qu'elle vint enfin jusqu'à me soutenir que ce jour-là notamment il n'y avait point d'homme qui, dans les bras de la femme non seulement la plus aimable, mais encore la plus aimée, ne se trouvât absolument éteint. Je donnais dans le moment même

le plus furieux démenti du monde à son opinion ; cependant, quelque avantage que j'eusse sur elle, je me contentai de lui dire modestement que je craignais qu'elle ne se trompât. Ma modestie et la douceur de mon ton la persuadèrent apparemment que je n'avais, pour n'être pas de son avis, aucune bonne raison, et que je contredisais simplement pour contredire. Cette idée l'armant contre moi d'un nouveau courage, elle me dit fièrement qu'elle était sûre de ce qu'elle avançait, et que les premiers physiciens du monde pensaient comme elle là-dessus. Je lui répondis, toujours avec la même douceur, qu'il n'était pas impossible que l'on fût excellent physicien et que l'on se trompât pourtant sur cette matière ; qu'il se pouvait que ces grands hommes, sur l'autorité de qui elle se fondait, n'eussent décidé que d'après eux-mêmes, et que c'était à moi que j'osais appeler de leur jugement.

CID. — Assurément ! vous ne pouviez guère jouer à la physique de tour plus noir.

CLIT. — Je devrais bien, par exemple, vous remercier de cela ; mais vous ne voudriez peut-être pas ?

CID. — Cela est à parier : continuez votre histoire.

CLIT. — Eh bien, Julie, tenant de plus en plus à son idée, et peut-être ayant fait là-dessus quelque expérience secrète dont elle n'osait pas s'appuyer devant moi, mais qui pouvait n'en être pas moins la cause de son opiniâtreté, me dit enfin, d'un air de vanité qui me choqua, je l'avoue, que s'il y avait au monde un homme sur qui le chaud ne prît pas autant qu'elle le soutenait, cet homme-là était un phénomène. Jugez combien moi, qui avais, depuis plus d'un quart d'heure, l'honneur d'être ce phénomène, et qui ne m'en croyais guère plus rare, je fus étonné qu'elle prisât tant une chose dont je faisais si peu de cas. Loin toutefois d'en vouloir abuser contre elle, je lui répondis, toujours avec la même humilité, que je ne croyais pas qu'un homme qui aurait en lui-même de quoi n'être pas de son avis dût s'en estimer beaucoup davantage. Là-dessus elle me dit, mais d'un air qui me faisait aisément juger à quel point elle me croyait éloigné d'avoir de si fortes preuves contre son système, que j'étais comme tous les ignorants, de qui la fantaisie est de disputer contre l'évidence même, et souvent même contre leur sentiment intérieur. Je lui représentai sur cela qu'il pouvait y avoir des miracles ; mais je la vis si décidée à n'en pas admettre dans ce genre, qu'enfin je fus obligé de la

convaincre que les physiciens pouvaient n'avoir pas toujours raison. Elle fut stupéfaite ; jamais je n'ai vu de philosophe plus humilié. Cependant, soit amour-propre, soit préjugé, les reproches succédèrent bientôt à sa confusion. Sans m'en alarmer, je pris la liberté de lui représenter qu'elle m'avait forcé, en n'admettant aucune de mes raisons, à recourir à une démonstration qui pût la réduire au silence et lui prouver que, quelque générale que puisse être une règle, on doit toujours y supposer des exceptions. J'ajoutai que pour l'honneur de la physique, ou pour achever de se convaincre qu'elle avait eu tort, elle ne pouvait se dispenser de pousser l'expérience jusqu'au bout ; que jusque-là je ne prouvais qu'à demi contre son système, et qu'il lui serait honteux de se tenir pour subjuguée, lorsqu'il n'y avait encore contre elle que des apparences qui pouvaient ne pas soutenir une épreuve d'une certaine façon. La crainte de s'être en effet cru trop tôt vaincue ; le désir de m'humilier à mon tour ; la singularité de la chose ; le *moment* ; la preuve déjà offerte, et que les contradictions n'affaiblissaient pas ; plus que tout cela, sans doute, l'envie de s'éclairer, l'emportèrent sur les scrupules vains qui la retenaient encore. Un soupir assez tendre ; cette rougeur que le désir et l'attente du plaisir font naître, si différente de celle que l'on ne doit qu'à la seule pudeur ; des yeux où brillait l'ardeur la plus vive, et qui trahissaient l'air sévère qu'elle avait pris ; tout enfin m'annonça qu'elle ne demandait pas mieux que de s'instruire, et je ne sais quel air ironique, qu'au milieu de tout cela je lui remarquais, m'apprit en même temps que je ne viendrais pas aisément à bout de son opiniâtreté. Pour n'être pas troublé dans l'importante leçon que j'avais à lui donner, j'allai fermer la porte et revins avec ardeur lui prouver la fausseté de son opinion.

CID. — Et vous l'en convainquîtes sans doute ?

CLIT. — Oui, mais ce ne fut pas sans peine. Quelque entêtée qu'elle fût, à la fin elle se rendit. Il est vrai que je la tourmentai cruellement, mais aussi je la désabusai bien.

CID. — Oh ! je m'en rapporte à vous.

CLIT. — Cela est encore bien obligeant, par exemple !

CID. — Et sans prétention ; c'est peut-être ce que vous ne croirez point.

CLIT. — C'est du moins ce que j'aurais le plus grand désir du monde qui ne fût pas. Si par hasard vous vous trompiez ?

CID. — Que Julie se trompât en décidant affirmativement ce que les circonstances peuvent rendre les autres, cela était tout simple ; mais que je m'abuse en sentant ce que je suis, c'est ce qui ne peut pas être. Au reste, et quoi qu'il en soit, je veux que vous acheviez votre histoire. Je l'ai, je crois, assez bien payée, pour que vous ne puissiez sans injustice m'en refuser la fin.

CLIT. — Comme, si Julie n'est pas bonne physicienne, cela ne l'empêche pas d'être une des plus aimables femmes qu'il y ait au monde, j'aurais extrêmement désiré que le cours que je lui faisais commencer ne se fût pas borné à ce jour-là, et je la pressai très vivement de s'engager avec moi. Plus reconnaissante du soin que j'avais pris de l'éclairer qu'elle n'était fâchée de ce que j'avais eu raison contre elle, je l'y aurais sans doute déterminée, si l'amour extrême dont alors elle brûlait pour Cléon, et la crainte que le commerce savant que je voulais lier avec elle ne lui fût suspect, ne l'eussent obligée de me refuser. Persuadé cependant qu'après ce qui venait de se passer, je retrouverais sans peine auprès d'elle quelque moment favorable, je n'insistai pas jusqu'à me rendre importun, et nous nous quittâmes les meilleurs amis du monde. J'ai cependant en vain cherché depuis ces occasions que je croyais devoir trouver si facilement. Sans avoir avec moi des procédés dont je pusse me plaindre, elle a seulement évité que je ne la trouvasse seule, tant qu'elle m'a vu pour elle une sorte d'empressement. L'hiver dernier pourtant, malgré toutes ses précautions, je la rencontrai seule chez Lucile, qui n'était pas encore rentrée. La solitude où nous nous trouvions ranima mes désirs, et l'air contraint qu'elle avait avec moi, et que j'interprétais mal, les encouragea. Je lui demandai, en souriant, si par hasard elle n'aurait point de doutes sur la façon dont le froid opèrd sur nous. Elle rougit ; je me jetai à ses genoux et lui dis tout ce que l'on peut imaginer de tendre et de pressant : elle en fut plus embarrassée qu'émue. Les droits qu'elle m'avait donnés, et dont, par les libertés que j'osais prendre en lui parlant, je ne paraissais que trop me souvenir, loin, comme je m'en flattais, de séduire ses sens, ne faisaient que l'affliger. N'osant, après ce qui s'était passé entre nous, s'armer d'une sévérité qui aurait pu me paraître ridicule, et désespérée de la légèreté dont je la traitais, elle se mit à pleurer amèrement. La chose du monde que j'ai toujours le plus détestée, et qui est en effet le plus indigne d'un honnête homme, est de rempor-

ter sur les femmes de ces triomphes qui les humilient. Sûr de la vaincre, mais ne doutant pas davantage qu'en abusant contre elle des raisons qu'elle avait pour ne me pas résister, je ne lui causasse la plus vive douleur, je lui demandai pardon de ce que j'avais fait et renonçai à ce que je voulais faire. Elle fut si touchée d'une générosité que mes entreprises ne lui laissaient pas espérer, que je crois qu'elle m'aurait accordé par reconnaissance plus encore que je n'avais tenté de lui ravir, si dans le moment même Lucile ne fût pas rentrée. Les bonnes actions au reste ne demeurent jamais sans récompense, et je fus le soir même dédommagé par Luscinde du sacrifice que j'avais fait à Julie.

CID. (*Avec empressement.*) — Ah! Clitandre, je vous en conjure, racontez-moi l'histoire de Luscinde. C'est de toutes les femmes du monde celle que je hais le plus, et je ne puis vous exprimer la joie que je ressens quand j'imagine qu'il lui est arrivé quelque chose de peu digne de la majesté de sentiments dont elle se pique.

CLIT. — Je veux bien vous faire ce plaisir; mais je ne vous conseille pas de croire que je vous donne pour rien une de mes plus belles histoires, surtout lorsqu'elle excite si vivement votre curiosité.

CID. (*Tendrement.*) — Vous êtes un cruel homme!

CLIT. — Je conviens que j'abuse un peu du désir que vous me marquez d'entendre cette histoire, et que dans le fond cela n'est pas généreux; mais je me suis arrangé. Vous ne l'aurez pas à moins que celle de Julie, et vous êtes bien heureuse que je ne puisse pas vous la mettre à plus haut prix.

CID. — Eh bien! si demain vous voulez venir passer la nuit avec moi, nous verrons.

CLIT. — Si je le voudrai! Quoi! vous en doutez? Oui! je coucherai sûrement demain avec vous, puisque vous voudrez bien me recevoir dans vos bras; mais vous savez quelle gêne cruelle va succéder à mes transports! mes yeux même n'oseront vous rien dire de ce que je sens, ou, du moins, ils ne le devraient point. Puis-je vous répondre cependant que mes désirs, plus irrités que satisfaits, ne me trahiront pas? Je me sens, et ne vous réponds pas de moi, si je vous quitte dans la fureur où je suis. Songez que nous avons à tromper sur nos sentiments des personnes fort méchantes et fort éclairées. Eh! comment voulez-vous que je puisse dissimuler les miens, quand je ne pour-

rai vous regarder sans la plus vive émotion; que vos yeux ne se tourneront pas vers moi sans pénétrer jusqu'à mon âme; que je ne vous verrai pas ouvrir la bouche sans désirer de vous la fermer avec mes lèvres; qu'enfin tout, en vous voyant, me rappellera sans cesse les plaisirs dont vous m'avez comblé et me jettera dans l'impatience d'une jouissance nouvelle? Laissez régner dans mon cœur une volupté plus tranquille, vous ne m'en verrez pas moins amoureux. Quoi que vous puissiez accorder à mes désirs, il ne m'en restera que trop encore pour mon supplice.

CID. — Eh bien! sois content!... jouis de toute ma tendresse et des transports que tu m'inspires! Tu m'apprends qu'avant toi je n'ai pas été aimée, et je sens avec plus de plaisir encore que jamais je n'ai rien aimé comme toi. Tu troubles... tu pénètres... tu accables mon âme!... Mais sens-tu comme je t'aime?... je ne me connais plus, je meurs de ton amour et du mien.

L'on ne met pas ici la réponse de Clitandre, quelque vive qu'elle puisse être. On n'ignore point que tout ce que se disent les amants n'est pas fait pour intéresser, et que souvent les discours qui les amusent le plus sont ceux qu'il serait le plus difficile de rendre et qui valent le moins la peine d'être rendus. On supprime donc ici, comme en quelques autres endroits, les propos interrompus qu'ils se tiennent, et l'on n'y rend les deux interlocuteurs que lorsque le lecteur peut, sans se donner la torture, entendre quelque chose à ce qu'ils se disent.

CID. (*Voyant que Clitandre la regarde encore avec des yeux menaçants.*) Ah! Clitandre, n'êtes-vous pas honteux de vous faire craindre encore? Ne me regardez pas comme vous faites, je vous en conjure, et, s'il se peut, laissez-moi jouir paisiblement de vos sentiments et des miens.

CLIT. — Quel sujet d'inquiétude vous donné-je donc?

CID. — Ne pourrais-je pas en trouver dans l'idée où je vous vois que vous me prouvez beaucoup d'amour et que vous me plaisez singulièrement lorsque vous ne faites peut-être que m'effrayer?

CLIT. — Vous êtes injuste de me prêter cette réflexion : je vous proteste que je ne la faisais pas. Je me rends simplement à l'impression que font sur moi vos charmes et ne pense pas du tout que la façon dont je vous l'exprime soit, de toutes

celles que je pourrais prendre, celle dont vous me devez savoir le plus de gré. Je ne crois pourtant pas non plus, à vous dire vrai, que ce doive être pour vous une raison de douter de ma tendresse.

CID. — Vous avez de nous, dans le fond, une opinion bien singulière, et je vous avoue que je ne suis pas sans crainte d'en être un jour la victime.

CLIT. — Il est si peu vrai que je pense de toutes les femmes de la même façon, que je n'ai point été surpris de ne pas recevoir de vous des compliments sur un mérite qui a paru à la respectable Araminte digne des plus grands éloges.

CID. — Je serais étonnée, en effet, que nous louassions les mêmes choses.

CLIT. — Il est juste aussi de dire que, sans compter la différence qu'il y a entre votre façon de penser et la sienne, vous n'avez pas les mêmes besoins.

CID. — Que je serais humiliée s'il vous était possible de faire entre nous, sans la plus grande injustice, la plus légère comparaison !

CLIT. — Je ne crois point, par exemple, quelque aisément que vous conceviez des terreurs, avoir jamais à vous guérir de celle-là.

CID. — En vérité, c'est une odieuse femme, et j'aime à croire, pour l'honneur de mon sexe, qu'il y en a peu qui lui ressemblent.

CLIT. — Il y en a de son genre, je crois, plus que vous ne pensez et moins que nous ne disons.

CID. — Mais, à propos, vous me devez l'histoire de Luscinde.

CLIT. — Non, toutes réflexions faites, elle vous plairait peu, et je vous ai trompée quand je vous ai dit qu'elle vous amuserait. C'est une chose si simple, si ordinaire, que je doute qu'elle vaille la peine d'être contée. Figurez-vous que c'est une aventure de carrosse, de ces choses que l'on voit tous les jours, une misère enfin.

CID. — N'importe, je veux la savoir.

CLIT. — Convenez que vous cherchez encore plus à me distraire qu'à vous amuser.

CID. — Soit, mais parlez toujours.

CLIT. — Oronte, qui, le soir même que j'avais rencontré Julie chez Lucile, s'était, en soupant, brouillé, je ne sais pourquoi,

avec Luscinde, s'en alla sans l'en avertir. Comme elle comptait qu'il la ramènerait, et qu'en conséquence elle n'avait pas fait revenir son carrosse, elle fut aussi piquée de ce procédé qu'elle devait l'être et me proposa de la remettre chez elle. Nous nous connaissions depuis longtemps, et même dans une espèce d'intervalle elle avait paru avoir sur moi quelques vues. Aussitôt que nous fûmes seuls, nous invectivâmes tous deux contre Oronte. Elle me parut si humiliée de ce qui venait de se passer que je crus qu'étant aussi sincèrement son ami que je l'étais, je ne pouvais me dispenser ni de l'exhorter à la vengeance, ni même de m'offrir en cas qu'elle prît ce parti-là, qu'au reste je tâchai de lui faire envisager comme le seul qu'elle pût prendre en honneur après le sanglant affront qu'on lui faisait. Je n'eus pas de peine à lui prouver qu'il était nécessaire qu'elle se vengeât; mais à quelque point que la colère l'animât, je ne la persuadai pas d'abord aussi facilement que je m'en étais flatté qu'il fallait qu'elle se vengeât dans le moment même. Les propos tendres dont j'entremêlais mes conseils me parurent aussi lui faire assez peu d'impression; cependant le temps pressait. Je sentais que si je lui laissais le temps de la réflexion, je la perdrais, ou, en supposant qu'elle ne pardonnât pas à Oronte une brusquerie qui n'avait, selon toute apparence, que quelque jalousie, ou moins encore peut-être pour sujet, qu'il faudrait, pour la déterminer en ma faveur, des soins que je ne me souciais pas de lui rendre. Je me souvins qu'un jour qu'il était question de ce qu'on appelle des *impertinences,* elle ne s'était pas déclarée contre à un certain point et qu'elle avait même dit, en plaisantant, qu'elle les trouvait moins offensantes que l'indifférence. Mais quelque espérance que j'eusse qu'une impertinence de ma part pourrait la blesser moins que de la part d'un autre, ce moyen me paraissait un peu violent, et tout pressé que j'étais, je crus encore devoir lui remontrer le tort qu'elle se faisait en ne se vengeant pas. Soit que le désir me donnât plus d'éloquence que de coutume, soit, comme il n'arrive que trop souvent aux femmes, dans un mouvement de dépit, que ses réflexions ne fissent qu'ajouter à sa colère, et que par cette raison il me fallût moins pour la persuader, je la trouvai beaucoup plus disposée à me croire qu'elle ne l'était dans le premier moment. D'abord que je la sentis ébranlée, je cherchai à la décider pour moi par des discours plus animés que ceux que je lui avais

L'on ne met pas ici la réponse de Clitandre à Cidalise.

déjà tenus et la pressai de ne point permettre que je ne réparasse que le plus léger des torts qu'Oronte avait avec elle. Comme elle ne me répondit point, je crus devoir interpréter son silence en ma faveur, et j'agis en conséquence. Je lui montrais peu de sentiments, mais beaucoup d'ardeur, et il n'est que trop ordinaire que l'un remplace l'autre et mène même beaucoup plus loin. Elle me dit d'abord que j'étais un insolent, je le savais bien; qu'elle crierait, mais elle ne criait pas; et quand elle aurait eu recours à quelque chose de si indécent, mon cocher, à moins que je n'eusse crié moi-même, n'aurait pas arrêté. Comme il fallait cependant dire quelque chose à Luscinde, je convins avec elle qu'à la vérité elle pouvait me trouver un peu trop libre, mais que l'amour, le désir (excuses éternelles de toutes les impertinences qui se sont faites, se font et se feront) devaient me justifier à ses yeux; qu'au reste, puisque l'un et l'autre m'avaient emporté si loin, et que plus je devenais coupable plus je trouvais des raisons de m'applaudir de mon crime, je me rendrais criminel jusqu'au bout. Je ne sais si c'est qu'un ton ferme vous impose presque toujours, ou qu'en même temps que je trouvais, comme je lui disais, des raisons pour m'applaudir de mon crime, elle en trouvait pour m'excuser; mais elle s'adoucit au point de me dire simplement que cela était ridicule. Quand je n'aurais pas senti, par la faiblesse de cette expression, combien la colère qu'elle avait contre moi s'affaiblissait, mon parti était pris et je n'en aurais pas plus cessé d'être coupable. Elle n'en douta pas apparemment; mais quelles que fussent là-dessus ses idées, ce qu'il y a de sûr, c'est qu'avant que d'arriver chez elle, elle était vengée.

CID. — Mais il n'y a qu'une rue de chez Julie chez elle ?

CLIT. — Cela est vrai, mais elle est longue, et j'ai un cocher qui a un si prodigieux usage du monde que je ne ramène jamais de femme la nuit qu'il ne suppose que j'ai des choses fort intéressantes à lui dire, et qu'il ne prenne en conséquence l'allure qu'il croit que je lui commanderais si je le mettais au fait de mes intentions. Le chemin, par cette attention de sa part, devenait donc beaucoup moins court. D'ailleurs, elle était d'une colère, et moi d'un emportement qui devaient nécessairement la déterminer, la rue eût-elle été beaucoup plus courte. Soit cependant qu'elle eût fait quelques réflexions sur la promptitude singulière avec laquelle elle s'était vengée,

soit qu'elle craignît qu'Oronte, naturellement ombrageux, n'apprît qu'après l'avoir ramenée, j'étais entré chez elle, nous ne fûmes pas plus tôt à sa porte qu'elle reprit le ton majestueux et me dit que cela était infâme, que de ses jours elle n'irait en carrosse avec moi, qu'elle ne m'aurait jamais cru capable d'une insolence pareille avec une femme de sa sorte. Je convins aisément que j'avais été trop vite ; que je ne concevais pas moi-même comment j'avais osé lui manquer à ce point-là ; que j'en étais d'une honte horrible, d'autant plus que de pareilles façons n'étaient guère plus à mon usage qu'au sien, et que j'osais lui jurer qu'elle était la première avec qui je me fusse oublié à ce point-là. Je me doutais qu'une justification aussi obligeamment tournée ne lui plairait pas, et je fus peu surpris de la voir me remercier, avec beaucoup d'aigreur, de la préférence que je lui avais donnée. L'amour, le tendre amour fut encore mon excuse. Pendant qu'elle me querellait et qu'entre autres duretés elle me disait que je la prenais apparemment pour une fille d'Opéra, mon carrosse était entré dans sa cour ; et je me préparais à la conduire respectueusement chez elle, lorsqu'elle me dit avec emportement qu'elle ne voulait pas que je descendisse. Je lui représentai d'abord avec douceur qu'il serait du dernier ridicule que je ne lui donnasse pas la main ; que ses gens et les miens ne sauraient qu'en penser ; qu'elle ne pouvait même me montrer de la colère, sans s'exposer à les instruire de ce qui était arrivé ; qu'elle se perdrait par cette indiscrétion ; que je lui étais trop sincèrement attaché pour la laisser se livrer à des mouvements qui pouvaient avoir de si fâcheuses suites ; que d'ailleurs il m'était impossible de la quitter sans lui avoir mille fois demandé pardon à ses genoux, et sans avoir, par mon respect, tâché d'obtenir sa grâce. Elle ne me répondit à tout cela qu'en voulant sortir impétueusement du carrosse. Je la retins, et paraissant en fureur à mon tour, je lui dis que je ne souffrirais pas qu'elle se perdît. Soit qu'elle jouât tous ces mouvements pour se réhabiliter un peu dans mon esprit, ou, ce que j'ai plus de peine à croire, qu'elle fût véritablement fâchée, je fus encore fort longtemps sans pouvoir parvenir à la calmer. Enfin, quand elle fut lasse de feindre de la colère, ou d'en avoir, elle me dit qu'elle voyait bien quel était mon projet ; que le désir de l'outrager encore avait beaucoup plus de part à l'envie que j'avais de descendre avec elle, que le désir de ménager sa réputation ; mais qu'elle saurait se

dérober à mes insolentes entreprises et qu'elle ne me parlerait qu'en présence de ses femmes. « Eh bien ! madame, lui répondis-je d'un ton ferme, j'aurai donc le plaisir de les avoir pour témoins de tous les transports que vous m'inspirez. »

Quoique cette courte réponse et la fermeté de mon ton lui imposassent, elle chercha, mais vainement, à me dérober la peur que je lui faisais et elle me répondit courageusement : « — Nous verrons ! — Eh bien ! madame, répliquai-je avec un feint emportement, vous verrez. » Là-dessus nous descendîmes de carrosse, moi l'appelant Marquise le plus familièrement du monde, et pour ne lui laisser aucun doute sur mes intentions, lui serrant de toutes mes forces la main que je lui tenais. « — Oh ! tant qu'il vous plaira, monsieur le Comte, me dit-elle tout bas ; mais vous n'en partirez pas moins, je vous assure. — En honneur ! lui répondis-je, je ne vous conseille point de me le proposer, si vous ne voulez pas vous exposer à une scène qui pourrait ne vous être pas agréable. » Dans le fond, comme je vous l'ai dit, je l'effrayais, et la peur qu'elle eut qu'en effet je ne fisse un éclat la détermina, mais avec toute l'humeur imaginable, à passer avec moi dans ce petit cabinet que vous connaissez et qui donne sur le jardin. Elle se mit d'abord à s'y promener avec une sorte de fureur. Sûr que cette promenade l'ennuierait bientôt, je ne m'y opposai pas, et debout, les yeux baissés, dans un morne silence, j'attendis qu'elle jugeât à propos de s'asseoir. Enfin elle tomba dans un grand fauteuil, la tête appuyée sur une de ses mains et tout à fait dans l'attitude de quelqu'un qui rêve douloureusement. Je ne l'y vis pas plus tôt, que je courus me jeter à ses genoux. Elle me repoussa d'abord avec assez de violence ; mais enfin je saisis la main cruelle qui me repoussait et l'accablai des baisers les plus ardents. Elle fit, pour la retirer, quelques efforts dont tout exagérés qu'ils étaient, je sentis aisément la mollesse. J'osai alors la serrer dans mes bras, mais plus avec l'affectueuse tendresse de l'amour qu'avec la brusque pétulance du désir. Quoique je ne crusse pas avoir à la ramener de bien loin et que sa colère m'eût peu alarmé, je ne pouvais, après le manque de respect dont elle se plaignait et qui, à dire la vérité, avait été un peu violent, ne pas paraître la croire aussi fâchée qu'elle affectait de l'être, sans lui donner peut-être contre moi plus de fureur encore qu'elle ne voulait en montrer. Je ne l'aimais pas, mais elle me plaisait, et quoiqu'elle ne se fût point opposée à l'inso-

lence que je lui avais faite de façon à me faire penser qu'elle la regardât comme une violence, elle n'y avait pas mis non plus l'aménité et les grâces inséparables du consentement. Enfin, je l'ignorais encore à certains égards et je ne voulais pas que rien manquât à ma victoire. Un autre peut-être n'aurait cherché à excuser son crime qu'en en rejetant sur elle la moitié ; mais quoique je susse parfaitement qu'il n'avait tenu qu'à elle que je ne fusse beaucoup moins coupable, je mis tout généreusement sur le compte de mon insolence. Tout en lui faisant des protestations de respect, j'écartais, mais d'une main qui paraissait timide, un mantelet qui, à ne pas mentir, me dérobait d'assez belles choses. Je ne sais si la façon honnête dont je m'y prenais, et qui en effet annonçait beaucoup d'égards, l'empêchait de s'opposer à mes entreprises, ou si, toute à sa colère, elle ne pensait pas à ce que je faisais ; mais enfin ce mantelet jaloux ne me nuisit plus. J'avais assurément de quoi louer ce qui s'offrait à mes yeux, mais je crus que des transports lui diraient mieux que des éloges l'impression que j'en recevais, et je l'en accablai. Je crois bien qu'elle avait peine à concilier le profond respect dont je me vantais pour elle avec mes emportements et qu'elle voyait aisément à quel point j'étais en contradiction avec moi-même ; mais elle crut apparemment que je le sentais aussi bien qu'elle et qu'il serait inutile de me le dire : ou mes transports, auxquels je joignais de temps en temps toute la galanterie imaginable, satisfaisant son amour-propre, et peut-être troublant ses sens, elle n'eut la force ni de les arrêter, ni de me faire honte de mon inconséquence. En paraissant toujours me résister, elle commençait à s'abandonner dans mes bras. Toutes mes prières cependant n'avaient pu encore en obtenir un regard, et quoique je n'eusse pas besoin de lire dans ses yeux pour m'instruire de ses dispositions et pour m'encourager à en profiter, je voulais, comme je vous l'ai dit, que rien ne manquât à mon triomphe, et je la pressai tendrement de daigner honorer d'un de ses regards un infortuné qui l'adorait. Enfin j'obtins cette faveur, et comme je m'en étais douté, je trouvai dans ses yeux plus de trouble que de colère. Ce moment de bonté de sa part ne fut pas plus durable que l'éclair. Je la pressai donc encore de me le rendre et ne l'en pressai pas vainement. « Ah ! laissez-moi, monsieur, me disait-elle assez tendrement, et s'il se peut, ne vous faites pas haïr davantage. » Avec quelque douceur que ces paroles

fussent prononcées, je ne pus tranquillement m'entendre dire que j'étais haï, et je pris la liberté de lui demander si c'était ainsi qu'elle pardonnait. Un sourire, plus tendre peut-être qu'elle ne le croyait elle-même, fut toute sa réponse, et vous n'aurez pas de peine à deviner comment je remerciai sa bouche de ce souris. Elle s'attendait si peu à une familiarité de ce genre, qu'elle n'eut pas le temps de s'arranger de façon que je n'obtinsse que les apparences de la faveur que je lui ravissais, et que j'en jouis aussi délicieusement que si elle me l'eût accordée le plus volontairement du monde. Ce nouveau bonheur que je me procurais (car vous pensez bien que dans le carrosse mille choses avaient été négligées) n'était pourtant pas sans contradiction. Si de temps en temps j'avais lieu de me louer de l'indulgence de Luscinde, plus souvent même elle savait me prouver que je ne lui faisais que violence ; et quoique je sentisse que le désir était en elle plus vrai que la colère, cette alternative me blessait. Cependant comment le lui dire, sans lui rendre une liberté dont elle aurait pu abuser contre moi ? Il aurait fallu essuyer de nouveaux reproches, me jeter dans de nouvelles justifications, et perdre dans ces misères un temps que je pouvais mieux employer. Je crus, toutes réflexions faites, que le meilleur moyen que j'eusse pour triompher de son entêtement était de m'entêter à mon tour, et bientôt il ne me fut pas possible de douter que je n'eusse pris le meilleur parti. Aussitôt que je la sentis aussi raisonnable que je le désirais, j'achevai de me dépouiller des apparences de respect que je conservais encore à certains égards, et je voulus voir jusqu'où elle porterait la clémence. Je ne la trouvai pas d'abord aussi étendue que j'avais cru devoir m'en flatter, et j'eus encore quelques irrésolutions à combattre. Sa résistance me donnant enfin plus d'impatience que de plaisir, et convaincu que j'avais porté les égards bien au delà de ce que la situation exigeait, je me déterminai, en soupirant, au seul coup d'autorité qui pût terminer cette discussion, et m'en trouvai parfaitement bien. Il est vrai que Luscinde me fit sentir d'abord qu'elle se croyait encore offensée ; mais je la vis enfin, plus à ce qu'elle était qu'à ce qu'elle voulait paraître, oublier tout à la fois qu'elle aimait Oronte et qu'elle ne m'aimait pas, et trouver dans la vengeance tous les charmes qu'on dit qu'elle a.

CID. — Comment, traître ! vous m'aviez dit que cette histoire ne m'amuserait pas ? et je la trouve délicieuse !

CLIT. — Dans le fond elle n'est pas absolument mauvaise. Je pense pourtant que Luscinde la trouverait détestable, et voilà comme on ne plaît pas à tout le monde ; mais prouvez-moi du moins que vous m'en avez quelque obligation.

CID. — Non.

CLIT. — Comment non ?

CID. — D'ailleurs, elle n'est pas finie cette histoire, et je n'ai pas oublié que je vous l'ai payée d'avance ; encore pourrais-je voir si vous ne m'en deviez plus rien.

CLIT. — Mais si je ne veux pas la finir, moi ?

CID. — Je doute que j'y perdisse beaucoup, et que vous ne m'ayez pas raconté ce qu'elle a de plus intéressant.

CLIT. — Eh bien ! par exemple, vous vous trompez. Mais, quoi qu'il en soit, il n'en est pas moins certain que vous n'aurez ce qui en reste qu'au prix dont vous en avez payé le commencement.

CID. — Ne me parlez pas comme cela, car sérieusement vous me faites peur. (*Il veut la tourmenter.*) Oh ! pour cela non, vous ne m'attraperez plus. (*Elle prend contre lui toutes les précautions imaginables.*)

CLIT. — Ah ! cela est beau ! voilà d'agréables procédés !

CID. — Je suis fâchée qu'ils vous déplaisent ; mais vous pouvez compter que de la nuit je n'en aurai pas d'autres. Au lieu de me tourmenter comme vous faites et d'avoir les prétentions du monde les plus ridicules, que ne me finissez-vous cette histoire ?

CLIT. — Allons, je le veux bien, puisque enfin il en faut passer par là. Vous croyez peut-être que je ne suis si doux que parce que cela m'est plus commode que de m'obstiner contre vous ? Il est pourtant réel...

CID. — Oh ! mon Dieu ! je vous rends là-dessus toute la justice possible.

CLIT. — C'est que je ne voudrais pas que vous crussiez...

CID. — Eh non ! je ne crois rien à votre désavantage, soyez tranquille... En vérité ! je vous dispensais des preuves. Eh bien ! je suis convaincue, aurai-je enfin le reste de l'histoire ?

CLIT. — Les torts se trouvant assez également partagés entre Luscinde et moi pour qu'elle ne pût, avec quelque apparence de justice, me dire encore que j'étais un impertinent, elle ne fut pas plus tôt revenue de l'erreur où je venais de la plonger qu'elle baissa les yeux avec les marques de la plus grande con-

fusion. Je sentis que dans le premier moment ce ne serait point par des transports que je la tirerais d'un état si désagréable, et je crus ne pouvoir mieux lui adoucir les reproches que je voyais qu'elle se faisait qu'en lui remettant devant les yeux les torts d'Oronte, et en lui représentant vivement à quel point il lui avait manqué. J'ajoutai que l'on pouvait pardonner à un homme des scènes particulières ; mais que quand il s'oubliait assez pour en faire de publiques et pour ne rien respecter, il était impossible de lui passer des éclats si scandaleux, et que j'osais assurer que, depuis que j'étais dans le monde, je n'avais rien vu d'aussi déplacé que la scène de ce soir-là, et qu'elle était la seule qui eût pu si longtemps garder un amant qui ne savait exprimer son amour que par les jalousies les plus injurieuses et les plus violents procédés. Ce discours produisit sur elle l'effet que j'en avais espéré. Elle reprit feu, convint que j'avais raison, s'emporta contre lui avec toute la vivacité que vous lui connaissez, et ne fut plus surprise que d'avoir attendu si tard à se venger d'un amant si incommode et si peu respectueux. A mesure qu'elle cessait de se trouver si coupable, je devenais, comme de raison, fort innocent à ses yeux. Le zèle ardent qu'elle me voyait pour ses intérêts ; je ne sais quelles comparaisons elle s'avisa de faire entre Oronte et moi, et qu'en ce moment elle tournait à mon avantage ; une sorte de goût que peut-être elle prit subitement pour moi, la forcèrent enfin à prendre ce ton tendre et familier que je lui avais jusque-là vainement désiré. J'y répondis de la façon qui pouvait l'encourager le plus, et quoique, à dire la vérité, ce ne fût point par le sentiment que dans cette conversation je brillasse le plus, elle trouva que j'étais l'homme de mon siècle qui avait le plus de délicatesse, et même s'étonna fort de ne s'en être pas aperçue plus tôt.

Ce qui lui avait paru, avec quelque sorte de raison, la plus énorme des insolences ne fut bientôt plus qu'une de ces témérités dont l'amant le plus respectueux ne peut pas toujours se défendre ; un de ces moments malheureux où l'on est emporté malgré soi-même, et qu'il est impossible qu'une femme ne pardonne pas lorsque c'est par l'amour, et non par le désir qu'on est entraîné. Quoique tous ses propos m'assurassent suffisamment de ma grâce, je voulus qu'elle m'accordât tout ce dont l'impétuosité de ma passion m'avait forcé de me priver, et que, pour effacer jusqu'aux plus légères traces de mon imperti-

nence, nous suivissions toutes les progressions que notre affaire aurait eues, si nous eussions eu le temps de la filer. Je lui dis donc le plus vivement du monde que je l'adorais. Bientôt l'aveu le plus tendre me paya de celui que je venais de faire, et fut suivi de toutes les petites faveurs qui pouvaient le confirmer. Celles-là en amenèrent d'autres ; elle ne m'opposa de résistance que ce qu'il en faut pour ajouter aux plaisirs. L'amour entrait, à la vérité, dans tout cela pour assez peu de chose ; mais nous fûmes longtemps sans nous apercevoir qu'il nous manquât. Quoiqu'elle ait mille choses charmantes ; que peu de femmes en rassemblent tant ; qu'elle soit vive, sensible, et qu'elle ait pour un amant, ou l'à peu près de cela, mille grâces, toutes plus piquantes les unes que les autres, je ne sais par quel caprice de goût elle me paraissait plus faite pour amuser un homme quelque temps, que pour le fixer. Nous ne nous en apercevons peut-être pas ; mais à quelque point que ce qu'on appelle *mœurs* et *principes* soit discrédité, nous en voulons encore. Je n'avais donc nulle envie de la garder, à moins que (comme j'ai, lorsque je n'aime point, on ne peut pas moins d'orgueil) elle ne se fût arrangée de façon qu'Oronte, ou même quelque autre ne m'eût sauvé auprès d'elle l'embarras de la représentation, et ne m'eût permis de rester dans la foule. Quoique je ne désespérasse pas de l'amener sur cet article à un accommodement, elle me disait des choses si tendres et prenait si sérieusement pour l'avenir de si grandes mesures, que je ne savais comment lui exposer un projet qui prouvait si peu de sentiment et même d'estime. Ce n'était pas qu'il ne me fût aisé de lui promettre plus encore qu'elle n'exigeait ; mais je ne voulais pas avoir avec elle le mauvais procédé de la faire rompre avec un homme qui était du moins fort nécessaire à sa vanité, lorsque je ne voulais pas le remplacer. Je ne me pressai cependant point de la tirer d'une erreur où dans cet instant j'avais besoin qu'elle restât, et qui, en excusant son ardeur, la faisait se livrer à la mienne sans crainte et même sans scrupule. Quelque vive que fût entre nous la conversation, j'étais assuré qu'elle ne se soutiendrait pas toujours sur le ton où nous l'avions commencée, et je crus, pour lui exposer mes intentions, devoir attendre qu'elle vînt à languir. Aussitôt que ce moment que, malgré les plaisirs que je goûtais, j'attendais avec impatience, fut arrivé, je me mis à lui parler du désespoir où serait Oronte de perdre, et par sa

seule faute, la seule femme qui pût rendre un homme parfaitement heureux. Elle me demanda si je croyais qu'il y fût si sensible, et je lui répondis affirmativement que je ne doutais pas qu'il n'en mourût de douleur. « — Ce sera donc par vanité, reprit-elle ; car à sa façon de se conduire, il ne se peut pas que je lui suppose un autre sentiment. — Oh ! pour fort amoureux, répliquai-je, il est impossible que vous ne conveniez pas qu'il l'est. » Là-dessus je lui exprimai finement, mais avec autant de feu que d'étendue, tout ce qu'Oronte avait fait pour lui prouver qu'il avait pour elle tout l'amour qu'il est possible de sentir, et en avouant qu'il avait des torts avec elle, je lui fis remarquer qu'il n'en avait aucun qu'elle pût imputer à l'indifférence ; que depuis quatre ans qu'il l'adorait, elle n'avait à lui reprocher que des jalousies, à la vérité fort dures, fort offensantes, et qu'elle avait raison de vouloir punir, mais qui n'étaient en lui un crime singulier que par leur emportement et leur continuité, puisque tout amant en est coupable plus ou moins. Dans l'instant où j'avais commencé à lui parler d'Oronte, j'avais vu ses sourcils se froncer, et son visage devenir sévère, comme si elle eût voulu par là me dire de ne lui point parler d'un objet qui lui déplaisait ; mais lorsque j'eus commencé à m'étendre sur l'amour qu'il avait pour elle, et sur tout ce qu'il avait fait pour lui prouver à quel point elle lui était chère, elle prit insensiblement, et malgré elle, l'air de l'intérêt, se mit à rêver profondément, à soupirer de même ; et enfin il lui fut impossible de retenir ses larmes au portrait qu'en la suppliant de l'oublier je lui fis de sa tendresse et de ses agréments, et de pouvoir comprendre comment elle avait pu lui faire un moment l'injustice de ne s'en pas croire adorée.

CID. — En vérité ! vous êtes singulièrement méchant !

CLIT. — Que vouliez-vous donc que je fisse ? Que je la gardasse ?

CID. — Non, mais que vous ne la prissiez pas.

CLIT. — J'aurais mieux fait sans doute ; mais sans compter qu'elle est assez bien pour qu'on puisse être tenté de l'avoir, j'avais à me venger d'Oronte, qui, pendant que j'étais aimé d'Aspasie, avait indécemment fait tout son possible pour me supplanter. Je m'étais bien promis de ne pas manquer la première occasion qui se présenterait de lui en marquer ma reconnaissance, et je crus ne le pouvoir mieux qu'en lui rendant sa maîtresse, après ce que j'en avais fait...

CID. — Rien n'était assurément ni plus judicieux, ni plus équitable.

CLIT. — Mais oui : c'était, je crois, le seul parti qu'il y eût à prendre. Mes discours cependant embarrassaient Luscinde, d'autant plus qu'en lui exagérant les charmes et la tendresse d'Oronte, je lui parlais avec feu de mes sentiments. Je vis avec un secret plaisir qu'il s'en fallait peu qu'elle ne crût et l'aimer à la folie et me haïr fort raisonnablement. Je ne me fus pas plus tôt aperçu de l'un et de l'autre, que je mis en devoir de reprendre avec elle des libertés qui, par notre dernier arrangement, devenaient entre nous tout à fait simples ; mais dont, par la nouvelle révolution que son cœur venait d'éprouver, il était impossible qu'elle ne me fît pas un crime. Avec quelque adresse qu'elle cherchât à me dérober son trouble, ses remords, ses nouveaux vœux et la répugnance avec laquelle elle se livrait encore à des transports qui, quelques instants auparavant, prenaient tant sur son âme, elle m'inspirait trop peu d'amour, et j'ai trop d'usage de ces sortes de choses pour qu'elle pût me tromper sur ses mouvements. Elle ne répondait plus, soit à mes caresses, soit à mes protestations, que par ce sourire faux et cette complaisance froide et forcée que l'on a pour un amant qui ne plaît plus et à qui l'on n'ose le dire. Muette, les yeux baissés, se refusant même, lorsqu'elle semblait se prêter tout entière à ce même objet qu'elle venait d'oublier si parfaitement ; non, jamais je n'ai vu l'humeur et le dégoût se peindre avec si peu de ménagement et tant de naïveté. Un moment d'orgueil me fit regretter d'avoir voulu m'en donner le plaisir, et je fus sur le point d'être assez injuste pour la gronder le plus vivement du monde, de me faire essuyer des humiliations que je m'étais moi-même cherchées. Heureusement pour elle et pour moi, ce mouvement de fatuité ne fut pas long, et loin de m'aveugler sur la sorte de chaleur qu'il rendait à mes sens et de le prendre pour de l'amour, je sus m'en rendre le maître et me voir tel que j'étais. Ne pouvant sortir que par des reproches de l'embarras où je m'étais mis, je les fis du moins décents et modérés, et j'eus tout le soin possible que rien de trop humiliant pour elle ne les empoisonnât. J'avais raison, car j'avais assurément plus de torts qu'elle, qui aurait borné tout son ressentiment contre Oronte à se plaindre de lui avec moi, et tout au contraire à de simples projets de vengeance, si je n'eusse pas abusé contre

elle de l'état violent où elle se trouvait, et que je ne lui eusse pas arraché des faveurs qu'elle n'eût peut-être jamais songé d'elle-même à m'accorder. Ce fut donc sans fiel et sans amertume que je me plaignis qu'elle s'était trompée sur son cœur lorsqu'elle avait cru que je lui faisais oublier Oronte. Un regard et un soupir, qui m'apprirent combien en effet elle se reprochait de l'avoir cru, furent toute sa réponse. Je lui dis alors tout ce que l'on peut dire d'honnête et de flatteur à une femme par qui on est quitté, et l'assurai que j'étais d'autant moins surpris du malheur qui m'arrivait avec elle, qu'au milieu même de tout ce qu'elle avait fait pour moi, elle m'avait fait sentir combien elle tenait encore à l'homme qu'elle semblait me sacrifier. J'ajoutai qu'il me serait, s'il se pouvait pourtant, plus cruel encore de la posséder malgré elle-même, qu'il ne m'aurait été doux de la tenir de son cœur ; que quelque chose que j'en pusse souffrir, je devais cesser de me croire des droits dès l'instant où elle ne les avouait plus, et que j'aimais mieux n'avoir auprès d'elle qne le stérile nom d'ami que de conserver malgré elle le titre d'amant lorsqu'il ne pourrait servir qu'à faire le malheur de sa vie.

Que quelques femmes sont singulières ! Il est certain qu'après ce qui venait de se passer entre nous deux, et dans la situation où elle se trouvait, il ne pouvait lui arriver rien de plus heureux que la douceur avec laquelle je lui permettais de cesser de m'aimer. J'aurais naturellement dû en attendre des remerciements ; mais elle sentit plus le tort que, par cette facilité à me dégager, je semblais faire à ses charmes, que le sacrifice que je faisais à ses sentiments, et si elle eut la force de ne pas s'en plaindre, elle n'eut pas celle de me dissimuler le mécontentement de son amour-propre. Je ne sus, pendant quelque temps, si je paraîtrais l'avoir remarqué, ou si je continuerais à suivre mon objet ; mais la réflexion que je fis que tout ce que je lui dirais sur cela ne ferait qu'allonger cette scène, et que, cru amoureux ou indifférent, elle n'en retournerait pas moins à son premier goût, me détermina pour le second parti. Après quelques tergiversations, de vengeur je devins confident. Ce second rôle ne flattait pas autant ma vanité que le premier, mais comme il me convenait davantage, ce fut sans aucun chagrin que je vis Luscinde passer, vis-à-vis de moi, de toutes les fureurs de l'amour à la plus cruelle froideur. Quelle révolution !

Mais, ô cruel Amour ! ce sont là de tes coups.

Luscinde enfin poussa l'indifférence si loin et prit en même temps une si grande confiance en mon amitié qu'elle ne craignit pas de me consulter sur ce qu'elle avait à faire. Je lui répondis avec le même sang-froid que d'abord que je voulais bien me sacrifier, rien n'était moins embarrassant que son affaire ; que je me flattais qu'elle me rendait assez de justice pour ne pas douter de ma discrétion ; mais que comme il se pouvait qu'Oronte, qui véritablement est d'une jalousie à désespérer, apprît que j'avais passé la nuit chez elle, et qu'il ne s'en tourmentât si l'on paraissait vouloir le lui cacher, j'irais ce matin-là même le gronder sur ses caprices et lui dire que j'avais vainement employé la plus grande partie de la nuit à la prier de les lui pardonner. Elle approuva l'arrangement que je lui proposais et me promit une amitié éternelle.

CID. — Cela est assurément bien beau de part et d'autre ; cette affaire ne pouvait pas plus noblement se terminer.

CLIT. — Se terminer ! Oh ! elle ne l'est pas encore.

CID. — Quoi ! lui arriva-t-il encore de changer d'avis ? En vérité ! je le voudrais.

CLIT. — Oh ! que non ! Ce que j'ai encore à vous dire est d'une bien plus grande beauté ; mais tout admirable que cela est, je ne veux pourtant pas trop vous le faire attendre.

Dans l'instant que j'allais quitter Luscinde et que nous ne faisions plus que de très faibles protestations d'amitié, il me parut plaisant d'en obtenir encore des faveurs, malgré l'amour ardent dont alors elle brûlait pour Oronte. Cette idée me parut à moi-même si singulière et si peu faite pour réussir, moi ne voulant employer ni menaces ni violence, que je crus ne pouvoir trop finement la mettre en œuvre. Je feignis donc de la regarder avec plus d'ardeur que jamais. Je poussai de profonds soupirs, levai au ciel des yeux d'une tristesse à faire pleurer. Comme emporté par la force des mouvements qui m'agitaient, je me précipitai à ses genoux et n'épargnai rien enfin de tout ce qui pouvait lui prouver que j'étais accablé du sacrifice qu'elle me forçait de lui faire et ne craignis même pas d'ajouter qu'il était assez vraisemblable que je n'y survivrais pas. Quand il aurait été possible que de si grandes plaintes ne l'eussent pas émue, son amour-propre avait été trop piqué de la facilité avec laquelle je m'étais détaché d'elle, pour qu'il ne fût pas infiniment sensible à mon retour. Elle me pria donc bien sérieusement de continuer de vivre. Je la conjurai à mon

tour, s'il était vrai qu'elle s'intéressât à ma vie, de me recevoir encore une fois dans ses bras. Cette proposition parut l'étonner ; mais à ses regards je jugeai qu'elle ne la trouvait pas si absurde et même qu'elle ne m'en savait pas absolument mauvais gré. Il se pouvait aussi que la nécessité de me ménager et la crainte que je me vengeasse de ses refus par quelque malhonnête indiscrétion entrassent pour beaucoup dans la douceur avec laquelle elle la recevait. Quoi qu'il en soit, elle me répondit seulement, avec toute la bonté que je pouvais attendre d'une amie sincère, que mes regrets n'en seraient que plus cruels, et que si j'étais sage, je devrais bien plus songer à éteindre mon amour qu'à chercher à le rallumer. Je convins qu'elle avait raison ; mais je n'en insistai pas moins, et le caprice, la crainte et la vanité lui tenant lieu de tendresse et même de compassion : « Au moins, Clitandre, me dit-elle en se préparant à me secourir, souvenez-vous que c'est vous qui le voulez ; et si ma complaisance pour vous produit l'effet que j'en crains, ne soyez pas assez injuste pour m'en rendre responsable. » Croyant alors m'avoir suffisamment averti, elle se livra d'assez bonne grâce à mes empressements. Je vous avouerais bien une noirceur que je lui fis ; mais c'est que je crains qu'elle ne vous paraisse trop forte. Dans le fond ce n'est pourtant qu'une expérience, et il ne m'est pas défendu d'en faire.

Cid. — Au contraire, elles ne peuvent qu'être utiles, et, d'ailleurs, c'est le goût d'aujourd'hui.

Clit. — C'était, ainsi que vous avez pu le juger par mon récit, non seulement sans amour, mais même avec d'assez faibles désirs, que je l'avais priée de m'accorder une dernière preuve de son amitié. Il était, par conséquent, tout simple que je ne fusse pas ému à un certain point. Son cœur n'était pas non plus dans une disposition plus favorable que le mien, et nous commençâmes tous deux cet entretien sans apporter à ce que nous disions une attention assez marquée pour que nous ne pusssions pas voltiger sur d'autres objets. Nous restâmes assez longtemps tous deux dans cette sorte d'indifférence. Enfin il me parut qu'elle commençait à ne plus voir les choses avec tant de désintéressement. Ce n'était pas qu'elle m'aimât plus qu'elle ne me l'avait promis ; mais apparemment elle s'amusait davantage. Il me prit envie de voir s'il est vrai que la machine l'emporte sur le sentiment, autant que bien des gens le prétendent ; et pour m'éclairer sur cela, dans l'instant que Luscinde

semblait avoir oublié toute la nature, ou ne plus exister que pour moi : « Ah ! madame, m'écriai-je, pourquoi faut-il que dans des moments si doux je ne puisse perdre le souvenir de mon rival? ou pourquoi, du moins, ne puis-je vous le faire oublier? Car, enfin, je ne le vois que trop, l'heureux Oronte peut seul vous occuper. Désespérée de vous voir dans mes bras, vous n'aspirez qu'au bonheur de vous retrouver dans les siens, et ce serait en vain que je me flatterais de le bannir un seul instant de votre cœur. »

— « Non, Clitandre, me répondit-elle courageusement, vous ne vous abusez pas, je l'adore. »

Et ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'en faisant à Oronte une si tendre déclaration elle m'accablait des plus ardentes caresses et me donna même les plus fortes preuves de sensibilité qu'en ce moment-là je pusse attendre d'elle.

CID. — Et vous avez conclu de cette épreuve si honnête?...

CLIT. — Que les femmes disent plus vrai que nous ne croyons quand elles affirment que les plaisirs les plus vifs ne font point oublier à une femme qui pense avec une certaine délicatesse l'objet dont elle a le cœur rempli, et que quand ce n'est pas lui qui les lui procure, il n'en est pas moins celui à qui elle voudrait toujours les devoir; ah ! c'est une chose bien vraie que celle-là ! mais, pour en être convaincu, j'avais réellement besoin d'une expérience comme celle que j'ai faite.

CID. — Ah ! scélérat !

CLIT. — Pourquoi donc? Que peut-on faire de mieux que de chercher à se guérir de ses préjugés et surtout de ceux auxquels les autres peuvent perdre ! Au reste, pour cesser de vous parler de Luscinde, je lui tins parole dans tous les points. Vous êtes la seule à qui j'aie raconté cette histoire. Je forçai Oronte à s'avouer coupable, et l'envoyai aux pieds de Luscinde lui demander pardon de ses injustices. J'intercédai même pour lui, et j'eus la gloire de voir mettre dans le traité qu'ils conclurent entre eux que c'était à ma seule considération qu'on lui accordait la paix. Cette aventure enfin m'a donné un vrai plaisir, et je n'y ai depuis jamais songé sans rire.

CID. — Et moi, je ne vous entends pas sans trembler. Vous me paraissez avec les femmes d'un libertinage et d'une mauvaise foi qui me donnent les plus vives terreurs et qui me font cruellement repentir de ma faiblesse pour vous.

CLIT. — Je ne vous conterai plus d'histoire, puisque le

seul usage que vous sachiez en faire est de vous tourmenter; et pour vous faire mettre des bornes à vos craintes, j'en mettrai désormais à ma confiance. Ce que je puis pourtant vous jurer, et avec la vérité la plus exacte, c'est que je suis naturellement fidèle et que vous serez, j'ose vous le dire, étonnée de ma régularité.

CID. — Hélas! Dieu le veuille! (*Elle fait sonner sa pendule.*) Déjà sept heures!

CLIT. — Pour moi, je ne me lève ordinairement qu'à dix, et je doute que ce soit avec vous que j'apprenne à devenir plus matineux. Vous sentez bien d'ailleurs qu'il ne se peut pas que je vous quitte sans vous avoir bien rassurée.

CID. (*Sortant de son lit.*) — Et moi, je vous proteste que je sonnerai plutôt Justine que de souffrir que vous me tourmentiez davantage.

CLIT. — Ah! sans doute! cela serait beau! Croyez-moi, venez vous recoucher.

CID. — Et mon lit? Vous m'avez promis de me le refaire.

CLIT. — Volontiers. Je puis dire, sans trop me vanter, que Justine, toute fameuse qu'elle est, ne fait pas un lit mieux que moi. (*Ils refont le lit.*)

CID. — Hélas! tant mieux! Je n'eus jamais plus besoin d'être bien couchée.

CLIT. — C'est-à-dire qu'on ne pourra vous faire sa cour qu'un peu tard?

CID. — Oh! très tard, en effet. Et je vous défends de plus de parler à aucune des femmes qui sont ici, à Luscinde surtout, que je ne sois levée.

CLIT. — Je ne vois pas pourquoi elle vous paraît plus à craindre qu'une autre; mais ce dont je suis convaincu, c'est que je serai pour elle moins dangereux que personne et que depuis notre aventure elle a pensé sur moi absolument comme Julie, quoique j'aie plus d'une fois tenté de la faire vivre avec moi sur le ton de liberté qui aurait à la fois convenu aux désirs qu'elle m'inspirait et au peu d'amour que j'avais pour elle.

CID. — Il est, en effet, assez singulier qu'elle ne se soit pas prêtée à des vues si raisonnables.

CLIT. — Mais oui : cela est peut-être plus extraordinaire que vous ne pensez. Eh bien! que dites-vous de votre lit?

CID. — Que jamais il ne m'a paru mieux fait. Je suis surprise de vous trouver ce talent!

CLIT. — Il ne vous paraît peut-être rien; mais je vous jure que jusqu'à un certain âge il y en a peu qui soient aussi nécessaires que celui-là.

CID. — Vous avez beau le vanter! je vous jure que je ne vous en estime pas davantage.

CLIT. — Je trouve, à ce que vous me dites là, assez peu de reconnaissance, et je ne sais si, pour vous punir de votre ingratitude, il ne me serait pas permis de gâter un ouvrage dont on me sait si peu de gré.

CID. — Ah! cela serait horrible, lorsque, si vous l'aviez voulu, j'aurais été, sans vous avoir la moindre obligation, on ne peut pas mieux couchée.

CLIT. — Vous m'avez insulté!

CID. — Eh bien! je veux pousser l'injure jusqu'au bout; je ne vous crains pas.

CLIT. — Je trouve à cela, si vous me permettez de vous le dire, plus de courage que de prudence; mais ne serait-ce pas pour avoir le plaisir d'être vaincue que vous me défieriez?

CID. — Non, pas absolument; mais serait-il bien vrai que ma sécurité fût si déplacée?

CLIT. — Je me flattais de vous avoir corrigée de ces doutes-là, par exemple.

CID. — En vérité! s'il faut vous parler sérieusement, je n'en ai pas.

CLIT. — Cela ne serait-il point un peu obscur? Me rendez-vous justice, me faites-vous injure? Ah! ce doute me tourmente trop pour me le laisser. (*Il se venge.*)

CID. — Ah! Clitandre, je vous demande pardon.

CLIT. — Il est bien temps!

CID. — En vérité! vous êtes bien vain!... Un lit, qui était le mieux fait du monde... Vous êtes réellement insupportable!

CLIT. — Trouvez-vous?...

Le lecteur ne doit pas conclure de ce que lui dit Cidalise que c'est sérieusement qu'elle le gronde. Il est vrai qu'elle a peut-être un peu d'humeur. (*Eh! qui n'en aurait pas à sa place?*) *Mais il est pour le moins tout aussi vrai qu'elle finit par ne lui en plus montrer.*

CID. — Vous en irez-vous à présent?

CLIT. — Si vous le voulez absolument, il le faut bien; mais je ne saurais m'empêcher de vous dire qu'en pareil cas on ne m'a jamais renvoyé de si bonne heure.

Clitandre et Cidalise refont le lit.

CID. — Cela se peut; mais, de grâce, allez-vous-en... (*Il ouvre la porte.*) Ah ! Clitandre, bien doucement, je vous prie.

CLIT. — Un autre talent que j'ai, c'est d'ouvrir une porte plus doucement que personne et de marcher avec une légèreté incompréhensible.

CID. — Hélas! vous n'avez que trop de talents, et, si cela dépendait de moi, je donnerais volontiers ceux des vôtres, dont vous faites peut-être le plus de cas, pour la certitude que vous me serez fidèle.

CLIT. — Oh ! sans doute, vous feriez là un beau marché ! Allez, mon ange, je vous la donnerai à moins de frais. (*Il lui baise tendrement la main.*) Adieu, puissiez-vous, s'il se peut, m'aimer autant que vous êtes aimée vous-même ! (*Elle ne lui répond qu'en lui prouvant qu'elle l'aime. — Ils se séparent.*)

LE HASARD

DU

COIN DU FEU

INTERLOCUTEURS

CÉLIE.

LA MARQUISE.

LE DUC.

LA TOUR, valet de chambre de Célie.

La scène est à Paris, chez Célie, et l'action se passe presque toute dans une de ces petites pièces reculées que l'on nomme boudoirs.

A l'ouverture de la scène, Célie paraît couchée sur une chaise longue, sous des couvre-pieds d'édredon. Elle est en négligé, mais avec toute la parure, toute la recherche dont le négligé peut être susceptible.

La marquise est au coin du feu, un grand écran devant elle, et brodant au tambour.

LE HASARD DU COIN DU FEU

SCÈNE PREMIÈRE

CÉLIE, LA MARQUISE

CÉLIE, *poussant un profond soupir.*

En vérité ! monsieur d'Alinteuil, tout mon ami que vous êtes, vous m'obligez bien sensiblement de vous en aller.

LA MARQUISE

Il est vrai que sa présence paraissait vous être si à charge que j'ai peine à comprendre comment il ne s'en est pas aperçu.

CÉLIE

Oh ! je ne suis pas sa dupe : il le voyait bien ; mais il trouvait tant de douceur à jouer le rôle d'amant outragé ! Il croyait même y mettre tant de dignité qu'il était tout simple qu'il cherchât à le prolonger le plus qu'il lui serait possible.

LA MARQUISE

Les hommes, en voulant satisfaire leur vanité, nous donnent quelquefois de bien risibles spectacles ; et je doute fort que, s'ils savaient combien ils nous amusent quand ils prennent avec nous l'air piqué et qu'ils n'intéressent pas notre cœur, ils n'aimassent pas mieux renfermer leur ressentiment que de nous le montrer.

CÉLIE

Assurément ! Quand l'amour leur tourne la tête, on peut dire qu'il la leur tourne bien !

LA MARQUISE

Bon ! l'amour ! il est bien, à présent, question de cela !

CÉLIE

Quoi ! Est-ce que vous croyez qu'il ne vous a pas aimée ?

LA MARQUISE

Je me souviens qu'il m'a dit qu'il m'aimait ; et il m'a, en

effet, tant excédée du récit de ses tourments qu'il serait difficile que je ne me le rappelasse pas ; mais, malgré toute l'importunité qu'il a cru devoir y mettre, il s'en est fallu beaucoup que j'aie été convaincue de ce qu'il voulait que je crusse.

CÉLIE

Je ne doute cependant pas qu'il ne vous dît très vrai ; mais, comme vous ne l'ignorez pas, ce n'est point le sentiment que nous inspirons, mais le sentiment qu'on nous inspire, qui nous persuade.

LA MARQUISE

Il fallait, à la cruelle opiniâtreté qu'il y a mise, qu'il n'admît pas cette maxime ou qu'il crût ce que tous les opéras du monde disent, et si faussement, du mérite de la constance.

CÉLIE

Mais qu'espérait-il ? Ne voyait-il pas bien que vous aimiez M. de Clerval ? Et se flattait-il de vous rendre inconstante ?

LA MARQUISE

Pourquoi point? Soit par le peu de cas qu'ils font de nous, ou par la haute opinion qu'ils ont d'eux-mêmes, avez-vous jamais vu d'hommes à qui la certitude d'avoir un rival aimé fît abandonner le dessein de plaire ?

CÉLIE

Moins il pouvait ignorer votre façon de penser, moins l'espoir lui pouvait être permis; et je m'étonne, en conséquence, qu'il en ait pu concevoir une minute.

LA MARQUISE

Ma façon de penser ! Eh ! depuis quand donc les hommes nous font-ils l'honneur de nous en croire une ?

CÉLIE

A ce que je vois, M. d'Alinteuil n'a été qu'un fou et, qui pis est, l'est encore. Car que veulent dire les façons qu'il vient d'avoir avec vous ? Que tant qu'il vous a aimée il ait été piqué de n'avoir pas pu vous plaire et que même il vous en ait haïe, c'est un effet du sentiment et de l'orgueil également blessés, qui, pour être fort injuste, ne m'en surprend pas beaucoup plus. Mais ce qui, je l'avoue, me paraît le comble de la déraison, c'est qu'aussi amoureux de Mme de Valsy qu'il en est aimé, il paraisse encore autant vous haïr de ce que vous n'avez point répondu à sa passion que si vous n'eussiez pas cessé d'en être l'objet.

LA MARQUISE

Cela ne me surprend pas, moi. Ce n'est pas d'aujourd'hui que je sais que la vanité se souvient de ces sortes de malheurs longtemps après que le cœur les a oubliés.

CÉLIE

S'il va porter à Mme de Valsy toute l'humeur qu'il vient de nous montrer, je doute, quelque éprise qu'elle en soit, qu'elle ne le trouve pas, ainsi que nous, de la plus mauvaise compagnie du monde.

LA MARQUISE

Oh ! son auguste front se déridera auprès d'elle. Mais est-ce qu'en nous quittant il est allé à Versailles ?

CÉLIE

Sans doute ! Il l'a dit du moins.

LA MARQUISE

Je n'y avais pas pris garde ; mais voilà ce qui s'appelle de l'empressement ! Dès la nuit dernière à Paris, et ce soir auprès d'elle ? Je croyais que rien ne pouvait égaler le froid qu'il fait aujourd'hui ; mais je vois qu'on pourrait très bien y comparer le feu qui le brûle.

CÉLIE

Voilà pourtant l'amant que vous avez dédaigné.

LA MARQUISE

Et que j'ai, au surplus, l'injustice de ne regretter guère, comme vous voyez. Il est vrai que, tout admirable qu'il est, je puis dire que *j'en ai sur moi copie :* car par le même temps qu'il va rejoindre Mme de Valsy, M. de Clerval vient me retrouver. Mais dites-moi, je vous prie, comment, jaloux au point où l'est M. d'Alinteuil, s'arrange-t-il avec l'objet de sa nouvelle passion ? Entre nous, elle pense de manière à donner un peu d'inquiétude à l'homme qui lui est attaché.

CÉLIE

Ah ! pour cela, il serait, s'il se pouvait, plus jaloux encore que le *Jaloux de Navarre* que je le défierais d'en prendre : elle ne vit exactement que pour lui.

LA MARQUISE

Je le crois bien, mais c'est que comme elle a déjà vécu pour quelques autres avec la même exactitude et qu'elle ne les en a pas plus gardés, il ne serait absolument pas dans son tort si, au milieu de la vive passion qu'il inspire, il craignait d'elle un peu d'inconstance.

CÉLIE

Pour son affaire actuelle, elle tiendra sûrement ; car ç'a été de sa part le coup de foudre le plus étonnant qu'on ait jamais vu.

LA MARQUISE

Bon ! Un coup de foudre ! Est-ce que vous croyez aux coups de foudre ?

CÉLIE

Mais, marquise, est-ce que vous n'y croiriez pas, vous ?

LA MARQUISE

Je n'y ai pas, du moins, autant de foi qu'aux mauvaises têtes ; et je ne m'en crois pas plus dans mon tort. Il me semble, de plus, qu'il en est des coups de foudre comme des revenants. On ne voit de ces derniers, et l'on n'éprouve les autres qu'autant qu'on a la stupidité de croire à leur existence.

CÉLIE

Quoi ! vous proscrivez ce mouvement dont la cause nous est inconnue et qui nous entraîne, avec une violence à laquelle on voudrait vainement résister, vers l'objet qui nous enchante même avant que de savoir si nous le frappons aussi vivement que nous en sommes frappées nous-mêmes ?

LA MARQUISE

Non, en le croyant infiniment plus rare qu'on ne dit, je sais qu'il existe ; mais quand je vois de combien d'horreurs on le fait le prétexte, il s'en faut peu que je ne sois tentée de le nier.

CÉLIE

Est-ce donc un si grand mal, si l'impression que l'on a reçue est aussi forte qu'elle a été rapide, que les effets de la passion tiennent du genre de la passion même ?

LA MARQUISE

Oui, sans doute, c'en est un très grand : tôt ou tard les hommes nous punissent de nous être manqué ; et, moins encore pour l'intérêt des mœurs que pour le sien même, une femme ne doit point se livrer avec une légèreté qui l'expose toujours plus au mépris de ce qu'elle aime qu'elle n'en obtient de reconnaissance. De tous les bonheurs que l'amour peut lui offrir, le premier, le plus essentiel, le moins idéal, est le bonheur d'être estimée de son amant. Si le caprice ne le recherche point, l'amour ne saurait s'en passer ou, du moins, ne s'en passe jamais sans en être cruellement puni.

CÉLIE

Et pourtant, se rendre promptement ; se rendre tard ; être estimée à cause de l'un, méprisée par rapport à l'autre ; tout cela, dans le fond, pure affaire de préjugé.

LA MARQUISE

Je suis fort éloignée de penser comme vous sur cela ; mais, en supposant que vous eussiez raison, tout préjugé, dès qu'il peut être la source ou le soutien d'une vertu, quelle qu'elle soit, ne mérite pas moins de respect que le plus incontestable des principes.

CÉLIE

A vous parler naturellement, je crois bien chimérique la différence qu'on s'efforce d'établir entre ces deux choses-là.

LA MARQUISE

Pardonnez-moi : il y en a une entre elles, et même beaucoup plus réelle que vous ne pensez, c'est que si les préjugés nous soutiennent jusqu'à l'occasion, ils nous y laissent, et que les principes nous la font braver.

CÉLIE

Quoi ! Ils nous font braver l'amour, les principes ! Il faut avouer qu'ils ont là un bien beau secret !

LA MARQUISE

Non, ils ne le font pas braver : nous n'en cédons pas moins ; mais nous cédons avec plus de noblesse. Tout ce qui nous heurte ne nous fait pas tomber. Si, comme il n'est que trop vrai, les principes ne triomphent point de la sensibilité du cœur, ils ont, du moins, le pouvoir de dissiper les illusions de l'amour-propre, de maîtriser l'imagination, de commander aux sens, et quand une femme n'a pas contre elle de si redoutables ennemis et qu'il ne lui reste que l'amour à combattre, encore pour la vaincre faut-il qu'on lui en inspire ; et quand la sotte ambition de tourner des têtes et la vanité ne la séduisent point, cela ne devient pas si facile.

CÉLIE

Vous attribuez donc à la vanité bien de l'empire sur nous ?

LA MARQUISE

Pour juger combien aisément on flatte la nôtre, il ne faut que considérer avec quelle facilité on la blesse.

CÉLIE

Si elle est tout à la fois aussi puérile et aussi délicate que

vous le prétendez, je crois que l'on doit moins en accuser la nature, qui, à cet égard peut-être, a moins de tort avec nous qu'on ne le dit, que notre éducation, qui ne nous la tourne que sur de petits objets, et les hommes qui, par le genre de leurs éloges, achèvent toujours en nous ce que l'éducation n'avait fait que commencer.

LA MARQUISE

Le premier de ces reproches est très fondé, sans doute ; quant au second, on pourrait y répondre que, comme quand l'on tend un piège à quelque animal que ce soit, on a soin de le munir de l'amorce qui a le plus en elle de quoi l'y attirer ; de même les hommes ne nous disent tant que nous sommes belles que parce qu'ils savent que de tout ce qu'ils pourraient nous dire, ce sera ce qui nous flattera le plus ; que l'amour-propre est toujours en nous plus susceptible de reconnaissance que le cœur et que la plus sûre voie qu'ils aient pour gagner le dernier est de flatter l'autre. Si donc nous ne prisions la beauté et la peine qu'ils prennent de nous vanter nos charmes que ce qu'elles valent; en effet ; que nous missions à être estimables la vanité que nous mettons à n'être que belles ; que nous crussions enfin (ce qui est de la dernière et de la plus incontestable vérité) que l'amour promet plus de bonheur qu'il n'en procure et que la vertu en procure toujours plus encore qu'elle n'en promet, vous verriez que leurs triomphes et nos chutes ne seraient pas si fréquents et que, si nous le craignions davantage, le malheur d'aimer ne serait plus si souvent compté parmi les nôtres.

CÉLIE

Je ne suis point surprise qu'avec une pareille façon de penser, vous ayez tant fait attendre à M. de Clerval son bonheur.

LA MARQUISE

Il est vrai qu'il ne m'a pas conquise à bon marché.

CÉLIE

Ah ! dites-moi un peu, je vous prie, marquise, comment vous attaqua-t-il ?

LA MARQUISE

Comme, apparemment, il fallait que je le fusse, puisqu'il m'a prise.

CÉLIE

Je vous demande pardon ; mais c'est que je me souviens de

lui avoir vu certain air léger qui, dans vos idées sur tout cela, ne devait pas le rendre fort propre à vous plaire.

LA MARQUISE

A cet égard, les femmes n'ont guère à se plaindre des hommes que quand elles auraient à se plaindre d'elles-mêmes. Je puis vous assurer, par exemple, que si M. de Clerval ne m'eût pas dit quelle avait été sur cela sa méthode la plus ordinaire, je n'aurais jamais eu de quoi m'en douter ; mais, malgré cela, je ne serais point surprise qu'en certaines occasions l'air léger dont vous parlez ne lui parût encore nécessaire.

CÉLIE

Comment ! En de certaines occasions ! Est-ce que vous ne l'auriez pas rendu fidèle ?

LA MARQUISE

Non, mais constant ; et, à mon sens, c'est beaucoup plus.

CÉLIE

Quoi ! vous lui passez des infidélités !

LA MARQUISE

Je crois, en effet, lui en avoir pardonné quelques-unes.

CÉLIE

Assurément, vous êtes douée d'une belle patience !

LA MARQUISE

Bon ! Quand on est sûre du cœur d'un homme, qu'on le connaît honnête et que l'on sent que, du côté des choses qui seules sont en droit de former un attachement durable, on a de quoi le fixer, qu'importent tous ces petits écarts dans lesquels les entraînent l'occasion, le caprice et cette fureur de conquérir qu'ils nous reprochent tant et dont je les crois, pour le moins, aussi atteints que nous-mêmes ?

CÉLIE

En vérité ! je ne vous conçois point.

LA MARQUISE

Il est pourtant bien aisé de me concevoir : c'est que j'ai moins de vanité que d'amour et que je ne confonds pas avec ses sens les sentiments de celui que j'aime.

CÉLIE

Mais si je m'en souviens bien, je ne vous ai pas toujours vue si tranquille.

LA MARQUISE

Je l'avoue, et cela était tout simple. M. de Clerval avait, dans

le monde, plus usé son imagination que son cœur; mais je n'en savais rien, et la peur m'était permise. Rien, il est vrai, n'égalait sa vivacité pour moi; mais, quoiqu'il parût fort amoureux, il se pouvait qu'il ne fût qu'ardent et qu'il s'y trompât lui-même. D'ailleurs, la galanterie naturelle de son esprit, la noblesse et les agréments de sa figure, la façon dont il avait vécu dans le monde, sa réputation assez faite pour alarmer un cœur tendre, l'idée qu'il semblait avoir des femmes et qu'à celles qui l'avaient occupé jusque-là, il ne se pouvait point, en effet, qu'il n'en eût pas prise, justifiaient ma défiance. S'il ne m'eût jamais montré que des désirs, il ne l'aurait pas bannie; il m'a prouvé de l'estime et m'a tranquillisée.

CÉLIE

Vous êtes assurément une maîtresse bien commode! Vous croyez donc, comme ils voudraient que nous fissions toutes, qu'ils peuvent être infidèles et n'en pas moins aimer?

LA MARQUISE

Sans doute : ils sont nés libertins; tout les tente, mais tout ne les soumet point; et je ne trouve pas si chimérique la différence qu'ils s'obstinent à mettre entre ces deux choses-là. Encore une fois, fantaisie n'est pas amour; et si j'ai vu M. de Clerval revenir quelquefois à moi un peu éteint, je ne l'en ai pas moins retrouvé fort tendre.

CÉLIE

Je ne sais que vous dire; mais il me semble que vous risquez beaucoup de lui permettre de ces écarts-là.

LA MARQUISE

Je risquerais beaucoup plus, selon moi, à les lui défendre. Tout ce qu'on gagne à gêner les hommes dans leurs caprices, c'est de les y attacher davantage et quelquefois de leur en faire des passions. Je veux, d'ailleurs, qu'il en soit ramené par le vide qu'il y trouve; le goût du plaisir ne s'use en eux que par le plaisir même. S'il mettait de l'air à toutes ces misères-là, loin qu'il se corrigeât d'y attacher une sorte de prix, il tiendrait sans doute à la fureur des conquêtes jusqu'à l'âge auquel elle ne peut plus donner que le dernier et le plus dégoûtant des ridicules, mais il n'est que libertin, et avec la façon de penser que je lui connais, il ne me sera pas bien difficile de le faire revenir d'un travers dont, par le secours du temps

et de ses seules réflexions, il sentirait de lui-même tout le faux.

CÉLIE

Je ne puis, marquise, que vous admirer ; vous imiter ne serait pas en mon pouvoir. Hélas ! le pauvre Prévanes a fait vainement tout ce qu'il a pu pour que je pensasse comme vous : nous avons eu pour cela des scènes !... Ah ! que je me les reproche aujourd'hui ! Qu'il m'est affreux de me souvenir que j'ai cent fois fait le malheur de sa vie !... Grand Dieu ! quelle idée !... Et il n'est plus !

LA MARQUISE

Eh ! Célie ! Quel malheureux souvenir !... Mais j'entends une chaise : c'est sûrement le duc. Voulez-vous que je le gronde d'être arrivé si tard ? Vous verrez un homme bien embarrassé. Il est tout à fait plaisant quand il croit m'avoir donné de l'humeur.

CÉLIE

Hélas ! marquise, que vous êtes heureuse ! La seule félicité qui puisse me rester au monde est le spectacle de la vôtre. Puisse-t-elle être aussi durable que vous le méritez. (*Elle pleure.*)

LA MARQUISE

Savez-vous bien qu'il va croire que c'est sa présence qui vous afflige et qu'il se flattait de vous retrouver plus raisonnable ?

SCÈNE II

Les mêmes, LE DUC DE CLERVAL,
LA TOUR, *annonçant M. le duc de Clerval.*

CÉLIE

Ah ! qu'il entre, La Tour ; qu'on dise là-bas que je ne veux absolument voir personne de la journée et que le suisse le retienne bien ; entendez-vous ?

LA TOUR

Oui, madame. Mais cet ordre sera, je crois, fort inutile, et à l'heure qu'il est, madame n'a pas de visite à craindre.

CÉLIE

A l'heure qu'il est !

LA TOUR

Oui, madame, à cause du temps qu'il fait.

CÉLIE

Que vous êtes impatientants, vous autres, avec vos raisons! Les importuns ne marchent-ils point par tous les temps? (*Le duc entre.*) Ah! bonsoir, mon cher duc. Que vous vous êtes fait attendre! Se peut-il que vous sachiez à quel point votre présence m'est nécessaire et que vous ayez la barbarie de m'en priver!

LE DUC

Je ne croyais, en vérité, pas, ma chère Célie, que mon absence durerait si longtemps, surtout étant parti sûr de l'agrément de ma charge; mais j'avais à traiter avec le ministre de choses particulières; et puis, une promotion qui est venue tout d'un coup sur le tapis m'a arrêté encore. Je voulais finir mes affaires, savoir si, par hasard, je n'étais pas oublié dans la promotion, et tout cela m'a arrêté jusqu'à cette après-dînée. Enfin, j'ai tout terminé; et vous voyez à la fois, en ma personne, un des... de Sa Majesté et un lieutenant général de ses armées. Ne vous parais-je pas bien vénérable? (*Il salue la marquise et lui baise fort tendrement les mains.*)

LA MARQUISE

Nous vous faisons sur tant d'honneur et de gloire nos très sincères compliments; mais, sans y mettre d'humeur, il me semble que vous auriez pu venir les recevoir plus tôt.

LE DUC

Puisque je ne l'ai pas fait, cela ne doit point vous paraître vraisemblable. Premièrement il fallait que je remerciasse...

LA MARQUISE

Ah! sans doute! Vous avez dit au roi de fort belles choses. Pourriez-vous retrouver quelques traits de votre harangue? Je crois que cela était lumineux.

LE DUC

Mais il n'en faut pas moins attendre l'instant de se montrer; j'avais, de plus, à prêter serment, et je n'ai pas, comme de raison, été maître d'en prescrire l'heure.

LA MARQUISE

Je ne vous attendais qu'aujourd'hui; mais je m'étais flattée que vous viendriez dîner avec nous, et je suis très sérieusement piquée que vous ne l'ayez pas fait. Vous vous êtes donc bien amusé à Versailles?

LE DUC

Beaucoup, assurément. Ce n'est pourtant pas la multiplicité des plaisirs que j'y goûtais qui m'y a retenu : j'en étais même parti d'assez bonne heure pour être ici au moins deux heures plus tôt; mais le temps est si détestable et le pavé si mauvais que mes chevaux se sont abattus vingt fois et que j'ai cru tout autant que je serais forcé de coucher en route.

LA MARQUISE

Ah oui ! voilà de belles excuses !

CÉLIE

Mais, duc, ne voudriez-vous rien prendre ?

LE DUC

Je vous rends grâces, madame. J'aurais dîné par pure complaisance si je fusse arrivé chez vous à temps pour cela, et je m'en trouverai mieux de ne l'avoir pas fait. Seulement, pour vous faire plaisir, j'approcherai du feu.

CÉLIE

En effet ! il doit être gelé !

LE DUC

Ah ! parbleu ! toutes les pelisses du monde ne garantiraient pas du froid qu'il fait aujourd'hui : il est tel que je ne crois point, la fameuse et terrible nuit de la retraite de Prague, en avoir essuyé un plus vif. Mais ne passons-nous pas ensemble le reste de la journée ?

LA MARQUISE

C'était mon intention ce matin ; mais j'ai tant envie de vous punir...

LE DUC

Eh ! quand je ne vous aurais vue que d'un quart d'heure plus tard, eussé-je même, en cette occasion, autant de tort que j'en ai peu, ne me trouveriez-vous pas suffisamment puni ?

LA MARQUISE, *en lui tendant la main.*

Oui, duc ; et trop même de la peur.

CÉLIE

Ah ! monsieur de Clerval, n'auriez-vous pas en chemin rencontré M. d'Alinteuil ?

LE DUC

D'Alinteuil ! Non ; est-ce qu'il est ici ?

CÉLIE

Oui, d'hier au soir seulement.

LE DUC

Parbleu! tant pis pour lui. Et il est allé à Versailles comme cela, tout légèrement!

CÉLIE

Assurément! Et pourquoi donc pas? Il ne m'a point dit qu'il lui fût défendu d'y paraître.

LE DUC

Ah! ce n'est point cela; mais c'est que Mme de Valsy n'a point du tout l'air de l'y attendre.

CÉLIE

Bon! Vous verrez qu'il aura oublié de l'instruire de son retour.

LE DUC

Mon Dieu! je ne doute point du tout qu'il ne l'en ait informée; mais elle pourrait, malgré cela, ne l'en pas attendre davantage.

CÉLIE

Vous me feriez mourir! Expliquez-vous. Qu'est-ce que cela veut dire?

LE DUC

Eh bien! madame, puisqu'il faut parler sans détour, c'est qu'il court le risque du monde le plus grand de ne la pas retrouver absolument telle qu'il l'a laissée.

CÉLIE

Ah! c'est une calomnie bien atroce et bien du pays d'où vous venez.

LE DUC

Ma foi, madame, j'ignore si c'est, comme vous le dites, une calomnie du pays; en tout cas, j'y en ai quelquefois entendu dans lesquelles la vraisemblance n'était pas tout à fait si ménagée.

CÉLIE

Cela m'outre de fureur! Une femme qui l'adore! qui, de notoriété publique, ne vit que pour lui!

LE DUC

Mais, madame, est-ce que, depuis que vous existez, vous n'avez jamais vu la notoriété aller de côté et d'autre?

LA MARQUISE

Qui lui donne-t-on?

LE DUC

Rien autre chose que le petit Frécourt.

CÉLIE

Un enfant! Cela peut-il s'imaginer! Que peut-elle attendre de cela?

LE DUC

Comme c'est un calcul qu'elle n'a pas eu la bonté de faire avec moi, c'est ce que j'ignore; mais ce qui doit vous tranquilliser pour elle, c'est qu'elle a trop d'usage de ces sortes d'affaires pour qu'elle eût pris Frécourt, si elle eût cru, en s'arrangeant avec lui, en faire une si mauvaise.

CÉLIE

Je n'en reviens pas! Un enfant!

LE DUC

C'est peut-être pour se délasser des hommes faits.

CÉLIE

Si ce que vous me dites est vrai, je plains bien ce pauvre d'Alinteuil, il sera encore plus désespéré que surpris.

LE DUC

Oh! pour vrai, rien ne l'est davantage, ni mieux constaté. Je les ai vus ensemble, et c'est à qui des deux s'affichera avec le moins de ménagement; mais est-ce que d'Alinteuil comptait sur elle à un certain point? Cela ne se peut pas!

LA MARQUISE

Pardonnez-moi : le moyen qu'il pût faire autrement? C'était, de la part de Mme de Valsy, le coup de foudre le plus marqué qu'on eût jamais vu.

LE DUC

Ah! c'est autre chose; je n'ignore pas qu'elle y est sujette; et quand ce serait un mal de famille, je n'en serais pas bien étonné : il y a des races si malheureuses!

LA MARQUISE

Mais ce petit Frécourt avait quelqu'un, ce me semble?

LE DUC

Oui, une certaine Mme de Sprée : cette grande, grande femme, qui n'a affaire nulle part et que l'on trouve partout, et avec qui Frécourt avait tout à fait l'air d'une mouche qui se serait établie sur un colosse. Eh mais! parbleu! d'Alinteuil n'a qu'à la prendre, lui; elle ne cherche qu'un vengeur, et j'ai vu même le moment qu'elle allait présenter un placet pour qu'on lui en fournît un.

LA MARQUISE

L'idée est assurément ingénieuse; mais si M. d'Alinteuil est

désespéré de l'inconstance de Mme de Valsy, il n'a qu'à regarder son aventure avec Frécourt comme une distraction et l'attendre au réveil. Ou je me trompe fort, ou cela ne sera pas bien long.

LE DUC

Il y a toute apparence ; de plus, quand elle voudrait que cela durât, l'enfant ne le voudrait pas, lui, car il est convaincu qu'on ne saurait avoir avec les femmes de trop mauvais procédés et, en conséquence d'une opinion si raisonnable, il en a déjà perdu deux. Ah! c'est une jolie créature! Sans principes, sans mœurs, méchant déjà comme un aspic, ne disant pas un mot de vrai. Son éducation n'a sûrement pas été perdue ; aussi était-il en main de maître.

LA MARQUISE

Ah ! laissons pour ce qu'ils sont tous ces gens-là. Dites-moi un peu, je vous prie, monsieur de Clerval, avez-vous vu là-bas la petite duchesse? Sauriez-vous pourquoi je ne saurais obtenir un mot de réponse?

LE DUC

Ah ! parbleu ! oui, madame, vous écrire ! Elle est vraiment bien en état de cela !

LA MARQUISE

Ah ! mon Dieu ! Vous me faites trembler ! Que lui est-il donc arrivé? Serait-elle malade?

LE DUC

Rassurez-vous, marquise, elle n'en mourra point, ce qu'on croit du moins : c'est que, tout uniment, Plessac l'a quittée et qu'elle en est d'une désolation incroyable.

LA MARQUISE

Plessac l'a quittée ! Ne plaisantez-vous pas?

LE DUC

On ne peut pas moins.

LA MARQUISE

Plessac l'a quittée ! Voilà encore un plaisant animal, pour se donner les airs d'être inconstant ! Cela lui va bien ! Et qui a-t-il pris, lui? Car encore faut-il bien qu'il ait pris quelqu'un.

LE DUC

La grosse comtesse, seulement ; et l'on peut dire qu'à tous égards ce n'est pas prendre si peu de chose.

CÉLIE

Mais il faut donc que la tête lui ait tourné d'aller quitter une

femme charmante pour une... En vérité! vous êtes aussi trop incompréhensibles.

LA MARQUISE

La grosse comtesse est donc bien fière? Eh! a-t-elle aussi quitté quelqu'un pour prendre Plessac? Était-elle par hasard en état de faire un sacrifice?

LE DUC

Oh! oui; elle avait depuis douze ou quinze jours un M. des R..., la plus belle créature du conseil, qui, dit-on, ne revient pas d'étonnement de la fragilité des honneurs et des plaisirs de la cour. On m'a dit encore qu'il avait eu l'intention de proposer à la petite d'unir leurs douleurs et leurs cœurs, mais que quelqu'un qui la connaît, et qu'il a consulté là-dessus, lui a conseillé de n'en rien faire. Le pauvre homme en est donc réduit à sécher dans les feux et dans les larmes! Et pour qui?

LA MARQUISE

Tout ce qui se passe dans le monde est, en vérité, bien ridicule! Et pourquoi ne revient-elle pas ici? Elle n'a actuellement rien à faire à la cour.

LE DUC

Pardonnez-moi, madame, elle y est couchée, poussant les hauts cris et n'y voulant voir que fort peu de monde.

LA MARQUISE

Quelque peu qu'elle y en puisse voir, elle n'y en voit encore que trop. Le beau spectacle qu'elle y donne! C'est un pays où l'on est bien compatissant, et surtout à des malheurs de l'espèce du sien, pour s'obstiner, comme elle fait, à y rester! Il faut qu'elle soit folle! Je lui écrirai demain que je veux absolument qu'elle revienne ici. Est-ce là tout ce qui est arrivé en inconstance?

LE DUC

Ce sont, du moins, les seules marquées et dont on parle.

LA MARQUISE

Mais ce n'est pas trop en huit jours.

LE DUC

En effet, j'ai vu des semaines qui rendaient davantage. Ma foi! on a bien raison de le dire : tout dépérit.

SCÈNE III

Les mêmes, LA TOUR

LA TOUR, *à la Marquise.*

Madame, voilà une lettre pour vous, de Mme la maréchale; celui de ses gens qui l'a apportée en attend la réponse.

LA MARQUISE

De ma mère! Voyons. (*Après avoir lu.*) C'est une de ses femmes qui m'écrit de sa part qu'elle se trouve plus mal, et qu'elle me demande. Cela change furieusement ma marche. La Tour, je vous prie, dites que je pars et faites avertir mes porteurs. (*La Tour sort.*)

LE DUC

Cela arrive bien mal à propos! Il y a mille ans que je ne vous ai vue.

LA MARQUISE

Je ne sens pas moins vivement que vous-même cette contradiction; mais vous seriez, avec justice, le premier à me blâmer si je manquais à un devoir aussi sacré que l'est le devoir qui m'appelle : et quand je serais, par mon inclination, moins portée à le remplir, je le ferais, ne fût-ce que pour me conserver votre estime. Adieu, ma chère Célie; je vous laisse; c'est à regret que je vous quitte; mais vous voyez bien vous-même que je ne puis faire autrement.

LE DUC

Quand vous verrai-je donc?

LA MARQUISE

Ce soir, peut-être. Ma mère, comme vous savez, est accoutumée à se croire plus malade qu'elle ne l'est. Il se peut donc que ce qui me paraît lui causer les plus vives alarmes soit assez peu de chose. Si je suis assez heureuse pour ne m'y pas tromper, je pourrai rentrer chez moi de bonne heure; mais je m'arrête ici trop longtemps. Adieu; à tantôt, je m'en flatte, du moins.

CÉLIE

Adieu, marquise. Je vous verrai demain, n'est-ce pas?

LA MARQUISE

Oui, si cela m'est possible.

LE DUC

Avec la permission de Célie, madame, je vais vous conduire à votre chaise.

CÉLIE

Je ne doute pas qu'après avoir été si longtemps sans la voir, vous n'ayez plus d'une chose à lui dire. J'en ai de mon côté quelqu'une à faire et vous m'obligerez, Duc, de ne pas vous gêner. (*Ils passent dans une autre pièce.*)

SCÈNE IV

LA MARQUISE, LE DUC

LE DUC

Parbleu ! j'ai donné là dans un beau piège, moi !

LA MARQUISE

Dans lequel, donc ?

LE DUC

Quoi ! n'avez-vous pas entendu le maudit ordre qu'elle a donné pour sa porte ? Et vous encore, qui me condamnez à passer ici la journée sans vous !

LA MARQUISE

Ce n'est pas moi, mais les circonstances qui vous y condamnent. Au reste, le grand malheur que de passer quelques heures tête à tête avec une jolie femme et d'être sûr qu'on ne sera pas interrompu !

LE DUC

Et qu'on parlera toujours de la même chose. J'aimais ce malheureux Prévanes assurément, et je crois l'avoir prouvé : mais pourtant, elle me fera mourir d'ennui, si c'est lui qui fait toujours le fond de l'entretien.

LA MARQUISE

Prévanes ! Qui est cet homme-là ?

LE DUC

Vous me confondez par cette question.

LA MARQUISE

Hélas ! Célie pourrait vous la faire et avec bien plus de sincérité que moi.

LE DUC

Cela serait-il possible ?

LA MARQUISE

Eh ! pourquoi pas ?

LE DUC

Ah ! quelle horreur !

LA MARQUISE

Celles de ce genre-là sont si communes !

LE DUC

Quoi ! Ce même homme qu'elle devrait éternellement pleurer ou, du moins, n'oublier jamais ! à qui elle doit tant ! du souvenir de qui, il n'y a encore que huit jours, elle paraissait si remplie et dont elle voulait qu'on ne fût pas moins occupé qu'elle-même, est pour jamais anéanti dans son cœur !

LA MARQUISE

A parler sérieusement, j'ai tout sujet de croire que ce que vous avez de plus à craindre n'est pas qu'on vous en entretienne trop longtemps ; à moins cependant que vous ne fassiez l'étourderie de lui en parler le premier ; car, en ce cas, il est certain que, quelque épuisé que soit pour elle ce sujet, elle le traitera avec une étendue à vous désespérer.

LE DUC

Qui ! moi ! Ah ! parbleu ! je vous réponds de ne lui en pas plus parler que si je ne l'eusse jamais connu ; mais vous verrez que, malgré cela, je serai assez malheureux pour qu'elle m'en assassine.

LA MARQUISE

Eh non ! vous dis-je ; nous avons dîné tête à tête : malgré son prétendu dégoût pour la nourriture et cet estomac rebelle qui, selon elle, ne veut plus rien digérer, elle a mangé beaucoup mieux que moi, qui faisais diète depuis vingt-quatre heures. Après nous avons eu ensemble une fort longue conversation, laquelle, par parenthèse, aurait pu faire présumer à quelqu'un qui l'aurait entendue que l'une de nous deux ne méritait pas d'avoir un amant, mais non qu'elle en eût un à regretter ; et le pauvre Prévanes, en effet, n'y a, je crois, été nommé qu'une seule fois ; encore a-ce été par hasard.

LE DUC

De bonne foi ! vous croyez qu'elle ne le pleure plus ?

LA MARQUISE

Ce serait peut-être un peu trop dire ; mais, du moins, je

doute qu'elle le pleure encore longtemps et que même aujourd'hui elle ne pût se passer de donner des larmes à sa mémoire. Ce n'est pas cependant que, si ma conjecture est juste, ce ne soit bien malgré elle que cela lui arrive. Elle aimait Prévanes, mais c'était à sa manière, et elle a, par malheur pour elle, une de ces âmes qui, quelque désir qu'elles eussent que le sentiment prît sur elles plus d'empire, ne peuvent jamais s'affecter qu'à un certain point et pour qui surtout la douleur est un fardeau insupportable. Aussi ne voudrais-je pas répondre que, forcée de paraître devant nous, amis intimes de son malheureux amant et confidents de leur tendresse, aussi affligée qu'elle sent qu'elle devrait l'être, notre présence ne lui fût à présent plus à charge qu'agréable ou nécessaire.

LE DUC

En ce cas, pourquoi vouloir que nous soyons sans cesse auprès d'elle? A quoi peut lui servir cette fausseté?

LA MARQUISE

A tâcher de nous imposer sur l'état de son cœur et sur la honteuse facilité avec laquelle elle s'est consolée de Prévanes; car, dans le fond, il ne se peut pas qu'elle ne s'en trouve intérieurement fort dégradée. Plus certaines douleurs sont décidées honorables, plus aussi l'on doit cacher que l'on est incapable de les soutenir longtemps : elle tâche donc de masquer l'âme qu'elle a de celle qu'il serait beau d'avoir; et c'est précisément ce qui fait qu'elle ne veut montrer à personne, et moins encore à nous qu'à qui que ce puisse être, la sienne telle qu'elle est.

LE DUC

Mais croyez-vous qu'elle se console de Prévanes au point d'en prendre un autre?

LA MARQUISE

Je n'en sais rien ; mais quand cela arriverait, je n'en serais pas bien surprise : elle n'est pas morte.

LE DUC

Ah! cela serait affreux, après ce qu'il a fait pour elle!

LA MARQUISE

Affreux, j'en conviens; fort ordinaire, pourtant. Ce n'est pas sa faute à elle s'il a gagné une fluxion de poitrine en la veillant dans la maladie dont elle a pensé mourir, et s'il en est mort; elle l'a pleuré : si ce n'était pas tout ce qu'elle lui devait, c'était du moins tout ce qu'elle pouvait faire pour lui. Eh! qui

sait, en cas qu'il en fût revenu, s'il ne l'aurait pas trouvée encore plus ingrate ? Nous ne récompensons jamais les sacrifices que l'on nous fait que quand nous sommes dignes qu'on nous en fasse. Célie, charmante par la figure, avec de l'esprit, ne pensant peut-être point dans le fond absolument mal, n'en est cependant pas plus faite, par son excessive légèreté, pour s'attacher un honnête homme; et ce n'est pas d'aujourd'hui que je vous le dis.

LE DUC

Ah ! ce n'est pas non plus d'aujourd'hui que je la connais.

LA MARQUISE

Ah ! ah ! est-ce qu'elle aurait eu des vues sur vous ?

LE DUC

Je l'ignore : et cela vous prouve que je n'ai pas eu lieu de le croire.

LA MARQUISE

Cela m'étonne, pour le moins, autant de votre part que de la sienne.

LE DUC

Vous avez raison ; il est, au premier coup d'œil, assez singulier que nous n'ayons pas de fantaisie l'un pour l'autre. Je crois que ce qui en est cause, c'est que depuis que nous sommes tous deux dans le monde, nous ne nous sommes jamais vus que respectivement occupés.

LA MARQUISE

Bon ! vous êtes bien gens tous deux à tenir à ce que vous faites au point qu'il ne vous naisse pas de caprices.

LE DUC

Et puis, je ne sais pas, elle ne m'a jamais plu.

LA MARQUISE

Cela est encore fort extraordinaire, par exemple : car j'ai vu des femmes qui n'étaient assurément faites d'aucune façon pour entrer en comparaison avec elle, non seulement trouver grâce devant vos yeux, mais même vous déranger un peu la tête.

LE DUC

Aussi, puis-je plus aisément vous dire qu'elle ne m'a jamais plu que fonder en raison mon indifférence pour elle. D'ailleurs, quand j'aurais pensé différemment sur son compte, depuis l'instant heureux qui m'a pour jamais uni à vous, je crois que mes prétentions sur elle auraient été fort inutiles.

Elle est trop votre amie pour pouvoir penser à un homme qui jouit du bonheur de vous plaire.

LA MARQUISE

Mon amie ! Pouvez-vous penser que l'amitié puisse jamais unir deux caractères aussi différents que le sont les nôtres ? La parenté a commencé notre liaison ; Célie l'a continuée plus par nécessité que par goût; moi, je ne l'ai point rompue, pour ne pas achever de la perdre dans l'esprit de sa mère qui, l'estimant déjà bien peu, aurait pris cette rupture pour une confirmation des bruits qui ont été jusques à elle et eût indubitablement fait un éclat. Nos liens n'ont donc, comme vous voyez, rien qui dût la gêner à un certain point si sa fantaisie se tournait de votre côté ; mais elle m'aimerait, et le plus tendrement du monde, que, si elle vous trouvait à son gré, ce ne serait point du tout pour elle une raison de ne se pas satisfaire. Elle a donné des preuves qu'elle ne se contraint qu'à un certain point sur ces sortes de choses; et, dans le fond, elle pense sur cela comme tant d'autres...

LE DUC

Savez-vous qui je crois qu'elle prendrait, si cela pouvait s'arranger avec vous ?

LA MARQUISE

Qui ? M. d'Alinteuil ? Vous vous trompez ; elle l'a déjà eu.

LE DUC

Je ne l'ignore ni ne puis l'ignorer, car c'est lui qui me l'a dit, et, de plus, il m'a prouvé, par les lettres mêmes de Célie, qu'il me disait exactement vrai.

LA MARQUISE

Par lequel des deux leur affaire a-t-elle fini ? Je n'ai pas trop suivi cela : est-ce par lui ?

LE DUC

Mon Dieu ! non, c'est elle qui l'a quitté pour Manselles, et je l'en ai vu même furieusement piqué.

LA MARQUISE

Il avait tort : c'était là un de ces cas où rien ne doit consoler du malheur que l'on éprouve comme le successeur qu'on a.

LE DUC

Vous avez raison : c'est dommage que dans ces circonstances-là on commence par crier et que la réflexion n'arrive jamais qu'après la sottise. Au reste, d'Alinteuil est devenu son ami ; et c'est ce qui me ferait penser que, désœu-

vrés comme ils le sont tous deux, il pourraient être tentés de se reprendre.

LA MARQUISE

Se peut-il qu'avec l'usage que vous avez des femmes de ce caractère, vous ignoriez qu'il est communément aussi difficile de s'en faire reprendre qu'il a été aisé de les avoir?

LE DUC

Ce n'est pourtant pas que dans un engagement elles aient épuisé leur cœur?

LA MARQUISE

Non, sans doute; mais si c'est la curiosité qui le leur a fait former, au bout d'un certain temps elle est usée, et usée à ne jamais renaître; si c'est le caprice, il est passé; est-ce la vanité? elle est satisfaite. Par où voulez-vous donc qu'on les rengage?

LE DUC

Voilà des raisons auxquelles il me semble qu'on ne saurait rien opposer.

LA MARQUISE

A l'égard de Célie, si elle prend, ou (pour parler plus juste) quand elle prendra quelqu'un, voulez-vous parier, en supposant qu'il n'y mette point d'obstacle, que ce sera M. de Bourville?

LE DUC

Ah! parbleu! j'en serais comblé de joie : il est fort aimable, et mon ami. Mais sur quoi jugez-vous que ce sera lui?

LA MARQUISE

Sur ce qu'à un souper qu'il fit avec elle peu de jours avant qu'elle tombât malade, elle en fut si frappée que, sans tout ce qui est arrivé depuis, nous lui aurions peut-être vu quitter Prévanes aussi légèrement qu'elle en a déjà quitté quelques autres : j'ai, du moins, eu de quoi le craindre.

LE DUC

Elle n'aurait pas tardé à en être punie : car si, par les agréments, elle a de quoi tenter Bourville, elle n'a sûrement pas, dans le caractère, de quoi le fixer. Je sais, de plus, qu'il est actuellement fort amoureux d'une autre.

LA MARQUISE

Mais vous savez aussi, je crois, que cela n'empêche rien et que le sentiment le plus tendre vous laisse toujours de quoi avoir une fantaisie.

LE DUC

Aussi ne douté-je point que quand il aurait vu Célie, avec plus d'indifférence...

LA MARQUISE

Est-ce que l'impression a été respective ?

LE DUC

Mais oui, c'est-à-dire qu'il s'est fort bien aperçu des vues qu'elle avait sur lui et qu'il ne s'éloignait pas d'y répondre ; et je le crois encore dans les mêmes dispositions : pour la garder, ce pourrait bien être une autre affaire.

LA MARQUISE

C'est ce qui me ferait désirer que celle-là ne s'engageât pas : elle a déjà fait, en ce genre, tant de choses ridicules !... Mais, adieu, laissez-moi partir, passez chez moi tantôt ; j'y serai, selon toute apparence, rentrée longtemps avant que vous puissiez y arriver ; mais je vous y attendrai sans humeur, parce que je sens bien que, de la façon dont les choses se sont arrangées, vous ne sauriez, aussitôt que vous le voudriez, quitter Célie.

LE DUC

Ah ! de grâce, marquise, encore un moment.

LA MARQUISE

Oh ! pas seulement une minute : l'état de ma mère m'inquiète ; et d'ailleurs, il serait ridicule que vous laissassiez Célie seule plus longtemps.

LE DUC

Adieu donc, marquise, puisqu'il le faut : mais, en vérité, pour les gens qui s'aiment, les bienséances et les devoirs sont de bien terribles choses ! (*Il la conduit à sa chaise et rentre dans le cabinet de Célie.*)

Comme il y a des lecteurs qui prennent garde à tout, il pourrait s'en trouver qui seraient surpris, le temps étant annoncé si froid, de ne voir jamais mettre de bois au feu, et qui se plaindraient avec raison de ce manque de vraisemblance dans un point si important. Pour prévenir donc une critique si bien fondée, on est obligé de dire que, pendant l'entretien de la Marquise et du Duc, Célie a sonné, et que c'était pour qu'on raccommodât son feu. L'éditeur de ce dialogue s'étant, à cet égard, mis hors de toute querelle, se flatte qu'on voudra bien le dispenser de revenir sur cette intéressante observation.

SCÈNE V

CÉLIE, LE DUC

LE DUC

Je vous demande pardon, madame, de vous avoir fait attendre si longtemps. J'ai peut-être abusé de la permission que vous aviez bien voulu m'accorder; mais, ainsi que vous l'avez remarqué vous-même, j'ai plus d'une chose à lui dire, et il y avait huit mortels jours que je ne l'avais vue.

CÉLIE

Aussi suis-je plus fâchée que je ne pourrais vous l'exprimer de l'accident qui l'empêche de rester avec nous; mais ce n'est pas là le premier tour que madame sa mère me joue.

LE DUC

Ni à moi non plus, je vous jure; encore ne m'est-il pas permis de m'en plaindre.

CÉLIE

Quelle femme! Et que je vous trouve heureux de lui plaire!

LE DUC

Ah! que je sens bien aussi tout mon bonheur!

CÉLIE

De combien de vertus elle est douée! Et qu'elle y réunit de charmes! Que de douceur et de sûreté dans le commerce! Que de tendresse et de vérité dans le cœur! On peut bien dire qu'elle est née pour l'honneur de son sexe.

LE DUC

Je ne dirai pas, puisque vous existez, qu'elle est la seule au monde qui pense comme elle fait; mais, dussé-je en fâcher beaucoup, je ne craindrai pas d'assurer qu'il y en a bien peu qui lui ressemblent.

CÉLIE

Cela veut dire simplement que vous en connaissez peu; car sans prétendre attaquer le mérite de la Marquise, et même lui rendant justice plus que personne, je crois pouvoir assurer qu'il y a plus de femmes estimables que vous n'avez l'air de le penser; mais il fallait que vous vécussiez avec celle-là pour vouloir bien en paraître persuadé.

LE DUC

Oserais-je bien, madame, vous demander ce que je gagnerais à avoir cette maudite foi?

CÉLIE

Mais, sans compter le reste, ce serait toujours une excuse de plus aux mauvais procédés.

LE DUC

Ceux d'entre nous qui s'en permettent s'embarrassent ordinairement assez peu s'ils peuvent, ou non, les justifier ; et c'est une sorte de perfidie dont les autres n'ont pas besoin.

CÉLIE

Vous croyiez donc, vous, avant que de vous lier avec la marquise, qu'il y eût des femmes que l'on pût estimer ?

LE DUC

Oui, je le pensais : c'était, je l'avoue, un peu gratuitement, parce que mon malheur ne m'avait pas jusque-là permis d'en rencontrer; mais je ne m'en croyais pas pour cela plus en droit de présumer que toutes les femmes ressemblassent à celles avec qui j'avais vécu.

CÉLIE

Quoi ! pas même une exception en faveur de Mme d'Olbray ?

LE DUC

Mme d'Olbray ? Je n'ai jamais connu cette femme-là, moi.

CÉLIE

J'aurais juré que si : mais, pour vous être aussi inconnue que vous le dites, ce nom-là vous étonne singulièrement.

LE DUC

Il est vrai que je ne m'attendais pas à vous l'entendre prononcer, et surtout à propos de moi. Me serait-il, au reste, permis de vous demander qui est la charitable personne qui vous a dit que j'ai été bien avec elle ?

CÉLIE

Qu'importe qui me l'ait dit ! Cela est-il vrai ?

LE DUC

Hélas ! mon Dieu, oui ; mais entre nous, s'entend; car j'en suis si honteux que je ne saurais me résoudre à en convenir avec tout le monde.

CÉLIE

Votre répugnance sur cela me paraît assez bien fondée. Cette femme est affreuse, mais se peut-il qu'elle ait jamais été bien ?

LE DUC

Ma foi ! j'ai ouï dire que non à ma grand'mère ; ç'a toujours été, selon elle, un masque de doguin bien ignoble.

CÉLIE

Mais, autant qu'on peut en juger aujourd'hui, elle doit n'avoir pas été absolument mal coupée.

LE DUC

A l'égard de la coupe, je ne savais pas dans ce temps-là ce que c'était : elle me disait qu'elle était charmante, et je le croyais ; car que faire? Quand alors j'aurais eu beaucoup d'objets de comparaison, à l'âge que j'avais, on jouit toujours plus qu'on ne discute.

CÉLIE

Fûtes-vous bien longtemps à vous arranger avec elle?

LE DUC

Non, parce qu'elle eut le bon esprit de ne pas laisser cela dépendre de moi ; elle devina mon amour que je n'en étais pas bien sûr encore ; et elle fit fort bien : je serais mort de ma flamme plutôt que d'oser l'en instruire.

CÉLIE

Il y avait bien du respect dans ce procédé-là ; mais quelque précieux que lui dût être l'aveu de votre tendresse, il y a apparence que ce n'était pas tout ce qu'elle exigeait de vous ; et, avec un homme assez timide pour ne pas oser dire qu'il aime, une femme doit être bien embarrassée pour amener quelque chose de plus intéressant.

LE DUC

Ah ! madame, l'indécence d'un côté, et de l'autre la nature, arrangent si bien et si promptement les choses que l'on se trouve tous deux du même avis sans pouvoir, le plus souvent, dire ni l'un ni l'autre comment cela s'est fait.

CÉLIE

Cela fait horreur ! Et vous aimiez cette vilaine femme-là ?

LE DUC

A la fureur ! Je le croyais, du moins. Eh ! pourquoi donc pas?

CÉLIE

Quoi ! Une femme qui se livrait d'une façon si affreuse !

LE DUC

Qu'est-ce que cela me faisait, à moi ? Il était tout simple que ma reconnaissance fût en parité du besoin que j'avais qu'elle se rendît ; comme, d'ailleurs, je croyais qu'elle n'avait jamais aimé que moi et que j'imaginais que d'un premier sentiment

il doit résulter de fort grandes choses, il ne me paraissait point du tout surprenant qu'elle m'eût fait grâce des préliminaires.

CÉLIE

Quoi ! vous croyiez véritablement que vous étiez le premier objet de Mme d'Olbray ?

LE DUC

Oui : il me semblait, à la vérité, qu'elle m'avait passablement attendu ; mais elle ne m'en était que plus chère.

CÉLIE

Je n'aurais jamais imaginé qu'en aucun temps de votre vie vous auriez été si dupe : cela me paraît incroyable !

LE DUC

Et pourtant on ne peut pas plus vrai : j'étais né avec une simplicité singulière.

CÉLIE

Si cela est vrai, monsieur le duc, vous me permettrez de vous dire que vous en avez furieusement rabattu.

LE DUC

Cela n'est point douteux et ne saurait l'être : mais vous, madame, qui avez tant de peine à concevoir que j'aie pu me croire la première passion de Mme d'Olbray, avez-vous apporté dans le monde une crédulité moins grande que celle dont vous me plaisantez ici ; et n'y avez-vous pas été exposée aux mêmes méprises ?

CÉLIE, *en soupirant.*

Grand Dieu ! si je l'ai été !

LE DUC

Ce soupir paraît être en vous l'effet d'un désagréable souvenir : est-ce que véritablement vous y avez été attrapée ?

CÉLIE

Quelle question ! Et comment pouvez-vous me la faire, vous qui vivez avec moi depuis si longtemps ?

LE DUC

Cela est vrai ; je suis dans mon tort ; mais comme je ne savais pas si vous consentiez à paraître vous souvenir de ces premiers événements de votre vie, j'ai cru que rien ne pouvait me dispenser de l'égard de paraître moi-même les ignorer. Puisque vous permettez qu'on vous en parle, je crois que, loin d'être surprise aujourd'hui d'avoir été trompée dans votre premier choix, vous ne le seriez que de n'avoir pas eu à vous en plaindre ; et, entre nous, l'objet qu'il avait ne vous en promet-

tait pas plus de bonheur, qu'en effet, vous n'y en avez rencontré.

CÉLIE

J'en conviens ; mais je ne le savais pas.

LE DUC

Quoi ! vous supposiez que M. de Norsan pouvait être fidèle ou fixé ?

CÉLIE

Si, avant même que je l'aimasse, je ne croyais pas tout ce qu'on me disait de sa perfidie, jugez, quand il eut su me plaire, combien j'en rabattis encore.

LE DUC

On vous avait donc déjà parlé de lui ?

CÉLIE

Trop : et je puis, sans me tromper, je crois, compter pour une des causes qui me perdirent l'affectation que l'on eut de ne chercher à m'effrayer que de cet homme-là. En paraissant le regarder comme le seul qui pût être dangereux pour mon cœur, on me força à n'occuper que de lui mon imagination qui, d'elle-même peut-être, se serait fait un autre objet ou ne s'en serait point fait du tout. On ne pouvait point me parler de l'excès de son inconstance et du nombre infini de femmes qu'il en avait rendu victimes sans, en même temps, m'apprendre qu'il avait su leur plaire ; et quoiqu'on cherchât à lui donner à mes yeux tous les vices, tous les défauts et tous les ridicules possibles, on ne put m'empêcher de croire que, pour toucher si universellement, il fallait qu'il eût de grands charmes. Cette idée que je cachais avec soin, mais qui ne m'en obsédait que plus, me donna de le voir le désir le plus ardent, désir dont, malheureusement, le mari qu'on me choisit n'avait pas de quoi me soustraire, et qui, s'il n'était pas de l'amour, pouvait du moins facilement m'y conduire.

LE DUC

Et vous avez raison : l'on n'occupe pas longtemps l'imagination d'une femme sans aller jusqu'à son cœur, ou du moins sans que par les effets cela ne revienne au même.

CÉLIE

J'ai bien sensiblement éprouvé la vérité de ce que vous me dites là ! A peine me vis-je ma maîtresse que mon premier soin fut de chercher ce même homme qu'on m'avait tant recommandé d'éviter, et cette recherche, qui n'avait alors

d'autre principe qu'une folle curiosité, fut de ma part poussée si loin, et avec si peu de ménagement ; je parlais de lui si souvent et avec tant de chaleur et d'imprudence, que mes désirs et mes discours lui revenant de tous côtés, il me chercha à son tour, beaucoup moins, comme depuis je n'en ai pu douter, dans le dessein de m'inspirer pour lui des dispositions favorables que pour profiter de celles dans lesquelles il avait lieu de me croire déjà. Nous nous rencontrâmes donc bientôt : et quoique sa figure me parût aimable, je trouvai ce superbe vainqueur si différent du portrait que je m'en étais offert que l'impression que j'en reçus en fut beaucoup moins vive : car enfin ce n'était pas là le fantôme à qui je m'étais déjà rendue. D'ailleurs, la sorte de légèreté que lui donnèrent auprès de moi les espérances qu'il avait conçues, et qu'il ne sut ou ne voulut pas me dissimuler, me blessa. Je sentis dans l'instant à quel point, pour qu'il osât l'avoir avec moi, il fallait que je me fusse soumise ; et, sans doute parce que ce sentiment retardait le progrès du mien, je lui sus en même temps mauvais gré de me le faire sentir. Je ne sais s'il s'en aperçut ; mais je le vis chercher à me ramener à lui peu à peu par des façons moins légères. Cette différence ne m'échappa pas ; comme je ne doute point aujourd'hui qu'il ne lût beaucoup mieux que moi dans mon cœur, il remarqua, et peut-être même avant que je m'en crusse frappée, toute l'impression qu'elle produisait sur moi. Sans me louer, il parut enchanté de ma figure, affecta des distractions, montra de l'inquiétude et n'oublia rien, enfin, de tout ce qui pouvait me forcer à me dire que si la crainte de me commettre ne l'eût pas retenu, il ne m'aurait prouvé que par les plus tendres transports à quel point il me trouvait aimable.

LE DUC

Tous ces stratagèmes, à vous parler naturellement, étaient un peu usés ; et je doute, par conséquent, qu'ils produisissent aujourd'hui sur vous l'effet qu'ils y firent alors ; car, sans doute, vous ne manquâtes pas de croire qu'il vous adorait ?

CÉLIE

Mais non, à ce qu'il me semble, ce ne fut pas cela que je pensai ; loin même de croire, comme il paraissait le désirer, que je l'eusse si vivement frappé, tout ce qu'on m'en avait dit me revint et me donna pour lui une sorte de repoussement qui, loin de me permettre de souhaiter de lui plaire, me le faisait,

au contraire, regarder comme le malheur le plus grand qui pût m'arriver jamais.

LE DUC

J'entends bien ; mais il se pouvait que, tout à la fois, vous craignissiez d'en être aimée et que vous crussiez pourtant qu'il vous aimait.

CÉLIE

A ne vous rien cacher, j'aurais peine à vous dire tout ce que j'éprouvais en ce moment, tant mes mouvements étaient rapides et confus ; mais autant que je puis aujourd'hui me rappeler des faits qu'il est difficile de retrouver dans sa mémoire, lorsque le sentiment qui leur donnait une sorte d'existence est effacé de notre cœur, il me semble que j'aurais plus désiré qu'il m'aimât que je ne l'aurais craint si j'eusse pu lui supposer de la bonne foi ; mais voyez, je vous prie, à quoi, en me le peignant si redoutable, on m'avait exposée ! Car pensez vous, si l'on ne m'eût pas plus parlé de lui que de tout autre, il m'eût, dès la première vue, intéressée au point de tant examiner ce qui se passait dans son âme ?

LE DUC

Il serait, à mon sens, assez difficile de déterminer bien précisément la force ou la faiblesse de l'impression qu'il aurait faite sur vous s'il vous eût été nouveau à tous égards : peut-être, rien ne la balançant, eût-elle été plus forte encore que vous ne l'éprouvâtes ; peut-être aussi que, si vous eussiez ignoré ses succès auprès des femmes, il vous en aurait moins frappée. Je croirais même le dernier d'autant plus aisément qu'on a remarqué qu'en général vous vous défendez avec moins d'avantage contre un homme en réputation, quel qu'il soit d'ailleurs, que contre l'amant le plus aimable, mais qui n'offre point à votre amour-propre l'appât de la célébrité. Eh bien ! madame, comment se passa cette première soirée ?

CÉLIE

Ce qu'il y a d'affreux, c'est que tout conspirait contre moi ; la maîtresse de la maison, quoique une de ses premières victimes, était sa complice : ce que je croyais une pure rencontre était une affaire arrangée ; et de tous ceux qui se trouvaient là, j'étais la seule qui l'ignorât. Tout le monde donc se faisant une loi de contribuer à ma perte, les femmes pour avoir une compagne d'infortune de plus, les hommes pour s'amuser, on nous fit faire ensemble une partie de berland, et il ne sut que

trop m'y forcer à donner à tous ses mouvements cette attention inquiète et intéressée que je n'ai jamais vu être sans danger pour nous et qui peut-être est elle-même le premier symptôme de l'amour. Enfin, on servit; et vous jugez aisément que ce fut près de moi qu'on le plaça. La conversation commença par être générale; et comme il y a peu d'hommes qui aient une superficie aussi étendue et aussi variée que la sienne, je ne fus pas moins étonnée de la multiplicité de ses connaissances que de l'agrément qu'il savait répandre sur les matières qui en sont le moins susceptibles, de la sorte de consistance que les objets les plus frivoles semblaient prendre entre ses mains, de la facilité singulière avec laquelle son esprit se pliait à tous les tons, et comment, le donnant à tout le monde, il paraissait cependant le recevoir de chacun. La fête n'étant que pour lui, quand on crut lui avoir laissé le temps d'établir dans mon esprit une haute idée du sien, l'entretien se partagea, le premier usage qu'il fit de la liberté qu'on nous laissait d'être un peu plus à nous-mêmes fut de me parler de son amour; et, je l'avoue, il m'en parla moins bien, à tous égards, que je ne l'aurais désiré et que je ne m'y étais attendue.

LE DUC

Légèrement, sans doute; pour froidement, cela ne lui ressemblerait pas.

CÉLIE

Peut-être aurais-je été moins blessée de la froideur, ou même du silence, que je ne le fus de l'emportement avec lequel il m'exprima ses désirs et qui, tout brûlant qu'il était, remplissait mal les idées que je m'étais faites de l'amour et du ton dont on doit nous en offrir. On eût dit qu'il cherchait plus à me corrompre qu'à me toucher et que, sûr d'avoir meilleur marché de mes sens que de mon cœur, ce ne fût qu'à eux seuls qu'il dût s'adresser. En un mot, il ne ménagea, dans les tableaux qu'il me présenta et dans les expressions dont il se servit, ni ce qu'il devait à mon âge et à la décence de mon sexe, ni la pudeur que, quand il aurait pensé de moi le plus mal du monde, il devait du moins paraître me supposer : et je ne pourrais que difficilement vous exprimer à quel point cette façon me révolta et avec quelle vivacité je sentis tout le mépris qui y était renfermé.

LE DUC

Eh bien ! vous vous trompiez : ce n'était pas qu'il pensât de

vous plus mal que d'une autre ; c'est seulement qu'il n'en pensait pas mieux. D'ailleurs, en paraissant avoir tant d'égards pour la vertu d'une femme, et en ne l'attaquant qu'avec la crainte apparente qu'elle ne se rende jamais, on l'encourage à en montrer plus qu'elle n'aurait peut-être envie d'en avoir ; et cela produit des résistances assez longues, où, en s'y prenant comme M. de Norsan faisait avec vous, la victoire est presque tout près du désir de la remporter. Il est, au reste, tout simple que, quand il est question d'exhorter une femme à se manquer, on aime mieux présenter à son imagination l'idée des plaisirs qui suivent la faute qu'on veut lui faire faire que les avantages attachés à la vertu que l'on désire qu'elle n'ait plus.

CÉLIE

Assurément ! cela est tout simple ; mais il me le paraît autant qu'on ne lui présente l'idée de ces mêmes plaisirs que sous le voile de l'amour et de la délicatesse, et point avec cette audacieuse licence, beaucoup plus faite, selon moi, pour révolter contre que pour en inspirer le désir. *L'Amour*, comme dit La Fontaine, *est nu, mais il n'est pas crotté.* Et lorsqu'il se présente aux yeux sous une forme qui l'avilit, on est en droit de le méconnaître.

LE DUC

Je suis, madame, tout à fait de votre avis là-dessus ; on a assez échauffé l'imagination quand on est parvenu à toucher le cœur ; et je tiens que, dans une affaire même de pure galanterie, c'est bien mal entendre ses intérêts que de ne pas chercher à se faire croire respectivement que les sens et le caprice ne l'ont pas seuls formée ; et, au défaut du sentiment, de n'en pas mettre le ton et l'apparence. Les plaisirs gagnent toujours à être ennoblis... Et M. de Norsan s'en tint-il avec vous aux simples propos ?

CÉLIE

Comment donc ! s'il s'y tint ?

LE DUC

Eh mais ! c'est qu'il aurait été moins extraordinaire que vous ne pensez, surtout débutant d'une façon si légère, qu'il ne s'y fût pas borné ; et je m'étonne que l'ayant depuis plus particulièrement connu, vous n'ayez pas senti combien, dans cette première rencontre, il vous avait ménagée. Il fallait, pour qu'il

fût si retenu, que vous lui imposassiez terriblement. Enfin, quel fut le fruit d'une si grande retenue?

CÉLIE

Que, tout indignée que j'étais d'être attaquée d'une manière, non seulement si peu respectueuse, mais encore si peu tendre, et malgré la crainte qu'il m'inspirait, il sut enfin faire passer dans mon cœur le poison dont il avait infecté tant d'autres.

LE DUC

Quoi! vous lui dîtes que vous l'aimiez?

CÉLIE

Non, pas absolument; mais cela n'empêcha pas que, dès ce même soir, il n'eût de quoi croire que je l'aimais.

LE DUC

Si ce fut sur le simple aveu que je vois que vous lui en fîtes qu'il voulut bien se croire aimé, vous lui inspiriez de la confiance à beaucoup meilleur compte que toutes celles qui vous avaient précédée.

CÉLIE

D'aveu! je ne lui en fis point.

LE DUC

Vous lui donnâtes donc des équivalents qui le satisfirent, qui lui formèrent une sorte de certitude? Car enfin, il avait besoin de quelque chose qui le tranquillisât.

CÉLIE

Quant à la parfaite certitude, il ne l'eut que quelques jours après.

LE DUC

Quelques jours après seulement? Ce ne fut donc pas lui qui vous ramena?

CÉLIE

Assurément non, ce ne fut pas lui; perdez-vous le sens de croire que, dans la position où j'étais alors, cela fût possible? Nous ne sortîmes même pas ensemble; mais je ne sais : il fallait que, d'avance et dans la supposition du succès, il eût corrompu mes gens. Mes flambeaux, par une nuit la plus calme du monde, quoique fort obscure, s'éteignirent tout d'un coup; mon cocher, que cet accident semblait autoriser à se tromper sur sa route, me mena par des rues aussi désertes que détournées; au bout d'une de ces rues, mon carrosse s'arrêta. M. de Norsan, qui, sans que j'en susse rien, m'attendait, se lança dedans impétueusement, s'y plaça malgré moi; et supposant

obtenu l'aveu qui seul aurait pu justifier son audace, il n'y aurait rien eu que je n'eusse à en craindre si, voyant que ma résistance, toute sérieuse qu'elle était, ne lui imposait pas plus que la menace que je lui faisais de crier, je n'eusse, en effet, poussé des cris qui, quoique fort étouffés par tout ce qu'il faisait pour les empêcher de percer, l'obligèrent enfin de discontinuer ses entreprises. Je ne vous dirai point quelles furent les excuses qu'il m'en fit; je ne voulus ni en admettre ni en écouter aucune et le forçai enfin de me quitter, très déterminée, quoi qu'il pût faire, à ne le revoir de ma vie.

LE DUC

Vous en direz ce que vous voudrez, madame, mais, avec votre permission, il fallait que (et vraisemblablement sans vous en douter) vous vous fussiez cruellement commise pour que, malgré sa témérité naturelle, il osât tant.

CÉLIE

Que voulez-vous ?... Une femme timide et qui ne sait encore la valeur de rien... La crainte, en voulant les réprimer, de faire éclater certaines entreprises... L'étonnement qu'on ose, dès la première vue, en tenter de pareilles... Le goût qui combat l'indignation...

LE DUC

Eh, mon Dieu ! tout cela se comprend, de reste, et vous voyez même que je l'avais deviné; au surplus, vous ne m'en croirez peut-être pas, mais voilà, j'en suis sûr, la première insolence qui ne lui ait pas réussi de prime abord.

CÉLIE

Pour moi, je ne conçois pas comment, une seule fois en sa vie, cela a pu lui réussir; mais est-ce que c'est une façon dont vous admettiez l'usage, vous ?

LE DUC

Comme cela, oui et non, selon les occasions, encore plus suivant les caractères. On croit assez généralement, quoiqu'à tort peut-être, que rien ne nuit à la vertu comme la surprise, et il est assez naturel que ceux qui l'imaginent cherchent plus à la surprendre qu'à l'avertir. S'il y a des femmes en qui l'étonnement est suivi ou accompagné de la colère, il y en a aussi en qui il suspend toute faculté; et l'on ne saurait, je crois, nier que pour celles-là une témérité imprévue, quoique non désirée, ne soit très dangereuse. Si l'on savait quelle est, sur cela, la façon de penser d'une femme, on ne l'attaquerait jamais que

comme elle a besoin de l'être pour être vaincue, et les deux sexes y gagneraient également; mais, réduit comme on l'est presque toujours, sur une chose si essentielle, à marcher au hasard et à en attendre tout, le moyen d'appliquer toujours convenablement la témérité ou la retenue? On est si exposé à être la dupe des physionomies, et même des réputations, que quelquefois c'est à la femme qui en fait le moins de cas que l'on présente un hommage respectueux, et que c'est avec celle qu'elle révoltera le plus que l'on mettra en œuvre l'insolence; pour moi, comme il arrive assez communément qu'on manque une femme par la même voie qui vous en a fait avoir une autre, mon avis est qu'il nous est de la dernière importance de n'avoir pas toujours auprès d'elles la même marche.

CÉLIE

Mais celle dont nous parlons est affreuse! Et elle est en même temps la preuve d'un si cruel mépris qu'il me paraît impossible qu'elle détermine quelque femme que ce soit.

LE DUC

Plaisanterie à part, je suis sur cela totalement de votre avis; il y a cependant une chose qui me tient, à cet égard, un peu en suspens : c'est que s'il n'y a pas une femme qui ne parle de l'impertinence comme vous, il n'y a en même temps pas d'homme (j'entends de ceux qui sont ou se disent dans l'usage de l'employer) qui ne soutiennent qu'ils s'en sont toujours très bien trouvés. De cette différence d'opinion sur la même chose, j'inférerais donc ou que les uns ne disent pas combien de fois cette façon de notifier à une femme l'impression qu'elle fait sur nous, s'ils s'en sont indistinctement servis avec toutes, leur a manqué, ou que, quoique toutes paraissent également la réprouver, il faut pourtant qu'il s'en trouve à qui elle impose non seulement plus qu'elles ne disent, mais encore plus qu'elles ne voudraient.

CÉLIE

Plus qu'elles ne voudraient! Quel conte!

LE DUC

Mais, sans doute, s'il y a au monde quelque chose de bien prouvé, c'est qu'il y a des instants où, quelque peu disposée que, par la nature ou par ses principes, une femme soit à se laisser subjuguer par la témérité, elle peut prendre beaucoup sur elle, et si cela est, comme quelques exemples nous le prouvent, vous conviendrez que c'est le plus involontairement

du monde qu'elle admet une chose qui n'est pas moins contre sa constitution que contraire à ses maximes. Il est tout aussi certain qu'il y a d'autres moments où la femme qui, par toutes sortes de raisons, doit regarder l'insolence moins comme une insulte faite à sa façon de penser que comme un hommage rendu à ses charmes, aura, contre son usage, plus de disposition à la punir qu'à la récompenser. Avec la première, on a saisi le moment; avec la seconde, on l'a manqué; et, en bonne physique, on n'aurait dû ni craindre l'un ni se flatter de l'autre.

CÉLIE

Qu'est-ce que le moment et comment le définissez-vous? Car j'avoue de bonne foi que je ne vous entends pas.

LE DUC

Une certaine disposition des sens aussi imprévue qu'elle est involontaire, qu'une femme peut voiler, mais qui, si elle est aperçue ou sentie par quelqu'un qui ait intérêt d'en profiter, la met dans le danger du monde le plus grand d'être un peu plus complaisante qu'elle ne croyait ni devoir ni pouvoir l'être.

CÉLIE

Vous en direz ce que vous voudrez, jamais vous ne me ferez croire au succès des insolents.

LE DUC

Cela est fâcheux à dire pour les mœurs; mais il est cependant vrai qu'ils remportent des victoires.

CÉLIE

En tout cas, elles sont bien peu flatteuses.

LE DUC

J'en conviens; mais aussi ne mettons-nous pas tout en amour-propre; il y aurait quelquefois trop à perdre pour nous.

CÉLIE

Ah! oui, pour vous en savoir tant de gré, cette façon de penser vous procure de belles conquêtes!

LE DUC

Comme le plaisir n'est pas toujours à la suite de la gloire, il est tout simple que la gloire ne marche pas toujours à la suite du plaisir. Hélas! nous serions trop heureux de pouvoir les accorder sans cesse!

CÉLIE

Et c'est cependant ce que vous cherchez le moins, en général,

s'entend : cet accord si doux du plaisir et de la gloire est, par exemple, ce qui paraît tenter le moins M. de Norsan.

LE DUC

Quelquefois, par hasard ; mais je lui ai vu des conquêtes qui, certaïnement, réunissaient tout ce qui peut flatter ; et vous en êtes une preuve.

CÉLIE

Cela se peut ; mais vous l'avez aussi vu courir après des espèces qui n'auraient pas seulement mérité les attentions du moins délicat de ses valets de chambre.

LE DUC

Vous le jugiez ainsi.

CÉLIE

Je le jugeais comme tout le public, qui n'était ni moins surpris, ni moins scandalisé que moi-même des choix que quelquefois on lui voyait faire.

LE DUC

On est souvent étonné, à la guerre, de voir un grand général s'amuser à prendre des bicoques, parce qu'on ignore ses projets et, par conséquent, le prix qu'il attache à des conquêtes qui paraissent si peu faites pour le tenter. Il en est de même de M. de Norsan : on ne voit que ce qu'il fait, mais on n'en pénètre pas le motif. On le juge pourtant. Mais puisque nous voilà retombés sur lui, dites-moi, s'il vous plaît, comment de l'excès d'indignation, très méritée assurément, où il vous avait laissée, il put vous ramener aux sentiments qu'il vous avait inspirés? Ce n'est peut-être pas ce qu'il y a de moins curieux dans votre histoire.

CÉLIE

Je l'aimais, et vous le connaissez. Je fus d'abord assiégée de lettres de sa part et ne pouvais porter la main sur quoi que ce fût qui n'en renfermât, ou n'en couvrît une : il m'en descendait jusque par la cheminée! Tous mes gens (je n'en excepte même pas un vieux suisse que l'on m'avait donné comme le suisse du monde le plus incorruptible) étaient à lui. Persuadée, à ce que je lui voyais faire, que si je sortais, il ne manquerait pas de s'attacher indécemment à tous mes pas, sur le spécieux prétexte d'une indisposition, je me renfermai chez moi ; mais je n'y fus pas plus en sûreté contre sa personne que je ne l'avais été contre ses lettres. Malgré l'opiniâtre silence dont je les avais payées et qui devait naturellement lui laisser si peu

d'espoir, une nuit que je venais de me coucher, je le vis paraître inopinément devant moi sous un habit de grison; et, après ce qui s'était passé entre nous deux, ce que vous allez trouver bien plus singulier encore, c'est que ce ne fut qu'à une violence nouvelle, et fort supérieure à la première, que je le reconnus parfaitement.

LE DUC

C'est que vous verrez qu'il est persuadé qu'il en est de l'insolence comme de la piqûre du scorpion : eut-il tort de l'avoir cru?

CÉLIE

Il l'eût eu, sans doute, si c'eût été dans une autre position qu'il m'eût surprise ; mais seule avec lui (car enfin c'était l'être que de n'avoir autour de moi que des valets qui lui étaient vendus), l'état où j'étais... la surprise... l'effroi...

LE DUC

L'amour...

CÉLIE

L'amour? Non; ou s'il entra pour quelque chose dans sa victoire, ce fut ce qu'au milieu de tant de mouvements divers, je crus distinguer le moins.

LE DUC

Et ce qui, cependant, combattait pour lui beaucoup plus que vous ne croyiez. Ma foi! si l'on voulait considérer de sang-froid combien de choses s'arment contre la vertu d'une femme, on serait plus étonné de ce qu'elle peut se défendre quelque temps, qu'on n'est ordinairement scandalisé de la promptitude avec laquelle quelquefois elle paraît céder la victoire.

CÉLIE

Ce que vous dites là est bien vrai! Mais ce n'en est pas moins une réflexion que les hommes, et M. de Norsan tout le premier, ne se présentent guère.

LE DUC

Bon! Lui! est-ce qu'il croit à la vertu? Il a, sur cela, les idées d'un vrai réprouvé.

CÉLIE

Ce qu'il y a de certain, c'est que ce qu'il m'en croyait ne l'effrayait guère.

LE DUC

Oh çà! madame, convenez pourtant qu'il fit bien de ne vous pas attaquer par les formes ordinaires.

CÉLIE

Je ne vois pas, à vous dire le vrai, pourquoi vous trouvez qu'il faisait si bien d'en agir avec moi si légèrement ou, pour parler plus juste, avec une insolence qui n'a jamais eu d'exemple.

LE DUC

Oh! pour des exemples, elle en a tant que vous en seriez confondue; et croyez que ce n'est pas sans raison que les anciens ont dit qu'il vaut toujours mieux mettre une femme dans le cas d'avoir à se plaindre hautement de trop de témérité, que d'avoir en secret à vous reprocher de l'avoir trop respectée.

CÉLIE

Voilà, pour les anciens, de bien étranges maximes!

LE DUC

Ce qui me ferait pourtant croire qu'elles sont plus fondées en raison que vous ne pensez, c'est que moi, personnellement, je n'ai jamais employé le respect que je n'aie eu à m'en repentir. Ce n'est point qu'en ce cas-là on ne m'ait toujours dit que j'étais charmant et qu'on ne m'ait même promis des récompenses fort au-dessus de ce que je sacrifiais : mais, soit que, dans ces circonstances-là, une femme soit toujours blessée intérieurement des égards qu'on a pour sa vertu, soit par d'autres raisons que j'ignore, on ne m'en a pas, dans le fond, su plus de gré; et plus par mon imbécile retenue j'ai perdu d'occasions que depuis je n'ai pu retrouver, plus je suis convaincu que si M. de Norsan vous eût respectée autant que vous croyiez avoir envie de l'être, il n'aurait jamais triomphé de vos préjugés contre lui ou que, du moins, vous lui auriez fait acheter bien cher sa victoire.

CÉLIE

Tout cela est possible; mais, du moins, il n'aurait pas eu à se reprocher de l'avoir remportée par de mauvaises voies.

LE DUC

Je ne suis pas, comme vous savez, ni plus impertinent, ni moins délicat qu'un autre; mais j'avoue que je préférerais toujours le remords d'avoir acquis une femme, comme vous dites, par de mauvaises voies, au regret de l'avoir manquée par plus de ménagements qu'à la rigueur elle ne désirait qu'on en eût pour elle. Ce qui me confirme encore dans cette façon de penser, c'est qu'il n'y en a pas une qui ne pardonne plus aisé-

ment une témérité, qui, en la décidant, ne lui en laisse pas moins l'honneur de n'avoir pas formellement consenti, qu'une timidité qui, en la conduisant avec tout le respect possible, mais sans aucune pitié, de concessions en concessions, lui fait essuyer trente fois par jour et pour de franches misères, auxquelles d'elle-même elle ne prendrait pas garde, la honte de sentir qu'elle se manque et de se le dire inutilement. Oh ! je crois que si vous voulez juger cela sans partialité, vous conviendrez que non seulement le téméraire doit être plus sûr de son succès que le timide, mais encore qu'en épargnant à une femme le double désagrément de voir sa vertu l'abandonner, pour ainsi dire, pièce à pièce, et de courir après toutes, il a pour elle, dans le fond, plus d'égards que l'autre n'a l'air d'en avoir.

CÉLIE

Ah ! vous voulez ressusciter le persiflage ! c'est un projet !

LE DUC

Sans m'amuser à défendre mon raisonnement, permettez-moi une question : Pardonnâtes-vous, ou non, à M. de Norsan la violence qui vous mit dans ses bras ?

CÉLIE

Assurément ! je la lui pardonnai. M'avait-il laissé d'autre parti à prendre ?

LE DUC

Et lui auriez-vous pardonné de même (au moins c'est ici le for intérieur que j'interroge) de n'avoir adouci le plus farouche de tous les suisses ; de n'avoir transformé des ramoneurs en grisons ou des grisons en ramoneurs ; de ne s'être enfin donné des peines incroyables que pour y trouver le bénéfice de venir se mettre à genoux au pied de votre lit, et là, d'une voix lamentable, entrecoupée par les soupirs, étouffée par les sanglots, vous demander humblement pardon de l'attentat qu'il avait commis sur votre personne et de l'intention qu'il avait eue de le porter beaucoup plus loin si vous lui en eussiez laissé la commodité ?

CÉLIE

Pensez-vous que cela eût été si déplacé ?

LE DUC

Mais cela ne vous aurait-il point paru bien ridicule ? Premièrement...

CÉLIE

Oh ! ne rebattons pas, je vous prie, ce point-là plus longtemps : vous êtes si déraisonnable sur ce chapitre, et vous et moi voyons les choses si différemment que ce serait, entre nous deux, matière à une discussion éternelle. Tout ce que je puis vous dire à cet égard, c'est que vous vous trompez beaucoup si vous croyez que l'emportement ait sur moi plus de droit que la tendresse.

LE DUC

Je ne crois pas avoir à me défendre d'une pareille imputation.

CÉLIE

De grâce, encore une fois, laissons cela : abstraction faite de toute autre chose, vous avez trop d'esprit pour ne pas sentir que je ne puis trouver du plaisir à me rappeler l'idée du plus perfide de tous les hommes, ni à être ramenée au souvenir de ce que j'ai eu le malheur de lui sacrifier.

LE DUC

Eh bien ! je puis vous dire une chose, parce que, de vous à moi, je la crois exempte du soupçon de flatterie : c'est qu'à quelque point que je connusse la façon de penser de M. de Noirsan, je ne doutai pas, quand je le vis s'attacher à vous, que vous ne fissiez ce que mille avant vous n'avaient pu faire ; qu'en un mot, vous ne le fixassiez. Aussi ne pourrais-je vous exprimer combien je fus étonné quand je vis qu'il vous avait quittée et le peu de temps qu'il vous resta.

CÉLIE

Oh ! pour cela, il est vrai que, si vous en exceptez cette première fougue, qui ne prouve pas plus pour nos charmes que pour vos sentiments, il n'a pas tenu à lui que je restasse très convaincue que je n'avais en moi, d'aucune façon, rien qui pût m'attacher un honnête homme.

LE DUC

Je vais peut-être vous parler avec trop de franchise ; mais il est sûr que si l'idée, aussi injuste que cruelle, que sa propre désertion vous avait laissée de vous-même a pu contribuer pour quelque chose à vous faire prendre M. de Clêmes après lui, son inconstance a eu pour vous de bien désagréables suites.

CÉLIE, *en rougissant.*

M. de Clêmes !

LE DUC

Au moins, je vous prie de croire que je ne vous le donne que d'après son autorité : il m'a dit qu'il avait eu le bonheur de vous plaire ; mais comme c'est un de ces faits qui, quand ils ne sont pas véritables, sont fort agréables à supposer, je ne serais pas surpris que, vrai ou non, il eût cherché à s'en faire honneur ; et si vous vous rendiez justice, vous le trouveriez aussi simple que moi-même.

CÉLIE

Si je puis lui reprocher de l'avoir dit, je ne puis, malheureusement pour moi, l'accuser de s'en être vanté sans raison.

LE DUC

Quoi ! madame, il est réel qu'il vous a plu ! Je vous avoue que, pour me le faire croire, il ne me fallait pas moins que votre aveu même. Eh ! comment est-il possible que vous ayez donné à M. de Norsan un pareil successeur ! Car, du côté de la figure, nous n'avons rien de plus médiocre ; et quoiqu'on ne puisse équitablement lui refuser de l'esprit, il n'en est pas moins vrai que ce qu'il en a est bien éloigné d'être aimable. C'est une prétention ! Un bavardage ! Un travers dans les idées, qui ne ressemble à rien et dont je suis confondu que vous n'ayez pas été affectée aussi désagréablement que j'ai vu tout le monde l'être.

CÉLIE

Mais il n'est pas absolument dénué de grâces ; et dans le tête-à-tête (où vous savez qu'on a toujours moins de prétentions) son esprit n'a point, en vérité, tous les ridicules que vous lui donnez et que je conviens qu'il a quand il veut briller.

LE DUC

Par malheur pour lui, si mon suffrage, à cet égard, lui pouvait être de quelque chose, je ne l'ai jamais vu que voulant se faire écouter, et ayant même l'air d'être convaincu qu'il n'y a personne qu'on doive entendre avec tant de plaisir ; pour les grâces, j'ai peine à comprendre que, venant de vivre dans la dernière intimité avec l'homme de son siècle qui en a le plus, et de plus à lui, les grâces gauches, maussades et forcées de M. de Clêmes aient pu faire sur vous quelque impression.

CÉLIE

Je n'ai pas, aujourd'hui, moins de peine que vous à le com-

prendre. Le dépit, apparemment, ce vide affreux qui succède à une passion, et si pénible pour quelqu'un qui vient d'en goûter les charmes ; son assiduité ; sa patience ; l'ennui du désœuvrement ; un désir mal raisonné de vengeance... En vérité ! moi-même je n'y conçois rien.

LE DUC

S'il n'est point fort ordinaire de ne pouvoir, dans ce cas-là, se rendre compte de ses motifs, cela n'est pas non plus sans exemple, et je connais même personnellement plus d'une femme à qui il est arrivé, comme à vous, de prendre un engagement sans avoir jamais pu depuis, avec quelque soin qu'elles s'examinassent là-dessus, se dire ce qui les y avait déterminées.

CÉLIE

Sans raisonner sur cela davantage, ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'était pas vraisemblable que je prisse jamais cet homme-là.

LE DUC

Pour savoir ce qu'en ce genre-là fait ou peut faire une femme, ce n'est pas toujours dans le vraisemblable qu'il faut le chercher.

CÉLIE

Croiriez-vous bien une chose ? C'est que née sensible et adorée de M. de Clêmes, moi, ne croyant pas, à la vérité, que je l'aimasse, mais en ayant beaucoup d'envie (vous concevez, par conséquent, tout ce que ce désir et les sens mêmes devaient produire), jamais, malgré ses efforts et les miens, il n'a pu parvenir à me rendre seulement l'idée de ce que j'avais éprouvé avec son prédécesseur.

LE DUC

Quoi ! pas même ce dédommagement ?

CÉLIE

Pas même : cela est-il imaginable ?

LE DUC

A la rigueur, oui : l'amour qu'on veut avoir ne vaut jamais l'amour qu'on a ; et puis, à dire la vérité, M. de Clêmes, tout de suite après M. de Norsan, sans intermédiaire qui eût un peu affaibli les idées que ce dernier vous avait laissées ! M. de Clêmes est si gourmé ! Il devait être si empêtré dans son bonheur ! si gauche dans ses caresses ! mêttre tant de pédanterie dans ses transports même !... Ma foi ! madame, à tous

égards, vous aviez fait là un terrible choix ! Heureusement pour vous, les circonstances l'excusaient, et plus heureusement encore, cela n'a duré que le temps que doit durer une affaire de dépit. Un mois de plus, vous vous donniez un ridicule que rien n'aurait pu effacer.

CÉLIE

Ce ne fut cependant pas cette considération, toute importante qu'elle est, qui me le fit quitter ; mais ce même homme qui m'avait d'abord paru encore plus étonné de son bonheur que ceux qui l'avaient compris le moins trouva bientôt que je n'avais fait, tout au plus, que lui rendre justice ; et cette présomption si déplacée, m'éclairant sur ses ridicules, me força bientôt aussi à me faire honte de mon choix. D'ailleurs il est, comme vous l'avez remarqué, très bien, sec, pédant et gourmé ; et il a dans tout cela plus encore de l'esprit que dans la figure : il possède, de plus, le très incommode ridicule d'aimer à régner et à dicter des lois ; mais j'abhorre la domination, surtout quand elle est passive. Tout cela joint à la certitude que chaque jour me donnait que, non seulement je ne l'aimais pas, mais encore que, quelque chose que lui et moi puissions faire, je ne l'aimerais jamais davantage, fit qu'enfin je me déterminai à rompre avec lui ; et, en effet, je remarquai, contre mon attente, que cela avait très bien pris dans le monde.

LE DUC

Au mieux ! madame : je puis vous le certifier, moi ; cela y prit même si bien que, pour peu que cela eût été d'usage, on se serait fait écrire à votre porte et que le premier nom que vous auriez trouvé sur votre liste eût certainement été le mien.

CÉLIE

Un empressement si vif de votre part m'aurait d'autant plus étonnée que j'en aurais dû moins attendre la sorte d'intérêt qu'il aurait paru m'annoncer.

LE DUC

Je ne vois pas bien comment une chose si simple aurait pu vous paraître extraordinaire.

CÉLIE

Mais, pardonnez-moi : vous m'aviez vue prendre M. de Clèmes avec tant d'indifférence que je devais nécessairement en conclure qu'il vous était on ne peut plus égal que je le gardasse, ou non ; et que, par conséquent, une démarche de votre

part qui aurait tendu à me faire penser le contraire m'aurait avec raison surprise.

LE DUC

Pourquoi ? Sans qu'il soit question de ce qu'on appelle l'intérêt du cœur, pour peu qu'on soit ami des gens, on est bien aise de les voir revenir d'une erreur qui leur nuit dans l'opinion publique.

CÉLIE

Un aussi faible sentiment que celui dont vous parlez doit, sur tout ce qui arrive aux personnes qui ne nous en inspirent pas davantage, laisser une bien grande indifférence ; et vous me forcez de croire que je prenais sur vous beaucoup plus que cela, ou qu'il vous était plus égal que vous ne dites que je restasse, ou non, attachée à M. de Clèmes.

LE DUC

Sans prendre à l'usage qu'une femme aimable peut faire de son cœur le plus vif des intérêts, il ne se peut pourtant pas que l'on reste indifférent sur cela à un certain point, lorsque l'on a l'honneur d'être de ses amis.

CÉLIE

Oh ! ce n'est que cela ! J'aurais presque imaginé toute autre chose.

LE DUC

Quoi ? de l'amour ?

CÉLIE

Non, pas précisément ; mais quelque chose de moins général et d'un peu plus marqué que ce que vous m'accordiez : cela a ses nuances, comme vous savez.

LE DUC

Oh ! cela n'était pas, non plus, tout à fait si général !

CÉLIE

A la rigueur, cela était possible ; mais vous ne vous conduisiez point avec moi, s'il vous en souvient, de façon à me le faire croire : car entre nous, et sans vous en faire de reproches, au moins ! vous êtes, de tous les hommes qui me virent alors, celui sur qui je parus faire le moins d'impression.

LE DUC

A vous parler naturellement aussi, je crois que dans le tourbillon où vous étiez, et obsédée d'adorateurs, vous eûtes bien peu le temps de distinguer si je manquais ou non dans leur foule.

CÉLIE

Il faut bien que cela ne soit point, puisque je m'aperçus que vous ne la grossissiez pas.

LE DUC

Ce fut peut-être à cause de cela seul que vous vous en aperçûtes ?

CÉLIE

Vous me croyez donc bien vaine ?

LE DUC

Je n'ai pas moi-même assez de vanité pour croire que vous dussiez attacher à mon hommage un bien grand prix ; mais c'est que quelquefois vous voyez plus en ce genre ce qu'on vous refuse que ce qu'on vous rend. Quand je dis vous, je n'ai pas besoin de vous dire combien c'est en général que je parle. Vous n'ignorez pas non plus qu'il y a des positions où, quelque aimable qu'une femme puisse nous paraître, il ne serait pas convenable de le lui dire sérieusement, parce que l'on courrait le risque de la tromper, ou d'être infidèle, et qu'un honnête homme ne doit s'exposer ni à l'une ni à l'autre de ces deux choses-là : de le lui aller dire à titre de simple fleurette, et sans aucun autre objet, en est une qui m'a toujours paru souverainement ridicule ; et c'est aussi ce que j'ai toujours fait le moins volontiers.

CÉLIE

Cela est plaisant ; je vous aurais cru moins de scrupules sur la première de ces deux choses-là et plus de goût pour la seconde, et si vous vouliez être de bonne foi, vous conviendriez que je n'ai pas tort de croire l'un et l'autre : mais revenons, s'il vous plaît, au point d'où nous sommes partis. A la façon dont vous m'avez parlé au sujet de ma rupture avec M. de Clèmes, il semblerait que, dans ce temps-là, du moins, vous ne me voyiez pas avec toute l'indifférence que, par votre conduite avec moi, je serais en droit de vous supposer : car n'est-ce pas ce que, si je voulais, je pourrais inférer de l'empressement avec lequel vous vous seriez, dites-vous, fait écrire chez moi, pour peu que cela eût été d'usage ?

LE DUC

Si ce n'est pas dans la dernière précision ce que j'ai voulu dire, du moins peut-on, sans leur faire une grande violence, donner à mes paroles ce sens-là.

CÉLIE

Pour moi, qui ne cherche assurément pas à leur donner la torture, elles ne m'en présentent point d'autre; et je crois que je ne serais pas la seule qui les interprétât comme je fais.

LE DUC

C'est selon le plus ou moins de besoin qu'on aurait qu'elles le signifiassent; mais comme vous ne pouvez, vous, avoir aucun intérêt à les expliquer comme vous faites, il faut que je me sois trompé quand je les ai crues sans conséquence.

CÉLIE

Oh! n'ayez pas peur : mon intention n'est point de leur donner une autre valeur que celle que vous y attachez vous-même.

LE DUC

Une crainte de cette espèce me donnerait un si grand ridicule que je me flatte que vous voudrez bien ne me la pas supposer.

CÉLIE

Vous devez être d'autant plus tranquille à cet égard que je ne pourrais vous la croire sans m'en donner, toute la première, un très grand.

LE DUC

Je ne sais si c'est parce que je n'ai pas l'honneur d'être femme; mais leurs prétentions me paraissent toujours moins déplacées que les nôtres.

CÉLIE

C'est selon ce que nous sommes : car, à mon gré, ce n'est pas notre sexe, mais nos grâces, qui les excusent; et toutes n'en ont pas, comme vous savez. *(Ici la conversation tombe, une minute à peu près, et Célie paraît rêver assez profondément. Le duc, enfin, lui demande ce qui l'occupe si fort.)*

CÉLIE

Je cherchais à me rappeler quelle femme vous occupait vous-même lorsque M. de Norsan me quitta.

LE DUC

Tout ce dont je me souviens, c'est que je faisais quelque chose; mais j'aurais, je l'avoue, peine à vous dire tout d'un coup ce que c'était.

CÉLIE

Il fallait que cela ne vous intéressât pas beaucoup, puisque vous en avez si peu conservé la mémoire.

LE DUC

Assurément : selon toute apparence, c'était quelque fille.

CÉLIE

Et quand je quittai M. de Clêmes ?

LE DUC

C'était quelque chose qui ne valait pas beaucoup mieux.

CÉLIE

Oserais-je bien, à présent, vous demander pourquoi, lorsque M. de Norsan me quitta, vous sentant, de votre aveu même, une sorte de goût pour moi et ne faisant rien qui vous imposât la loi de le contraindre, vous ne me parlâtes point ; ou pourquoi, quand je quittai M. de Clêmes, étant, à fort peu de chose près, dans la même position, vous gardâtes le même silence ?

LE DUC, *avec embarras.*

S'il est vrai que dans le temps que M. de Norsan vous rendit votre liberté, la mienne n'était pas engagée, je n'étais pas non plus absolument libre. Après cette fille dont je vous ai parlé, j'avais, ainsi que cela nous arrive souvent, pris, sans l'aimer, une femme qui ne m'aimait guère davantage. Ses bontés n'avaient point changé mon cœur ; mais ses dispositions n'étaient pas restées les mêmes ; elle voulait à toute force que je l'aimasse : c'était une fantaisie qui lui était venue ; en conséquence, elle ne se prêtait plus avec la même résignation à mon indifférence pour elle. Vous n'ignorez pas que, quoique par elles-mêmes des chaînes de ce genre ne soient pas faites pour être respectées à un certain point, on ne les rompt pas comme on voudrait, parce qu'on craint, en s'y dérobant sans aucune sorte d'égards, d'avoir de trop mauvais procédés. Cette femme, qui connaissait ma façon de penser là-dessus, en abusait indécemment. De sorte que quand, enfin, je me fus déterminé à rompre avec elle, je trouvai, non seulement que vous n'étiez plus libre, mais même que vous aviez pris l'homme du monde dont je me serais défié le moins.

CÉLIE

Soit : mais quand cela ne fut plus, vous ne pouvez pas dire assurément que je fisse rien qui pût vous empêcher de me parler, si vous en eussiez eu envie ; car je fus plus de six mois sans vouloir entendre parler de quoi que ce fût.

LE DUC

Tant que cela !

CÉLIE

Oui, tout autant : c'était, à ce qu'il me semble, vous laisser le temps de vous expliquer.

LE DUC

Eh ! mais, madame, avec votre permission, vous ne mîtes pas entre de Clêmes et d'Alinteuil un si long intervalle ?

CÉLIE, *en affectant de rire.*

M. d'Alinteuil ! Voilà une bonne folie ! Est-ce qu'on me l'a donné dans le monde ?

LE DUC

On a pris cette liberté : est-ce que vous n'en saviez rien ?

CÉLIE

En voilà, je vous jure, la première nouvelle : et vous crûtes donc, vous, que je l'avais ?

LE DUC

Ma foi ! oui : sur des choses de ce genre, je crois assez volontiers ce que j'entends dire à tout le monde, surtout quand elles paraissent aussi vraisemblables que le paraissait celle-là.

CÉLIE

Me serait-il permis de vous demander ce qui lui donnait ce caractère de vraisemblance si frappant ?

LE DUC

La façon dont vous viviez avec lui.

CÉLIE

Elle était amicale, j'en conviens.

LE DUC

Oh ! oui, fort amicale !

CÉLIE

C'est qu'au fait, elle n'était pas que cela et que si c'est sur cela seul qu'on me l'a donné, je ne sais pas comment, pour éviter de pareilles imputations, il faut que nous vivions avec vous. J'ai toujours fait, comme ami, beaucoup de cas de M. d'Alinteuil ; mais ce serait un des hommes du monde que je voudrais le moins pour amant ; et je n'ai jamais varié là-dessus une minute.

LE DUC

Je ne vois pas bien pourquoi, car il est aisé de faire pis : d'Alinteuil, avec une figure fort agréable et beaucoup d'esprit, n'est pas un amant ni qu'il doive être si difficile de prendre, ni dont on puisse avoir à rougir.

CÉLIE

Il n'est pas ici question de son plus ou moins de mérite : je

conviens, d'ailleurs, avec vous, qu'on ne saurait, de toutes façons, être plus aimable ; mais, comme vous savez, je crois, on n'aime pas tout ce qui paraît digne d'être aimé ; et moins je pensais à faire de lui mon amant, moins je crois aussi m'être conduite avec lui de façon à faire penser qu'il le fût ; à moins pourtant que les plus simples témoignages d'amitié ne passent, dans l'esprit de certaines gens, pour des actes de tête tournée ; et de ces derniers, je ne crois pas, quoi que vous disiez, en avoir fait pour lui.

LE DUC

Moi, madame ! Est-ce que je dis rien qui doive seulement vous faire soupçonner que je cherche à vous en accuser ?

CÉLIE

Assurément, oui ! Si, comme je le pense, dire à quelqu'un que l'on croit qu'il a fait une chose est l'accuser de l'avoir faite.

LE DUC

En tout cas, je n'ai pas été le seul qui l'aie cru ; et l'on en fut même, dans le monde, si persuadé que tous ceux qui avaient des prétentions sur vous (et le nombre n'en était pas médiocre) les retirèrent, comme convaincus qu'elles leur seraient inutiles ; et assez ordinairement, nous ne prenons point une pareille conviction à si bon marché quand elle a de quoi blesser nos sentiments ou mortifier notre amour-propre.

CÉLIE

Eh ! vous fûtes apparemment du nombre de ceux qui l'eurent et qu'elle effraya ?

LE DUC

Je ne vois pas bien pourquoi j'en aurais été moins épouvanté qu'un autre.

CÉLIE

Si vous y prenez garde, vous éludez ma question plus que vous n'y répondez.

LE DUC

Eh ! oui, madame, je fus de ce nombre ; quelle raison, encore une fois, aurais-je eue pour n'en être pas ?

CÉLIE

Votre embarras me fait rire ! Mais aussi, de quoi vous avisez-vous de vouloir me faire croire qu'en aucun temps de votre vie vous ayez pensé à moi d'une certaine façon, lorsque j'ai du contraire toutes les preuves imaginables ?

LE DUC

Toutes ces preuves qui déposent, à ce que vous croyez, si fortement en faveur de votre opinion, se réduisent à mon silence; et ce même silence ne me paraît rien prouver du tout, dans les circonstances où vous et moi étions alors.

CÉLIE

Je ne sais pas; mais, d'ordinaire, un homme amoureux, ou qui prévoit seulement qu'il n'est pas impossible qu'il le devienne, ou parle de son sentiment actuel, ou prépare les voies à son sentiment à venir, il me semble du moins qu'en général c'est assez votre usage.

LE DUC

Je l'avoue, madame; mais vous ne devez pas non plus ignorer que, quelque général que soit un usage, il n'est pas suivi par tout le monde; où qu'en l'adoptant, chacun, d'après son caractère, le restreint ou le modifie.

CÉLIE

Si vous avez toujours été de la même circonspection, vous avez dû perdre bien des occasions d'être heureux, ou vous avez forcé à de bien désagréables avances les femmes qui vous distinguaient; car il serait injuste de croire qu'il soit également commode pour toutes de parler les premières; et indépendamment même de la violence qu'on a à se faire pour en venir là, c'est une démarche dont, quelque aimable qu'on puisse être, le succès est si peu certain, et qui, d'ailleurs, expose à donner de soi des idées si singulières, qu'il faut nécessairement, pour se la permettre, l'amour le plus tendre...

LE DUC

Ou une bien grande douceur de mœurs.

CÉLIE

Mais vous, Duc, que penseriez-vous d'une femme qui, nourrissant depuis longtemps dans son cœur, je ne dis pas un sentiment déterminé, mais un penchant tendre, auquel différentes choses des deux parts l'auraient empêchée de se livrer et qui, aussi lasse de le contraindre que de ne le pas voir pénétrer, l'avouerait enfin à celui qui l'aurait fait naître?

LE DUC

Vous supposez, sans doute, qu'elle n'aurait exactement rien fait au profit du sentiment qu'elle aurait et qui eût pu le faire deviner?

CÉLIE

Je ne le supposais pas : mais quand cela serait ?

LE DUC

Dans la question que vous me présentez, vous imaginez, apparemment, un homme qui a de l'usage du monde ?

CÉLIE

Oui, si vous voulez : mais quand il n'en aurait pas?

LE DUC

C'est que dans l'un ou l'autre de ces deux cas, l'état de la question ne sera plus du tout le même.

CÉLIE

Je ne vois point pourquoi, quelque supposition, de ces deux-là, que l'on veuille admettre, l'état de la question en sera si fort changé.

LE DUC

Mais pardonnez-moi, madame ; la différence de l'homme qui n'est pas instruit à l'homme qui l'est n'est point, à ce dont il s'agit, aussi étrangère que vous le pensez. Dans une très grande jeunesse, notre inexpérience ne nous permet pas de lire dans le cœur de la femme même qui nous intéresse le plus, ce qui s'y passe pour nous; et elle peut, sans risque, nous l'apprendre, parce que si ce n'était pas l'amour qui reçût sa déclaration, ce serait le désir, et que, quand une femme ne nous inspirerait rien, pas même la plus légère curiosité, il suffirait, pour qu'elle nous en fît naître, ou même pour que nous nous en crussions fort amoureux, qu'elle nous apprît que nous avons su lui plaire : mais si c'est un homme que l'usage du monde ait éclairé qu'elle a pour objet et qu'elle ait tâché de le lui faire entendre, je crois qu'elle ne peut, sans hasarder beaucoup, aller plus loin, parce qu'il est à présumer qu'il veut plus paraître ignorer ce qu'elle sent pour lui qu'il ne l'ignore, en effet, et qu'un aveu de cette espèce ne saurait être fait avec succès à quelqu'un qui, en ne voulant pas l'entendre, lui en fait, de son indifférence pour elle, un tort tacite, il est vrai, mais pourtant on ne peut pas plus marqué.

CÉLIE

Rien, sans doute, n'est mieux vu que ce que vous me dites, et c'est dommage qu'il réponde si peu à ce que je vous demandais. Ce que je voulais savoir simplement, c'est ce que vous penseriez, vous, d'une femme qui se mettrait dans ce cas-là.

LE DUC

Pour pouvoir répondre à ce que l'on ferait dans telles ou telles circonstances, il faudrait avoir éprouvé une situation, sinon toute semblable, du moins à peu près pareille; et comme il ne m'est point arrivé de recevoir de pareilles déclarations, il me serait difficile de vous dire affirmativement de quelle façon je pourrais en être affecté.

CÉLIE

Premièrement, je ne crois point, avec votre permission, qu'il soit bien vrai qu'à cet égard on ne vous ait jamais prévenu de politesse; mais quand cela serait, je n'en serais pas moins persuadée qu'il y a des choses que, pour décider la sorte de sensation qu'elles pourraient faire sur nous, il n'est pas nécessaire d'avoir éprouvées; et, si je ne me trompe, ce que je vous propose est de ce nombre.

LE DUC, *embarrassé.*

Mais... pardonnez-moi... D'abord, les circonstances où l'on peut se trouver doivent nécessairement influer beaucoup sur le fond de la chose... Tel aveu que, dans un certain temps, je recevrais avec transport peut, dans un autre, ne me pas intéresser. Il peut me plaire dans la bouche d'une femme et me déplaire dans la bouche d'une autre; ou, sans faire sur moi une si désagréable impression, me laisser du moins, sur ses sentiments, dans la plus profonde indifférence. En général, il me semble que, pour cela, nous dépendons beaucoup de notre façon de penser, du plus ou du moins qu'en cet instant une femme nous paraît sacrifier, et de nos préjugés sur ces choses-là, qui sont, assez ordinairement, la règle et la mesure de notre reconnaissance. Comme, en quelque situation que nous puissions nous trouver, nous ne perdons jamais de vue, à un certain point, les intérêts de notre vanité, cela dépend encore de la portion d'estime qu'elle s'est acquise, parce qu'il ne saurait nous être indifférent que le triomphe que nous remportons ait de quoi flatter ou humilier notre gloire et que, peut-être, nous tenons encore plus à cela qu'au plaisir même. Ce n'est pas cependant que si elle est extrêmement jolie, ou seulement qu'elle passe pour telle, qu'en faveur de ses agréments ou du bruit qu'elle fait, nous ne lui pardonnions de manquer de décence, et qu'à fort peu de chose près, nous n'attachions d'abord à notre victoire le même prix que si elle eût de quoi flatter notre orgueil par sa difficulté. L'embarras, la

modestie, la pudeur ont pour les uns des charmes inexprimables; les autres, moins délicats, ne s'émeuvent qu'autant qu'une femme leur montre moins d'envie d'être aimée que d'être séduite, et qu'enfin le cœur est ce qu'elle paraît le moins vouloir toucher. Les uns...

CÉLIE

Les uns! les autres! Qu'est-ce, je vous prie, que tout ce long verbiage? Ce que je veux savoir n'est pas ce qui affecte plus ou moins, en bien ou en mal, tous ces gens-là, mais ce qui vous affecte, vous, personnellement. Il ne se peut pas que depuis que vous existez, vous ignoriez ce qui, soit par votre constitution, soit par votre façon de penser, pourrait prendre le plus sur vous; et c'est ce que je vous demande inutilement depuis deux heures : voudrez-vous bien enfin me répondre?

LE DUC

A l'égard de la façon de penser, j'en ai une à moi, rien n'est plus sûr; mais elle est, comme celle de tous les hommes du monde, si subordonnée aux circonstances qu'il y aurait, à moi, une sorte de mauvaise foi à m'en donner une d'après laquelle j'agisse toujours. Pour ma constitution, elle est telle, je l'avoue, que je ne voudrais pas répondre de moi bien longtemps si l'on cherchait plus à aller à mes sens qu'à mon cœur.

CÉLIE, *en souriant.*

C'est-à-dire qu'avec un peu d'indécence on aurait bon marché de vous.

LE DUC

J'en conviens, je la déteste; mais elle m'entraîne; pourvu, cependant, que ce ne soit point de l'amour que l'on me demande; car, je le répète encore, ce ne serait pas là le moyen de m'en donner.

CÉLIE

Jureriez-vous bien de cela?

LE DUC

Tout homme sacré, surtout quand il est question de choses dans lesquelles le caprice ou le goût peuvent jouer un bien plus grand rôle qu'on ne pense, ne doit, selon moi, jurer de rien. Tout ce que je sais seulement, c'est que si le mépris n'a jamais empêché qu'on ne m'inspirât des désirs, il m'a jusqu'ici, du moins, rendu inaccessible à l'amour.

CÉLIE

Que vous méprisassiez une femme qui, en effet, n'en voudrait

qu'à vos sens, je n'ai point de peine à l'imaginer; mais il me semble que vous devriez un sentiment tout contraire à celle qui, vous aimant assez pour braver en votre faveur tout ce qu'on dit que nous nous devons, ne chercherait à attaquer vos sens que dans l'intention d'aller par eux jusqu'à votre cœur. Vous me direz peut-être que cette confiance en ses charmes pourrait annoncer de sa part un peu trop d'amour-propre, mais quand elle a de quoi le justifier, du moins ne peut-on pas légitimement lui en donner un ridicule.

LE DUC

S'il est vrai, comme on le croit, que l'amour-propre nous inspire l'horreur de ce qui peut nous dégrader, ce serait bien injustement qu'on lui en reprocherait. A l'égard du ridicule, en mériât-elle, ce n'est pas dans l'instant ce qu'elle risque le plus et qui nous frappe davantage : le désir ne discute rien. En supposant toutefois que, du côté des charmes, elle ne pût qu'y gagner, oserais-je bien vous demander pourquoi, de tout ce qu'elle pourrait tenter pour toucher un homme, elle prendrait de préférence la voie qui l'exposerait presque infailliblement à manquer le but qu'elle se propose?

CÉLIE

De préférence! Non : je suppose qu'elle ne l'emploierait que parce qu'il ne lui en resterait pas d'autre; qu'elle aurait d'abord tâché vainement de se faire entendre, et qu'enfin ce serait une chose moins de choix que de nécessité. Il me semble, de plus, qu'une femme, sûre d'avoir dans le cœur de quoi justifier une démarche qui ne blesse que des idées adoptées peut-être sans beaucoup d'examen et dont encore il est à considérer qu'elle a l'amour pour excuse peut, à la faire, risquer moins que vous ne prétendez, et qu'enfin un mépris momentané doit l'effrayer moins que le malheur constant de vivre sans ce qu'elle aime.

LE DUC

Momentané! Eh! qui l'assure donc tant qu'il le soit?

CÉLIE, *fort impatientée et d'un ton d'aigreur.*

Oh! monsieur le Duc, vous me permettrez de vous le dire, pour un homme de votre rang et qui, d'ailleurs, a vécu dans le monde comme vous avez fait, vous avez bien les préjugés les plus gothiques et les plus inattendus.

LE DUC

Peut-être aussi sont-ce des principes : chacun, comme vous

savez, a sa façon d'envisager les choses ; cependant il devrait y en avoir...

CÉLIE, *avec excessivement d'humeur et du ton du dédain.*

Ah ! de grâce, ayez la bonté de ne m'en définir aucune : la marquise a, tantôt, parlé là-dessus avec tant d'étendue, que je ne verrais pas avec plaisir revenir sur le tapis ce sujet d'entretien.

LE DUC

Ne l'y mettons donc pas.

CÉLIE

C'est dommage, n'est-il pas vrai, que je vous arrête sur cela ? C'était, pour le coin du feu, la plus délicieuse conversation !

LE DUC

Elle pourrait, à mon sens, s'y supporter tout comme une autre. (*Il paraît tomber dans une rêverie assez profonde, et il garde quelque temps le silence.*)

CÉLIE

Pourrait-on, sans troubler trop votre auguste rêverie, vous en demander le sujet ?

LE DUC

Je considérais en moi-même, avec assez de surprise, à quel point le plus ou moins de faveur qu'ont auprès de nous les opinions des gens dépend du plus ou moins de goût que nous avons pour eux.

CÉLIE

Cela peut être vrai : mais quel rapport peut avoir votre réflexion avec la question présente ?

LE DUC

Que ce que vous appelez en moi les préjugés les plus gothiques et (pour me rendre ce que votre politesse a bien voulu m'épargner) les plus ridicules vous paraissait, dans la bouche de Prévanes, des principes que vous n'auriez ni contestés, ni même souffert qu'on les contestât.

CÉLIE, *froidement.*

M. de Prévanes avait sans doute trop d'honneur pour ne pas admettre tout ce qui peut l'étendre ; mais ses principes étaient, ce me semble, un peu moins gourmés et un peu plus analogues à la nature que le sont les vôtres.

LE DUC

En vérité, ils étaient exactement les mêmes ; mais vous l'ai-

miez et vous aviez raison. (*Ici il prend un air et un ton attendris.*) Ah! madame, quelle perte pour vous! Combien il vous adorait! Combien, même dans ces instants affreux où la nature accablée nous laisse à peine le sentiment de nous-mêmes, il était encore tout rempli de vous!... Que je vous plains! Ah! le malheur que vous venez d'essuyer est un de ces coups dont on se sent et dont on ne peut que s'affliger tout le reste de sa vie.

CÉLIE, *sans se laisser gagner par le ton tragique du Duc et avec sécheresse.*

Oui, ou dont on est, pour parler plus juste, longtemps affecté d'une façon bien cruelle et dont je crois même que l'on ne se consolerait jamais totalement si la nature nous permettait, sur quoi que ce fût, une sensibilité éternelle.

LE DUC

Pour moi, je suis si convaincu que l'âme ne s'émousse jamais, à un certain point, sur des pertes de ce genre, que, quelque vivement que je parusse aimé d'une femme qui aurait été dans la même situation que vous, je regarderais toujours sa tendresse pour moi beaucoup moins comme un sentiment qu'elle aurait que comme une distraction qu'elle voudrait se faire.

CÉLIE

A vous, permis d'être injuste; ce ne serait peut-être pas la première fois que vos préjugés vous conduiraient à l'être.

LE DUC

Quoi! madame, est-ce qu'en pareil cas vous n'auriez pas les mêmes craintes?

CÉLIE

J'avoue que ce ne serait point pour moi une raison de douter du goût que j'inspirerais et que croire qu'un homme serait devenu incapable d'aimer parce que la mort l'aurait privé d'une femme à qui il était attaché me semblerait absurde. Ce serait comme si j'imaginais qu'un amant qui s'offrirait à moi, venant de faire ou d'essuyer une infidélité, ne pourrait pas m'aimer sérieusement: et chacune de ces craintes serait, selon moi, assez peu sensée.

LE DUC

Ainsi donc cela vous paraîtrait revenir au même?

CÉLIE

Si ce n'est pourtant que je compterais plus sur le sentiment du premier que sur le sentiment de l'autre.

LE DUC

Cette préférence me confond.

CÉLIE

Voici donc sur quoi je l'appuie. Un infidèle, sans compter qu'il annonce dans le caractère une légèreté assez faite pour effrayer, peut retrouver ce même objet qu'il abandonne et ne le pas revoir avec toute l'indifférence qu'il avait lieu de se supposer pour lui. Les hommes, quelquefois, croient leur cœur éteint lorsqu'ils n'éprouvent dans le fond qu'une lassitude dont il ne faut qu'un peu de repos pour les remettre, et vous conviendrez qu'avec un homme de qui la maîtresse n'existe plus on n'a pas à craindre l'inconvénient de ces retours que votre caprice ou votre vanité ne rendent que trop fréquents. D'ailleurs, celui qui vient d'éprouver une infidélité peut ne se livrer à un engagement nouveau que par désœuvrement, par dépit, ou simplement pour montrer à la femme qui le quitte combien aisément il a pu réparer sa perte et être plus occupé de ce dont il ne jouit plus que de ce qu'il possède. Il me semble donc qu'il vaut mieux n'avoir à triompher que d'un souvenir très tendre, à la vérité, mais que la raison nous fait une loi de ne pas entretenir, et dont même, sans son secours, le temps ne nous laisserait, à la fin, que de très faibles traces, que d'avoir sans cesse à craindre le pouvoir de l'habitude, la tromperie qu'on a pu se faire, le désir de retrouver et (ce qu'il y a de plus incommode encore) le regret de ce qu'on a perdu.

LE DUC

De sorte que vous ne pensez point que la perte de Prévanes vous ait séché le cœur au point de ne lui jamais donner de successeur, ou ne point aimer autant que vous l'avez aimé lui-même celui qui lui succédera?

CÉLIE

En amitié comme en amour, vous êtes assurément un homme étrange! Ce qu'ordinairement on cherche avec le plus de soin, c'est d'écarter du souvenir des pertes qu'ils ont faites l'esprit de ses amis, et il n'y a rien que vous ne fassiez pour me ramener au sentiment de la mienne. Si vous prenez ce soin-là pour un service d'ami, vous pourriez bien vous méprendre.

LE DUC

Il faut toujours que j'aie tort, de façon ou d'autre.

CÉLIE

Je laisserai tomber cela, je vous en avertis : toute simple

qu'en devrait être la discussion, vous ne manqueriez pas d'y trouver matière à un très long discours, et, soit dit sans vous déplaire, ils ne me plaisent pas autant qu'à vous.

LE DUC

Ma foi! vous êtes la seule qui, depuis que j'existe, m'ayez pris pour un raisonneur.

CÉLIE

Si cela est, on est bien loin de vous rendre justice ; mais comment va notre feu ?

LE DUC

A merveille.

CÉLIE

Quoi ! il n'est pas tombé ?

LE DUC

Il est, au contraire, très ardent.

CÉLIE

Il faut donc que le froid augmente : je me sens gelée !

LE DUC

Avec tout l'édredon qui vous couvre ?

CÉLIE, *d'un air sec et railleur.*

Oui, avec et malgré tout cet édredon-là, j'ai froid : cela ne se peut-il pas, à la rigueur, sans blesser ni préjugés ni principes ?

LE DUC

Ah ! belle Célie, vous prenez de l'humeur !

CÉLIE

Non : mais c'est que je n'aime point les opinions déraisonnables et qu'il peut m'être permis d'être surprise de vous en voir, dont votre propre conduite devrait si peu vous laisser soupçonner !

LE DUC

La façon de penser d'un homme est quelquefois si différente de sa façon d'agir qu'il ne serait pas toujours bien sûr de juger de l'une par l'autre.

CÉLIE, *avec un peu d'emportement.*

Tout comme il vous plaira, monsieur de Clerval, mais je vous jure que si vous avez la fureur de disserter, vous aurez le plaisir de disserter tout seul.

(Elle fait un mouvement pour se lever ; il court lui donner la main et la conduit au fauteuil qu'occupait la marquise : elle s'y jette et s'y place d'une façon tout à fait négligée. Quoiqu'elle le boude, ou qu'elle en ait, du moins, toute l'apparence, il croit avoir senti qu'avant que de quitter sa

main elle lui a pressé assez tendrement le bout des doigts; cela le force à rêver et à la regarder avec une sorte d'émotion et d'intérêt qui, pour n'être ni l'émotion ni l'intérêt que donne l'amour, tels qu'ils sont suffisent au moment. Ce serait d'ailleurs connaître mal les hommes (M. de Clerval fût-il même annoncé aussi fidèle que l'on sait qu'il l'est peu) que d'imaginer qu'il ait, ainsi qu'il l'a fait, pénétré les vues de Célie sans que, malgré son indifférence pour elle et sa tendresse pour la Marquise, il n'ait pas été, par des degrés, disposé à les remplir. Il ne serait pas même impossible que cette opération se fût faite en lui sans qu'il en eût eu la preuve complète qu'à l'instant actuel. Souvent le cœur se ferme à l'amour, que les sens ne s'en ouvrent pas moins au désir; et quelquefois même, pour produire sur nous cet effet, une femme a encore moins besoin d'être aimable que de ne nous pas voiler ses dispositions à notre égard. Si notre vanité seule suffit pour lui faire remporter le triomphe auquel elle aspire, réunie à l'idée du plaisir, que ne peut-elle pas sur nous! Célie, qui, selon toute apparence, juge sainement de l'état du duc, le regarde à son tour. Le désir, la confusion se peignent à la fois dans ses yeux : ils sont beaux. Personne n'ignore, de plus, à quel point une femme s'embellit dans ces moments; le charme que le désir et l'attente de la volupté (qui eux-mêmes en sont une) répandent sur toute sa personne et sur tous ses mouvements; à quel point la douce langueur où elle paraît plongée prend sur les sens et le désordre où elle les jette. Cependant, le duc, tout agité que Célie le voit, garde le silence et n'a pas l'air moins irréprochable que troublé. Que faire? Quel parti prendre? Montrer du sentiment? Détail long, dont l'effet est peu sûr et pendant lequel, peut-être, l'impression qu'elle a su faire s'affaiblira. Chercher par quelque autre moyen à l'augmenter? C'est s'exposer à la faire tout à fait disparaître; car les sens ont aussi leur sorte de délicatesse : à un certain point, on les émeut; qu'on le passe, on les révolte. Célie, enfin, ne sachant à quoi s'arrêter et rêvant au point qu'elle finit par se croire seule, d'ailleurs, pénétrée de froid, consulte un peu moins, pour se chauffer, ce qu'exigerait d'elle sa décence, que le besoin qu'elle en a. Qu'elle se l'exagère ou non, c'est ce sur quoi nous croyons qu'elle a seule le droit de prononcer : car,

enfin, personne ne peut, avec équité, déterminer, d'après sa propre sensation, le plus ou moins de froid dont une autre peut être susceptible. Il est vrai que Célie a la jambe parfaitement belle; mais, occupée comme elle l'est, est-il bien sûr qu'elle ait pensé qu'en l'offrant aux regards du duc, elle le déterminera? L'on convient que cela est probable, mais aussi tout ce qui est probable n'est pas prouvé. Quoi qu'il en soit, et en laissant à l'écart une discussion inutile à la chose, et qui, de plus, passe évidemment nos forces, nous nous contenterons de dire que le duc, en portant et arrêtant ses yeux sur le spectacle qui leur est si innocemment offert, paraît tout à la fois céder à l'impression qu'il fait sur lui et tâcher de la combattre; cependant ce n'est qu'un homme; et c'est dire assez que le désir doit enfin l'emporter en lui sur la réflexion. Il est, de plus, à noter que Célie est dans un de ces grands fauteuils qui sont aussi favorables à la témérité que propres à la complaisance, et que sa position semble plus faite pour annoncer l'une que pour décourager l'autre. Le duc, cédant enfin à une situation trop forte pour sa vertu, et qui pourrait bien aussi l'être trop pour la vertu de beaucoup d'autres, n'annonce à Célie ses désirs que par tout l'emportement qu'elle était, depuis quelques minutes, en droit d'en espérer ou d'en craindre.

LE DUC, *du ton du reproche et du désir.*

Ah! traîtresse!

CÉLIE, *tout à fait étourdie de l'audace de M. de Clerval.*

Ah!... Monsieur de Clerval!... Y pensez-vous!... Monsieur de Clerval!... Devais-je?... Eh bien donc!... Aurais-je dû?... Et vous ne m'aimez pas!... Au moins dites-moi donc que vous m'aimez!

(*Le Duc continue de faire ce qu'on lui reproche et de se taire sur ce qu'on désire de lui. Célie qui présume sûrement que, plus à lui-même, il lui dira le mot qu'elle lui demande, cesse de le presser là-dessus et, sur une supposition si bien fondée, consent enfin à se comporter comme si elle l'avait obtenu, et que même elle ne pût douter qu'il ne lui dît très vrai. On trouvera tout simple qu'il profite de la sécurité où elle est à cet égard, et même qu'il en abuse, quoique en toute règle il ne soit pas bien à lui de faire l'un et l'autre. Le Duc, enfin, lui prend une de ses mains et la lui baise; de*

l'autre, elle se couvre le visage. Comme, dans un état si violent, il lui est impossible de songer à tout, il se trouve que c'est la seule chose qu'elle pense à dérober à l'admiration de M. de Clerval. Telle que nous l'avons peinte, on n'aura pas de peine à croire que la vérité n'entre pas moins que la reconnaissance et la galanterie dans les éloges dont on l'accable; toute satisfaite, cependant, que nous ayons sujet de la croire intérieurement, de tout ce qu'il lui dit de flatteur et des transports dont il l'accompagne, la décence la force de s'y dérober, ou de le tâcher, du moins : car M. de Clerval vient d'acquérir de si grands droits, qu'il est très douteux que l'on n'ait pas encore plus à le ménager que la décence même. Il est, d'ailleurs, à remarquer que la pudeur obligeant Célie à se couvrir le visage, il ne lui reste qu'une main, dont encore on ne la laisse pas disposer comme elle le voudrait, et qui, quand elle serait absolument libre, serait encore bien peu de chose pour tout ce qu'elle aurait à en faire.)

CÉLIE, *toujours le visage couvert et du ton le plus languissant.*

Ah ! Monsieur de Clerval, je vous en conjure, laissez-moi ! N'avez-vous pas assez abusé de ma faiblesse, et peut-il, à cet égard, vous rester quelque chose à faire ?

(*On imagine bien qu'il ne l'écoute pas et qu'il continue toujours de la louer et de lui prouver, par les caresses les plus ardentes, qu'il sent, on ne peut pas plus vivement, ce qu'il lui dit.*)

CÉLIE, *continuant.*

Ah ! toujours des éloges ! pensez-vous qu'ils me tiennent lieu de ce que vous ne m'avez pas encore dit ? S'ils suffisent à la vanité, qu'ils sont peu faits pour contenter le cœur !

(*Comme il ne cesse de s'obstiner au silence et de mettre ce qu'il sent à la place de ce qu'il ne sent pas, Célie, enfin, le repousse et, se servant de ses deux mains, s'arrange de façon que ce n'est plus que de souvenir qu'il peut encore louer ses charmes ; il se réveille. On sent assez, sans qu'il soit nécessaire de le dire, que s'il y a, d'un côté, beaucoup d'humeur, il n'y a pas, de l'autre, médiocrement d'embarras. Célie, enfin, après avoir quelques instants attendu que le Duc lui parle comme elle le désire, voyant qu'il reste les yeux baissés, et debout au coin de la cheminée, après*

l'avoir regardé quelque temps avec la plus forte indignation, se lève avec fureur, se promène avec violence, et tantôt les yeux au ciel, tantôt les ramenant vers la terre, les arrête quelquefois aussi sur M. de Clerval, avec l'expression de la colère la plus vive et du ressentiment le plus marqué. Cette scène paraît faire, de plus en plus, repentir le Duc de l'instant de fragilité qui l'a amenée, sans cependant le conduire à ce qui pourrait la faire changer de face. Il ne serait toutefois question, pour s'en tirer, que de dire à la dame outragée de ces galanteries vagues, qui ne signifient que ce qu'on veut, que la passion ou la vanité d'une femme interprète comme elle a besoin qu'elles le soient, et qu'un homme réduit aisément à la valeur qu'il leur donne lui-même, lorsqu'il lui devient de quelque importance qu'elle cesse de s'y tromper. A propos de quoi donc, de la part du duc, cette obstination à se taire qui paraît si peu fondée? On peut en donner deux motifs : l'un, que le désir éteint, ou du moins fort affaibli, il ne sent plus que le regret d'avoir manqué à la Marquise ; l'autre, qu'il entrevoit les conséquences que peut entraîner sa faiblesse. Quelqu'un répondra, sans doute, qu'il faut au désir, pour renaître, moins de temps que le Duc n'en emploie à rêver, surtout lorsque l'objet n'a rien qui ne doive en hâter le retour, et qu'en occupant Célie des siens, il la distrairait peut-être de cette fantaisie de sentiment qui lui a pris si mal à propos et qui, effectivement, pourrait, s'il s'y rendait, lui donner plus de droits qu'il ne lui convient qu'elle en ait. Sans faire à nos lecteurs, ni l'honneur de croire que la ressource qu'ils voudraient que le Duc se cherchât ici ne coûtât rien à aucun d'eux, ni l'injure d'imaginer qu'elle fût également pénible pour tous, nous croyons pouvoir répliquer que si jamais peut-être une passion, quelque vive qu'elle fût, n'a empêché un homme de se livrer à un caprice, elle peut retarder en lui la reconnaissance des désirs, par l'empire que, ce caprice une fois satisfait, elle reprend sur ces mêmes sens qui viennent de la sacrifier d'une façon si cruelle, et que, quelque aimable que puisse être une femme, il n'appartient qu'à celle qui est véritablement aimée de ne pas voir le désir s'éteindre, ou d'en voir prendre la place par des transports qui ne lui en laissent pas même soupçonner le repos.

Si le Duc était bien sûr qu'il suffît à Célie, pour l'intérêt de sa gloire, pour l'excuse de sa distraction ou pour contempler le goût momentané qu'il se peut, après tout, qu'elle ait pris pour lui, qu'il lui dit ce qu'elle en exige; et qu'elle voulût bien, l'instant passé, ne se le pas rappeler plus que lui-même, il y a lieu de croire qu'il ne le lui refuserait pas : mais qui peut lui répondre de l'usage qu'elle en fera et du prix qu'elle voudra y attacher? Eh bien! en ce cas-là, il reprendra tout ce qu'il lui aura dit : ne dirait-on pas que cela n'arrive jamais? Pardonnez-moi : tous les jours; mais toutes les situations ne se ressemblent point et ne veulent point la même marche. Si la Marquise et Célie ne vivaient pas ensemble avec tant d'intimité, il lui importerait peu d'être obligé de garder quelques semaines cette dernière, parce qu'alors rien ne lui serait plus aisé que de cacher cette aventure; et en supposant qu'il la conflât à la Marquise, il a tant de preuves de sa façon de penser à cet égard qu'il ne devrait point douter qu'elle ne lui pardonnât. Nous en convenons : mais pardonnera-t-elle à cette même Célie d'avoir cherché à rendre son amant infidèle et d'avoir franchi, pour y parvenir, toutes les barrières que lui opposaient ce qu'elle devait à l'amitié, ce qu'elle se devait à elle-même et à l'honneur de son sexe, et l'indifférence que ce même homme avait pour elle? La rupture entre ces deux femmes devient donc inévitable, si la Marquise a le plus léger soupçon de ce qui s'est passé; et si cette affaire dure seulement quelques jours, le moyen de pouvoir la lui dérober, avec une femme naturellement imprudente, et qui, sans se croire aimée, ni même sans se soucier de l'être, n'imagine prouver de l'amour qu'autant qu'elle affiche de l'indécence? Il ne saurait donc trop tôt enchaîner, à cet égard, les idées de Célie, et l'empêcher et de se faire des illusions, et de se flatter de pouvoir lui en faire à lui-même sur ce qui s'est passé; et il ne le peut mieux qu'en rejetant, avec toute l'opiniâtreté possible, tout ce qui pourrait donner à ce caprice la plus légère apparence de sentiment. Lorsque pour déterminer une femme on a eu besoin d'orner le désir du masque de l'amour, on ne peut, sans la dernière cruauté, le lui arracher dans l'instant même où, si quelque chose peut la consoler de sa faiblesse, c'est la certitude d'être aimée; mais loin qu'il ait eu besoin, avec Célie, de cette

ressource trop fréquemment employée, c'est lui qui s'est défendu contre elle un temps considérable, qu'à peine peut-on le croire d'un homme. Il ne lui doit donc pas, après son triomphe sur elle, un aveu dont il n'a pas eu besoin pour le remporter, et qui peut-être le mettrait dans le cas de faire traîner quelques jours une fantaisie qui, par toutes sortes de raisons, ne peut être ni trop courte ni trop ignorée. Comme cependant il n'a pas moins d'éclat à craindre de la colère de Célie que de ses transports dans un autre genre, il lui est de la dernière importance de l'amener, avec le plus de douceur qu'il lui sera possible, à se désister de ses prétentions, et à ne se souvenir de ce qui s'est passé entre eux qu'autant et que lorsqu'il voudra bien se le rappeler. Nous osons croire fort délicate cette situation, mais il n'y a que ceux de nos lecteurs qui ont eu le malheur de s'y trouver qui puissent la juger telle qu'elle est, et nous pardonner même de la peindre avec tant d'étendue.

Toutefois, Célie et le Duc ne peuvent pas l'un rêver et l'autre se promener toujours. Avec une femme de cette sorte, on ne saurait non plus en être quitte pour lui faire une révérence d'un air léger et pour s'en aller après, soit parce qu'on ne veut point parler ou qu'on ne trouve rien à dire. Le plus ou le moins d'égards ne saurait être ici déterminé par le plus ou le moins de cas qu'on fait de la personne, et M. de Clerval, pour être du même rang, n'en est que plus fait, non seulement pour sentir tout ce qu'il lui doit, mais encore pour l'outrer, si cela est nécessaire ; la première chose à laquelle la politesse et même son intérêt lui paraissent le condamner, c'est de prendre sur lui tous les torts, et il s'y résigne sans peine : il se rapproche de Célie avec soumission ; elle s'éloigne de lui sans le regarder ; il tente une seconde fois la même chose, et ce n'est pas avec plus de succès ; il veut l'arrêter ; pour lors, Célie, en s'échappant, l'appelle monstre ; c'est, comme chacun sait, l'injure consacrée dans les querelles de ce genre-là. Quand il voit qu'elle persiste dans sa rébellion, persuadé que l'air soumis qu'il a pris n'est propre qu'à l'y confirmer, il la saisit, l'entraîne sur sa chaise longue, et là, ne ménageant plus rien, en revient à l'entreprise qui lui a si bien réussi au coin du feu : qu'il ne la tente que parce qu'il a ouï dire qu'en général les femmes, en se plaignant de ces coups

d'autorité, y cèdent toujours, ou parce qu'il a des raisons particulières de croire que Célie en sera encore plus étourdie qu'une autre, ou encore que ce ne soit qu'un essai qu'il veut faire à tout hasard, c'est ce qu'à cause de la témérité qu'il y aurait à le faire, nous ne déciderons pas. Pour nous borner donc, ainsi qu'il nous convient, au simple récit des faits, Célie se défend d'abord contre l'audace du Duc de façon à lui faire craindre que ce qu'il tente ne la révolte beaucoup plus qu'il ne la subjugue. Poursuivra-t-il, ne poursuivra-t-il pas son entreprise? L'un et l'autre de ces partis ont leurs risques ; mais sans compter la honte qu'il attache à céder, qui sait si quelques instants de plus d'opiniâtreté ne lui feront point remporter la victoire? Mais, dira-t-on, si ce triomphe l'intéresse si peu, pourquoi le chercher? Est-ce pour avoir avec Célie un tort de plus? Tout au contraire : c'est pour que ce soit elle qui en ait un de plus avec elle-même.

Ah! cette idée est bien barbare! Point du tout, puisque ce n'est pas gratuitement qu'il l'a et qu'il n'y est conduit que par le besoin où elle le met d'échapper, s'il lui est possible, à l'aveu pour lequel elle le persécute. Pourra-t-elle, en effet, vis-à-vis d'un homme à qui elle connaît beaucoup d'usage du monde et des femmes, mettre sur le compte de la violence seule (et de quelle violence encore!) la nouvelle complaisance qu'elle aura pour lui, surtout s'il peut parvenir à donner à cette complaisance un caractère qui ne permette pas à Célie de la faire regarder comme absolument extorquée. Enfin, n'y trouvât-il d'autre avantage que de se tirer, ne fût-ce même que pour quelques minutes, d'une situation fort critique, sera-ce donc pour lui si peu de chose? Il est d'ailleurs impossible que Célie ne prenne rien sur lui : il y a mille femmes qu'on ne voudrait point aimer et qui n'en excitent pas moins les désirs.

Quoique de la façon dont il a plu à M. le Duc de parler sur le moment, il ait semblé vouloir que l'on ne crût qu'à l'usage des femmes, il n'en sera pas moins vrai que les hommes sont, autant qu'elles, soumis à son empire. Soyons justes jusqu'au bout : que de raisons qu'il est inutile d'énoncer ici pour qu'ils le soient bien davantage! Mais quand cet instant-ci, malgré tout son amour pour la Marquise, agirait moins sur M. de Clerval, ceux qui connaissent les

hommes savent trop combien, même avec une passion dans le cœur, de nouveaux plaisirs leur sont précieux et tout ce que peut sur eux la curiosité, prise dans toutes ses acceptions, pour croire que, n'eût-il même, pour agir comme il fait, aucune raison de politique, le Duc se conduisît différemment.)

CÉLIE

(*Enfin, d'un air fort sérieux, mais d'un ton qui décèle plus de trouble qu'elle ne voudrait qu'on lui en crût.*)

Écoutez, monsieur de Clerval : la situation où j'ai le malheur de me trouver avec vous ne me permet pas l'éclat que je ferais avec tout autre et qui me sauverait de l'insolence de ses entreprises. Je me tais sur tout ce que mériteraient les vôtres ; puisque vous le sentez si peu vous-même, ce que je vous dirais sur cela serait bien inutile. Il est, au reste, bien singulier que ce soit de la violence que vous vouliez tenir tout, lorsque l'amour aurait tant d'envie de ne vous rien refuser ! (*Elle attend ici un instant qu'il réponde et lui fait, du ton le plus doux, la question qui suit.*) Eh bien ! vous n'en voulez donc rien tenir, de l'amour ?

LE DUC

Mais se peut-il que vous me soupçonniez de sentir si peu l'effet de vos charmes ?

CÉLIE

Ce n'est là qu'une galanterie, et que j'ose même dire que tout autre m'accorderait comme vous, et à meilleur marché, assurément. Vous ne voulez donc pas me dire que vous m'aimez, que vous m'aimerez toujours ?

LE DUC

En vérité, j'ai peine à concevoir comment, avec autant d'esprit que vous en avez, on peut tenir à ce point à de pareilles misères.

CÉLIE

En effet, j'ai le plus grand tort du monde ! Je me donne même le dernier des ridicules d'exiger d'un homme, qui exige tout de moi, qu'il me dise qu'il m'aime !

LE DUC

Oui, vous vous en donnez un, puisqu'à cet égard le doute ne vous est pas permis.

CÉLIE

Que de mots pour un, et qui ne le valent pas !

Le lecteur remarquera, s'il lui plaît, que, pendant ce dialogue, M. de Clerval n'a pas un moment suspendu ce qui l'occupait et que Célie, soit qu'elle se flatte qu'il ne saurait s'y fixer sans que cela le conduise où elle veut, ou qu'elle soit de ces personnes qui ne sauraient faire deux choses à la fois, dans l'instant qu'elle a recommencé à parler a cessé toute résistance ; et en ne sachant même la physique que médiocrement, on n'aura pas de peine à concevoir que sa fierté ne peut qu'en être considérablement altérée, M. le Duc surtout n'ayant pas un seul instant perdu son objet de vue.

CÉLIE

(*Avec plus de désir que de pouvoir de se fâcher beaucoup.*)

Monsieur... je vois bien quelle est votre intention... mais je vous avertis, si vous n'aimez pas les statues, que vous en trouverez une.

LE DUC, *du plus grand sérieux.*

Qu'à cela ne tienne : cette menace ne m'effraye pas ; il semble que Prométhée m'ait légué son secret.

Pour trouver cet endroit, un des plus beaux de cette histoire, aussi intéressant qu'il l'est, il faut se rappeler combien il importe à M. de Clerval de ne laisser à Célie aucun prétexte et combien il importe à celle-ci de s'en réserver un. La menace qu'elle fait au Duc annonce assez, et peut-être même un peu trop, ses projets, puisqu'elle ne peut les lui laisser deviner sans l'engager à faire, pour qu'elle ne mette point ici toute la sécheresse dont elle se flatte, plus d'efforts qu'il n'en aurait fait ; mais sans compter qu'elle ignore les vues du Duc, on sait assez combien la colère est imprudente. L'impression que nous font les choses ne dépendant pas toujours des dispositions de notre âme, et y étant même quelquefois toute contraire, ce n'est pas à empêcher la sensation actuelle, mais à la masquer si bien que le Duc ne la saisisse pas, que Célie croit devoir se borner. Ce n'est pas que, s'il est vrai que Prométhée lui ait fait le legs dont il se vante, la dissimulation qu'elle veut se prescrire ne devienne d'un fort difficile usage. Il est plus aisé de feindre ce qu'on ne sent pas que de cacher ce que l'on sent et de prescrire la loi qu'elle s'impose que de s'y conformer, surtout avec un homme de cette opiniâtreté. Mais

peut-être qu'il se vante? A tout hasard, la plus grande majesté doit ouvrir la scène du côté de Célie, sauf à en rabattre, si elle s'y trouve forcée; comme, du sien, le Duc doit tout tenter pour qu'elle ne puisse la conserver. Ce n'est pas, comme l'on sait, que, dans le fond, il lui importe fort de la mettre dans le cas de se manquer de parole. Il y a des délicatesses qui n'appartiennent qu'à l'amour et des inquiétudes dont le désir seul ne saurait être susceptible, mais le seul moyen qu'il ait pour simplifier cette affaire est ce qu'il veut tenter, n'étant pas naturel que Célie ose se plaindre d'une violence qui ne l'aura affectée qu'en bien, ni qu'elle ose redemander de l'amour lorsqu'elle aura prouvé que la certitude de n'en point inspirer n'a rien qui la dérange à un certain point. Comme nous avons suffisamment rendu compte des dispositions intérieures de nos acteurs, tout ce que nous nous permettons d'ajouter ici c'est qu'après un long combat, Célie est forcée, non de s'avouer vaincue, mais de prouver qu'elle l'est. Ce qui ne l'empêche point de faire au Duc de nouveaux reproches de ce que, n'étant point son amant et ne voulant pas l'être, il a exigé d'elle ce qui ne peut être dû qu'à l'amour.

LE DUC, *d'un ton presque aussi léger que son propos même.*

Si ces sortes de familiarités n'étaient, comme vous le dites, permises qu'à l'amour, à quoi donc servirait l'amitié ?

CÉLIE

Ah ! monsieur, les effets de ce sentiment ne se confondent pas plus que ces sentiments mêmes ne se confondent dans le cœur.

LE DUC

Parlez-moi, je vous prie, avec franchise ; vous le pouvez à présent : est-ce que je suis effectivement le seul de vos amis à qui vous ayez accordé de ces privilèges que les amants s'arrogent à l'exception de tout le monde, et sans qu'on sache trop pourquoi ?

CÉLIE

Voilà bien, je crois, pour ne rien dire de plus, la question la plus ridicule qui se soit jamais faite ! Mais vous m'avez mise dans le cas de tout souffrir de vous, et j'ose dire que vous en abusez cruellement.

LE DUC

Se peut-il que vous me rendiez assez peu de justice pour me soupçonner du dessein, aussi honteux qu'il serait barbare, de chercher à vous humilier ?

CÉLIE

Ah ! je serais par moi-même bien loin de vouloir le penser ; mais s'il est possible que vous ne l'ayez point, comment voulez-vous donc que j'interprète vos discours ? Pouvez-vous me soupçonner capable de ce que vous imaginez, sans m'apprendre en même temps le peu d'estime que vous avez pour moi ?

LE DUC

Vous croyez donc bien extraordinaire votre conduite avec moi ? Hélas ! ce qui vient de se passer entre nous se passe actuellement peut-être au coin de plus de cent cheminées de Paris, et entre gens qui n'en ont pas, je vous jure, d'aussi bonnes raisons que nous.

CÉLIE

S'il vous reste encore pour moi, monsieur, quelque sentiment d'humanité, ne me parlez plus de cela, je vous en conjure ; et laissez-moi m'affliger éternellement d'une faiblesse qui était si peu faite pour moi, et que, par cette raison, je n'ai pas assez crainte.

LE DUC

Je n'avais, en vous parlant, d'autre projet que de tâcher de vous en consoler ; et je croyais ne le pouvoir mieux qu'en vous disant combien cette même faiblesse, que vous vous reprochez si cruellement, a d'exemples.

CÉLIE

Ingrat ! puisque vous pouviez si peu vous tromper à ce qui se passait dans votre cœur, pourquoi avez-vous profité d'un instant d'égarement où le goût que j'ai depuis longtemps pour vous m'a jetée malgré moi-même ? Tout vous faisait une loi de ne vous en pas apercevoir. L'amour seul, et même un amour aussi tendre que le mien, pouvait vous excuser de le porter à son comble. Hélas ! je me suis crue aimée ; et dans les moments même où vous me montriez le plus d'ardeur, c'était d'une autre que de moi que votre âme était remplie.

LE DUC

Je suis coupable, sans doute, et le suis même d'autant plus que le reproche que vous me faites est moins injuste. Je pourrais, si je voulais l'être moi-même, vous dire que vous ne

deviez point oublier à quel point et combien sincèrement je suis attaché à la Marquise : mais ce serait vous faire un crime d'un sentiment qui ne peut jamais qu'honorer votre âme, et qu'il ne faut pas toujours juger par ses effets ; ou à qui, du moins, on doit les pardonner. Comme vos charmes m'emportaient, il était plus simple encore que dans un instant d'ivresse, que mes transports n'ont su que trop augmenter, vous ayez, et plus tôt que moi encore, perdu de vue ce même attachement qui, je le vois, avec une douleur égale à la vôtre, ne me permettra jamais, peut-être, de répondre, comme je le voudrais, à la malheureuse tendresse que je vous ai inspirée. Mais qui, seul avec une femme aussi aimable que vous l'êtes, ayant tant et de si fortes raisons de s'en croire aimé, eût résisté mieux que moi à l'idée des plaisirs que lui promettait une pareille conquête ?

CÉLIE

Non, monsieur, je ne m'y trompe point, je n'agissais que sur vos sens ; et j'ose dire que vous me deviez d'en réprimer la fougue. Il est si vrai que ce n'était qu'à eux seuls que vous sacrifiiez, pendant que j'étais livrée tout entière à l'amour et à ses erreurs, que dans les instants mêmes où cela eût dû moins vous coûter, vous m'avez refusé (et avec quelle inhumanité encore !) de me dire ce mot qui, si j'eusse pris sur vous, autant que vous voudriez que je le crusse, vous serait échappé malgré vous.

LE DUC

Qui ! moi ! ne le prononcer que pour le reprendre, et presque au même instant que vous l'auriez entendu !

CÉLIE

Ah ! cruel ! j'aurais du moins joui du plaisir de l'entendre sortir une fois de votre bouche !

LE DUC

Non, je ne devrais jamais me permetttre de vous tromper.

CÉLIE

Que de délicatesse ! Eh ! pourquoi n'en avez-vous pas eu assez pour m'empêcher de me tromper moi-même ? Mais la vôtre n'allait point jusqu'à un si pénible effort : il vous en aurait coûté des plaisirs ; et c'est ce qu'un homme n'a jamais su sacrifier.

LE DUC

Mais, ma chère Célie, ne soyez pas injuste et daignez un

instant considérer votre position et la mienne. Je suppose que je répondisse à vos sentiments, comme vous le voudriez et que moi-même je le désirerais...

CÉLIE

Ah ! si vous le désiriez !

LE DUC

Eh bien ! que voudriez-vous que je fisse ? Amie intime de la Marquise comme vous l'êtes, me prescririez-vous de vous la sacrifier ?

CÉLIE

L'amour serait mon excuse.

LE DUC

Vous vous abusez, ma chère Célie, j'ose vous en répondre : loin qu'il vous excusât, on ne voudrait voir en vous qu'une femme sans mœurs et sans principes, qui aurait immolé jusqu'au sentiment le plus respectable de tous au plaisir passager de satisfaire un caprice. Si l'amour ne justifie pas, même à nos propres yeux, les crimes qu'il nous fait connaître, comment peut-on se flatter qu'il les affaiblisse aux yeux des autres ?

CÉLIE

Un caprice ! Eh ! pensez-vous que tout le monde me rendît aussi peu de justice que vous m'en rendez ?

LE DUC

Non, assurément ! On ne vous rendrait pas la même, et plût au ciel que chacun pût, comme moi, lire au fond de votre cœur ! Mais, encore une fois, quel en pourrait être le fruit ? Vous, qui connaissez si bien le public, pouvez-vous raisonnablement vous flatter que ce fût sur la violence de votre amour pour moi qu'il rejetât la plus odieuse des infidélités, ou, puisqu'il faut le répéter, qu'il consentît à vous en faire une excuse ?

CÉLIE

Ah ! s'il est vrai que ce soit un crime, que de femmes me condamneraient, ou l'ayant déjà commis, ou avec l'intention de le commettre et peut-être avec moins d'effort que moi !

LE DUC

Je n'en doute pas plus que vous-même : mais puisqu'il paraîtrait inexcusable à celles même qui s'en feraient, ou s'en seraient fait le moins de scrupule, quelles qualifications ne lui donneraient pas celles que la sévérité de leurs principes en écarterait le plus ? Non, ma chère Célie, non, quelque amour

qui vous transportât, jamais vous ne voudriez livrer au mépris et dévouer à l'exécration publique, ni vous, ni ce que vous aimeriez.

CÉLIE

J'avoue, et vous me le faites sentir, qu'une pareille aventure ferait, en effet, à ma réputation un tort peut-être irréparable; mais à votre égard, que voudriez-vous qu'on y vît, qu'une inconstance à laquelle on est trop accoutumé de votre part, pour qu'on vous fît de celle-là un beaucoup plus grand crime que des autres?

LE DUC

Voilà ce qui, avec votre permission, n'est point aussi vrai qu'il vous le semble. On est, et j'en conviens, fort accoutumé à me voir prendre des femmes fort légèrement et à les quitter comme je les ai prises; mais quelles sont celles, aussi, que je rends victimes de mon inconstance? Si l'on peut même me pardonner de les prendre, ayant un engagement auquel je devrais tant de respect, c'est qu'on est sûr que, malgré le caprice qui m'emporte, tout y est et y sera toujours immolé; mais plus ce même public envie et peut-être ne comprend pas trop mon bonheur, plus il honore la Marquise de son estime, moins il me pardonnerait de payer tant d'agréments, de vertus et d'amour de la plus lâche et de la plus noire des ingratitudes. Moi! la quitter! Ah! je lui ferais horreur et je devrais me la faire à moi-même.

CÉLIE

Encore une fois, je sens tout ce que vous me dites, et j'avoue que je n'ai rien à y opposer. Mais si je vous eussse été un peu chère, la Marquise ne vous aurait pas perdu, et je vous aurais conservé.

LE DUC, *avec tout l'air du transport.*

Eh! grand Dieu! que désiré-je donc au monde, que le bonheur que vous me faites envisager! Mais pouvais-je m'attendre à voir une condescendance qui paraîtrait devoir aller si peu avec l'amour!

CÉLIE

J'imagine (car je ne l'ai pas encore éprouvé) qu'il doit être affreux de partager ce qu'on aime : mais le malheur de le perdre doit être incontestablement plus grand encore.

LE DUC, *comme enchanté.*

Ah! il n'y a que l'amour, et l'amour même le plus tendre, qui puisse être capable d'un si grand sacrifice!

CÉLIE

Bien des gens, peut-être, n'y trouveraient que peu de délicatesse.

LE DUC

C'est que ces gens-là seraient plus accoutumés à sacrifier à la vanité qu'à l'amour.

CÉLIE

Je le crois à présent comme vous; mais ce matin encore je pensais comme eux.

LE DUC

Hélas! c'est que ce matin vous n'aimiez pas.

CÉLIE

Ce qu'il y a de sûr, c'est que je ne croyais pas aimer.

LE DUC

Cela revenait donc au même : car le sentiment qu'on ignore doit être, à bien peu de chose près, comme le sentiment qu'on n'a point.

CÉLIE

Je vous avertis, cependant, que je ne porterai pas l'indulgence au point où la porte la Marquise : je vous la passe; mais songez bien que je ne vous passe qu'elle.

LE DUC

Eh quoi! pensez-vous qu'aimé des deux plus aimables femmes de Paris, je ne trouve pas en elles de quoi fixer mon inconstance?

CÉLIE

Vous le devriez, sans doute; mais vous avez depuis longtemps contracté une habitude à la légèreté qui, je l'avoue, me fait trembler pour le bonheur de ma tendresse.

LE DUC

Vous en aurez donc d'autant plus de plaisir à me voir fidèle; mais parlons à présent un peu des arrangements qui nous restent à prendre. Vous ne désirez sûrement pas plus que moi que la marquise ait la plus légère suspicion de ce qui se passe entre nous.

CÉLIE

Ah! ciel!

LE DUC

Vous n'ignorez pas qu'elle est d'une finesse et d'une pénétration exécrables?

CÉLIE

Elle m'en a donné assez de preuves pour que je doive en être plus convaincue que personne.

LE DUC

Ce n'est pas là tout : elle joint à sa sagacité naturelle une opinion de vous qui doit nécessairement la rendre plus difficile à aveugler sur le genre de la liaison que nous venons de former, que si elle ne l'avait pas. Elle est, et je ne sais pourquoi, persuadée qu'il n'est point en vous de demeurer sans rien faire; et sans doute, si vous vous obstiniez à paraître toujours à ses yeux, dans le désœuvrement de cœur où vous étiez tout à l'heure, elle ne voudrait jamais croire qu'il fût réel, vous observerait sans rien dire, nous devinerait bientôt; et je n'ai pas besoin, je crois, de vous répéter à quel point il nous est important que cela n'arrive pas.

CÉLIE

Cela est dit et convenu; mais pensez-vous qu'en lui paraissant toujours occupée également du souvenir de Prévanes et de la douleur de l'avoir perdu, je ne parvinsse point à la tromper sur mes dispositions actuelles?

LE DUC

Je doute fort que cela suffît : sans compter que, quelque bien qu'on puisse jouer un sentiment qu'on n'a plus, il est impossible de le rendre comme quand on l'avait, surtout à des yeux qui l'ont vu dans toute sa vérité; elle est déjà on ne peut pas plus sûre que vous avez à présent plus d'envie de regretter Prévanes que vous n'en avez le moyen, et que, de plus, vous ne soupirez qu'après l'heureuse occasion de ne vous en plus souvenir du tout.

CÉLIE

Je ne sais sur quoi Mme la marquise a pu imaginer tout cela : moi-même, jusqu'au moment où vous m'avez déterminée, je n'avais, je vous jure, aucune raison de penser que j'en fusse moins remplie; et je ne conçois pas, par conséquent, comment elle a été voir le contraire dans mon cœur.

LE DUC

Ah! sur cela, les autres voient souvent bien mieux que nous-mêmes, et de plus, c'est qu'il n'est pas possible que, quand vous avez commencé à m'aimer, l'idée de Prévanes n'ait point perdu dans votre cœur en proportion de ce que j'y gagnais, et

que de cet instant vous ne l'ayez, sans le croire, plus mollement regretté que quand vous y étiez tout entière.

CÉLIE

Oui, si je fusse convenue avec moi-même de l'impression que vous faisiez sur moi; mais, en vérité, je ne m'en doutais pas.

LE DUC

Mais pour croire ne pas aimer, m'en aimiez-vous moins, et pensez-vous que ce sentiment, tout sourd qu'il était dans votre âme, y fût absolument sans effet?

CÉLIE

Vous-même, à ma conduite avec vous, auriez-vous jamais, aujourd'hui même, imaginé que nous fussions ce soir ensemble comme nous y sommes?

LE DUC

Non : je me doutais bien cependant de quelque préférence en ma faveur : ce n'était pas qu'en même temps je ne la sentisse fort restreinte; mais il me paraissait tout simple que, dans la position où vous saviez que j'étais, vous craignissiez de me la montrer dans toute son étendue, et la preuve que je vous devinais mieux que vous ne vous deviniez vous-même, est, en effet, le bonheur dont je jouis. Vous m'aimez, n'est-il pas vrai?

CÉLIE, *fort tendrement.*

Si je vous aime!

LE DUC

Vous désirez, par conséquent, que je puisse toujours vous donner des preuves du goût que vous m'inspirez et en recevoir de vos sentiments.

CÉLIE, *en le serrant dans ses bras.*

Si je le désire! Quelle question!

LE DUC

Je vous ai fait, ce me semble, sentir l'impossibilité qu'il y a, même par égard pour vous, que je quitte la Marquise?

CÉLIE

Que trop!

LE DUC

Vous ne doutez pas plus à présent du désir que j'ai que vous ne me quittiez pas non plus?

CÉLIE

Je crois, en effet, sans trop me flatter, que vous ne me perdriez pas sans regret.

LE DUC

Je le dis avec chagrin, mais la loi de tromper la marquise nous est prescrite par tant de raisons que nous ne pouvons, ni vous, ni moi, n'y pas céder. J'ai beau y rêver, je ne vois pas de meilleur moyen d'y parvenir que de vous donner à ses yeux l'apparence d'une affaire nouvelle.

CÉLIE

Vous avez raison; mais à d'autres égards cela me paraît bien scabreux.

LE DUC

Scabreux! point du tout; et serez-vous, d'ailleurs, la première à qui l'on aura donné un amant qu'elle n'avait pas?

CÉLIE

C'est une injustice qu'on ne nous fait que trop souvent, et même les trois quarts du temps sans que nous en sachions rien. Sans vous, par exemple, j'ignorerais encore que j'ai eu d'Alinteuil : je vous dirai, pourtant, que cela n'est pas agréable.

LE DUC

Il me semble, pour moi, que si j'étais femme, j'aimerais mieux qu'on me donnât l'homme que je n'aurais pas que ceux que j'aurais.

CÉLIE

On pourrait accepter le marché si l'un pouvait sauver l'autre; mais il n'y a pas même cela à y gagner.

LE DUC

Dans le fond, ces misères-là sont bien peu faites pour troubler le repos d'une jolie femme. Mais ne perdons pas de vue notre position. Qui prendrons-nous pour tromper la Marquise?

CÉLIE

En vérité, je n'en sais rien.

LE DUC

Pourquoi pas d'Alinteuil?

CÉLIE, *d'un air de dégoût.*

Oh non! on me l'a donné déjà.

LE DUC

Eh bien! on vous le redonnerait : le mal est-il donc si grand?

CÉLIE, *d'un ton plus affirmatif encore.*

Je n'en veux point : il est jaloux comme un tigre, et s'il

s'avisait de devenir amoureux, il serait insupportable. Vous savez, de plus, comment il est avec la Marquise; cela peut-il s'arranger?

LE DUC

Vous avez raison : je n'y pensais pas. Aimeriez-vous mieux Manselles?

CÉLIE

Eh! bon Dieu! qui vous fait donc penser à cet homme-là? C'est l'être le plus ennuyeux!

LE DUC

On prétend que non, et l'on assure même que, quoique dans un tête-à-tête, de quelque longueur qu'il soit, il ne se dise pas quatre paroles, nous n'ayons personne qui ait l'art de se rendre aussi intéressant que lui.

CÉLIE

Ah! l'horreur! lui-même doit avoir bien mauvaise opinion d'une femme qui sait intéresser. Eh bien?

LE DUC

Cela devient embarrassant.

CÉLIE

Eh! quoi! n'y a-t-il donc dans le monde que ces deux hommes-là?

LE DUC

Qu'importe qu'il y en ait d'autres, si vous ne voulez d'aucun?

CÉLIE

Mais enfin vous ne m'en avez nommé que deux; je puis n'avoir pas contre tous les mêmes raisons.

LE DUC

Pourquoi n'en cherchez-vous pas vous-même?

CÉLIE

Parce que ce n'est pas moi que cela regarde, et que, de plus, je ne crois point qu'il me convienne de désigner seulement qui que ce soit.

LE DUC

C'est-à-dire que vous craindriez que je ne devinsse jaloux d'un homme par la seule raison qu'il se serait, plutôt qu'un autre, présenté à votre idée. Ah! je ne suis pas si tracassier! Voyons donc, puisqu'il faut que tout roule sur moi : connaissez-vous Bourville?

CÉLIE

Oui, mais pas beaucoup.

LE DUC

Comment le trouvez-vous ?

CÉLIE

Je vous dirai que j'ai pesé assez peu là-dessus.

LE DUC

Votre indifférence sur cela m'étonne.

CÉLIE

Elle n'a pourtant, à mon sens, rien que de fort naturel ; pourquoi voudriez-vous que je me fusse plus arrêtée sur M. de Bourville que sur mille autres ?

LE DUC

Parce qu'il ne mérite, en aucune façon, d'être confondu dans la foule et que nous avons peu d'hommes d'une figure aussi distinguée.

CÉLIE

J'ai trouvé sa figure fort bien et il m'a paru même qu'il y joint de l'esprit. Je pourrais, du reste, si j'étais plus conduite par la vanité, en parler moins modérément, car il n'a pas tenu à lui que je ne le crusse fort amoureux de moi.

LE DUC

Ah ! ah ! je ne m'en étonne donc plus.

CÉLIE

Eh ! de quoi ?

LE DUC

Du désir extrême qu'il m'a témoigné de pouvoir vous faire sa cour.

CÉLIE

Il me l'a marqué aussi ; mais comme il débutait avec moi par des sentiments auxquels je ne pouvais pas répondre, je ne jugeais pas à propos de le mettre à portée de m'en parler encore. Ce n'était pas que je le craignisse, mais M. de Prévanes était d'une jalousie qui ne lui aurait jamais permis de voir tranquillement le rival, même le plus maltraité.

LE DUC

Vous fîtes fort bien ; mais l'amour de Bourville me dérange dans mes projets.

CÉLIE

Quels sont donc ceux que vous aviez formés ?

LE DUC

Comme il est aimable, j'avais imaginé de l'offrir aux soupçons de la Marquise ; mais puisqu'il est amoureux, cela ne se peut plus.

CÉLIE

Bon ! amoureux ! parce qu'il m'a dit qu'il l'était, vous croyez que je le prendrai pour tel ? De plus, il a une affaire à présent.

LE DUC

Ah ! une affaire, si vous voulez; ce qu'il a ne mérite pas même ce nom-là et je puis vous répondre qu'il n'a point de la chose une autre opinion que moi ; au surplus, quand il y attacherait plus d'importance, je suis bien sûr, n'eût-il même pas déjà essayé de vous rendre sensible, qu'il ne vous verrait pas longtemps sans en avoir l'envie.

CÉLIE

Cela pourrait fort bien aussi ne pas arriver; ce qu'il a senti pour moi était peut-être moins vif qu'il ne me le disait et que vous ne l'imaginez; peut-être même ne sentait-il rien.

LE DUC

Ah ! c'est ce qui est impossible ! n'importe, comme qui que ce fût que nous prissions, s'il ne vous eût point encore dit qu'il vous aime, il vous le dirait; toutes réflexions faites, rival pour rival, j'aime encore mieux Bourville qu'un autre.

CÉLIE

Vous devez être bien sûr que pour mon cœur cela revient au même.

LE DUC

Vous consentez donc que je vous le présente ?

CÉLIE

Oui, lui, un autre, qui vous voudrez, puisqu'il en faut un, cela m'est égal.

LE DUC

Voulez-vous que je vous l'amène demain ?

CÉLIE

Demain ! cela est bien prompt ! Il semblerait, à votre empressement sur cela, que vous ne pouvez vous voir assez tôt un rival.

LE DUC

Je ne dois pas avoir besoin de me justifier là-dessus, mais je vous avoue que la pénétration de la Marquise me fait trembler, et, d'ailleurs, dans la position où nous sommes respectivement, tant de choses dont on ne s'aperçoit pas soi-même échappent des deux parts que, pour l'empêcher de fixer ses regards sur nous, je ne sais ce que je n'imaginerais pas et combien promptement je voudrais le voir mettre en œuvre.

CÉLIE

Assurément ! vous avez une belle peur de la perdre !

LE DUC

Je ne croyais pas que, dans le soin que je prends de vous dérober à ses soupçons, ce fût cela que vous dussiez voir.

CÉLIE, *fort affectueusement.*

Ah ! duc, ne nous brouillons pas !

LE DUC

Soyez donc raisonnable et n'allez point ne voir que de l'indifférence dans des soins qui doivent si évidemment vous prouver le contraire.

CÉLIE

Eh bien donc ! je les prends pour ce que vous voulez. (*Après un peu de réflexion.*) Mais parlez-moi naturellement et songez que c'est ici l'honnête homme que j'interroge.

LE DUC

Soyez sûre que ce sera aussi lui qui vous répondra.

CÉLIE

Ce que je vous inspire est-il de l'amour ?

LE DUC

Si je n'en avais point pour la Marquise, je ne douterais pas que ce n'en fût.

CÉLIE

Puis-je raisonnablement me flatter que le goût que vous avez pour moi devienne jamais un sentiment ?

LE DUC

Je l'ignore ; mais, pour pousser la franchise jusqu'au bout, je ne le présume pas.

CÉLIE

Vous me donnez un bel exemple et je vais l'imiter. Je connais peu M. de Bourville ; je ne sais si la froideur avec laquelle je l'ai vu venait de ma prévision pour un autre ou si c'est parce qu'il n'est pas né pour me plaire davantage, je l'ignore exactement. Je conçois cependant qu'il est possible qu'il plaise, et je n'en dirais pas autant de tous les hommes que je vois aimés. Est-ce une disposition à lui rendre encore plus de justice ? N'en est-ce pas une ? Encore une fois, je n'en sais rien. S'il est vrai qu'il ait, lui, un goût de préférence pour moi...

LE DUC

Je n'en ai pour garant que la vivacité avec laquelle, depuis trois mois, il me parle de vous ; mais il en met trop pour que votre idée ne l'occupe pas aussi fortement que je le présume.

CÉLIE

Depuis trois mois !

LE DUC

Oui, plus ou moins.

CÉLIE

Non, vous ne vous trompez pas au temps, j'ai des raisons particulières d'en être sûre. Puisque, dans des circonstances qui ne devaient pas lui laisser le même espoir que celles où il aura lieu de me supposer, il n'a pas craint de me dire qu'il m'aimait, il y a apparence qu'il ne me verra pas longtemps sans me le redire. N'ayant plus, moi, de motif apparent pour lui imposer silence, il faudra bien, surtout avec les idées que nous avons, que je me laisse persécuter de son amour. S'il vient à me plaire ? Avec la certitude que vous me donnez de ne pouvoir jamais vous voir à moi, comme je le désirerais, je ne vous cache pas que cela me paraît possible.

LE DUC, *après avoir paru rêver un instant.*

Eh bien, vous l'aimerez ! heureusement les droits de l'amant et les complaisances qu'on veut bien avoir pour l'ami ne sont point incompatibles.

CÉLIE, *après avoir aussi rêvé.*

Pas absolument, il est vrai, à la rigueur... Cependant...

LE DUC

Quoi ! vous hésitez !

CÉLIE

Mais, non... cela me paraît pourtant assez difficile à arranger.

LE DUC

Point du tout ! C'est une erreur ! à moins, toutefois, que les complaisances que vous avez bien voulu avoir pour moi ne vous devinssent onéreuses. En ce cas...

CÉLIE, *avec beaucoup de tendresse.*

Onéreuses ! Pouvez-vous le penser ! Je puis vous dire que, quand vous le craignez, vous ne rendez justice ni à vous, ni à moi. Mais voyons moins les choses telles qu'elles sont que comme un jour elles peuvent être. Sans avoir décidément de l'amour pour moi, ne pouvez-vous pas devenir jaloux des sentiments que je prendrai pour lui s'il parvient à m'en inspirer ?

LE DUC

Ah ! cela serait une déraison dont je ne saurais me croire capable.

CÉLIE

Ne la supposons donc point : ne peut-il pas lui-même trouver trop tendre la sorte d'amitié qu'il y aura entre nous et en soupçonner le genre et l'étendue ?

LE DUC

Bourville n'est point jaloux. D'abord, de plus, comment voulez-vous que, présenté ici de ma propre main, il puisse jamais, moi surtout paraissant, non seulement approuver ses soins, mais même les appuyer, me regarder une minute comme rival ?

CÉLIE

Tout cela est vrai ; mais s'il venait, malgré toutes vos précautions et les miennes, à avoir des inquiétudes ? Vous sentez bien qu'en ce cas-là, pour tranquilliser l'amant, il faudrait nécessairement retrancher à l'ami les complaisances qu'on aurait eues pour lui ou, du moins, les suspendre, et cela pourrait bien ne se pas faire sans le fâcher.

LE DUC

C'est à celui qui a le moins de droits, belle Célie, ou qui, pour parler plus juste, n'en a que d'absolument précaires, à se sacrifier, et, pénétré comme je le suis de cette vérité, je me flatte que le retranchement que vous me faites envisager, tout cruel qu'il me paraît, ne m'arracherait pas une plainte que vous ne puissiez pas entendre.

CÉLIE

Convenez que l'indifférence rend bien raisonnable.

LE DUC, *d'un air de dépit.*

Beaucoup moins que vous n'êtes injuste.

CÉLIE, *toujours tendrement.*

Allez-vous vous fâcher ? Suis-je donc si injuste de croire que vous ne m'aimez pas, lorsque vous ne cessez pas vous-même de me le dire ?

LE DUC

Il n'y a donc, à votre avis, aucune différence entre l'amour et ce mouvement que nous appelons le goût, et vous pensez vraisemblablement qu'un cœur, parce qu'il est rempli du premier, est inaccessible à l'autre ?

CÉLIE

On prétend que cela devrait être, mais on a beaucoup d'exemples que cela n'est pas.

LE DUC

J'en suis un moi-même : j'aime la Marquise passionnément, mais cela n'empêche pas que vous ne m'inspiriez un goût si vif qu'il m'est bien difficile de croire qu'il y ait entre ces deux mouvements toute la différence qu'on dit.

Pour terminer (car enfin il faut finir), Célie paraît douter de ce que le Duc vient de lui dire, et comme par la différence trop réelle qu'il y a, quoi qu'il en dise, entre ces deux mouvements, ce qui ne serait point du tout une preuve qu'on a de l'amour, sert à prouver invinciblement qu'on a du goût, le Duc donne à Célie une conviction complète qu'il ne la trompe point. Tout se passe, des deux parts, avec une cordialité sans exemple. Après, ils se reparlent de leur arrangement et s'y confirment. Ensuite, on vient annoncer à Célie qu'on a servi. Les propos du souper ne devant rien avoir de bien piquant, ce n'est pas la peine de transporter nos lecteurs dans la salle à manger ; après le souper, ils repassent dans le boudoir : Célie y montre encore des doutes ; le Duc les lève. L'heure de se séparer arrive : il quitte Célie et va chez la Marquise, qui, si, pour nous servir de ses propres termes, elle le revoit toujours fort tendre, doit, cette fois, selon toutes les apparences, le retrouver un peu éteint.

TABLE DES MATIÈRES

Pages

INTRODUCTION. 1

LE SOPHA 11

Chapitre I. — Le moins ennuyeux du livre. 17

— II. — Qui ne plaira pas à tout le monde 22

— III. — Qui contient des faits peu vraisemblables . . . 27

— IV. — Où l'on verra des choses qu'il se pourrait bien qu'on n'eût pas prévues. 33

— V. — Meilleur à passer qu'à lire 38

— VI. — Pas plus extraordinaire qu'amusant 45

— VII. — Où l'on trouvera beaucoup à reprendre. 52

— VIII. 59

— IX. — Où l'on trouvera une grande question à décider. 68

X. — Où, entre autres choses, on trouvera la façon de tuer le temps. 80

— XI. — Qui contient une recette contre les enchantements 94

SECONDE PARTIE

— XII. — Le même, à peu près, que le précédent. 109

— XIII. — Fin d'une aventure et commencement d'une autre. 117

— XIV. — Qui contient moins de faits que de discours . . 126

— XV. — Qui n'amusera pas ceux que les précédents ont ennuyés 138

— XVI. — Qui contient une dissertation qui ne sera pas goûtée de tout le monde 148

— XVII. — Qui apprendra aux femmes novices, s'il en est, à éluder les questions embarrassantes. . . . 158

— XVIII. — Rempli d'allusions fort difficiles à trouver. . . 164

— XIX. — Ah! tant mieux! 172

— XX. — Amusements de l'âme. 180

Chapitre dernier. 187

LA NUIT ET LE MOMENT 197

LE HASARD DU COIN DU FEU. 277

BIBLIOTHÈQUE DES CURIEUX
4, rue de Furstenberg — PARIS

Extrait du Catalogue

Les Maîtres de l'Amour

Collection unique des œuvres les plus remarquables des littératures anciennes et modernes traitant des choses de l'amour.

L'Œuvre du Divin Arétin (2 vol.) chaq. vol . . .	7 50
L'Œuvre du Marquis de Sade	7 50
L'Œuvre du Comte de Mirabeau.	7 50
L'Œuvre du Chevalier Andréa de Nerciat	7 50
L'Œuvre de Giorgio Baffo.	7 50
L'Œuvre libertine de Nicolas Chorier (J. Meursius)	7 50
L'Œuvre libertine des poètes du XIX^e siècle . . .	7 50
Le Théâtre d'amour au XVIII^e siècle	7 50
Le livre d'amour de l'Orient (I). Ananga-Ranga.	7 50
L'Œuvre des Conteurs libertins de l'Italie (XVIII^e siècle	7 50
L'Œuvre de John Cleland (Mémoires de Fanny Hill)	7 50
L'Œuvre de Restif de la Bretonne	7 50
L'Œuvre des Conteurs libertins de l'Italie (XV^e siècle)	7 50
L'Œuvre libertine de l'Abbé de Voisenon	7 50
L'Œuvre libertine de Crébillon le fils	7 50

Le Livre d'amour des Anciens 7 50
Le Livre d'amour de l'Orient (II). — Le Jardin parfumé. 7 50
L'Œuvre libertine des Conteurs russes 7 50
L'Œuvre libertine de Corneille Blessebois (Le Rut). 7 50
L'Œuvre de Choudart-Desforges (Le Poète libertin). 7 50
L'Œuvre de Fr. Delicado (La Lozana Andalusa) . 7 50
Le Livre d'amour de l'Orient (III). — Les Kama-Sutra. 7 50

Le Coffret du Bibliophile

Jolis volumes in-18 carré tirés sur papier d'Arches (exemplaires numérotés), et **réservés aux souscripteurs.**

Les Anandrynes (Confession de Mlle Sapho) . . . 6 fr.
Le Petit Neveu de Grécourt. . . . . 6 »
Anecdotes pour l'histoire secrète des Ebugors. . 6 »
Julie philosophe (Histoire d'une citoyenne active et libertine), 2 vol. . . . . 12 »
Correspondance de Mme Gourdan, dite « la Comtesse » . . . . . 6 »
Parapilla. — La F.....manie. . . . . 6 »
Portefeuille d'un Talon Rouge (La Journée amoureuse). . . . . 6 »
Un été à la campagne (G. D.). . . . . 6 »
Les Cannevas de la Pâris (Histoire de l'hôtel du Roule) . . . . . 6 »
Souvenirs d'une cocodette (1870) . . . . . 6 »
Le Zoppino. Texte italien et traduction française. 6 »

La Belle Alsacienne (1801) . . . . . 6 fr.
Le Joujou des Demoiselles . . . . . 6 »
Lettres amoureuses d'un Frère à son élève (1878). 6 »
Thérèse philosophe . . . . . 6 »
Poèmes luxurieux du divin Arétin (Tariffa delle Puttane di Venegia) . . . . . 6 »
Le Parnasse satyrique du XVIII^e siècle. . . . . 6 »
La Galerie des femmes, par J.-E. de Jouy. . . . 6 »
Zoloé et ses deux Acolytes, par le Marquis de Sade . . . . . 6 »
De Sodomia, par le P. Sinistrari d'Ameno. Texte latin et traduction française . . . . . 6 »
Le Canapé couleur de feu, par Fougeret de Montbron. . . . . 6 »

Chroniques Libertines

Recueil des « indiscrétions » les plus suggestives des chroniqueurs, des pamphlétaires, des libellistes, des chansonniers, à travers les siècles.

Les Demoiselles d'amour du Palais-Royal, par H. Fleischmann . . . . . 6 fr.
La vie libertine de M^lle Clairon, dite « Frétillon » . . . . . 6 »
Les Amours de la Reine Margot, par J. Hervez . 6 »
Mémoires libertins de la Comtesse Valois de la Mothe (Affaire du Collier) . . . . . 6 »
Marie-Antoinette libertine, par H. Fleischmann . 6 »
Chronique scandaleuse et Chronique arétine au XVIII^e siècle . . . . . 6 »

Souscription aux six volumes parus de la 1^re série, brochés, au lieu de 36 fr., net, 30 fr.

La France Galante

Mignons et courtisanes au XVI^e siècle, par Jean Hervez . . . . . 15 fr.
La Polygamie sacrée au XVI^e siècle . . . . . 15 »
Madame de Polignac et la Cour galante de Marie-Antoinette, par H. Fleischmann . . . . . 12 »

Chroniques du XVIII^e Siècle

PAR JEAN HERVEZ

D'après les Mémoires du temps, les Rapports de police, les Libelles, les Pamphlets, les Satires, les Chansons.

I. *La Régence galante* . . . . . 15 fr.
II. *Les Maîtresses de Louis XV* . . . . . 15 »
III. *La Galanterie parisienne sous Louis XV* . . 15 »
IV. *Le Parc aux Cerfs et les Petites Maisons galantes de Paris* . . . . . 15 »
V. *Les Galanteries à la Cour de Louis XVI.* . . 15 »
VI. *Maisons d'amour et Filles de joie.* . . . . . 15 »

Souscription à la Série complète :

Les 6 volumes sur papier simili hollande . . . 72 fr.
— sur papier japon . . . . . 200 »

Le Catalogue illustré est envoyé franco sur demande

00102500

Digitized with financial assistance from
Shri Brihad Bhartiya Samaj
on 11 March, 2020